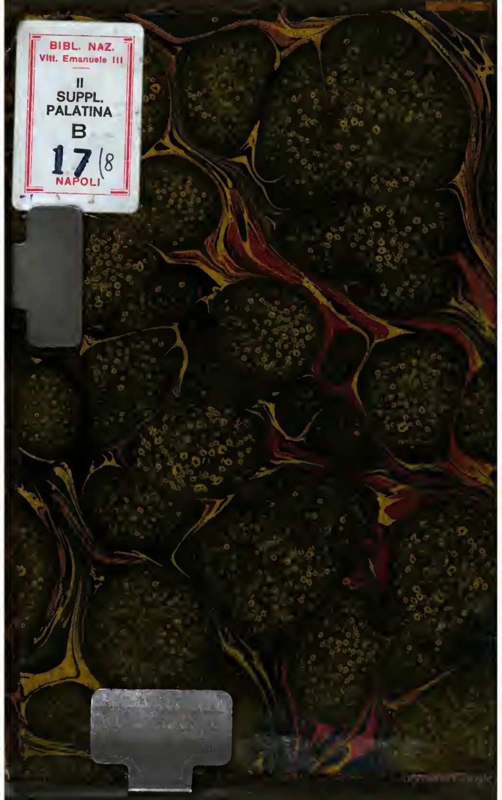
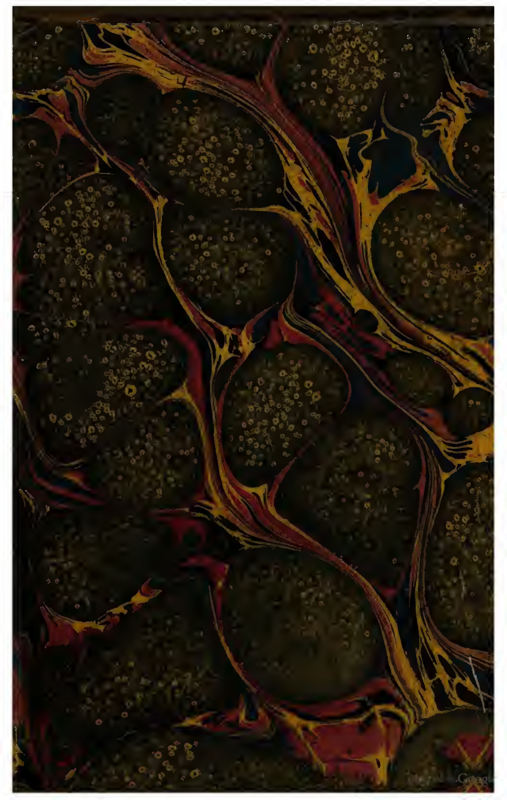



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
17 (8
NAPOLI



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON.

TOME VIII.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS
SUCCESSEUR DE CELLOT,
rue du Colombier, n° 30.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

ORAISONS FUNÈBRES

ET

PROFESSIONS RELIGIEUSES.





PARIS,

MÉQUIGNON-HAVARD ET BOISTE PÈRE, ÉDITEURS,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M. DCCC. XXIV.

AVERTISSEMENT.

Il est rare qu'un même homme sache aller au cœur, le touche, le remue à son gré par la force de son éloquence, et qu'il réussisse également bien, lorsqu'il sera question de faire un éloge. C'est une réflexion que fait Cicéron, en parlant des orateurs. Ces deux talents sont aussi différents dans le but qu'ils se proposent, que dans les qualités qu'ils exigent. L'un veut plaire à l'esprit par des traits brillants et ingénieux, l'amuser par des descriptions agréables, flatter l'oreille par l'harmonie et la pureté du style ; il est presque plus occupé de la manière d'exprimer les choses, et de la tournure qu'il doit leur donner, que des choses ellesmêmes. L'autre ne pense qu'à intéresser le cœur, et à le faire entrer dans ses sentiments ; s'il ne néglige pas les ornements qui naissent du fond du sujet, il écarte avec soin tout ce qui ne feroit qu'une vaine parure dans le discours. Chacun de ces ta-

lents demande donc un caractère d'esprit qui lui soit assorti. Voilà pourquoi il n'est pas ordinaire de les trouver réunis dans la même personne.

Ce fut cependant par des oraisons funèbres que le P. Massillon, si touchant, si intéressant dans ses sermons, commença à se faire un nom dans le monde parmi les orateurs. Il étoit extrêmement jeune lorsqu'il fit celle de Henri de Villars, archevêque de Vienne ; et, peu de temps après, celle de Camille de Neuville de Villeroi, archevêque de Lyon : et néanmoins quels applaudissements ces deux pièces ne reçurent-elles pas ! Dès lors ses supérieurs le destinèrent à la chaire. Ils avoient été indécis, jusqu'à ce moment, sur le genre d'étude auquel ils devoient le fixer, parce qu'il avoit paru jusqu'alors également propre à tout : belles-lettres, philosophie, théologie, tout paroissoit être son talent, dès qu'il s'y appliquoit. Mais le succès étonnant qu'il eut dès qu'il se montra dans la chaire, fit juger qu'il devoit s'y consacrer uniquement : on eut bien de la peine à surmonter sa répugnance ; enfin il se rendit, et ne songea plus qu'à répondre aux vues de ses supérieurs.

La première oraison funèbre qu'il composa, après les deux dont nous venons de parler, fut celle du prince de Conti, fort applaudie lorsqu'elle fut prononcée, fort critiquée ensuite lorsque l'impression l'eut rendue publique. Il en a depuis composé trois autres qui n'avoient point encore vu le jour, celle du grand dauphin, celle du feu roi, et celle de Madame. Il y a dans celle de Louis XIV une noblesse d'expression qui égale en quelque sorte la grandeur du sujet qu'il traitoit.

Nous aurions bien souhaité ne faire entrer dans ce volume que des oraisons funèbres, d'autant plus que c'est ainsi qu'on a imprimé, séparément de leurs autres ouvrages, celles de MM. Bossuet et Fléchier, et de quelques autres célèbres prédicateurs; mais il eût fallu pour cela changer le caractère, et en employer de plus gros, autrement ce volume n'eût point été proportionné aux volumes précédents : cet inconvénient nous a déterminés à joindre aux oraisons funèbres quatre discours pour des professions religieuses. Nous supplions que le titre de ces discours n'empêche personne de les lire : ce ne sont pas seulement les religieuses

que le P. Massillon y instruit, c'est pour les gens du monde qu'il parle ; et rien n'est plus fort et plus plein de religion que ce qu'il y dit pour leur faire connoître la sainteté et l'excellence de l'état d'un chrétien, et combien on se trompe dans l'idée qu'on s'en forme communément.

ORAISON FUNÈBRE

DE

MESSIRE DE VILLARS,

ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

Ambulavit pes meus iter rectum a juventute mea ; ... zelatus sum bonum, et venter meus conturbatus est, propterea bonam possidebo possessionem.

J'ai marché dans la droiture depuis ma jeunesse ; ... j'ai eu du zèle pour le bien, et mes entrailles ont été émues sur les misères de mon peuple ; et je posséderai un héritage éternel. Au chap. 51 de l'Ecclésiastique, vers. 20 et suiv.

Étois-je destiné, Messieurs, à rendre ce dernier devoir à la mémoire de notre pieux prélat? et le ciel n'avoit-il donc permis que je vinsse être le témoin de sa vie, que pour me ménager, ce semble, de loin un si triste et un si lugubre ministère? Contraint tant de fois par sa modestie à supprimer ses louanges dans la chaire évangélique, falloit-il

que je ne fusse autorisé à les publier que par sa mort? Il est donc vrai que le premier hommage public que sa vertu devoit avoir de moi, seroit un éloge funèbre.

C'est ainsi, ô mon Dieu, que du haut de votre sagesse vous réglez nos destinées; c'est ainsi que, confondant nos conseils, surprenant nos désirs, et anéantissant nos espérances, vous affermissez notre foi; c'est ainsi que, diversifiant vos voies, vous instruisez notre vigilance.

Celui-ci, dit Job, consumé de langueur et d'infirmités, voit de loin l'appareil de son sacrifice, exhale chaque jour une portion de son âme, et se sent mourir mille fois avant que d'avoir pu mourir une seule: l'autre, encore plein de force et de santé, est frappé soudain; son âme tout entière, pour ainsi dire, devient la proie de la mort, et entre les horreurs du tombeau et les délices d'une santé parfaite ne met presque que le dernier soupir d'intervalle.

Heureuse l'âme qui, pendant ses jours les plus sereins, a su prendre des mesures contre la surprise des vents et de l'orage! heureuse celle qui, ayant toujours marché dans la droiture, a eu du zèle pour le bien, et dont les entrailles ont été émues sur les misères publiques! Ah! qu'une lente infirmité lui annonce de loin le jour du Seigneur, ou qu'un coup imprévu vienne à l'instant lui ouvrir

les portes éternelles ; sa mort peut être différente, mais son immortalité sera toujours la même.

Ne cherchons point aujourd'hui d'autre consolation, chrétiens : vous ne verrez pas dans cet éloge de ces événements éclatants où l'orateur peu instruit de son ministère vient, dans ce lieu saint, étaler avec art la figure d'un monde profane, et, jusque sur le tombeau fatal, donne du corps et de la réalité au fantôme que le siècle adore.

Je n'ai à vous entretenir ici, Messieurs, ni de ces négociations importantes qui, arrachant le pontife du sanctuaire, le rengagent dans le tumulte du siècle, et, sous le spécieux prétexte du bien public, l'autorisent à violer ses devoirs particuliers ; ni de ces intrigues pénibles où l'on voit les interprètes des secrets du ciel devenir les dépositaires des mystères des cours, les sentinelles de Jérusalem ne veiller presque plus qu'à la défense de Jéricho, et les docteurs des tribus d'Israël se glorifier d'être les législateurs des nations.

L'histoire de notre pieux prélat n'est mêlée qu'avec celle de son diocèse : ses jours ne sont marqués que par les fonctions de son ministère, ses emplois se trouvent tous renfermés dans ses devoirs ; et, pour savoir ce qu'il a fait, il suffit de savoir ce qu'il a dû faire.

Nous tirerons donc du sanctuaire même les ornements sacrés qui vont servir d'appareil aux fu-

nérailles de l'oint du Seigneur; nous ne prendrons que sur l'autel les fleurs que nous allons jeter sur le tombeau du prince des prêtres. Le siècle qui n'eut jamais de part à ses actions, n'en aura point aussi à ses louanges. Nous sortirons de l'Égypte pour rendre les devoirs suprêmes à cet autre Jacob; mais les pompes de Pharaon ne viendront plus, comme autrefois, jusque dans une terre sainte honorer les cendres et la mémoire des patriarches.

Ce n'est pas que j'ignore là-dessus les vaines pensées des mondains. Admirateurs insensés de cette vicissitude de fantômes sur quoi roule tout le siècle présent, il leur faut des spectacles pour les frapper, de vastes projets, des entreprises éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obscures quand on n'a pas des vices glorieux; et ce n'est guère qu'aux grands défauts qu'ils savent accorder le nom de grand mérite.

L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'affabilité, la clémence, l'application à ses devoirs, la miséricorde, ont je ne sais quoi de tranquille et d'uni qui ne donne rien aux spectateurs. Les merveilles de la foi n'ont pas le même privilége que les illusions des sens. Ce qui sert de spectacle à Dieu et aux anges paroît à peine digne de l'attention des hommes. On diroit que, pour mourir avec honneur, il faut avoir su être autre chose qu'homme de

bien. La solennité des éloges veut presque être soutenue par le faste du héros qu'on loue ; et il semble que l'orateur n'a jamais plus besoin d'art que lorsqu'il n'a qu'à louer la vérité et la justice.

Telle est la prudence du siècle, je le sais : mais viens-je ici pour donner du poids aux coutumes d'Égypte, durant la solennité même de l'immolation de l'Agneau? viens-je, par un discours profane, suspendre l'attention des ministres gravement assemblés autour de l'autel et appliqués au sacrifice, ou aider leur recueillement avec la parole évangélique? viens-je mêler aux chants lugubres de la triste Sion les cantiques de Babylone? viens-je, en un mot, honorer mon ministère, édifier votre piété, ou respecter vos erreurs et dégrader l'honneur du sacerdoce? Ah! ce n'est pas ici un de ces préludes artificieux où l'orateur semble acheter le droit d'être tout profane en promettant d'abord qu'il ne dira rien que de saint, et où l'on ne voit de chrétien que des précautions pour ne l'être pas : rien de ce qui va s'éteindre au tombeau ne brillera dans cet éloge funèbre.

Ce ne sera pas même une histoire inconnue. Ce que vous avez vu, entendu, et touché presque de vos mains, ce sera ce que nous annoncerons. Je parle d'un pasteur qui n'a jamais perdu son troupeau de vue. L'intégrité de ses mœurs, l'application aux fonctions de son ministère, la pro-

fusion de ses trésors, qui vont faire le sujet de cet éloge, ont mille fois servi de matière aux vôtres : et s'il étoit permis au peuple affligé qui m'écoute de le dire ici à ma place, il diroit, comme moi, que sa vie fut toujours réglée par la loi, *Ambulavit pes meus iter rectum a juventute mea ;* que son autorité fut toujours utile à l'Église, *Zelatus sum bonum ;* et que ses richesses furent toujours prodiguées aux pauvres, *Et venter meus conturbatus est.* Représentons-le donc comme un homme juste et irréprochable, comme un pontife fidèle, et comme un père charitable.

C'est l'éloge que je consacre à la mémoire de messire Henri de Villars, archevêque et comte de Vienne, primat des primats. Esprit saint, mettez dans ma bouche cette parole efficace, ce glaive à deux tranchants, qui, en faisant le discernement des pensées du juste, aille faire de douloureuses séparations dans le cœur du pécheur, et qui n'élève ce pieux et lugubre monument à la religion que sur les débris de l'idole du monde.

PREMIÈRE PARTIE.

L'innocence des mœurs, je le sais, n'est pas toujours le fruit de la piété des ancêtres ni des secours de l'éducation. Il y a des enfants de colère, des cœurs si profondément gâtés, qu'on les voit

déjà méditer l'iniquité parmi les leçons de vertu qu'ils reçoivent de leurs pères, et qui, ne trouvant autour d'eux que des objets saints, savent s'en former de criminels de leur propre fonds.

Je sais que la sagesse vient d'en haut et descend du Père des lumières, qu'elle ne se recueille pas sur la terre comme la succession d'un père foible et mortel ; et que la piété est le don d'un Esprit qui souffle où il veut, et non pas le fruit d'une chair qui ne sert de rien.[1].

Cependant il faut avouer que l'ordre de notre naissance donne presque le premier branle à celui de nos destinées ; qu'avec le sang qui nous fait ce que nous sommes, nos pères font d'ordinaire passer jusqu'à nous les impressions de ce qu'ils ont été ; et que, dans les semences de vie que nous tenons d'eux, nous trouvons des ascendants secrets qui nous font vivre comme eux. Lorsque la racine est sainte, dit l'Apôtre, les branches le sont aussi ; et il est malaisé que d'une masse pure et brillante on ne tire que des portions viles et flétries.[2] N'en cherchons pas des exemples hors de l'histoire de l'homme juste que nous louons. Sorti d'une famille où la probité, l'honneur et je ne sais quelle élévation d'âme coulent avec le sang, où la sagesse semble avoir fait une éternelle alliance avec le nom, où l'éclat et la vertu paroissent presque de

[1] Sap. 9. 10.—[2] Rom. 11. 16.

la même date, où les exemples qui la règlent sont aussi anciens que les titres qui l'embellissent; sorti, dis-je, d'une famille où le Dieu d'Israël avoit depuis long-temps établi sa demeure, il en recueillit toutes les bénédictions.

Un père, dont la mémoire ne mourra jamais, lui fit priser les voies du Seigneur par ses instructions, et les lui montra par ses exemples. Effrayé de la déplorable vanité des personnes de son rang, qui croiroient dégrader leurs ancêtres s'ils s'appliquoient eux-mêmes à leur former une postérité digne d'eux, qui regardent comme des soins roturiers le soin de l'éducation, sans quoi se souille et s'épaissit la noblesse du sang; confient à des mains étrangères le soin de cultiver des vertus domestiques, mettent à prix la destinée de leurs enfants, et, pour se trop souvenir de leurs grandeurs, laissent après eux des successeurs qui ne s'en souviennent pas assez; effrayé, dis-je, de ce désordre, il l'évita: et le Seigneur bénissant ses soins, il ébaucha, sans le savoir, à la France, un ministre sage et illustre dans les cours étrangères, distingué dans la nôtre, né pour ménager l'esprit des rois et la fortune des royaumes, habile à ramener à l'utilité de la patrie et à la gloire de son prince les humeurs et les intérêts divers des peuples voisins; et le pieux prélat qui fait le triste sujet de cette cérémonie, dont la vie brille d'autant plus aux

yeux de la foi, qu'elle est tout ensevelie dans l'obscurité des fonctions du sacerdoce.

Aussi les amusements de son enfance ne furent que des essais de vertus. Incapable encore de connoître la créature, il levoit déjà ses mains pures vers le Créateur. Il apprit à consacrer son cœur au Seigneur dans un âge où à peine a-t-on un cœur pour soi-même ; et la piété, qui toujours est le fruit tardif de la grâce, n'attendit pas jusques ici la raison.

Qu'attendez-vous, Messieurs, de ces heureuses prémices? Le ciel qui brille le matin n'annonceroit-il, selon la parole évangélique, que des brouillards et des tempêtes? Le temple qu'une main habile a élevé avec tant de lenteur et de précaution, ne faudra-t-il que trois jours pour le détruire? et, à peine sorti des mains de Samuel, suffira-t-il à cet autre oint du Seigneur, comme à Saül, de s'être trouvé une fois parmi les fureurs et les vains transports des prophètes du siècle, pour devenir furieux et prophétiser avec eux? De si belles espérances ne donneroient-elles qu'un sort commun, qu'une jeunesse emportée qui compte les crimes parmi les bienséances de l'âge, et qui ne laisse guère qu'aux passions le soin de régler ses plaisirs ; qu'une maturité ambitieuse qui ne connoît point d'autre honneur que le secret de s'en attirer; qu'une vieillesse endurcie qui, dans le débris d'un corps

usé et à demi mort, nourrit des passions encore toutes vivantes, qui, au lieu de soupirer sur les iniquités qu'elle s'est permises, ne soupire qu'après le souvenir des plaisirs qu'elle ne peut plus se permettre, et qui de sa vie passée ne regrette rien, sinon qu'elle soit passée?

Ah! si je n'avois que ces mystères d'iniquité à vous annoncer au milieu des mystères saints; si, comme autrefois Samuel envers Saül[1], il falloit honorer l'oint du Seigneur devant le peuple plutôt pour épargner à son rang la honte de ses foiblesses que pour édifier notre piété par le souvenir de ses vertus, je me serois contenté d'accorder en secret des larmes à une mort qui me fut sensible, sans donner ici à sa mémoire des éloges qui ne lui seroient pas glorieux. Loin de venir interrompre le sacrifice terrible pour faire revivre le souvenir de ses actions, moi-même je l'aurois offert au Très-Haut pour obtenir que le souvenir en fût effacé du livre éternel; et, toute chère que me sera toujours sa mémoire, j'aurois satisfait à ma reconnoissance sans manquer à mon ministère.

Mais la religion défend-elle de sonder un cœur qu'elle occupa tout entier? Grâces au Seigneur, je ne craindrai point de l'exposer à vos yeux; et je n'aurai pas besoin, pour vous le faire estimer, de vous le faire méconnoître; et, pour sauver la gloire

[1] 1 Reg. 15. 30.

de cet autre David de la honte d'une obscure mort, il ne faudra pas, comme Michol, le dérober aux yeux, et ne substituer que son fantôme à sa place.[1]

Quelle fut sa retenue en un âge où, pour être vertueux et régulier, il suffit presque d'empêcher que le vice ne nuise, et savoir bien choisir ses débauches!

Quel fonds de candeur, d'affabilité, de modération, dans un rang où mille intérêts secrets enveloppent le cœur, où le poids des affaires et les bienséances de la dignité altèrent l'humeur ou la déconcertent, et où l'on est d'autant plus vif sur les injures, qu'on se voit toujours investi d'hommages!

Quelle noble simplicité dans un siècle où l'art des raffinements a passé jusqu'au peuple, où tout est confondu et par sa misère et par sa vanité, et où à peine tranquilles possesseurs d'une portion de l'héritage de nos pères, frappés de calamités inouïes dans leur temps, nous inventons des plaisirs qui leur furent encore plus inouïs!

Vous qui vîtes couler ses premiers jours, sages vieillards d'Israël, qui, témoins de la première gloire de ce temple, venez honorer ici ses ruines de vos larmes sans pouvoir être consolés par l'espérance d'un nouveau, rien de profane en souilla-t-il jamais la sainteté? Fallut-il excuser les égare-

[1] 1 Reg. 19. 13.

ments de son cœur sur la fatalité de l'âge? envelopper des désordres présents dans l'espoir d'une régularité à venir? chercher dans quelque trait de bon naturel des présages douteux de vertus? attendre du dégoût seul de l'iniquité le goût du don céleste, et de la violence du mal en faire presque le seul présage de guérison?

Son âme fut un lieu de paix dans un temps où toutes les passions frémissent à l'entour; et, comme ces trois jeunes princes juifs, il vécut parmi les délices des Babyloniens sans toucher aux viandes, et sans s'enivrer du vin de Babylone.[1]

L'usage et les réflexions qui enveloppent l'âme et font qu'elle ne se montre plus que par règle, et changent en art le commerce de la société, aidèrent la droiture et la candeur de la sienne.

Il n'étoit pas de ces hommes enfoncés et impénétrables sur le cœur de qui un voile fatal est toujours tiré, qui s'attirent, en se cachant, le respect des peuples, que l'on ne révère tant que parce qu'on ne les a jamais vus, et qui, comme ces antres qu'une vaine religion consacra jadis, n'ont rien de vénérable que leur obscurité. Déguisements artificieux de la prudence du siècle! vaine science des enfants d'Adam! coupable trafic de mensonge et de vérité! je n'aurai pas besoin aujourd'hui, pour m'accommoder à mon sujet, de vous donner ici des

[1] Dan. 1. 8.

titres spécieux, et qui ne sont dus qu'à la sagesse de la croix et à la simplicité chrétienne.

Je loue un homme juste et droit, simple dans le mal, et prudent pour le bien; un homme dont ce siècle malin n'étoit pas digne; une de ces âmes faites pour le siècle de nos pères, où la bonne foi étoit encore une vertu, où une noble ingénuité tenoit lieu d'art et de finesse, où, dans les plaisirs innocents d'une douce société, le plus loyal étoit toujours le plus habile; où l'art des précautions étoit inutile, parce que l'art de se contrefaire n'étoit pas encore inventé; et où toute la science du monde se réduisoit à ignorer les lois et les usages du nôtre.

Ici, je sens que mon discours s'anime: je me représente notre prélat avec cet air toujours affable et serein, toujours accessible, toujours accueillant, mettant, pour ainsi dire, sa personne et sa dignité à toutes les heures, ne retenant de son rang que le privilége de pouvoir être importuné; je me le représente, et pourrois-je le dire sans réveiller votre douleur? je me le représente au milieu de vos familles, enveloppé dans une aimable obscurité, goûtant avec vous les douceurs d'une vie privée, familiarisant l'épiscopat avec les fidèles, et ne se faisant pas une vaine bienséance de se rendre invisible et de jouir tout seul d'une dignité qui n'a été établie que pour les autres.

Falloit-il pour pénétrer jusqu'à lui, acheter par des lenteurs éternelles une audience d'un moment, et par mille pénibles formalités des refus encore plus pénibles? Quelle barrière y eut-il jamais entre lui et nous, que celle du respect et de la discrétion? Le vîmes-nous jamais affecter ces moments sacrés de solitude inventés pour ménager le rang ou pour honorer la paresse? Sa maison ressembloit-elle à ces maisons d'orgueil et de faste, où ceux que les affaires y attirent pensent presque plus aux moyens d'aborder leur juge, qu'à lui exposer leur droit et leur justice; où, dans un silence profond et avec un respect qui approche du culte, on attend que la divinité se montre; où mille malheureux souffrent moins de leur misère que de leur ennui; et où, comme autrefois dans la piscine de Jérusalem, après avoir attendu long-temps, cet autre ange du Seigneur paroît enfin, et guérit à peine un malade?[1]

La contagion des dignités et de la grandeur ne lui forma pas cet œil superbe, et ce cœur insatiable d'honneurs dont parle le Prophète.[2] Content de mériter nos hommages, il ne sut pas les exiger; disons plus, il ne sut pas les souffrir: on auroit dit que ces respectueuses déférences, qui délassent si agréablement des soins de l'autorité, faisoient la plus pénible fatigue de la sienne. Bien

[1] Joan. 5. 4. — [2] Ps. 100. 5.

éloigné de ces petites délicatesses qu'on remarque en la plupart des grands, auprès de qui un simple oubli est un crime qu'à peine mille soins et de longues assiduités peuvent expier; vaines idoles, qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut servir qu'avec solennité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion, et qui, comme l'arche d'Israël, vous frapperoient de mort, si, pour trop penser même à les secourir, vous n'aviez pas assez pensé à les respecter.

Mais quelque chose de plus grand et de plus digne de la religion s'offre ici à moi. On peut, il est vrai, se refuser aux hommages par ostentation et pour en paroître plus digne: la modération, je le sais assez, souvent n'est que le sceau de l'orgueil: la vanité qui se montre n'est ni la plus habile ni la plus à craindre; et celui qui s'empresse pour se faire honorer ne sait pas encore l'art d'être vain.

Mais n'être touché ni des honneurs ni des outrages; s'être rendu familier ce point difficile de la loi, le pardon des offenses; ne distinguer même ses ennemis que par les grâces qu'on leur accorde; être armé de la verge pour punir les murmures, et ne s'en servir, comme Moïse, que pour tirer l'eau même des pierres en faveur des murmurateurs, c'est ce que la vanité ne sauroit bien contrefaire, ni la religion assez louer. Oui, Messieurs, nul de nous ne l'ignore; on auroit dit que le seul

2.

secret pour se le rendre favorable étoit de l'avoir offensé. Les traits les plus piquants n'alloient, ce semble, jusque dans son cœur que pour y ménager une place à ceux qui les avoient lancés ; et, comme ce lion mystérieux dont il est parlé dans l'histoire de Samson, il suffisoit presque de l'avoir déchiré pour trouver dans sa bouche le miel de la douceur et la rosée des grâces. Puissiez-vous en ce jour de douleur être du moins touchés de cet exemple, vous qui croyez que ne pas perdre vos ennemis c'est leur pardonner, et qui bornez la loi qui vous ordonne d'aimer à ne haïr qu'avec mesure! Passons à l'usage qu'il a fait de son autorité, et représentons-le comme un pontife fidèle.

DEUXIÈME PARTIE.

Dieu ne nous a pas donné, disoit autrefois saint Paul parlant pour tout le corps de l'épiscopat, un esprit de foiblesse, mais un esprit de force et d'amour : *Sed spiritum virtutis et dilectionis.*[1]

Qu'est-ce en effet, mes Frères, qu'un évêque si peu soigneux de faire revivre la grâce de l'imposition, s'il a éteint cet esprit ; ou si, ayant franchi par une ambitieuse intrusion cette haie sacrée qui sépare le sanctuaire, il ne l'a jamais reçu? Hélas! faut-il le dire ici? c'est un arbre deux fois mort

[1] 2 Tim. 1. 7.

et déraciné, et qui occupe le plus bel endroit d'une terre sacrée ;[1] c'est un roseau que le vent agite,[2] et sur qui cependant, comme sur une colonne sainte, repose tout l'édifice de la maison du Seigneur ; c'est une nuée destinée, comme autrefois, à faire paroître la gloire du Seigneur dans le temple, et qui nous la dérobe par sa noirceur ; c'est un astre errant, qui, destiné à nous garder parmi les obscurités des sens et de la foi, ne peut cependant que nous écarter de la route ; c'est un serpent d'airain élevé pour guérir nos blessures, et qui, placé dans le temple, nous devient une occasion d'idolâtrie et de mort;[3] et, pour tout recueillir en un mot, c'est un mystère d'iniquité inconnu presque à ces siècles heureux qui nous ont précédés, dont la foi alarmée respecte encore la profondeur, et qui ne sera révélé que dans son temps.[4]

Né, pour ainsi dire, dans le sein de l'épiscopat, et trouvant à côté de ses ancêtres une si longue succession de sages pontifes, notre pieux prélat en recueillit tout l'esprit avec le nom. Déjà depuis plus d'un siècle étoient assis sur le trône sacré de ce saint temple des prélats de son sang ; la souveraine sacrificature étoit presque devenue l'héritage de sa tribu, et, par un privilége nouveau au sacerdoce de Melchisédech, elle étoit transmise

[1] Ep. Jud. vers. 12. — [2] Luc. 7. 24. — [3] 4. Reg. 18. 4. — [4] 2. Thess. 2, 7, 8.

selon les lois d'une succession charnelle, sans s'y transmettre selon les lois de la chair et du sang. Mais que ne puis-je passer rapidement sur cet endroit de mon discours! Nos pères, élevés à respecter ce nom, nous avoient élevés au même respect; nos vieillards, voisins presque de ces temps heureux où commencèrent à gouverner l'Église les pontifes de cette maison, en racontoient avec allégresse, au milieu de leur famille, l'histoire à leurs neveux, et les marquoient chacun par leur propre caractère; nous-mêmes, accoutumés à vivre sous de si paisibles lois, promettions à ceux qui viendroient après nous le même avantage. Trop cruelle Italie! pourquoi vîtes-vous couper le fil d'une si longue suite de pontifes? et pourquoi, en nous ôtant par une mort prématurée l'espoir d'un successeur, nous ôtâtes-vous la seule ressource qui nous restoit, dans la perte que nous venons de faire?

Mais hélas! suis-je destiné à rouvrir aujourd'hui toutes les plaies de la famille? et faut-il pour vous rappeler la glorieuse succession des prélats qu'elle vous a fournis, vous faire souvenir à ses yeux que vous n'en devez plus attendre? Épargnons à l'illustre fille qui m'écoute le souvenir encore trop cher d'un frère dont la mort lui causa tant de larmes, et, pour la consoler sur le triste accident qui nous assemble ici, ne faisons pas revenir ses malheurs passés.

L'épiscopat est un ministère de force et de fermeté. Il faut que, retranché dans le droit sacré du sacerdoce, l'évêque soit hors d'atteinte aux traits de l'ambition, aux surprises de la bienséance, à la rapidité de l'usage; qu'il rapproche l'innocence de nos mœurs, des lois et de la discipline de nos pères; qu'il sache ramener les abus à leur origine, et que, comme l'arche d'Israël au milieu du Jourdain,[1] il fasse remonter les eaux vers leur source, et ne s'y laisse pas entraîner soi-même.

Ne croyez pas, Messieurs, que, sur ces traits primitifs de l'épiscopat, je vienne ici, pour faire honneur à mon sujet, vous former à loisir un de ces portraits originaux où tout se sent de la plus pure antiquité, et que l'on ne trouve si beaux que parce qu'ils ne ressemblent à personne. Malheur à moi si je faisois d'une cérémonie de religion un vain jeu d'éloquence, et si, par des louanges excessives, aidant les fidèles à se persuader qu'on leur surfait la vérité dans la chaire évangélique, je les accoutumois à en rabattre.

J'aime mieux vous faire souvenir que dans un siècle où la charité est refroidie, où les devoirs de l'épiscopat sont ou réduits par l'usage, ou bornés par la puissance séculière, ou adoucis par le dérèglement des fidèles, c'est presque faire le bien que de le souhaiter; et que si le prélat que je loue n'a

[1] Jos. 3. 16.

pu remonter jusqu'à la source, et ramener ces premiers âges de l'épiscopat, il ne s'est du moins pas laissé aller aux foiblesses et aux relâchements du nôtre.

Appelé à l'agence dans ces temps périlleux où l'autorité du gouvernement, mal affermie ; ne laissoit espérer aux droits de l'Église qu'une foible protection, il ne fit paroître ni moins de zèle ni moins de fermeté. Je le dirai ici à la gloire éternelle de la piété du grand Turenne, nom si honorable à la France, si cher à nos troupes, si redoutable encore aux ennemis; je ne craindrai pas de rappeler quel fut pour l'erreur de ses ancêtres un attachement si glorieux à la vérité qu'il embrassa depuis. Ce grand homme, encore dans le parti de l'hérésie, entreprit de lui bâtir un temple dans une de ses terres; et, comme un autre Michas, il voulut avoir auprès de la maison de ses pères ses dieux, son lévite, et tout l'appareil superstitieux de son culte.[1] Il n'y avoit point alors de roi en Israël, comme le dit l'Écriture du temps de ce Juif, et chacun étoit à soi-même sa loi et son juge.

Qu'attendez-vous ici du ministère de notre agent? une criminelle complaisance toujours prête à se faire des amis, non pas des richesses d'iniquité, selon le mot de l'Évangile, mais des plus sacrées dépouilles du sanctuaire? une timide dissimula-

[1] Judic. 17. 5.

tion, qui honore sa lâcheté de tout le mérite de la prudence? une foible résistance, qui paroît d'abord, mais seulement pour pouvoir se dire à soi-même qu'elle a paru? En vain mille intérêts secrets sollicitent l'agrément de l'agent : il s'oppose au nom du clergé, trop zélé sacrificateur du temple de Sion pour souffrir que sous son ministère les hauts lieu se multiplient dans Israël.[1] Heureux d'avoir vu depuis, pendant les jours de son sacerdoce, la piété d'un autre Ézéchias s'employer à les détruire, ôter du milieu de Juda les dieux étrangers, et obliger les peuples à venir tous adorer à Jérusalem ! Mais ce n'est là qu'un premier essai de sa droiture.

Sacrés prélats de nos Gaules, combien de fois le vîtes-vous dans vos assemblées ignorer l'art nouveau de se taire, redonner à l'épiscopat sa première liberté, n'envisager sa fortune qu'à travers son devoir, être le Gamaliel de l'assemblée des princes des prêtres, et savoir opiner dans des conjonctures où il ne falloit savoir que consentir? Que ne puis-je ici publier sur les toits ce qui s'est passé dans le secret! Vous verriez des instances éludées, des espérances méprisées, les intérêts de la chair et du sang oubliés, l'autorité souveraine ramenée aux intentions du souverain, et une droiture inflexible dans un siècle où toute la fermeté

[1] 4. Reg. 18. 22.

semble se réduire à ne pas se ménager soi-même des occasions de lâcheté. Mais ce sont là de ces traits qu'on ne peut montrer qu'en éloignement, de ces merveilles destinées à l'obscurité, et qui, nous révélant des maux secrets, doivent, comme les figures d'or des plaies des Philistins, demeurer cachées dans l'arche. Avec quelle constance le vîmes-nous négliger un repos si cher à l'épiscopat, pour rendre à son autorité ses premières bornes, y rejoindre les titres sacrés et inaliénables que l'ignorance ou la superstition des siècles passés en avoit détachés; soutenir contre une puissante et célèbre abbaye les plus anciens droits du sacerdoce; arracher des mains étrangères les dépouilles de son épiscopat; rétablir le premier pasteur, chef des pasteurs subalternes; rejeter un traité pernicieux, et ne vouloir pas vendre une paix qui laissoit la division dans le sanctuaire; en un mot, ne pas souffrir, comme Salomon, que le corps de Jésus-Christ fût divisé entre deux Églises, et faire déclarer la seule et véritable mère celle qui ne vouloit point de partage!

Les égards, la bienséance même du sang et de l'amitié, lui surprirent-ils jamais de ces grâces qui minent la force des lois, et s'élèvent sur leurs débris, dessèchent peu à peu cette sève précieuse qui anime encore le tronc, achèvent d'épuiser ces esprits primitifs d'ordre et de régularité, qui, à tra-

vers tant de siècles, ne sont arrivés jusqu'à nous que foibles et presque défaillants, donnent par une officieuse cruauté le dernier coup à la discipline mourante, et, comme cet Amalécite échappé de la déroute de Saül,[1] font rendre le dernier soupir à la puissance et à la majesté d'Israël, sous prétexte d'avoir égard à ses maux? Ah! il ne resserra jamais tant les bornes de son autorité que lorsqu'il fallut l'employer pour ceux qui lui étoient chers : sa main retenoit les grâces que le cœur avoit trop de penchant d'accorder; et on auroit dit que le droit de tout obtenir de lui étoit un titre pour en être presque toujours refusé. Donnez, Seigneur, à vos ministres cet esprit de force et de circonspection; ne souffrez pas que votre héritage devienne la proie des nations, et l'opprobre de ceux qui vous haïssent.

Ce fonds de droiture et d'intégrité prenoit sa source dans l'amour qu'il eut toujours pour l'Église. Quelles mesures ne prit-il pas pour la remettre à Jésus-Christ pure et belle, et lui faire perdre les taches et les rides que l'ignorance des siècles passés et la licence du nôtre y avoient laissées? Quelles étoient les ruines de ce temple, lorsque nous y vîmes entrer notre nouveau pontife! Ah! ici s'offrent à moi des spectacles bien divers. Je vois la fille de Sion enveloppée de sa honte et de son

[1] 2. Reg. 1. 10.



ignominie, souffrant que l'ennemi porte une main téméraire sur tout ce qu'elle a de plus précieux, et devenue presque toute semblable aux filles de Tyr; je la vois sortir comme l'aurore du sein de ses ténèbres, rentrer peu à peu dans son éclat, et reprendre le soin de sa gloire; je la vois sous des images si différentes, et je me trouve également embarrassé et par ce que je dois dire et par ce que je dois taire.

Oui, Messieurs, vous le savez, les malheurs du temps et les dissensions civiles, la licence et le crédit de l'erreur avoient presque éteint la foi dans nos Gaules, et confondu les droits et la discipline de nos Églises. Celle-ci, moins heureuse que la terre de Gessen, ne fut pas à couvert des plaies communes :[1] l'ange exterminateur y passa. Les traces de la colère divine furent long-temps empreintes sur nous; et, malgré tout ce qu'avoient fait ses prédécesseurs, le prélat que nous pleurons y trouva encore beaucoup à faire.

La première marque d'amour qu'il donna à la nouvelle Jérusalem, à cette épouse descendue du ciel, fut de ne la jamais perdre de vue.[2] Oracles éternels des Livres saints, lois vénérables de nos pères, vœux si ardents et si anciens de toute l'Église sur la résidence des pasteurs, il vous connut, il vous respecta. En vain les services d'un illustre

[1] Exod. 9. 26.—[2] Apoc. 21. 2.

frère, le mérite et le crédit d'un neveu qui vole si rapidement à la gloire et aux honneurs, lui laissent entrevoir des espérances toujours fatales à l'honneur du sacerdoce ; en vain le monarque lui-même, si jaloux d'ailleurs de ce devoir de l'épiscopat, lui reproche qu'on le voit rarement à la cour : cette pompe de l'Égypte ne l'éblouit pas, et ce sage vieillard, comme autrefois le vieillard Jacob [1] présenté à Pharaon, et si honorablement accueilli, ne rougit pas de se déclarer pasteur devant ce prince, pour être moins de temps à sa cour, et avoir le droit de se retirer plus tôt dans la terre de Gessen. Exemple trop beau pour un siècle où l'épiscopat ne sert presque plus que de décoration aux palais des rois, où les cours semblent être devenues des diocèses communs, où les sentinelles de Jérusalem et les trompettes du temple ne voient et ne parlent plus qu'avec des yeux et des bouches étrangères, et où l'on voit souvent les princes de la tribu de Lévi, indignes dépositaires de l'Arche, l'imposer comme les Philistins sur des épaules viles, et la laisser errer à l'aventure.

L'ignorance et le déréglement des clercs défiguroient la beauté de l'Église : c'étoit une noire vapeur qui du sanctuaire alloit se répandre dans le reste du temple, et en ternissoit l'or et l'éclat. Quels furent ses soins pour la dissiper ! Vous l'ap-

[1] Genes. 46. 34. 47. 10.



prendrez à la postérité, édifice sacré, qui, hors des murs de cette ville, renfermez les sources précieuses où se puisent à loisir la doctrine et la vérité; qui de votre sein voyez couler les esprits de sacerdoce et d'apostolat, répandus dans nos villes et dans nos campagnes; qui fûtes le pieux fruit et le plus cher objet de ses empressements : vous l'apprendrez à la postérité; et en faisant passer jusqu'à nos neveux l'amour qu'il eut pour son Église, vous ferez passer jusqu'à eux le tendre respect et la reconnoissance que vous conservez pour sa mémoire.

Aussi instruit du précepte de l'Apôtre,[1] avec quelle circonspection imposa-t-il les mains, et donna-t-il des dispensateurs à l'héritage de Jésus-Christ! Que ne le pouvez-vous dire ici à ma place, sage coopérateur de son épiscopat! Déchargé sur vos soins de cette partie pénible de son ministère, il écouta, je le sais, vos avis respectueux avec bonté, les suivit avec religion, les prévint même avec sagesse; et, comme Samuel dans la maison d'Isaï,[2] il ne fit attention ni aux droits de la naissance ni aux vaines distinctions de la chair, quand il fallut répandre l'onction sainte et donner des princes à Israël.

Moi-même, et je dois le dire ici, dussé-je réveiller ma douleur en rappelant le doux souvenir

[1] 1. Tim. 5. 11. — [2] 1. Reg. 16. 7.

de ses entretiens et de ses bontés ; oui, moi-même, je l'ai vu, avec cet air de candeur et de sincérité qui peignoit sur son visage les sentiments de son cœur, je l'ai vu gémir sur la funeste négligence de ces prélats qui, sans discernement, et à toutes les heures du jour, reçoivent des ouvriers, et les font passer du marché même à la vigne, revêtant promptement d'un habit d'innocence et de dignité d'autres enfants prodigues, qui d'ordinaire n'apportent pour toutes dispositions à un état saint et pénible, que l'impuissance de fournir plus longtemps à leurs crimes, ou l'espoir d'un sort plus heureux dans la maison du père de famille.

S'il s'applique à éloigner du sanctuaire ces vases de honte et de rebut, avec quelle distinction et quel empressement y plaça-t-il les vases d'honneur et d'élite ! Ses yeux, comme ceux du Prophète,[1] étoient ouverts pour aller discerner les dispensateurs fidèles jusque dans les terres étrangères, et les faire asseoir avec lui. Vils et odieux au siècle par un destin inévitable à la piété, lui furent-ils jamais moins chers? En proie aux traits des méchants et aux calomnies des hommes, ne leur fit-il pas comme un sacré rempart de toute son autorité? sur les traces de l'évêque de nos âmes, Jésus-Christ, ne sut-il pas justifier le zèle de ses disciples contre les reproches des pharisiens, et rendre, comme le

[1] Ps. 100. 6.

pontife Achimélech,[1] le glaive sacré à ceux qui n'étoient persécutés que pour s'en être servis peut-être trop glorieusement contre les Philistins?

Ah! si je pouvois ici vous représenter cette tendresse pour les pasteurs vigilants, changée en indignation contre les infidèles! si je pouvois raconter là-dessus et ses entreprises et ses désirs, et le louer également sur ce qu'il a fait et sur ce qu'il auroit voulu faire! Mais qu'un voile éternel couvre ces mystères de honte et d'ignominie; ne touchons pas aux oints du Seigneur, respectons ce qu'ils avilissent, et que leurs vices nous soient en quelque sorte aussi sacrés que leurs personnes.

Puisse seulement la révolution fatale des temps, à qui tout cède, respecter aussi un jour les traces encore vives de son amour pour l'Église! puissent les siècles à venir dater de son épiscopat la renaissance de la foi, de la doctrine, de la piété, et dire de lui: Il retrancha des abus, ou autorisés par la licence, ou consacrés par la superstition; il rétablit des lois, ou négligées par le relâchement, ou éteintes par la coutume; il rendit au culte extérieur la bienséance et la majesté, la dignité aux ministres et l'honneur au ministère; sous lui furent distribuées avec précaution les grâces des sacrements, et reçues avec fruit; sous lui s'élevèrent dans nos villes ces asiles publics, ou contre l'indi-

[1] 1. Reg. 21. 9.

gence ou contre le crime ; sous lui une nouvelle lumière commença de luire à ceux qui étoient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, des terres presque inconnues ouïrent la parole de vie, on fit dans nos campagnes des courses apostoliques, les pauvres furent évangélisés, et au fond de leurs demeures champêtres, vivant au gré d'un instinct brutal, et à peine encore hommes, ils connurent enfin le Dieu de leurs pères et l'espérance commune des chrétiens. Tel fut l'usage qu'il fit de son autorité ; il ne reste plus qu'à vous le représenter comme un père tendre et charitable.

TROISIÈME PARTIE.

Quelle autre religion que celle des chrétiens avoit jamais ouï parler d'une vertu qui souffre de tous les maux d'autrui, qui n'est pas fastueuse, et qui, attentive aux calamités étrangères, s'oublie volontiers soi-même? *Omnia suffert, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt*[1] : c'est le caractère de la charité; disons mieux, c'est celui du charitable prélat que je loue.

Persuadé que les pasteurs ne sont que les dépositaires des biens, comme de la foi de l'Église, avec quelle religion les dispensa-t-il! Que seroit-ce en effet, Messieurs, que de détourner à des usages

[1] 1. Cor. 13. 5. 7.

profanes les richesses du sanctuaire ? Ce seroit changer en germe de péché le fruit sacré de la pénitence de nos pères, trouver dans les vœux innocents des premiers fidèles de quoi former peut-être avec succès des vœux criminels; insulter la pauvreté évangélique avec le patrimoine des pauvres ; en un mot, faire servir Dieu à l'iniquité. Les mains du Très-Haut, vous le savez, avoient formé à notre charitable prélat un de ces cœurs tendres et miséricordieux qui souffrent de toute leur prospérité à la vue des infortunes d'autrui ; et ce n'étoit pas ici une de ces sensibilités de caprice qui n'ouvrent le cœur à certains maux que pour le fermer à tous les autres, qui veulent choisir les misères, et qui, en nous rendant trop prudemment charitables, nous rendent pieusement cruels. Sa charité fut universelle ; et il ne mit jamais d'autre différence entre les malheureux, que celle que mettoit entre eux leur misère même.

Quel tendre spectacle s'ouvre encore à mes yeux ! Ici la veuve, couverte de deuil et d'amertume, sous un toit pauvre et dépourvu, jette en soupirant de tristes regards sur des enfants que la faim presse ; et hors d'espoir de tout secours elle va, comme celle d'Élie, soulager leur indigence de ce qui lui reste, et mourir ensuite avec eux, quand, par un nouveau prodige, elle voit tout à coup sa substance multipliée, et ses tristes jours consolés. Ici des

vierges consacrées au Seigneur lèvent au fond de leur retraite des mains pures au ciel, et offrent pour lui une innocence qu'elles ne doivent qu'à ses largesses. Le citoyen qui, sous des dehors encore spécieux, cache une profonde misère, privé du confident charitable de sa honte et de ses besoins, cherche les ténèbres pour leur confier son affliction; et comme Joseph, il s'éloigne, pour verser des larmes, de ceux qui, trompés encore par les apparences, s'adressent à lui pour avoir du pain, de peur de ne passer pour leur frère.

Mais dans quel détail immense vais-je m'engager! Ici, des vases de honte, des victimes de la lubricité publique trouvent un asile, et doivent à ses libéralités, ou le désir de la vertu, ou du moins l'impuissance du crime; vous le savez, Ministres pieux, qui veillez sur une œuvre si sainte. Ici s'élèvent ou subsistent par ces soins, ces lieux sacrés, destinés ou à recevoir la mendicité errante, ou à soulager la misère affligée: ici, un rayon de lumière perce l'horreur des cachots, et va faire sentir à ces infortunés qu'il y a encore de l'humanité sur la terre: ici, des ouvriers apostoliques, saintement occupés à parcourir nos campagnes, et à distribuer aux petits le lait de la doctrine, répandent en son nom et la rosée du ciel et les bénédictions de la terre; et par un innocent artifice, en soulageant les misères du corps, se frayent un chemin

jusqu'à celles du cœur : ici, par les soins de cet autre Jacob, les grains de l'Égypte viennent consoler la stérilité de la terre de Chanaan, et sa charité toujours ingénieuse va chercher jusque chez un peuple étranger des ressources à la calamité de son peuple.

Entrailles cruelles qui mettez à profit les misères publiques, qui appréciez les larmes et l'indigence de votre frère, et qui ne lui tendez la main que pour achever officieusement de le dépouiller. écoutez ce que dit l'Esprit-Saint[1] : Quand vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré ; votre félicité sera elle-même votre supplice, et le Seigneur fera pleuvoir sur vous la vengeance et la fureur.

Mais que ne puis-je recueillir ici les fruits infinis de sa miséricorde, et dans les calamités qui nous affligent, ou réveiller votre langueur, ou édifier votre zèle par l'histoire de ses largesses! que ne puis-je rappeler ses tendres sollicitudes sur les besoins de son peuple! J'ai vu mille fois ses entrailles s'ouvrir au récit des misères publiques : une sainte tristesse se répandoit sur son visage ; des paroles de douleur et de charité sortoient de sa bouche ; et touché de pitié, comme Jésus-Christ, sur une multitude affamée, on le voyoit, comme lui, lever les yeux au ciel, et multiplier presque ses trésors, afin de la rassasier.

Je ne vous dirai donc pas qu'il fut l'œil de l'a-

[1] Job. 20. 23.

veugle, et le pied du boiteux ; qu'il jeta sur l'orphelin des regards précieux, et qu'il consola le cœur de la veuve ; que, comme cet homme instruit dans le royaume des cieux, il tira de son trésor l'ancien et le nouveau ; qu'il sortoit toujours de sa personne une vertu bienfaisante qui soulageoit toutes les misères ; qu'il coula toujours de son palais, comme d'un autre lieu d'innocence, une source sacrée qui alloit inonder la terre ; que la honte fut toujours moins ingénieuse à lui cacher les malheureux, que sa charité à les découvrir ; et qu'on eût dit que de tendres pressentiments venoient lui annoncer les besoins les plus secrets.

Car ne vous représentez pas ici un de ces zélés fastueux, qui n'aiment, pour ainsi dire, à placer leur argent que sur le public ; qui révèlent avec art la honte de leurs frères, moins pour leur attirer du secours que pour pouvoir dire qu'ils les ont secourus ; qui, sous prétexte d'édifier les spectateurs, se donnent eux-mêmes pieusement en spectacle ; qui n'ont des yeux que pour les misères d'éclat, et qui, comme les foibles disciples sur la mer, lorsque Jésus-Christ se présente à eux pendant les ténèbres, s'écrient que c'est un fantôme, et ne veulent pas le reconnoître [1]. Œil invisible du Père céleste, vous fûtes le seul témoin des secrètes effusions de sa charité. Que d'œuvres de lumière n'a-t-il pas ense-

[1] Matth. 14. 26.

velies dans de pieuses ténèbres? Ne crut-il pas, ô mon Dieu! que ses œuvres saintes, flétries presque par les regards étrangers, n'étoient plus si dignes des vôtres; et qu'afin qu'elles allassent effacer ses iniquités de votre souvenir, il falloit qu'elles fussent elles-mêmes effacées du souvenir des hommes? Il n'eut jamais de confident là-dessus : la charité s'étoit dressé dans son cœur une manière de sanctuaire, où le pontife seul avoit droit d'entrer; et sa mort même n'a pas pu, comme celle de Jésus-Christ, déchirer le voile qui déroboit à nos yeux ces pieux mystères.

Ah! si je pouvois du moins pénétrer dans le secret des familles; là je trouverois l'innocence prête à enfoncer et préservée du naufrage; ici l'iniquité devenue plus rare, parce qu'elle n'étoit plus si nécessaire. Mais que vais-je faire, Messieurs? ah! je ne respecte pas assez ces sacrées ténèbres : il me semble que ses chères cendres en souffrent : il me semble que ces os arides se raniment en m'écoutant; que ce visage où étoit peinte autrefois la douceur se couvre d'une modeste indignation; et que du fond de ce triste mausolée : Épargne, me dit-il, cette inquiétude au repos de mon tombeau, et ne viens pas fouiller jusque dans mes cendres, pour y découvrir les ardeurs secrètes de mon amour, destinées à l'obscurité, jusqu'au jour de la manifestation de Jésus-Christ.

Et ne croyez pas, Messieurs, que, comme tant d'autres, il n'employât au soulagement des malheureux que les restes inutiles de son luxe ou de ses plaisirs, et que ses aumônes ne fussent que les débris de ses passions. Il sut honorer le Seigneur de sa substance; la frugalité de sa table, la modestie de son train, si recommandée aux prélats par les lois de l'Église, furent les fonds d'où il tira les trésors des pauvres; et sa diminution, pour parler avec l'Apôtre, fut la richesse des peuples.

Quelle simplicité dans son palais! elle nous rappeloit ces temps heureux où l'épiscopat, entouré de sa seule dignité, savoit encore s'attirer le respect des fidèles; où le faste n'étoit pas devenu une bienséance à un ministère d'humilité; où l'éminence du caractère étoit une raison de modération, et non pas un prétexte de luxe; où toute la gloire de la fille du roi étoit encore au dedans; et où le peuple de Dieu n'avoit pour pontifes que des Aarons revêtus de justice et de sainteté. Quel détachement de la chair et du sang! Étoit-il de ces pasteurs cruels qui nourrissent l'ambition et la vanité de leurs proches, du sang et de la substance des pauvres; qui font servir les trésors du sanctuaire à des décorations profanes; qui érigent des idoles des débris de l'autel; et, par un renversement honteux, enrichissent l'Égypte des dépouilles mêmes du tabernacle? Ah! il employa ces pieuses richesses à

couvrir la nudité, et non pas à parer la vanité ; à rassasier la faim, et non pas à flatter la volupté ; à étancher la soif, et non pas à irriter la cupidité ; et le seul vice qu'on lui peut reprocher là-dessus, c'est peut-être d'avoir poussé trop loin cette vertu.

Prêtre éternel ! prince des pasteurs ! divin Apôtre de notre foi et de notre confession ! Jésus-Christ ! que me reste-t-il ici, qu'à vous demander pour cette Église affligée un pontife comme lui, innocent, séparé des pécheurs, attentif à offrir des dons et des sacrifices pour les péchés, appliqué à tout ce qui regarde votre culte, plus élevé que les cieux, et qui sache compatir aux infirmités de son peuple ? Ah ! permettriez-vous qu'une Église, dont la naissance a été celle du christianisme dans les Gaules, élevée presque sur le fondement des apôtres et des premiers prophètes, gouvernée par une si glorieuse succession de saints pasteurs, et tant de fois illustrée de tout leur sang ; si pure dans ses lois, si vénérable dans son culte, si illustre par ses droits, devînt l'héritage d'un dispensateur infidèle ; et qu'une si chère portion de votre troupeau fût la proie d'un loup ravissant ?

Pieux prélat ! si, dans le sein d'Abraham (car, ô mon Dieu ! sans sonder ici la profondeur de vos conseils, auriez-vous pu fermer votre sein éternel à celui qui vous ouvrit toujours le sien en la personne de vos serviteurs affligés ?) ; si, dis-je, dans

le sein d'Abraham, âme charitable, vous jouissez déjà du fruit immortel de tant d'œuvres de vie, si vous moissonnez les bénédictions que vous avez semées ici-bas, jetez sur les tendres gémissements de cette triste Sion quelques regards favorables, soyez toujours son époux invisible; que les liens sacrés qui vous ont uni avec elle ne périssent jamais; choisissez-lui vous-même dans les trésors éternels un pontife fidèle, et que les soins de sa gloire aillent encore vous toucher et troubler presque votre repos jusque dans le sein de la félicité.

Mais pourquoi vous le représenter jouissant de l'immortalité, avant que de vous l'avoir représenté dans le sein même de la mort? prétends-je amuser votre affliction? Rappelons, puisqu'il le faut, ce triste spectacle. L'innocence de ses mœurs, la fidélité aux devoirs de son ministère, la profusion de ses trésors; cette piété tendre et constante, cette foi vive et simple; le sacrifice redoutable qu'il offrit si souvent, et toujours avec tant de recueillement et de frayeur; le bain sacré de la pénitence, où il venoit régulièrement, avec tant de douleur et d'humilité, laver les souillures de son âme; ces moments précieux qu'il déroboit, ou à ses occupations, ou à son repos, pour se nourrir des vérités du salut par des lectures édifiantes; en un mot, le souvenir de sa vie doit nous rassurer sur le souvenir de sa mort.

Oui, Messieurs, la main du Seigneur s'étendit sur lui, et elle le frappa, mais si légèrement, qu'à peine parut-il qu'elle l'eût touché. C'étoit, ce semble, pour tromper notre douleur : le coup fut presque tout invisible ; l'histoire du songe de Daniel s'accomplit une seconde fois, et nous vîmes une pierre légère, détachée des montagnes éternelles, venir heurter foiblement contre une des jambes de cette statue précieuse, dont la structure sembloit nous promettre une si longue durée, et la réduire d'abord en poudre. La légèreté du mal, l'heureux tempérament du malade, les conjectures de l'art, tout endormit notre frayeur. Un neveu, que le choix glorieux du prince et les besoins de l'état avoient fait passer du Rhin en Italie, séduit par les mêmes apparences, le laisse dans le lit de sa douleur, et part pour la cour, où le rappeloient la reconnoissance et le devoir. Mais les tristes circonstances de cet adieu, les tendres embrassements du vieillard affligé, furent comme les lugubres précautions d'une tendresse mourante et d'une séparation plus cruelle. Bientôt après, en effet, le jour du Seigneur arrivé, un mortel assoupissement vint nous annoncer le sommeil de la mort : des présages de trépas couvrirent son visage ; son arrêt y parut écrit, et l'affreuse mort, jusque-là cachée dans son sein, se laissa presque voir à découvert.

A ce bruit fatal, une frayeur universelle se répand : les prêtres du Seigneur montent à l'autel; on cherche, dans le sacrifice de la mort de Jésus-Christ, une source de vie pour le pontife mourant; la victime adorable est exposée à la douleur publique; les citoyens en foule remplissent nos temples, et environnent les autels; les pauvres, au milieu de nos places publiques, les mains levées au ciel, redemandent par leurs gémissements le père qu'ils sont sur le point de perdre; des vierges sacrées gémissent tout bas dans le sanctuaire, et, tristes témoins de la douleur et de la soumission chrétienne d'une abbesse à qui de tendres nœuds rendent cette séparation si cruelle, elles répandent leurs cœurs aux pieds des autels, mêlent leurs soupirs et leurs vœux, les font monter jusqu'aux pieds du trône de l'agneau qu'elles doivent un jour suivre; et, par ce tendre spectacle, vont presque arracher des mains de l'Éternel le glaive fatal qui doit trancher des jours si précieux. Mais les fléaux comme les dons de Dieu sont sans repentir, et son heure, ou plutôt la nôtre, étoit venue. On a donc recours aux derniers remèdes de l'Église, et, à leur aspect, l'assoupissement cesse; sa foi se réveille; ses yeux s'ouvrent pour voir son Sauveur; il demande non-seulement à manger sa chair, mais encore à boire son sang, et veut sur le point de sa mort. comme son maître, s'enivrer de ce vin pré-

cieux, dont il ne devoit plus boire que dans le royaume du Père céleste [1].

Cependant le mal gagne : une famille désolée fond en larmes autour du lit, un ami sage et fidèle tâche en vain de s'attirer encore la dernière consolation de quelques paroles mourantes, et l'exhorte à disposer de sa maison terrestre. Un frein éternel avoit déjà été mis sur sa langue, et on ne tiroit plus de lui qu'une réponse de mort. Mais encore, les pauvres que vous avez tant aimés, lui dit-il, vont-ils donc tout perdre avec vous? votre palais retentit de leurs plaintes : quelles ressources voulez-vous leur laisser après votre mort? Que vois-je ici, mes Frères? ah! la charité ne meurt jamais. A ces mots, cette âme miséricordieuse se réveille tout entière pour faire un dernier effort : ses yeux, que la mort avoit déjà fermés, se rouvrent pour jeter encore, ce semble, quelques regards favorables sur les malheureux ; ses mains défaillantes, depuis si long-temps accoutumées à de saintes profusions, vont serrer tendrement les mains de cet illustre ami, comme pour se plaindre qu'elles n'étoient plus propres à ces charitables offices. Une vie étrangère paroît animer ce corps mourant : il se tourmente, il s'agite; mille fois il s'essaie de redire ses anciens et pieux desseins; mais ces paroles de charité qu'il forme dans le cœur viennent

[1] Math. 26. 29.

expirer sur sa langue froide et immobile, et se changent en profonds soupirs. Que se passoit-il alors dans cette âme, ô mon Dieu! quelles saintes inquiétudes! quels tendres gémissements! quels nouveaux transports! quels brûlants désirs! Ce feu sacré n'acheva-t-il pas de consumer les restes de ses foiblesses? et ne parut-elle pas sans tache à vos yeux, lorsque, détachée de sa demeure terrestre par les efforts mêmes et les agitations de la charité, elle alla se présenter devant votre tribunal redoutable?

Que vous dirai-je ici, mes Frères? qu'ainsi disparoît tout à coup la figure du monde; qu'ainsi s'évanouit l'enchantement des sens; qu'ainsi vient se briser au tombeau le fantôme qui nous joue; que les plus beaux jours de la vie ne sont que des portions de notre mort; que la fleur de l'âge se flétrit; que les plus vives passions s'éteignent; que les plaisirs nous lassent par leur vide, ou nous échappent par leurs excès; que la gloire n'est qu'un nom qui se fait cependant acheter de tout notre repos; que la pompe et l'éclat ne sont que des décorations de théâtre; que les honneurs ne sont que des titres pour nos tombeaux; que les plus belles espérances ne sont que de douces erreurs; que les mouvements les plus éclatants sont comme les agitations de ces feux nocturnes qui paroissent et se replongent à l'instant dans d'épaisses ténèbres;

en un mot, qu'il n'est rien de solide dans cette vie, que les mesures que l'on prend pour l'autre : vous dirai-je tout cela ? Mais qui ne le dit en ces jours de deuil et d'amertume ? qui fut jamais plus fécond sur les abus du monde que le monde même ? Au milieu des plaisirs, on nous voit discourir sur leur fragilité : nous insultons le monde en l'adorant. Aussi quel fruit recueillons-nous de ces stériles réflexions ? quelques projets éloignés de changement, qui ne font que nous calmer sur nos désordres présents; et, contents d'avoir connu nos plaies, nous en sommes, ce semble, plus tranquillement malades.

Reprenez donc les chants lugubres que j'ai interrompus, triste Sion, et gémissez sur les cendres de l'époux sacré qui vous a été enlevé : remontez à l'autel, prêtres du Seigneur ; et si un reste de fragilité, si quelques négligences dans les devoirs infinis d'un pénible ministère, arrêtoient encore le prince des prêtres que nous pleurons, dans cet endroit mystérieux du temple où achevoient de se purifier les ministres, ah ! disposez l'appareil du sacrifice ; mettez entre les mains de ce pieux pontife le sang de l'Agneau, afin qu'il puisse entrer dans le sanctuaire éternel, et se présenter avec confiance devant la face du Roi de gloire.

Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE

MESSIRE DE VILLEROY,

ARCHEVÊQUE DE LYON.

Sacerdos magnus...... qui prævaluit amplificare civitatem, qui adeptus est gloriam in conversatione gentis, et ingressum domus et atrii amplificavit.

C'est ici un pontife illustre qui a su augmenter le bonheur et la puissance de la ville, qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa nation, et qui a été honoré par les fonctions de son ministère, dans la maison du Seigneur, et dans l'enceinte du temple. Au chap 50 de l'Ecclésiastique, verset 1. 5.

Ainsi, pour consoler Israël de la mort du grand-prêtre Simon, un auteur inspiré d'en haut immortalisoit jadis, par des louanges nobles et divines, la mémoire de ce pontife, et cherchoit, dans le souvenir de ses vertus, une triste ressource à la douleur de sa perte. D'abord le plaçant parmi ces



hommes pleins de gloire, qui rendent les peuples heureux par la solidité de leur sagesse, qui ont été riches en grands talents, et dont le nom vivra dans la succession de tous les siècles, il va puiser dans la nature mille images vives et brillantes, et célèbre avec cet air de majesté, où l'esprit humain ne peut atteindre, les plus glorieuses circonstances de son histoire. Ici, dans des temps de trouble et de confusion, on le voit, ainsi que l'étoile du matin au milieu des nuages, briller, suivre toujours sa course, et montrer même de loin les sentiers de la justice et de l'obéissance, à ceux qui, attirés par de fausses lueurs, s'étoient jetés dans les voies glissantes et ténébreuses de la rébellion et de l'injustice.

Également attentif à régler les différends du peuple et des principaux d'Israël, c'est un trait de feu vif et perçant qui va jusque dans le cœur faire en un instant le discernement délicat de la passion et de l'équité.

Enfin se répandant lui-même tout entier sur les besoins publics; usant, pour le salut et la sûreté de Juda, jusqu'aux restes mourants d'une vie infirme et défaillante, c'est un doux parfum qui, pendant les jours de l'été, exhale au loin son odeur bienfaisante, s'évapore et s'éteint à force de se communiquer.

De là, l'auteur sacré rappelant des spectacles plus

saints et plus augustes, le représente au milieu des enfants d'Aaron, appliqué aux fonctions redoutables du sacerdoce, présentant au Seigneur une oblation pure devant toute l'assemblée d'Israël, étendant sa main pour offrir le sang de la vigne, soutenant la maison du Seigneur, et affermissant les fondements du temple ; en un mot, ayant soin de son peuple, le délivrant de la perdition, et faisant couler sur lui, par des canaux purs et fidèles, les grâces des sacrements et les eaux sacrées de la doctrine.

Quand vous dictiez à cet homme inspiré des expressions si divines, oserai-je le demander ici, Esprit-Saint, quelles furent vos vues? Prétendîtes-vous raconter ou prédire? Consoliez-vous la synagogue sur la mort de ce fameux pontife; ou promettiez-vous à l'Église la vie de messire Camille de Neuville de Villeroy, archevêque et comte de Lyon, commandeur des ordres du roi, dont nous venons aujourd'hui pleurer la perte?

En effet, Messieurs, avoit-on jamais vu dans le même homme tant d'attachement aux intérêts du prince, et tant d'attention à l'utilité des particuliers ; tant d'application aux besoins de l'état, et tant de vigilance sur le détail des familles; tant d'égards pour la noblesse, et tant de bonté pour le peuple; tant de respect pour les droits de la royauté, et tant de zèle pour ceux du sacerdoce; tant de part aux sollicitudes du siècle, et tant de goût pour les

choses du ciel ; tant de grandeur avec tant de modération ; tant de périls avec tant d'innocence ?

Vous le savez, illustres citoyens de cette ville affligée ; et le magnifique appareil de cette triste cérémonie, où il semble que l'excès de votre douleur ne trouve plus d'adoucissement que dans un excès de reconnoissance, fait assez connoître que vous croyez devoir à la conduite et à la piété de ce grand homme les richesses de la terre et celles du ciel, puisque vous les jetez avec tant de profusion sur le pompeux tombeau que vous lui avez élevé dans ce temple.

Ah ! que ne pouvez-vous donc parler ici à ma place, vous qui, chargés des affaires publiques, trouviez dans une seule de ses réponses ces expédients heureux qui ne sont d'ordinaire le fruit que des longues reflexions et des cruelles perplexités ! vous qui, l'établissant arbitre de vos différends particuliers, l'entendiez avec confiance décider sur les intérêts de votre honneur ou de votre fortune : toujours contents de ses arrêts, lors même que vous étiez mécontents de votre sort ! vous qui, malheureux sans avoir la triste consolation d'oser vous plaindre, alliez verser dans son sein votre honte et votre misère ; et le trouvant toujours également discret et charitable, en sortiez rassurés sur votre honneur et soulagés de votre indigence ! vous enfin, ministres du Seigneur, zélés confidents de son

amour pour l'Église, qui, assemblés autour de lui, comme les esprits célestes autour du trône de l'Ancien des jours,[1] en étiez si souvent envoyés pour aller exercer votre ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut; que ne pouvez-vous parler ici à ma place! Mais ce lugubre silence, cette profonde consternation, cet air de tristesse et d'étonnement répandu sur vos visages, n'en disent-ils pas assez? faut-il donc que j'en sois en ce jour le triste interprète, et que je vienne justifier par un éloge public, une douleur et des larmes publiques?

Souffrez plutôt que je prenne dans une cérémonie de mort de quoi confondre toutes les illusions de la vie, et que je vous redise avec cette noble simplicité qui sied si bien aux vérités du salut: *Au reste, mes Frères, ce que l'homme aura semé il le recueillera;*[2] *usez de ce monde comme n'en usant pas; c'est une figure qui passe;*[3] *c'est une maison bâtie sur le sable mouvant, qui sera demain le jouet des vents et de l'orage.*[4]

Je sais quelle est toujours, dans ces touchantes cérémonies, la prescription de la vanité contre la piété chrétienne; je sais que, loin de laisser périr la mémoire de l'impie, comme un son qui se dissipe dans les airs, on lui rend les mêmes honneurs qu'à celle du juste; je sais qu'une bouche

[1] Hebr. 1. 14. — [2] Gal. 6. 8. — [3] 1. Cor. 7. 31. — [4] Matth. 7. 26, 27.

sacrée, qui ne doit plus s'ouvrir que pour annoncer avec le Prophète les merveilles du Seigneur, y vient souvent raconter les ouvrages de l'homme ; je sais que du plus humiliant objet que nous propose la foi, on en fait un spectacle de faste et de vaine gloire ; qu'on vient recueillir même sur de viles cendres, des esprits de grandeur et d'élévation ; qu'on mêle à la pensée du tombeau, à qui la grâce doit tant de conquêtes, le souvenir de mille événements profanes, qui peut-être ont valu à l'enfer un riche butin ; et que le démon semble enfin avoir trouvé le secret de triompher, comme Jésus-Christ, de la mort même : je le sais. Mais je sais aussi, Seigneur, que vous perdrez les lèvres trompeuses, et la langue qui parle avec orgueil ;[1] je sais ce que je dois à la parole évangélique que j'annonce, à la majesté du temple où réside la gloire du Dieu très-haut ; à la sainte horreur du sanctuaire, où le pontife éternel est toujours vivant afin d'intercéder pour nous ; à l'appareil du sacrifice terrible que je suspens ; à la présence du pontife sacré qui va vous l'offrir, et dont je dois respecter le recueillement ; à la piété des fidèles qui m'écoutent ; et surtout à la mémoire du grand prélat à qui je viens rendre ce devoir de religion. Je le sais ; et vous ne permettrez pas, Seigneur, que je trahisse lâchement là-dessus les plus vives lumières de votre grâce.

[1] Ps. 11. 4.

Donnons donc à une cérémonie si chrétienne un air et un tour de chrétien; ne louons ni des vices glorieux, ni des vertus que la foi met au nombre des vices; laissons là cet art profane qui, selon les besoins, éloigne, approche, saisit avec affectation, ou laisse échapper avec adresse des faits douteux et délicats; en un mot, sanctifions dans cet éloge funèbre les qualités que le siècle admire, par celles que la religion doit louer. Mêlons saintement le monde avec Jésus-Christ, et découvrons dans notre illustre archevêque de grands talents et de grandes vertus; considérons-le comme un grand homme né pour le bien de l'état, et comme un grand évêque établi pour l'utilité de l'Église. Il sut ménager les intérêts du prince et les intérêts du peuple; c'est l'usage qu'il fit de ses talents: il sut veiller sur lui-même en se rendant utile à l'Église; c'est à quoi se réduisirent ses vertus. C'est-à-dire, il fut un pontife illustre qui a su augmenter le bonheur et la puissance de la ville, qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa nation, et qui a été honoré par les fonctions de son ministère, dans la maison du Seigneur et dans l'enceinte du temple. C'est tout ce que je me propose dans cet éloge.

PREMIÈRE PARTIE.

A quoi se réduisent ces vastes talents qui nous élèvent si flatteusement sur le reste des hommes, et qui sont comme un caractère de souveraineté naturelle, imprimé des mains de Dieu sur certaines âmes, si la grâce de Jésus-Christ, toujours attentive à ramener au Père des lumières tous les dons qui sont sortis de son sein, n'en fait elle-même la destination, et n'en règle l'usage, n'en redresse les vues, n'en corrige les dissipations, n'en marque les routes, n'en sanctifie les écueils? Car, Messieurs, je le répète, n'attendez pas ici un éloge païen, mais une instruction chrétienne. Je me souviens que je loue un oint du Seigneur, et non pas un héros du siècle. Eh! le monde est assez ingénieux à se séduire, sans que nous lui aidions encore nous-mêmes, ministres du Seigneur, dans un lieu destiné à le détromper.

Quel rang occupent-elles donc dans la morale des chrétiens, ces qualités éclatantes, lorsque la foi n'en règle pas l'usage? Ce sont des dons de Dieu qui nous éloignent de lui; des ressources de salut qui facilitent notre perte; des lumières étendues qui nous aveuglent sur les objets que la foi nous met comme sous l'œil; des distinctions de la nature qui nous confondent dans la multitude des mé-

chants ; des penchants d'immoralité que nous usons après des ombres qui périssent; des semences de vérité que nous étouffons par les sollicitudes du siècle; des attentes de grâce que la cupidité remplit ; des amusements brillants qui nous font perdre de vue notre unique affaire ; un art de se damner avec un peu plus de contrainte et de solennité ; des fleurs, enfin, qui le matin brillent, et sèchent le soir sur le tombeau : terme fatal, où tout aboutit; abîme éternel, où tout va se perdre ; écueil inévitable, où, après plus ou moins d'agitations, vient enfin se briser le fantôme qui nous joue et que nous croyons si solide. Mais éloignons pour un moment ces tristes idées, et cherchons dans l'histoire de notre prélat des motifs solides d'une consolation chrétienne.

Je dis dans son histoire, Messieurs ; car n'attendez pas que j'en sorte pour remonter jusqu'à celle de ses ancêtres. A quoi bon entasser ici des noms antiques, réunir des titres pompeux, rassembler des alliances augustes, rapprocher une longue suite de siècles passés, et, dans une cérémonie destinée à nous faire ouvrir les yeux sur le néant des grandeurs présentes, donner une manière de réalité à celles qui ne sont plus? Je le pourrois, et la gloire de l'illustre maison de Villeroy embelliroit sans doute cet endroit de mon discours ; mais je parle d'un pontife établi selon l'ordre de Melchisé-

dech ; et vous savez que les livres saints, où nous lisons l'éloge de ce roi de Salem, affectent de ne pas faire entrer dans les louanges d'un prêtre du Très-Haut, la gloire des ancêtres ni la vanité des généalogies.

La capitale de l'univers, Rome, fut le lieu que la Providence choisit pour donner à son peuple messire Camille de Neuville. Il semble que cette grande âme, qui devoit un jour réunir dans sa personne la science de régir les peuples et celle de les sanctifier, soutenir le trône d'une main et l'autel de l'autre, dispenser les mystères de l'état et ceux de l'Église, ne pouvoit devoir sa naissance qu'à cette ville si célèbre, où l'autorité de l'empire et du sacerdoce se trouve réunie dans la même personne.

Aussi l'éducation, qui d'ordinaire, dans les autres hommes, embellit ou cultive un fonds encore brut ou ingrat, ne fit que développer les richesses du sien. On lui trouva de la maturité dans un âge où à peine est-il permis d'avoir de la raison ; et dans les amusements même de son enfance, on découvrit presque les ébauches de ses grandes qualités : semblable à ce grain évangélique[1] qui, dans sa mystérieuse petitesse, laissoit entrevoir ces espérances d'accroissement qui devoient l'élever sur les plus hautes plantes, et dont les branches sa-

[1] Matth. 13. 31, 32.

crées devoient même un jour servir d'asile aux oiseaux du ciel.

Au lieu que les méchants, dit le Prophète, se détournent de la droite voie dès le sein de leur mère,[1] il rendit ses passions dociles à la raison, en un temps où les égarements du cœur entrent, pour ainsi dire, dans les bienséances de l'âge; et, comme ce pieux roi d'Israël,[2] il se joua dans sa jeunesse avec les lions, ainsi qu'on se joue avec les agneaux les plus doux et les plus traitables.

Dans les éloges qu'on entreprend, de la plupart des hommes extraordinaires, on est obligé de tirer le rideau sur les premières années de leur vie: on laisse dans un sage oubli un temps où ils se sont oubliés eux-mêmes, on ne leur donne ni enfance ni jeunesse; on ne commence leur histoire que par où l'on peut commencer leur éloge, et l'on voit l'orateur habile produire tout à coup son héros sur le théâtre du monde, à peu près comme Dieu y produisit Adam; je veux dire dans la perfection de l'âge et de la raison.

En effet, qu'est-ce que la jeunesse des personnes d'un certain rang? C'est une saison périlleuse, où les passions ne sont pas encore gênées par les bienséances de la grandeur, et où elles sont facilitées par son autorité; c'est une conjoncture fatale, où le vice n'a rien de difficile ni de honteux, où le

[1] Ps. 57. 4. — [2] Eccli. 47. 3.

plaisir est autorisé par l'usage, l'usage soutenu par des exemples qui tiennent lieu de loi, les exemples facilités par la puissance, et la puissance mise en œuvre par les emportements de l'âge, par toute la vivacité du cœur. Seigneur, à qui seul appartient la force et la sagesse, votre grâce a-t-elle des attraits assez puissants, votre conseil éternel des ressources assez heureuses, pour préserver une âme au milieu de tant de périls? Vous le pouvez, Seigneur; mais qu'il est rare que vous usiez de cette puissance!

Tel fut le privilége de notre archevêque. Mais sur quoi arrêté-je votre attention? Il semble que j'ai à louer des talents ordinaires; et je ne m'aperçois pas que ce qui ailleurs seroit un sujet important d'éloge, n'est ici qu'un amusement.

Exposons tout à coup ce grand homme à la tête de la province; veillant aux intérêts et à la gloire du prince; présidant à la fortune et au repos des peuples; toujours occupé, et toujours au-dessus de ses occupations; se faisant un vrai soulagement de son devoir, et se faisant un devoir du soulagement de son peuple; si pénétrant, qu'il ne lui falloit, pour décider, que le temps qu'il faut pour entendre; si éclairé, que ses décisions paroissoient toujours dictées par la sagesse même; sûr de l'avenir, attentif au présent, habile à prendre des mesures sur le passé; d'un esprit vif, facile, insinuant; d'un jugement vaste, élevé, fécond; d'un

cœur droit, noble, bienfaisant; toujours au-dessus de ses dignités et de sa grandeur, toujours à portée de la misère et de l'infortune; ami sincère, maître généreux, père commun.

Ici, qu'une piété craintive et peu instruite ne désavoue pas en secret les louanges que je lui donne. Je respecte votre pieuse délicatesse, âmes zélées qui m'entendez. Je sais, avec l'Apôtre, que tout pontife n'est choisi d'entre les hommes que pour s'appliquer à ce qui regarde le culte de Dieu;[1] qu'il ne faut pas introduire dans le repos sacré du sanctuaire le tumulte des occupations séculières; que ceux qui, comme dit le Prophète, vont placer leur bouche jusque dans le ciel, ne doivent plus laisser ramper leur langue sur la terre; et qu'enfin le monde entier n'est pas digne d'occuper des mains destinées à offrir des dons et des sacrifices.[2] Vérités saintes! vous ne m'êtes pas étrangères; et je ne viens pas ici détruire ce qu'un emploi sacré m'oblige d'édifier tous les jours ailleurs.

Mais l'Église est-elle donc si peu intéressée à la prospérité des princes, à la sûreté des états, à la tranquillité des peuples, à l'observance des lois, qu'elle en regarde le soin comme un soin profane? La royauté n'est-elle pas le soutien du sacerdoce? et travailler à l'agrandissement d'un roi très chrétien, n'est-ce pas préparer des triomphes à Jésus-

[1] Hebr. 5. 1. — [2] Ps. 72. 9.



Christ? Le pontife de la loi, souvent au sortir du tribunal, d'où il venoit de prononcer sur la fortune et sur les biens des enfants d'Israël, ne montoit-il pas à l'autel pour leur attirer des biens invisibles et une fortune plus durable? Samuel n'étoit-il pas également l'interprète des droits du roi et des volontés du Seigneur envers le peuple? Saints évêques des premiers temps, ne jouissez-vous pas de cette double autorité? et l'application à terminer les différends des fidèles ne faisoit-elle pas une portion considérable de votre charge pastorale?

Pourquoi donc, lorsque sous un prince qui fait entrer l'Église en commerce de ses victoires, et en partage avec elle le fruit, il se trouve certaines âmes en qui la Providence a versé ces dons rares et excellents, nécessaires pour ménager les intérêts des rois et la conduite des royaumes; pourquoi, dis-je, ne pourroient-elles pas se partager entre les soins du sacerdoce et ceux de la royauté? Or, Messieurs, ces dons rares et excellents, où parurent-ils jamais avec plus d'éclat que dans le prélat dont nous pleurons la perte?

Je ne vous dirai pas ici qu'il avoit reçu du ciel un de ces génies heureux qui trouvent dans leur propre fonds ce que l'étude et l'expérience ne sauroient guère remplacer quand on ne l'a pas; qu'il étoit né instruit sur l'art périlleux de gouverner les peuples; que de tous les mystères de la sagesse des

hommes, il n'ignora que ceux qu'il n'eût pas voulu suivre; et que, comme cet habile conducteur du peuple juif, il sut dès sa jeunesse tous les secrets de la science des Égyptiens.[1] Je n'ajouterai pas que les affaires n'eurent jamais rien d'obscur qu'il n'éclaircît, rien de douteux qu'il ne décidât, rien de difficile qu'il n'aplanît, rien de délicat qu'il ne ménageât, rien de périlleux qu'il ne franchît, rien de pénible qu'il ne dévorât; que les plus vastes l'étoient moins que son esprit; et que, partagé entre mille soins, il fut toujours tout entier à chacun. Ce n'est pas là une imagination qui se joue, et qui substitue à la véritable idée des choses un fantôme de sa façon; il n'est personne ici qui d'abord n'ait reconnu que le portrait que je viens de faire, c'est lui: cependant ce n'est pas à quoi je m'arrête.

Persuadé que les talents les plus distingués sont inutiles ou dangereux lorsque le devoir n'en règle pas l'usage, quel fut son attachement pour la personne du monarque! Que ne puis-je rappeler ici ces temps fâcheux où la minorité du prince, l'ambition des grands, les intérêts des ministres, et je ne sais quelle fureur de révolte et de changement qui saisit en certains siècles l'esprit des peuples, firent éprouver tour à tour à la France toutes les calamités des dissensions domestiques! Que ne puis-je rapprocher surtout ce moment fa-

[1] Act. 7. 22.

tal où la capitale du royaume, à la tète de la révolte, la Bourgogne et la Guienne déjà séduites, le Dauphiné prêt à les suivre, et n'attendant plus que l'exemple de cette province, notre illustre défunt, sollicité de toutes parts, décida presque, par sa fermeté, de la fortune du monarque et de celle de la monarchie!

Mais faut-il, pour vous représenter le calme et la tranquillité dont la province fut redevable à ses soins, mêler, dans une cérémonie instituée pour honorer le paisible sommeil des justes, les images affreuses de la guerre et de la rébellion répandues partout? Faut-il, pour vous exposer tout le mérite de sa fidélité, faire revivre le souvenir de tant de chutes déplorables, qui pensèrent traîner après soi celle de tout l'état? Faut-il, pour le louer sur des espérances méprisées, sur des offres rejetées, insulter aux cendres de ceux qui le sollicitèrent de se déclarer contre son devoir, et faire d'un éloge particulier une invective publique? Ah! que plutôt cette gloire descende avec lui dans le tombeau![1] Je trouve bien dans les livres saints qu'on doit proposer les vertus du juste mort, pour condamner les vices des pécheurs qui vivent, mais non pas pour flétrir la mémoire de ceux qui ne sont plus.[2]

Dans ces fatales révolutions, c'est une conjonc-

[1] Ps. 48. 18. — [2] Sap. 4. 16.

ture bien délicate de se trouver pourvu de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On est tenté d'entrer, sans aveu, dans les affaires publiques: on aime encore mieux se rendre nécessaire à l'assemblée des méchants que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à son mérite des moyens de paroître, on procure à son ambition des occasions de crime et de déshonneur; et souvent on abandonne son devoir sans autre intérêt que celui de n'avoir pu le remplir avec assez d'éclat et de dignité. Des talents aussi vastes que ceux de notre prélat ne devoient guère se borner aux soins d'une province; mais, voyant d'un œil tranquille l'abondance et la gloire des injustes sortir de leur iniquité même, il fut toujours content de sa fortune, parce que la cour le fut toujours de ses services.

De ses services, Messieurs? ne donnons point ici dans les excès d'une mauvaise éloquence: parlons sans art, nous ne risquons rien. Quelle suite glorieuse et constante de soins et de fatigues soutenues, pendant plus de cinquante ans, pour les intérêts de son prince! Vigilant, rien n'échappoit à la force de son esprit; intrépide, rien n'ébranloit la fermeté de son cœur; infatigable, rien ne pouvoit abattre la foiblesse de son corps. Combien de fois, par des avis donnés à propos, a-t-il ou corrigé des abus désespérés, ou prévenu des malheurs

inévitables, ou procuré des biens qu'on n'osoit se promettre! Tandis que dans les autres provinces l'hérésie attend des coups pour expirer, et qu'il faut tailler ces pierres spirituelles pour les faire entrer dans l'édifice sacré de l'Église, notre sage prélat emploie-t-il, pour les ramener, d'autre force que celle de ses raisons? et, comme Salomon, ne le voit-on pas bâtir un temple à la vérité, sans employer le fer, ni sans donner un coup de marteau? Combien de fois l'a-t-on vu, pendant les désordres de l'état, respecté même des rebelles, aller, à travers leurs armées, porter aux pieds du trône le tribut de sa constance et de sa fidélité!

Vous le savez, Messieurs; injures de l'air, incommodités des saisons, infirmités de l'âge, vivacité des douleurs, danger des maux présents, crainte des maux à venir, ce n'étoient plus pour lui des obstacles. Écoutez, âmes toutes livrées à vos sens, et pour qui la seule absence du plaisir est un vrai supplice; du lit même de sa douleur il en fit un nouveau tribunal, d'où on le vit, avec un esprit tranquille et serein, régler les besoins de la province et les intérêts de la cour. Et bien différent de ces dieux dont parle le Prophète, qui avoient des yeux et ne voyoient pas, des pieds et ne marchoient pas, des mains et ne s'en servoient pas; ah! il avoit perdu, par ses longues et continuelles fatigues, l'usage des yeux, et il voyoit encore tout;

des pieds, et il voloit partout où l'appeloit le service du prince; des mains, et il donnoit le branle et le mouvement à tout. Quelles étoient là-dessus vos justes frayeurs et vos respectueuses remontrances, vous que d'heureux engagements attachoient depuis long-temps à sa personne et à son service? Redites tout ce que votre amour pour lui et pour la province vous faisoit alors dire de plus tendre et de plus touchant, tout ce que son zèle pour le prince lui faisoit répondre de plus ferme et de plus généreux.

Mais ne le vîmes-nous pas, ces jours passés, au bruit d'une émeute populaire, recueillir les restes précieux de son âme défaillante; ramasser, si je l'ose dire, les débris d'un corps tout usé; trouver dans la vivacité de son zèle de quoi ranimer ses forces mourantes; s'arracher comme Moïse à la tranquillité de sa montagne, et venir rétablir la paix parmi le peuple, en y rétablissant comme lui l'abondance? Oui, Messieurs, aux premières nouvelles du tumulte, les soins de la santé, si chers à la vieillesse, ne l'arrêtent plus; il part, il vole, il paroît, tout se calme: quel est cet homme à qui les vents et la mer font gloire d'obéir? Mais où m'emporte tout à coup l'ordre de ma matière? Ah! je touche presque au moment fatal qui nous l'enleva; et en vous rappelant une action glorieuse, je ne m'aperçois pas que c'est la dernière de sa vie,

et peut-être la cause funeste de sa mort. Ne hâtons pas un si triste spectacle.

La France a vu sur la scène, presque dans tous les siècles, de ces hommes capables, nés pour ménager les intérêts des princes et faire mouvoir les ressorts infinis d'un état : mais hélas! souvent chargés de la haine comme des affaires publiques, on les a regardés pendant leur vie plutôt comme des instruments de la colère du Seigneur que comme des ministres de la puissance du prince, et ils sont morts avec la triste consolation d'avoir eu assez de merite pour déplaire à tout un royaume. C'est que le même zèle qui nous attache au prince nous endurcit souvent envers le public ; c'est que le même crédit qui nous rend nécessaires au reste des hommes nous rend quelquefois le reste des hommes méprisable. Mais, j'en atteste ici la foi publique, reconnoissez-vous là-dedans le père commun que nous pleurons? Nécessaire à tous, ne fut-il pas toujours à la portée de tous? cette muraille funeste de séparation qu'un usage peu chrétien met entre les grands et le peuple, ne l'avoit-il pas détruite? falloit-il, pour pénétrer jusqu'à lui, acheter la faveur d'un domestique, ou mériter par de longues et ennuyeuses assiduités le moment favorable du maître? le nom des pauvres n'étoit-il pas honorable à ses yeux [1]? et en étoit-il de son

[1] Ps. 71. 14.

cabinet comme du sanctuaire du temple de Jérusalem, où l'on ne pouvoit entrer qu'avec des ornements pompeux et une parure magnifique? portoit-il sur son front ces marques odieuses de puissance, qui semblent reprocher au reste des hommes leur misère ou leur dépendance? n'avoit-il pas réconcilié la grandeur avec l'affabilité? et enfin, en l'abordant, s'aperçut-on jamais qu'il eût de l'autorité, que lorsqu'il accorda des grâces?

Quelle leçon pour vous, homme vain! qui à peine échappé de parmi le peuple, où vous avoient laissé vos encêtres, et devenu par une dignité le défenseur de ses droits, affectez de ne jamais détourner sur lui vos regards, comme si vous craigniez de n'y retrouver le souvenir de votre première bassesse! Ah! le tombeau confondra vos cendres avec celles de ces âmes viles; et le Seigneur fera sécher la racine de votre orgueilleuse postérité, et entera dessus une race qui connoîtra la justice et fera la miséricorde.

Combien de fois avions-nous admiré en lui ces lumières vastes et sûres qui trouvent toujours le point fatal des grands événements, et cette facilité populaire qui se délasse sur le détail des familles, rallie des intérêts domestiques, et ne sait se refuser à des besoins obscurs, ni s'y prêter avec ces airs d'inquiétude et de fierté, plus accablants que le refus même? Ses mains, comme celles

de la femme forte, après s'être occupées à des fonctions éclatantes, ne savoient-elles pas se détourner sur les plus obscures? et, si j'osois le dire dans un discours chrétien, ne nous rappeloit-il pas le souvenir de ces Romains tant vantés, qui, après avoir été à la tête des affaires publiques, et ménagé le destin de Rome, de retour chez eux, enveloppés de toute leur gloire, savoient, auprès d'un foyer simple et champêtre, prononcer sur les démêlés de leurs clients, et se renfermer dans les bornes de cette magistrature domestique, comme s'ils eussent toujours ignoré les fonctions éclatantes de l'autre.

Le détail infini du commerce de cette grande ville eut-il jamais rien de si bas où on ne le vit descendre avec plaisir, y maintenant, par son autorité, la paix et la bonne foi, qui en sont comme les nerfs? N'en régloit-il pas souvent les vastes ressorts par la prudence de ces conseils, et par l'étendue de ses lumières? Ce nouveau tribunal qui rend cette ville comme l'arbitre du commerce de tout le royaume, qui dans son établissement fut si fort traversé, et où, des provinces les plus éloignées, on vient attendre la décision de toutes les affaires où nos citoyens sont intéressés, n'est-il pas un monument bien tendre et de son crédit auprès du prince et de son amour pour le peuple? Nous avions, à la vérité, ses premiers soins; mais

les avions-nous tout entiers? et par l'application qu'il eut toujours à connoître et à régler les plus petits intérêts de la province, n'auroit-on pas dit qu'il étoit le magistrat particulier de chaque ville de son gouvernement?

Ici, Messieurs, vous ajoutez à ce que je ne dis pas; vous suppléez à ce que je ne dis que foiblement; vous rappelez mille circonstances, ou que je passe, ou que j'ignore. Chacun de vous se retraçant le souvenir de quelque bienfait particulier, m'offre en secret de quoi grossir cet endroit de son éloge. Ah! que n'est-il permis à votre douleur et à votre reconnoissance de s'expliquer ici elles-mêmes! Vous diriez, mais en termes mille fois plus touchants et plus énergiques que moi, qu'il avoit délivré le pauvre de la tyrannie du puissant;[1] que les magistrats subalternes ne lui étoient chers qu'autant qu'il l'étoient eux-mêmes au public: que sa plus délicieuse félicité étoit de contribuer de ses soins à la félicité publique; qu'il étoit plus jaloux du rang qu'il avoit dans nos cœurs que de celui qu'il tenoit dans le royaume; qu'il ne connoissoit vos noms, vos familles, votre fortune, que par les services qu'il vous avoit rendus; que plus d'une fois, dépositaire des vœux et des intérêts publics, il les avoit portés au pied du trône avec une respectueuse fermeté, et sans ces timides ménagements,

[1] Ps. 71. 12.

injurieux au prince dont ils exposent la gloire, injustes envers le public dont ils sacrifient les droits; exemple rare, et digne lui seul d'un éloge entier! en un mot, qu'il étoit le père, le soutien et le protecteur de la province; l'espérance, la joie et les délices de votre ville.

Mais puis-je vous confondre ici, vous qu'il distingua toujours avec tant de bonté, noblesse illustre, et qu'il honora de sa plus étroite familiarité? Avec quelle confiance l'établissiez-vous arbitre de vos différends! Que d'animosités étouffées dans leur naissance par sa sagesse! que de querelles invétérées, et si souvent immortelles parmi les gentilshommes, n'a-t-il pas éteintes par son autorité! que de prétentions injustes, que de droits douteux, n'a-t-il pas éclaircis par sa pénétration! Mais quel ami plus sincère et plus généreux? vous le savez, chapitre illustre de la plus noble Église de France. La grandeur, je le sais, ne manque guère d'adulateurs, mais les grands manquent souvent d'amis; comme il n'aiment que leur fortune, ce n'est aussi que leur fortune que l'on aime en eux: l'amitié, cette tendre ressource de tous les chagrins de la vie, dit le Sage,[1] ce doux lien de la société, cet unique plaisir du cœur, est un lien gênant, un plaisir sans charmes pour eux; aussi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes,

[1] Eccli. 6. 16.

on ne les aime que pour soi. Ici, étoit-ce la personne ou la dignité qui lui attiroit vos hommages? vous fit-il attendre un service, quand vous l'eûtes demandé? vous le fit-il demander, quand il l'eut prévu? souffrit-il vos justes remercîments, quand il l'eut rendu? plaisir délicat cependant, et qui semble être la plus innocente récompense du bienfait.

Mais peut-être n'étoit-ce là qu'une vertu de parade; peut-être qu'officieux aux yeux du public, il se dédommagea de cette contrainte dans le secret de son domestique. Répondez pour moi, maison désolée de ce grand homme; je réveille ici votre douleur, je m'en aperçois. Fut-il jamais de maître plus tendre et plus généreux? Ne suffisoit-il pas d'avoir eu l'honneur d'être à lui pour n'avoir plus besoin d'être à personne? Sûr de votre attachement, ne veilloit-il pas avec plus de soin sur votre fortune que sur votre fidélité? Étoit-il de ces hommes vains et bizarres qui croient faire grâce de permettre qu'on soit au nombre de leurs esclaves, et qui veulent que les services mêmes qu'on leur rend tiennent lieu de récompense? Enfin, exigea-t-il vos hommages comme un tyran, ou s'il mérita votre tendresse comme un vrai père?

Que ne puis-je ici de ses actions passer à ses principes! Jamais âme ne fit de plus grandes choses par de plus grands motifs: on auroit dit que tout

ce qu'il faisoit de louable perdoit son prix du moment qu'il étoit loué ; c'étoit dégrader le mérite de ses actions que de l'en faire apercevoir ; et en l'abordant pour le rendre attentif à nos bonnes qualités, il falloit presque oublier les siennes.

Sacrés dispensateurs de la parole évangélique, combien de fois, en vous ouvrant la bouche pour annoncer toute vérité, vous la ferma-t-il sur celles qui le regardoient ?

Et nous-mêmes aujourd'hui, ne sommes-nous pas obligés de trahir par cet éloge public, non seulement ses plus chers sentiments, mais encore ces dernières intentions des mourants, qui sont comme d'autres restes précieux auxquels il n'est pas permis de toucher, et qu'une espèce de religion civile a rendues presque aussi sacrées pour les hommes que les cendres même et les dépouilles de leurs tombeaux ? Mais il falloit, âme généreuse et modeste, que vous eussiez la gloire de refuser les louanges, et qu'une juste reconnoissance eût la liberté de vous les donner.

Ah ! si, après la dissolution de ce corps terrestre, vous pouvez encore être sensible à la gloire de la terre, âme bienfaisante et généreuse ! jetez sur ces citoyens affligés quelques uns de ces regards que vous fixiez autrefois si utilement sur eux ; et venez recueillir sur les larmes qu'ils mêlent à vos cendres, sur les tristes regrets dont ils honorent vos obsè-

ques, la plus douce récompense de vos fatigues, et le plus sincère tribut de leur reconnoissance. Venez voir le plus grand roi du monde, non plus vous donnant des marques honorables d'estime et de confiance, et vous recevant avec tant de distinction au milieu des grands de sa cour, mais ne pouvant vous refuser des marques de douleur au milieu des joies et des acclamations de ses victoires, et paroissant tout occupé de votre perte, tandis que l'Europe ne l'est que de ses conquêtes.

Il faudroit ici finir son éloge: les regrets de Louis-le-Grand laissent-ils quelque chose à dire? Il faudroit même ne pas vous faire souvenir de cette glorieuse lettre que toute la France a vue, si digne de passer dans nos annales, et d'être conservée à la postérité, où l'on voit cette main royale occupée à laisser à nos neveux un éloge digne du grand Camille et de toute son illustre maison. Je ne puis qu'affoiblir une circonstance si honorable à sa mémoire: ce que j'en pourrois dire, ne diroit pas ce que j'en pense: les paroles des rois ont je ne sais quoi d'énergique qu'un discours entier ne peut remplacer. Louis-le-Grand y fait des vœux pour la durée des jours de notre prélat. Il semble que comme autrefois le vieillard Jacob, aux approches de la mort, sentit revenir ses forces en voyant le bâton de commandement entre les mains de Joseph;[1]

[1] Hebr. 11. 21.

de même notre glorieux vieillard devoit rappeler les siennes en voyant son illustre neveu honoré du bâton de maréchal de France. Ce grand prince l'y exhorte de venir se montrer encore une fois à sa cour, et l'assure que *personne, sans exception, ne l'y verra avec plus de plaisir que lui.* Régnez, prince, seul digne d'être servi, puisque seul vous savez si bien honorer ceux qui vous servent. C'est tout ce que je puis dire.

Mais puis-je ne pas ajouter que ce grand prince s'y félicite lui-même d'avoir rendu justice au mérite de notre illustre gouverneur? Ce seul mot ne vous rappelle-t-il pas sa grandeur d'âme, cette élévation d'esprit, ces manières dignes encore d'une plus haute fortune, et mille actions glorieuses que nul de vous n'ignore, et que la parole de paix, dont je suis le ministre, me défend de redire ici? Puis-je ne pas ajouter qu'il y honore d'un glorieux souvenir et d'une éternelle reconnoissance la mémoire de ce sage et vaillant maréchal, qui jeta dans son âme royale les premières semences de valeur et de sagesse, et qui le premier sut ébaucher Louis-le-Grand? Quelle gloire pour cette célèbre maison?

L'opprobre de Jésus-Christ a eu cependant plus de charmes pour votre cœur que toute cette pompe de l'Égypte[1], illustre fille qui m'écoutez. Aussi en

[1] Madame de Villeroy, carmélite.

vous entretenant de la gloire de votre famille, je n'ai pas voulu affoiblir votre foi, mais aider votre reconnoissance, et vous exposer plutôt les périls dont la grâce vous a délivrée, que vous faire estimer de faux biens et de vains honneurs, que vous avez si généreusement méprisés.

Passons à notre dernière partie. Je vous ai montré comment ses talents le rendirent nécessaire au prince et utile au peuple : montrons qu'il fut fidèle à Jésus-Christ et utile à l'Église par ses vertus chrétiennes et épiscopales.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est glorieux, je l'avoue, à un pontife sacré, d'avoir été, ce semble, formé des mains du Très-Haut, pour ménager les intérêts des rois et la fortune des royaumes : c'est sans doute un endroit éclatant, et l'on peut en faire honneur à sa mémoire. Mais si, en honorant le prince, il n'a pas craint le Seigneur;[1] si, en veillant sur les membres de l'état, il a eu les yeux fermés sur les membres de Jésus-Christ : en vain il aura amassé à grands frais une fragile gloire devant les hommes, il n'en a point de solide devant Dieu : *Habet gloriam, sed non apud Deum*.[2] Que l'homme nous considère, disoit autrefois saint Paul, comme les ministres

[1] 1. Petr. 2. 17. — [2] Rom. 4. 2.

de Jésus-Christ et comme les dispensateurs des mystères de Dieu.[1] Or, Messieurs, comment dispenser fidèlement des mystères terribles, si l'on ne connoît toute leur grandeur et toute sa misère? et quelle foi vive et pleine ne faut-il pas pour cela? Comment les dispenser saintement, si ces lumières divines ne sont pas la règle constante de nos mœurs? quelle pureté! De plus, pour être associé au ministère de Jésus-Christ, il faut être ingénieux à découvrir les besoins des fidèles; quelle vigilance! toujours il faut être prêt à les soulager; quelle charité!

En effet, qu'cst-ce que l'honneur de l'épiscopat, si l'on s'en tient à ce que la chair et le sang nous révèlent là-dessus, et si l'on en juge par la corruption et le relâchement de ces derniers temps? C'est un poste éminent qu'il est permis de souhaiter, auquel il est glorieux d'atteindre, et dont il est doux de jouir; c'est un titre pompeux, mais vide, qui retient tous les honneurs du sacerdoce, et qui en distribue aux autres les fatigues comme des faveurs; c'est une autorité tranquille, qui, à l'ombre du faste qui l'environne, décide du travail de ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur. Mais si l'on consulte le Père des lumières, et si nous remontons à ces siècles de ferveur et de pureté, c'étoit un poids redoutable et saint, qu'on

[1] Cor. 4. 1.

ne désiroit jamais sans témérité, dont on ne pouvoit se charger soi-même sans profanation, sous lequel on devoit gémir avec crainte et tremblement; c'étoit une servitude pénible, qui, nous établissant sur tous, nous rendoit redevables à tous; un ministère d'amour et d'humilité, qui établissoit le pasteur dépositaire des miséricordes du Seigneur et des misères du peuple. Siècles si honorables à la foi, sainte antiquité si connue en nos jours et si peu imitée, temps heureux, où êtes-vous?

Je ne vous dirai pas, Messieurs, que notre grand archevêque, à l'exemple de Jésus-Christ, ne s'étoit pas lui-même établi pontife;[1] que les désirs du prince prévinrent ses désirs, et que l'honneur du sacerdoce lui fut offert avant qu'il s'y fût offert lui-même. Mais, oserai-je le dire, et croira-t-on que la foi sur son déclin soit encore capable de ces efforts du premier âge? il endura plus de sollicitations pour se résoudre à subir ce fardeau sacré que les autres n'en emploient pour l'obtenir; il mit à s'en défendre presque tout le temps qu'on met à le demander; en un mot, il sut être évêque après l'avoir refusé.

Persuadé que vous réprouvez souvent, ô mon Dieu![2] les conseils des princes, combien de fois, répandant son cœur aux pieds de vos autels, vous conjura-t-il, comme autrefois Moïse, d'envoyer

[1] Hebr. 5. 5. — [2] Ps. 32. 10.

pour conduire ce peuple nombreux celui que vous aviez marqué dans vos conseils éternels ?[1] combien de fois, mettant entre vos mains le sort de son âme et celui de sa dignité, vous pria-t-il de le délivrer, ou des foiblesses de l'une, ou du fardeau terrible de l'autre ?[2] Ah ! c'est qu'éclairé de vos lumières, il aperçut peut-être dans son cœur quelques restes de ces désirs du siècle, qu'une sainte discipline a bannis du sanctuaire, et qui blessent, sans doute, l'excellence et la gravité du sacerdoce chrétien. Vous ne voulûtes pas cependant qu'un autre reçût son épiscopat ; vous l'oignîtes de l'onction sainte, et vous relâchâtes, ce semble, un peu de la sévérité de vos lois en faveur de celui qui devoit un jour les faire observer avec tant de soin et de bénédiction.

Et ce n'est pas ici, Messieurs, un éloge de bienséance. A Dieu ne plaise que je dégrade ainsi mon ministère, et que je vienne insulter la vérité jusque sur les autels où on l'adore ! Vous le savez, vous qui eûtes la triste consolation de recueillir ses derniers soupirs : hélas ! suis-je destiné à vous rappeler sans cesse un souvenir si amer ? vous vîtes son âme mourante chercher à se rassurer sur les devoirs immenses du ministère dont elle étoit sur le point d'aller rendre compte, par le souvenir des frayeurs qu'elle avoit éprouvées en l'acceptant ;

[1] Exod. 4. 13. — [2] Ps. 30. 16.

et n'espérer une place dans le sein d'Abraham que parce qu'elle l'avoit toujours refusée dans le sanctuaire.

Mais qu'aurez-vous alors à répondre au tribunal de Jésus-Christ, vous dont la démarche la plus innocente, en entrant dans l'héritage du Seigneur, a été de le désirer ; qui ne devez qu'à des bassesses profanes une élévation toute sainte ; qui n'êtes monté qu'en rampant sur le trône sacerdotal ? vous qu'on ne voit assis dans le sanctuaire du Dieu vivant que pour avoir été long-temps debout dans les antichambres des grands, et qui n'auriez jamais été placé sur la tête des hommes,[1] pour parler avec David, si vous n'aviez été mille fois lâchement à leurs pieds ?

Les mêmes lumières qui lui firent entrevoir l'éminence du ministère lui découvrirent aussi jusqu'où devoit aller la pureté du ministre. Il comprit que c'est un spectacle monstrueux de voir les mains souillées du pontife, tantôt levées au ciel pour en attirer ces précieuses rosées qui parfument les consciences ; tantôt, étendues sur des têtes sacrées, verser jusque dans les âmes des caractères augustes et ineffaçables de puissance, et les marquer du sceau du Seigneur ; tantôt, trempées dans le sang de l'Agneau, parmi le bruit sacré des cantiques et la fumée des encensements, présenter avec solennité

[1] Ps. 75. 12.

au Dieu saint le sacrifice redoutable ; tantôt lancer sur des pécheurs rebelles des foudres dont lui-même devroit être frappé ; tantôt offrir à des pécheurs humiliés des trésors dont il est lui-même indigne : de voir une bouche impure, tantôt offrir pendant les mystères terribles le baiser saint à des ministres purs et irrépréhensibles ; tantôt prononcer des paroles mystiques, et créer sur les autels le pain sacré qui nourrit les anges, le vin délicieux qui produit les vierges ; tantôt sanctifier les temples de Sion, et y faire descendre la gloire du Seigneur par d'augustes dédicaces ; tantôt y consacrer à Jésus-Christ des vierges innocentes ; tantôt y raconter ses justices, et les merveilles de son alliance.

Aussi avec quel honneur et avec quelle sainteté posséda-t-il toujours le vase de son corps, pour parler avec l'Apôtre ?[1] N'avoit-il pas, ce semble, atteint ce point de pudicité sacerdotale, comme l'appelle un père,[2] qui fait que la vertu la plus pénible à la nature nous devient la plus naturelle, et qui accoutume, pour ainsi dire, le cœur a être invulnérable de son propre fonds ?

Le vit-on jamais, je ne dis pas avilir la majesté du sacerdoce jusqu'à l'indignité et aux foiblesses d'une passion, mais l'abaisser jusqu'à l'inutilité et aux amusements des conversations ? et ce n'étoit point ici un de ces mérites que donne la vieillesse ;

[1] 1. Thess. 4. 4. — [2] S. Ivon. Epist. ad Tid.

une de ces régularités tardives, qui sont les assortiments de l'âge plutôt que les ornements du cœur; qui parent les débris du corps au lieu de réparer ceux de l'âme ; où il entre plus de bienséance que de grâce, et qui n'ont presque de la vertu que la seule impuissance d'être encore vices. Il ne fit que recueillir dans l'hiver ce qu'il avoit semé pendant les jours de l'été : ses passions ne parurent éteintes sur la fin que parce qu'il en avoit amorti les ardeurs naissantes ; et, dans une carrière de plus de quatre-vingts ans, on ne s'est jamais aperçu que son cœur fût sensible que par l'horreur qu'il eut pour le vice.

Qui ne sait cependant quelles sont là-dessus les complaisances et les adoucissements de l'usage ? Hélas ! cette foiblesse a presque perdu son nom et sa honte parmi nous : c'est une lèpre qui n'éloigne plus même du sanctuaire. Des yeux chrétiens s'accoutument enfin à voir sans horreur un feu profane s'élever du même autel où repose le feu sacré, et le même cœur qui vient de soupirer en secret devant l'idole, présenter publiquement au Dieu saint les soupirs et les supplications de toute l'assemblée des fidèles.

Saintes et pieuses ordonnances, où il pourvoit avec tant de soin à la pudeur des ministres de Jésus-Christ, où il renouvelle les plus anciennes lois de l'Église sur l'âge des personnes d'un autre sexe

dont ils peuvent recevoir des secours, de peur que les mêmes soins qu'on prend pour la vie de leur corps ne soient des soins meurtriers pour leurs âmes, vous êtes les fruits précieux de l'amour qu'il eut pour cette vertu sacerdotale.

Ah! si les livres saints ne me défendoient de révéler la honte de ceux qui montent à l'autel, je vous le représenterois ici, par la sévérité salutaire des peines canoniques, foudroyant les ministres scandaleux, et mettant des vases d'honneur à la place de ces vases de honte et d'ignominie; là, par des remontrances paternelles, tendant la main à ceux que la seule infirmité de la chair avoit précipités dans l'abîme, et arrachant des larmes de douleur des mêmes yeux à qui la passion en avoit peut-être arraché mille fois de criminelles; souvent enfin découvrant, par de pieux artifices de charité, la puanteur de ces sépulcres blanchis, dont les crimes ne reposent, ce semble, qu'à l'ombre de la vertu, et faisant répandre une odeur de vie à ceux qui n'avoient répandu jusque-là qu'une odeur funeste de mort.

Sages et zélés coopérateurs de son épiscopat, interrompez ici les louanges que je lui donne, si elles sont excessives : mais plutôt ajoutez, que l'amour qu'il eut pour cette vertu fut plus fort que la mort; qu'il s'étendit jusqu'aux soins de la sépulture; que, malgré l'exemple du Sauveur, il ne voulut pas que

les femmes de Jérusalem rendissent les derniers devoirs à son corps; et qu'il fut jaloux de la pudeur dans un temps même où l'on ne peut plus en avoir le mérite.

Mais suffit-il à un évêque d'avoir été attentif à soi-même? ne faut-il pas. pour accomplir toute justice, qu'il ait encore veillé sur le troupeau de Jésus-Christ ?[1]

Or, rappelez, Messieurs, le triste état où se trouvoit ce vaste diocèse; cette Église si vénérable qui va prendre sa source jusque dans les temps apostoliques; qui, la première de nos Gaules, reçut de l'Orient les richesses de l'Évangile; qui vit arriver et recueillir avec allégresse les Pothin et les Irénée, ces hommes divins teints encore du sang de Jésus-Christ fraîchement épanché, et qui, avec la foi, alloient répandre partout des esprits de souffrance et de martyre; cette Église qui, formée par leurs travaux, fortifiée par leur doctrine, mérita enfin d'être illustrée de tout leur sang; et qui, encore aujourd'hui, pour avoir été la première éclairée des lumières de la foi, en a les premiers honneurs dans le royaume : rappelez, dis-je, le triste état où elle se trouvoit quand notre illustre archevêque fut appelé à sa conduite.

Hélas! tout l'éclat de cette fille de Sion étoit obscurci;[2] ses prophètes, ou n'avoient plus de vi-

[1] Act. 20. 28. — [2] Thren. 1. 6.

sions, ou n'en avoient que de fausses;[1] ses solennités et ses sabbats n'étoient presque plus que des dissolutions superstitieuses;[2] les pierres du sanctuaire se traînoient indignement dans les places publiques;[3] la langue de ceux qui devoient distribuer le lait de la doctrine s'étoit attachée à leur palais; l'or et l'argent étoient presque les seuls canaux par où l'eau des sacrements couloit jusqu'à nous; et Lyon, cette cité sainte, que la dignité de son trône met à la tête de tant de provinces, gémissoit dans une manière de triste veuvage, et étoit presque devenue la tributaire de Garizim: *Princeps provinciarum facta est sub tributo.*[4]

Parlons sans figure. Le prêtre, admis sans précaution aux fonctions du sacerdoce, s'en acquittoit avec indignité; le fidèle, pendant sa vie dans un oubli profond de nos mystères et de la loi de Dieu, mouroit tranquillement sur la bonne foi de l'ignorance et des déréglements du ministre; et l'hérésie, qui, comme l'armée des Assyriens, n'attaque Jérusalem qu'à la faveur des ténèbres, profitoit de celles-ci pour renverser ses murs, et venir lui enlever de vrais adorateurs jusque dans l'enceinte du sanctuaire.

Depuis long-temps même cette Église n'avoit pas vu ses pontifes aller, comme des nuées saintes, répandre des rosées salutaires sur les diverses con-

1 Thren. 2. 14.—[2] Ibid. 2. 6.—[3] Ibid. 4. 1, 4.—[4] Ibid. 1. 1.

trées de sa dépendance; les vieillards, qui, jadis au fond de leurs campagnes, avoient eu la consolation de les voir, le racontoient à leurs neveux comme une aventure singulière; et, si l'on veut me passer ce mot, l'apparition et la course annuelle de ces astres saints étoit devenue un phénomène presque aussi rare et aussi surprenant que les comètes.

A Dieu ne plaise cependant que je vienne ici flétrir leur mémoire pour honorer celle du prélat que nous pleurons! Je respecte trop les cendres sacrées de ces grands hommes; je sais qu'ils ont eu le malheur de vivre en des temps fâcheux; que ces désordres étoient plutôt les vices de leur siècle que de leur personne, et que s'ils n'ont pas mieux fait, c'est qu'il n'étoit guère permis alors de mieux faire.

Telles étoient les ruines de la maison du Seigneur, quand nous y vîmes entrer notre nouveau pontife. Quelles furent alors nos acclamations et nos tendres réjouissances! Temple majestueux, où l'onction sainte fut répandue sur son chef sacré, vous vîtes, pendant les joyeuses solennités de cette auguste cérémonie, nos mains en foule levées au ciel porter le doux parfum de nos prières et de notre reconnoissance jusqu'aux pieds du trône de l'Agneau; le remercier d'avoir donné pour évêque à cette ville celui que le prince lui avoit

déjà donné pour gouverneur, et le prier de faire revivre les jours et les bénédictions de l'épiscopat d'Ambroise, puisqu'il en faisoit revivre l'histoire et presque toutes les circonstances.

En cet endroit, Messieurs, je me sens comme transporté dans ce premier âge de son ministère : j'y vois ce vaste diocèse, comme un chaos informe et ténébreux, se développer peu à peu ; chaque jour offre à mes yeux de nouveaux spectacles.

Ici s'élèvent successivement des maisons de retraite, des sources publiques de l'esprit ecclésiastique, des écoles de sacerdoce et d'apostolat, de pieux séminaires, si nécessaires alors et si rares dans le royaume, où, loin du commerce du siècle, et sous les yeux de directeurs graves et consommés, on sauve de bonne heure l'innocence des clercs de la contagion du monde ; où l'on purifie des cœurs qui doivent un jour offrir à Dieu les vœux des hommes, et où, dans les semences de doctrine et de vérité qu'on jette dans une seule âme, on voit croître l'espoir consolant de la conquête de mille autres.

Là, par les soins d'un ministre savant et infatigable, les pasteurs assemblés confèrent ensemble sur ce qui regarde le royaume du ciel; se communiquent leurs doutes et leurs lumières, puisent dans les plus pures règles des mœurs de quoi régler sûrement les consciences, opposent la loi de

Dieu aux interprétations des hommes; apprennent à fuir également, et ce zèle amer et intraitable, qui, sans nul égard, achève de briser un roseau déjà cassé et d'éteindre une lampe encore fumante, et qui, par les difficultés extrêmes dont il investit l'observance de la loi, fournit presque aux pécheurs de nouvelles raisons pour la violer; et cette molle complaisance, qui, en voulant aplanir les voies du Seigneur, creuse des précipices aux fidèles.

Ici s'établissent d'utiles retraites, où les pasteurs, accourus de toutes parts, réparent dans le silence, dans la prière, les dissipations inévitables dans leur ministère. Là, sortis de ce nouveau cénacle, j'en vois des troupes sacrées qui vont faire dans nos champs des courses apostoliques, et qui renouvellent les prodiges comme les travaux des premiers disciples. En cet endroit, on jette les fondements d'un édifice sacré, où les pauvres sont évangélisés, où les petits trouvent le pain qui nourrit l'âme, qu'ils avoient demandé jusque-là aussi inutilement que celui qui nourrit le corps. Dans un autre, de nouvelles communautés de l'un et de l'autre sexe attirent de nouvelles bénédictions.

Mais je ne m'aperçois pas que c'est ici une histoire plutôt qu'un éloge. Vous représenterai-je notre pontife infatigable, présidant à tant de pieux établissements? tantôt il parcourt ce vaste diocèse, et montre enfin un évêque aux peuples de la cam-

pagne; tantôt, de son palais épiscopal, il fait mouvoir les ressorts infinis qui pourvoient aux besoins spirituels de cette grande ville; tantôt, jaloux des droits vénérables de son siége, on le voit résolu de ne point monter à une des premières dignités de l'état, plutôt que de dégrader son Église du rang et de la dignité de première Église de France.

Vous le représenterai-je, tantôt soutenant les fatigues des plus nombreuses ordinations? hélas! nous le vîmes il y a peu de temps, malgré la caducité de son âge et la vivacité des maux, recueillir ce qui lui restoit de forces, pour donner encore à l'Église des ministres, et lui laisser, pour ainsi dire, des enfants de sa douleur; tantôt enfin, à la tête d'une assemblée de prêtres prudents, selon l'avis du Sage, prendre avec eux de saintes mesures pour étendre le royaume de Jésus-Christ; demander leur avis avec bonté, l'écouter avec estime, le suivre avec religion; soutenir par son autorité ce qu'on y délibère par sa sagesse. Oui, Messieurs, l'esprit le plus élevé de son siècle, le plus vaste, le plus droit, le plus riche de son fonds, ne peut se rassurer sur ses propres lumières, et ne croit pas que dans un ministère où les fautes sont irréparables les précautions puissent être excessives.

Sacrés ministres de Jésus-Christ, qui formiez cette sage et savante assemblée, puisse le pasteur que la Providence destine à la conduite de cette il-

lustre Église avoir la même déférence pour vos salutaires avis! puissent vos anciennes et saintes fatigues vous en attirer de nouvelles!

Ah! s'il ne falloit pas ici me renfermer dans les bornes d'un discours ordinaire, je vous mettrois comme sous l'œil ce que je n'ai montré qu'en éloignement : les clercs attentifs à leur ministère, les peuples instruits par leur doctrine, secourus par leur zèle, édifiés par leur exemple; tout ce grand diocèse, où régnoient avec tant de licence les abus et les déréglements de ces derniers siècles, renouvelé et rapproché presque de la discipline des premiers temps.

Père des miséricordes et Dieu de toute consolation! n'avons-nous pas après cela un juste sujet d'espérer que vous n'exclurez pas du festin éternel celui dont vous vous êtes servi pour y faire entrer tant d'aveugles et tant de boiteux? Ah! il me semble que devant votre tribunal redoutable, où il attend la décision de son éternité : Il est vrai, Seigneur, vous dit-il, peut-être ne trouverez-vous pas mes œuvres pleines. Cendre et poussière, je n'entreprends pas de me justifier à vos yeux. Vous êtes un Dieu jaloux, et peut-être que les sollicitudes du siècle ont un peu trop partagé mon cœur entre la créature et vous. Vous m'aviez donné un rang d'honneur dans le repos du sanctuaire, et peut-être y avois-je introduit un reste de tumulte et d'amuse-

ment encore un peu séculier : mais jetez les yeux sur cette vaste Église que je laisse si affligée de ma perte. Non, je consens de n'avoir auprès de vous que ce mérite seul ; *Apud te laus mea in ecclesia magna.*[1] Je vous offre les sueurs et les peines de tant de ministres que j'ai formés, les supplications encore toutes ferventes, les précieuses larmes de componction de tant de pécheurs à qui ils font tous les jours goûter le don céleste et les vertus du siècle à venir ; les scandales et les profanations de tant de dispensateurs infidèles que j'ai corrigés ; la piété de tant de chrétiens que leur exemple auroit entraînés dans l'abîme. Je présente au trône de votre miséricorde les fruits précieux de tant d'établissements de piété que j'ai procurés, les pieux exercices de tant de maisons saintes que j'ai consacrées, et surtout les vœux et l'affliction des Filles du Carmel, où mon corps attend la glorieuse immortalité ; ah ! quand l'odeur de leurs sacrifices montera jusqu'à vous, souvenez-vous, Seigneur, que j'en ai allumé moi-même les premiers feux, et préparé presque tout l'appareil.

Mais oublié-je, Messieurs, qu'il a rassasié la faim, étanché la soif, couvert la nudité des membres de Jésus-Christ ? quel plus juste sujet de confiance ! Faut-il que je sois réduit à passer si rapidement sur un des plus beaux endroits de sa vie ?

[1] Ps. 21. 26.

Publiez-le donc à loisir, vous, dont il soulagea l'indigence ; et cette même voix dont si souvent vous vous êtes servis pour lui exposer vos besoins, servez-vous-en désormais pour raconter ses largesses.

A combien de familles de gentilshommes presque chancelantes n'a-t-il pas tendu des mains charitables ? combien de jeunes personnes de l'autre sexe doivent à ses soins leur éducation, leur établissement, et peut-être leur innocence ? Ces familles infortunées, qui sont comme les asiles secrets de l'indigence et de la misère, combien de fois l'ont-elles été de ses dons et de ses richesses ? La pauvreté honteuse fut-elle jamais si ingénieuse à se cacher, que sa charité à la découvrir? la pauvreté publique fut-elle jamais si empressée à se produire, qu'il le fut lui-même à la prévenir? Enfin, le revenu de son archevêché n'étoit-il pas devenu le revenu annuel des pauvres de son diocèse? et ne crut-il pas qu'il falloit cacher honorablement dans leur sein, comme dans un sanctuaire vivant, les trésors sacrés qu'il retiroit du sanctuaire même?

Tel fut le grand homme et le charitable prélat à qui vous rendez aujourd'hui ces tristes et pompeux devoirs, illustres et affligés citoyens! Les leçons que fournit une longue vieillesse sur la vanité des grandeurs humaines, ces fréquentes atteintes de

mort, qui ne l'approchoient, ce semble, des portes du tombeau, que pour lui faire voir de plus près la fragilité d'un monde qui nous enchante; une attention plus sérieuse à la loi de Dieu, dont il se faisoit lire tous les jours les vérités les plus touchantes et les plus essentielles; sa foi et sa religion, qui se fortifioient par l'affoiblissement de son corps terrestre, préparèrent sa grande âme à voir enfin approcher sans crainte le jour du Seigneur. Il le vit, et il renferma toutes ses frayeurs dans le sein de la miséricorde divine : et autant éloigné de cette fausse sécurité dont le siècle se fait honneur, que de ces foibles inquiétudes qui déshonorent la foi; alarmé à la vue de son juge, rassuré par la présence de son Sauveur, tout couvert du sang de l'Agneau que l'Église venoit de lui appliquer par ses sacrements, accompagné des larmes de la ville et de la province, des soupirs et des gémissements des pauvres, de l'élévation des mains de tant de ministres, honoré des regrets sincères de son prince, il alla se présenter avec confiance devant le tribunal de Jésus-Christ, et laissa dans une seule mort un sujet commun de deuil et de tristesse, comme le dit saint Ambroise, à l'occasion de la mort de son frère : *Privatum funus, sed fletus publicis universorum fletibus est consecratus.*[1]

N'attendez pas que je recueille ici ce qui me reste

[1] S. Ambr. orat. fun. in ob. fratris.

de force pour exciter votre foi ; et qu'à l'aspect même de la mort et de ses dépouilles, je vous fasse souvenir de la triste nécessité de mourir : n'attendez pas que sur un tombeau où se trouve enseveli tout ce que la gloire a de plus éclatant, ce que les dignités ont de plus pompeux, ce que le mérite a de plus solide, ce que la faveur a de plus éblouissant, ce que la naissance et les biens ont de plus flatteur, je vienne vous avertir que la gloire n'est qu'un nom ; les dignités, des distinctions vaines ; la faveur, un vrai amusement ; la réputation, un son qui bat l'air et qui passe ; la naissance, un fantôme que les hommes sont convenus de respecter ; en un mot, que tout ce que nous voyons passera, et que les seules beautés invisibles ne passeront point. Ah ! j'aime mieux laisser à un spectacle si instructif et si touchant le soin de vous désabuser lui-même, et ne point affoiblir par des réflexions la force secrète qu'ont sur les cœurs ces sombres et religieuses cérémonies.

Montez donc à l'autel, saint ministre de Jésus-Christ ; achevez d'arroser ces chères cendres du sang de l'Agneau ; marquez-en ce tombeau sacré, afin que l'ange exterminateur n'y touche point au jour terrible des vengeances. Ah ! puisse cet Agneau saint, cette victime adorable que vous allez offrir, être pour cet illustre défunt, comme autrefois pour les enfants d'Israël, un passage heureux des ténè-

bres de l'Égypte, de ces lieux obscurs où achèvent de se purifier les âmes des fidèles , à la terre des vivants et au séjour de l'immortalité.

Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE

FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONTI.

Habebo claritatem ad turbas, et honorem apud seniores, juvenis Acutus inveniar in judicio, in conspectu potentium admirabilis ero, et habebo immortalitatem.

Je me rendrai illustre parmi les peuples, et je me ferai respecter des sages et des vieillards, même dès ma jeunesse. Les princes et les puissants admireront l'étendue de mes lumières et la pénétration de mon jugement, et je jouirai de l'immortalité. Sap. 8. 10. 11. 13.

MONSEIGNEUR,

PUISQUE l'Esprit de Dieu, source de toute vérité, loue lui-même dans un prince de Juda ces talents rares et éclatants qui forment les grands hommes, pourquoi viendrois-je, ici, Messieurs, vous tenir un autre langage?

Pourquoi, poussant trop loin, ou le devoir de

mon ministère, ou le néant de toutes les grandeurs humaines, que cette cérémonie funèbre nous met devant les yeux, emprunterois-je le langage de la piété pour vous dire que la gloire des armes est un vain bruit; que les vertus civiles, qui font toute la douceur et toute l'harmonie de la société, ne sont que des noms; que les vastes connoissances et l'élévation du génie sont de fausses lueurs qui n'ont rien de plus réel que la méprise qui les admire; et qu'enfin les plus grands hommes ne sont que néant.

Laissons aux dons de l'Auteur de la nature tout leur prix et tout leur usage; respectons ces grands spectacles dont sa puissance décore de temps en temps l'univers, en y montrant des hommes extraordinaires; et ne confondons pas l'abus que l'orgueil fait toujours des dons de Dieu avec la gloire attachée à l'usage légitime que l'homme en devroit faire.

Il est vrai que la gloire des pécheurs n'est qu'un ver,[1] qui, en brillant au dehors, les ronge et les dévore en secret par l'injustice de leurs désirs, et fait de leur grandeur même leur supplice.

Mais les pécheurs ne sont pas l'ouvrage de Dieu: ce qu'ils ont de grand vient de lui: il met en eux ces dons éminents pour le bonheur des peuples, pour la sûreté des états, pour la défense des au-

[1] 1 Mach. 2. 62.

tels, pour l'honneur de l'humanité, et pour les rappeler eux-mêmes, par ces traits d'élévation dont il les avoit ennoblis, de la bassesse des choses présentes à la grandeur des éternelles.

Coupables, dès qu'ils font servir les dons de Dieu à l'injustice, et qu'ils trouvent dans ces ressources de salut la plus inévitable occasion de leur perte.

Ainsi, Messieurs, si le très-haut, très-puissant, très-excellent prince, François-Louis de Bourbon, prince de Conti, que toute la France pleure, que les étrangers regrettent, que nos ennemis même, oubliant les pertes qu'ils durent autrefois à sa valeur, honorent de leur douleur et de leurs éloges : si ce prince n'avoit été qu'un grand homme selon le monde, et qu'il fût mort plein de gloire devant les hommes, mais vide de foi et de charité devant Dieu, hélas! que viendrois-je faire ici? et quelle part la religion pourroit-elle avoir à son éloge?

Mais, grâces à vos miséricordes éternelles, ô mon Dieu! vous avez vu ses voies;[1] vous l'avez rappelé lorsqu'il étoit éloigné. Sa valeur au milieu des périls n'a plus été qu'une force chrétienne dans ses infirmités. Ce fonds de raison, de modération, de bonté, de vérité, d'équité, de tout ce qui peut faire d'un homme les délices des autres hommes, a fourni à votre grâce les préparations de tout ce qui devoit le rendre agréable à vos yeux. Ses lu-

[1] Is. 57. 18.

mières, qui lui avoient toujours montré de loin le salut et la vérité, l'en ont enfin rapproché; et vous avez fait succéder les consolations aux larmes de ceux qui le pleurent. [1]

Consacrons donc, sans scrupule, à l'honneur de la religion un éloge où la religion paroîtra toujours honorée; et qu'une voix dévouée à la vérité ne se refuse point à des louanges qui ne seront que le triomphe de la vérité même.

Heureux, Messieurs; non, si cet éloge remplit votre attente et toute la dignité de mon sujet : eh! qu'importe à la gloire de ce prince, qu'un foible discours qui ne passera point à la postérité soit au-dessous de ses grandes qualités? Qui de vous ne les porte gravées dans son cœur? Vous les raconterez à ceux qui vous succéderont : nos histoires et celles de nos voisins, mais plus encore l'amour des peuples en conservera le souvenir aux âges les plus reculés; et sa mémoire toute seule fera toujours son éloge.

Mais heureux d'avoir à parler ici devant un prince auguste, qui fait revivre, avec le nom, l'esprit et la valeur du grand Condé; que l'amitié, encore plus que le sang, lioit au prince que nous louons; et qui, par sa douleur toute seule, va justifier nos louanges.

Heureux encore si ces pieux devoirs que nous

[1] Is. 57. 18.

lui rendons sont pour vous une instruction, et non pas un simple spectacle.

Vous l'avez admiré comme un des premiers hommes de son siècle pour la guerre, *Habebo claritatem ad turbas;* comme un des plus accomplis dans la vie civile, *Et honorem apud seniores juvenis;* comme un des plus éclairés par la singularité des connoissances et la supériorité des lumières, *Acutus inveniar in judicio;* comme un héros, comme un sage, comme un esprit supérieur et universel. Rassemblons tous ces caractères, de valeur, de sagesse, de lumière; et cherchons à la douleur de sa perte une consolation dans le récit des merveilles de sa vie, et dans le souvenir des miséricordes du Seigneur au lit de sa mort.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'un prince du sang de nos rois ait eu de la valeur, c'est un privilége de la naissance, plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu.

Le courage et l'intrépidité sont parmi eux des biens héréditaires, ainsi que les sceptres et les couronnes; et comme on ne les loue pas d'être nés princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillants.

Oui, Messieurs, que le prince de Conti n'eût rien ici de plus personnel que de n'avoir pas dégénéré du courage de ses augustes ancêtres, leur

histoire toute seule auroit embelli son éloge, et il eût fallu chercher dans la gloire de son sang, le plus noble de l'univers, les distinctions qui auroient manqué à sa personne.

Mais, plus grand encore par l'élévation de son âme que par celle de sa naissance, quel puissant génie pour la guerre sa première jeunesse même ne montra-t-elle pas en lui!

Quel goût pour tout ce que cet art a de plus pénible, dans un âge qui n'a de goût que pour le plaisir! quelle intrépidité dans les périls! mais quelles vues! quelles ressources! quelle supériorité dans son intrépidité et dans son courage!

Né avec toutes les grâces que la nature partage aux autres hommes, la vivacité de l'esprit, la douceur des manières, les charmes de la conversation, les agréments de la personne, les prééminences du rang; il entra dans le monde avec tout ce qu'il faut pour y plaire et pour y périr.

Dieu, qui sembloit lui ouvrir toutes les voies des passions, lui fermoit en même temps celles des secours et des remèdes.

Le prince son père, dont la pénitence édifioit l'Église et honoroit la religion, une mort prématurée le lui ravit avant presque qu'il pût le connoître; et s'il ne perdit pas avec lui des instructions qu'il a pu retrouver dans ses ouvrages, les monuments éternels de ses lumières et de sa piété, il per-

dit du moins des exemples qui assurent le succès des instructions.

O profondes dispositions de votre providence, ô mon Dieu! peu d'années s'écoulent, et meurt encore la pieuse princesse qui l'enfantoit tous les jours à Jésus-Christ. Dieu, qui couronne ses vertus, ne paroît pas exaucer ses désirs. Mais laissons croître les deux princes ses enfants: les moments de la grâce viendront; le dessein de Dieu s'accomplira; les larmes d'une mère sainte ne couleront pas en vain, et la race des justes ne périra pas.

Les grands talents qui distinguent les hommes dans leur état se manifestent d'abord par le goût qui les y porte. David encore enfant cherchoit parmi les lions et les ours une matière à sa valeur, et se déroboit volontiers au repos de la vie champêtre pour aller s'instruire auprès de ses frères, au milieu des armées d'Israël.

Le goût du prince de Conti pour la guerre fut le premier penchant que la nature montra en lui; et ce n'étoit pas ce goût qui dans les autres est d'ordinaire une ardeur de l'âge, plus qu'une preuve du talent.

Guidé par la force de son génie, il se fit d'abord de l'art militaire une étude et non pas un amusement: il comprit tout ce qu'il falloit d'étendue, d'élévation, de sang-froid, de vivacité, de profondeur, de ressources, de connoissances, pour y ex-

celler; et crut qu'un prince ne devoit compter pour rien de combattre, s'il ne se rendoit digne de commander.

A la lecture des anciens, et surtout des Commentaires de César, dont il traduisit les plus beaux endroits, il ajouta la recherche et la conversation des hommes les plus consommés dans la science de la guerre. Il les écoute, il les étudie; il en fait ses amis, pour être plus à portée d'en faire ses maîtres: il se rend propres les talents différents qui les distinguent entre eux; persuadé que si la naissance peut donner les grandes dispositions, c'est l'application toute seule qui fait les grands hommes.

A la fleur de l'âge, né pour plaire, l'objet des regards et des souhaits de toute la cour, au milieu de tout ce frivole, il a des vues vastes et sérieuses; il pense déjà qu'un prince n'est aimable qu'autant qu'il est grand, et que les traits qui le rendront immortel doivent être plus gravés dans la beauté de ses actions que dans les charmes de sa personne.

Vous commenciez dès lors, ô mon Dieu! l'ouvrage de vos miséricordes; et en lui formant ce caractère sage et solide, vous le prépariez à se désabuser enfin de ce qui n'est que folie et vanité.

La France jouissoit alors d'une paix que nos victoires et la modération du roi venoient de donner presque à toute l'Europe. La seule Hongrie étoit

encore le théâtre de la guerre. Les Turcs, fiers de leurs conquêtes passées, menaçoient le nom chrétien. Le prince son frère y vole. Sur des pas si chers, marche celui que nous pleurons: ses réflexions cèdent à sa tendresse; la complaisance l'y mène, et la gloire l'y attend.

Un charme secret attaché à sa personne lui gagne d'abord tous les cœurs. Dans un pays si opposé à nos mœurs, si ennemi du nom françois; au milieu de la rudesse germanique, il trouve les mêmes applaudissements qu'à Versailles; et ses charmes tout seuls vainquent déjà la fierté d'une nation sur laquelle sa valeur doit remporter un jour bien d'autres victoires.

Oublions pour un moment tout ce qu'il fait de glorieux durant cette campagne: voyons-le attaché au prince Charles de Lorraine, général des troupes de l'Empire; ce grand homme dont la France, équitable même envers ses ennemis, respectera toujours la mémoire.

Quel goût dans ce célèbre général pour notre jeune héros! quelle surprise de lui trouver à son âge ce que les années ne donnent pas aux hommes ordinaires! quelle joie même de voir couler si glorieusement en lui le sang de France! ce sang qu'il aima toujours, quoique les malheurs et les enchaînements de sa vie lui eussent formé d'autres destinées.

A ses pas s'attache le prince de Conti. A l'action,

dans les conseils, dans les entreprises, dans les sentiments du cœur, dans le cours ordinaire de la vie, il ne perd pas de vue ce grand modèle; et l'usage qu'il fait de son séjour parmi nos ennemis, c'est de s'instruire dans l'art de les vaincre. Nouveau Moïse, il n'étudie en Égypte les secrets de la science des Égyptiens que pour devenir bientôt après, en les quittant, un des conducteurs du peuple qui doit briser leur orgueil et humilier leur empire.

Mais il étoit réservé à une main encore plus habile d'achever ce grand ouvrage. De retour de Hongrie, le prince de Conti va essuyer à Chantilly les larmes qu'il venoit de répandre sur le tombeau du prince son frère.

Là, dans un glorieux loisir, le grand Condé jouissoit du fruit de sa réputation et de ses victoires; et ayant jusque-là vécu pour la postérité, il vivoit enfin pour lui-même.

Le prince de Conti étoit là à la source des bons conseils et des grands exemples. Il ne lui falloit que l'histoire du héros qu'il a devant les yeux. Que d'instances tendres et respectueuses! que d'aimables artifices pour la tirer de sa propre bouche! Mais la véritable gloire est toujours simple et modeste; et Condé ne peut se résoudre à raconter ses actions, parce qu'il sent bien que c'est raconter ses louanges.

Quel nouveau genre de combat, Messieurs! La vieillesse, toujours prête à conter ses exploits passés,

se refuse ici à des instructions domestiques et nécessaires ; et le premier âge, qui ne se prête jamais qu'à regret au sérieux des leçons et des préceptes, y court ici comme aux plaisirs, et les sollicite comme des grâces. C'est que les grands hommes le sont dans tous les âges.

Enfin sa tendresse pour ce cher neveu adoucit la sévérité de sa modestie. Condé manifeste son âme tout entière : il ouvre à ce jeune prince les trésors de sagesse, de précaution, de prévoyance, d'activité, de hardiesse, de retenue, qui l'avoient rendu le premier de tous les hommes dans l'art de combattre et de vaincre. Vrai et simple, il mêle au récit de ses glorieuses actions l'aveu de ses fautes, et montre dans le cours de sa vie de grandes règles à suivre, et de grands écueils à éviter.

Quels jours heureux pour le prince de Conti ! ses yeux, ses oreilles, son âme tout entière peut à peine suffire à tout ce qu'il voit et à tout ce qu'il entend. A peine sorti de ces doux entretiens, il court rédiger par écrit les merveilles qu'il a ouïes, et se remplir, en les écrivant, du génie qui les a produites.

Quel historien digne du grand Condé, si ces mémoires, que nous avons encore écrits de sa propre main avec tant de noblesse et de précision, étoient enfin mis au jour ! rien ne manqueroit plus à la gloire de ce grand homme.

Un si beau naturel et de si grandes espérances dans ce neveu si chéri tiroient des yeux du prince de Condé des larmes de joie, d'admiration et de tendresse : il se voyoit revivre en lui ; il y retrouvoit toutes ses rares qualités (osons le dire après lui) sans y retrouver ses défauts. La nature même avoit tracé jusque dans la ressemblance de leur visage celle de leur âme. Il achève, il embellit en le formant sa propre image ; et comme ce premier chef du peuple de Dieu, il meurt content, en se voyant remplacé par cet autre Josué, à qui il laisse son esprit, ses maximes, ses préceptes, et une partie de sa gloire : *Et dabis ei præcepta cunctis videntibus, et partem gloriæ tuæ.*[1]

Mais que les conseils du Seigneur sont éloignés de nos pensées ! Il préparoit une gloire plus durable au prince de Conti : il vouloit le sanctifier par de longues infirmités, et nous montrer seulement ses talents éclatants et sa valeur héroïque.

Oui, Messieurs, les leçons du prince de Condé, aidées d'un naturel si rare, que pouvoient-elles former que la valeur même ?

C'est-à-dire une valeur noble dans les sentiments, tranquille dans les périls, sûre dans les conseils, supérieure dans les vues et dans les ressources. Remarquez tous ces caractères.

Avec quelle dignité avoit-il déjà soutenu en

[1] Num. 27 20.

Allemagne le rang dû à sa naissance! et parmi cette foule de souverains si jaloux de leurs droits, quel respect n'avoit-il pas fait rendre aux princes du sang de France, qui ne souffrent au-dessus d'eux que les couronnes!

Ailleurs la circonstance n'auroit peut-être rien de remarquable. Mais, à peine sorti de l'enfance, loin de sa patrie, accompagné de sa seule dignité, au milieu d'une nation fière et jalouse, entre les mains de ceux sur qui il prétend des préséances, ne pas souffrir même que l'on conteste son droit! L'expression du Prophète paroît préparée pour mon sujet. C'est penser en prince, en un âge où les autres hommes ne pensent pas, et mériter par la grandeur des sentiments les prééminences déjà dues à la naissance: *Princeps ea quæ digna sunt principe, cogitabit, et ipse super duces stabit.*[1]

La même grandeur d'âme l'accompagnoit dans les périls. Et ici, Messieurs, que pourrois-je dire qui ne soit au-dessous de ce que vous avez vu la plupart? S'est-il trouvé dans une seule action où il ne se soit attiré les yeux de toute l'armée; et où, sans avoir eu l'honneur du commandement, il n'ait eu presque lui seul l'honneur de la victoire?

Rappelez ses premières campagnes; on croyoit revoir le grand Condé dans sa vive et vaillante jeunesse.

[1] Is. 32. 8.

A Courtray, où, pour la première fois, il montra un nouveau héros aux ennemis et à nos troupes.

A Luxembourg, où, à la tête des grenadiers, il monte à l'assaut d'un bastion l'épée à la main; et où, blessé d'un éclat de grenade, et échappé à mille autres coups, il fait craindre que la victoire ne nous coûte une vie si chère.

A Novigrade, où une escarmouche, engagée trop témérairement avec les Turcs, change de face à l'arrivée du prince qui y vole; et plusieurs officiers d'un grand nom doivent à sa valeur et aux périls qu'il court en cette occasion la vie et la liberté, qu'une audace indiscrète leur avoit fait mériter de perdre.

A Neuhausel, où, après avoir repoussé les infidèles jusque sur le bord du fossé, revenu tout couvert de poussière et de gloire, il court encore avec l'électeur de Bavière rétablir un ouvrage où les assiégés avoient mis le feu; et, par l'amitié que l'âge et les grandes qualités forment entre eux, il fait naître dès lors dans le cœur de ce prince ces premières dispositions d'attachement pour la France, qui ont depuis paru, et où, si cet allié généreux et fidèle n'a pas eu pour lui les succès, il a eu du moins l'honneur de la constance, de la bonne foi, l'estime de la nation, l'amour des troupes, et l'affection du roi, qui toute seule vaut des succès, ou qui rassure du moins contre les pertes.

Enfin à Gran, où, à la tête du premier régiment de l'Empire, il arrête la première fureur du Turc, le pousse, le renverse, lui arrache la victoire qu'il croyoit déjà tenir, affronte mille fois la mort, qui paroît le respecter plus qu'il ne paroît la craindre; porte partout la terreur du sang de France, toujours fatal aux infidèles; fait déjà redouter aux Allemands, dans le bras qui les défend, celui qui va bientôt les vaincre; et montre de loin aux vœux des Polonois, témoins et admirateurs de ses actions, le héros digne d'être un jour placé sur leur trône.

A ces traits, le reconnoissez-vous, Messieurs? ce ne sont pourtant encore que les premiers essais de son courage. Ce nouveau David croissant va paroître de jour en jour au-dessus de sa valeur même: *David proficiscens, et semper se ipso robustior.*[1]

Vous ne l'avez pas oublié, Messieurs, et le souvenir de ces deux mémorables journées, où le prince de Conti parut si grand, est encore trop récent et trop glorieux à la France, à la mémoire du maréchal de Luxembourg, à l'histoire de ce règne; trop honorable surtout au vaillant prince qui nous honore ici de sa présence, et qui en a partagé avec tant de distinction la gloire et les dangers; trop rapproché même tous les jours, par la différence des événements, pour être effacé de votre esprit, puisqu'il ne le sera jamais de nos annales.

[1] 2. Reg. 3. 1.

Que n'ai-je plus d'usage dans l'art de décrire des victoires et des batailles ! ou plutôt, pourquoi ce temple et ces autels m'avertissent-ils que mon ministère ne doit mettre ici dans ma bouche que des paroles de paix et de réconciliation ?

Vous l'auriez vu à Steinkerque, rappelant la victoire qui d'abord nous échappe ; rétablissant partout ce que la première surprise nous a déjà fait perdre d'avantages ; prenant lui-même des mains d'un de nos officiers blessé le drapeau qu'il est hors d'état de porter, rassemblant autour de lui ceux que sa présence rassure, ou que le danger de sa personne attire ; les exhortant, comme un autre Machabée, de ne pas flétrir par une fuite honteuse la gloire du nom françois jusque-là accoutumé à vaincre, et de mourir plutôt que de devoir la vie à une lâche retraite; courant porter au milieu des ennemis, avec l'étendard de la France, le signal de la victoire ; au centre, à la droite, à la gauche, il est partout où la victoire est encore douteuse, et la victoire se déclare dès qu'il paroît ; éclairant le maréchal de Luxembourg même, par la justesse de ses conseils et par la pénétration de ses vues ; enfin l'âme de ce grand général dans cette fameuse journée, comme ce général le fut lui-même de toute l'armée.

Tel et encore plus grand paroît-il peu de temps après à Nerwinde. L'ennemi retranché dans son camp comme dans un fort, mille foudres qui por-

tent la mort partout, en défendent l'approche; nos troupes déjà plusieurs fois repoussées, le soldat découragé, le général, accoutumé à une victoire prompte, étonné de la voir balancer si long-temps aujourd'hui, court au prince de Conti : *Grand prince*, lui dit-il, *tout va manquer, et il n'y a que votre présence qui puisse faire tomber les difficultés.* Conti paroît, avec lui la confiance revient aux troupes; la valeur de la nation reprend le dessus; on le suit, rien ne résiste; les retranchements sont forcés en plusieurs endroits; ils ouvrent à Conti autant de voies à la victoire; il charge jusqu'à six fois à la tête de six corps différents. L'ennemi, qui n'a plus de remparts que sa propre valeur, s'ébranle. Tout couvert de sang et de feu, Conti perce dans leurs rangs. La victoire qu'il tient déjà, un coup de sabre qu'il reçoit sur la tête est sur le point de la lui ravir; et le téméraire qui porte le coup est puni à l'instant de son audace, et, percé de la main du prince, il expire à ses pieds. Enfin, soldat, général, à mesure que le besoin du service le demande, ses conseils commencent la victoire, et sa valeur l'achève.

Je dis ses conseils, Messieurs; et le maréchal de Luxembourg n'en trouvoit pas de plus justes et plus solides : le prince de Conti étoit son oracle.

Ce grand général, en qui la nature avoit formé un si beau génie pour la guerre, si pénétrant dans

ses vues, si prompt à prendre son parti, si fécond en ressources, si heureux dans ses entreprises, et qui avoit ajouté à la gloire des Montmorency, ses ancêtres, le bonheur qui sembloit avoir manqué à la plupart d'entre eux ; ce grand homme disoit tous les jours que le prince de Conti lui apprenoit son métier. S'offroit-il des difficultés, c'étoit avec le prince qu'il cherchoit des expédients. Formoit-il des projets, c'étoit le prince, ou qui le rassuroit dans ses vues, ou qui lui facilitoit l'exécution. Entreprenoit-il, c'étoit sur le prince qu'il se reposoit du succès. Enfin le génie du prince de Conti étoit comme le guide du génie de ce fameux général ; et l'ayant sous ses ordres, il se soumettoit, pour ainsi dire, lui-même à ses conseils.

Et de là, combien de fois lui avoit-on ouï dire *qu'il devoit au prince de Conti le principal honneur de ses victoires*. Par cet aveu il honoroit le prince, et il ne s'ôtoit pas à lui-même un honneur que ses grandes actions lui avoient acquis, et que sa modestie lui assuroit.

En dis-je trop, Messieurs? ou plutôt dis-je tout? Et que de traits chacun de vous n'ajoute-t-il pas à son éloge?

Quel homme jusqu'à lui, n'ayant pu montrer, pour ainsi dire, que des espérances, a jamais eu à la guerre ce haut degré de réputation, qu'une longue suite de commandements et de victoires

avoient enfin acquis aux Condé et aux Turenne ; s'est jamais assuré à ce point la confiance des troupes, le dévouement des officiers, l'affection des peuples, les suffrages de la cour, le respect des princes, qui sembloient oublier leur rang pour déférer à son mérite ; l'admiration des plus grands capitaines de son siècle, l'estime de nos ennemis, les applaudissements de toute l'Europe, où son nom étoit aussi célèbre que parmi nous? Quelle supériorité de mérite, pour forcer l'approbation publique de donner à des espérances seules ces louanges unanimes qu'elle ne donne pas toujours au succès !

Aussi, Messieurs, ces espérances étoient fondées sur la supériorité de ses talents ; la sagesse, la grandeur des vues, l'éminence des lumières. Ce fameux Romain lui-même dont les commentaires ont immortalisé les exploits et la capacité n'écrivoit pas mieux sur la guerre. Quelle élévation ! quelle netteté ! quelle intelligence dans ces mémoires qu'on a trouvés après sa mort, les fruits de son loisir et d'une santé infirme, et où ce grand prince se délassoit souvent à mettre par écrit ses vues sur les événements qui se passoient tous les jours en Europe !

Et dans ces révolutions, où le bonheur a paru se déclarer quelquefois contre la justice de nos armes, et où, par les conseils impénétrables de vos

jugements, ô mon Dieu! la victoire jusque-là attachée à la sagesse et aux grandes destinées du roi, a semblé se refuser même à sa piété; dans ces révolutions, où l'amour du prince de Conti pour le roi et pour l'état montroit en lui une douleur si noble et si sincère, vous lui faisiez entrevoir de loin, ô mon Dieu! la fragilité des choses humaines; vous ménagiez à sa raison des réflexions qui devoient être un jour mûries par la grâce; vous lui rapprochiez ce moment qui finira toutes les vicissitudes, qui égalera tous les hommes; où nos œuvres seront plus comptées que nos succès, où les événements les plus glorieux, rappelés à leurs motifs, ne seront plus que de fausses vertus, ou de grands crimes; et où l'on ne mettra au nombre de nos victoires que celles que nous aurons remportées sur nous-mêmes.

Tel étoit le prince de Conti, un des premiers hommes de son siècle pour la guerre, ***Habebo claritatem ad turbas :*** vous l'allez voir comme un des plus accomplis dans la vie civile, ***Et honorem apud seniores juvenis.*** Vous avez admiré en lui le héros, admirez encore le sage.

DEUXIÈME PARTIE.

Les grands hommes, qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand que le spectacle.

Dans ces occasions rares, les yeux du public et la gloire du succès prêtent à l'âme une force et une grandeur étrangère : l'orgueil emprunte les sentiments de la vertu ; l'homme se surmonte, et ne se montre pas tel qu'il est.

Combien de conquérants fameux dans l'histoire, à la tête des armées ou dans un jour d'action, paroissent au-dessus des héros ; et, dans le détail des mœurs et de la société, à peine étoient-ils des hommes ?

C'est que dans les occasions d'éclat l'homme est comme sur le théâtre ; il représente : mais dans le cours ordinaire des actions de la vie, il est, pour ainsi dire, rendu à lui-même ; c'est lui qu'on voit ; il quitte le personnage, et ne montre plus que sa personne.

Aussi lorsque l'auteur sacré loue ces hommes illustres, qui ont été riches en vertu, et qui se sont acquis parmi leur peuple une gloire qui passera d'âge en âge, il comprend tout leur éloge dans ces deux traits : ils ont maintenu et embelli au dehors l'ordre et la beauté de la société, par la douceur

de toutes les vertus civiles, *Pulchritudinis studium habentes;*[1] et ils ont été au dedans comme les génies pacifiques et tutélaires de leurs propres maisons, *Pacificantes in domibus suis.*[2]

Oui, Messieurs, que le prince de Conti ait été un grand homme de guerre, c'est une gloire qu'il a partagée avec tant d'hommes fameux que la France a eus dans tous les siècles.

Mais une louange qui lui est propre, c'est que la vie paisible et privée, l'écueil des réputations les plus brillantes, a laissé voir en lui encore plus de vertus estimables; c'est qu'en le voyant tous les jours, nous l'avons toujours vu plus grand.

Bon sujet, bon ami, vrai, affable, humain, modeste, sage; et dans toutes les situations, toujours égal à lui-même.

Quel étoit son respect et son attachement pour le roi! combien de fois l'avons-nous entendu déplorer le malheur de tant de princes qui avoient fait servir leur naissance à leur ambition; qui, loin de porter aux pieds du souverain les vœux et le respect des peuples, portoient au milieu des peuples le mépris du respect dû au souverain; loin d'être les liens du prince et des sujets, en étoient *le mur de séparation*, armoient contre leur patrie le nom qui depuis tant de siècles la protége, et n'étoient les premiers sujets que pour être les premiers rebelles!

[1] Eccli. 44. 6. — [2] Ibid.

Le prince de Conti disoit souvent que la naissance n'approche les princes de plus près du trône que pour les lier plus inséparablement au souverain ; qu'il leur est plus glorieux d'obéir à leur propre sang que de commander à des étrangers ; que la désobéissance dans le commun des sujets est un crime contre l'état, mais qu'elle est dans les princes un outrage qu'ils se font à eux-mêmes ; que les princes ne sont nés que pour le bonheur de leur patrie ; que l'état ayant toujours été l'héritage de leurs ancêtres, ils doivent en maintenir la tranquillité comme celle de leur propre famille, et que les premiers regards du trône tombant sur eux, ils doivent les premiers baisser les yeux devant son éclat, et donner les premiers exemples de soumission au reste du peuple.

Tels étoient les sentiments du prince de Conti ; telle sa conduite toujours égale, jamais démentie. Toutes ses voies ont été belles, et tous ses sentiers pacifiques : *Viæ ejus viæ pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ.*[1] Et nous n'avons pas besoin ici de recourir aux ménagements de l'art, et, en louant une partie de sa vie, de tirer le rideau sur l'autre.

En cela, son inclination secondoit son devoir. Les vertus du roi l'attachoient à sa personne, autant que la royauté le soumettoit à ses ordres. Il obéissoit, mais en aimant, en admirant, en étu-

[1] Prov. 3. 17.

diant un modèle, plutôt qu'en se soumettant à un maître. Et arrivé à la rade de Dantzick, déjà près du trône, et sur le point d'y monter, sa qualité de sujet lui est encore plus chère que le titre de roi qu'on doit lui donner. Il met encore, avec son cœur, la couronne qu'il croit tenir, aux pieds de Louis : *Bien malheureux, lui écrit-il, que l'éloignement m'empêche d'être guidé par vos ordres, et éclairé par vos lumières.* Son état de sujet peut changer; ses sentiments de respect et de soumission seront toujours les mêmes.

Et de là son attachement tendre et respectueux pour Monseigneur; attachement que l'enfance avoit vu naître, et qui avoit toujours crû avec lui. Malgré l'amitié et la confiance dont ce grand prince l'honoroit, malgré la familiarité formée depuis le premier âge, malgré cette liberté facile et aimable qui fait les délices de sa cour, quelles manières toujours pleines de respect et d'une noble attention dans le prince de Conti! On apprenoit en le voyant à respecter ses maîtres; et son rang ne paroissoit lui donner plus d'accès et de liberté, que pour montrer plus d'égards et plus de retenue aux autres.

Autant qu'il respectoit ses maîtres, autant exigeoit-il peu de contrainte et de respect de ses amis. Vous ne l'oublierez jamais, vous qu'il honora autrefois de sa confiance : eh! que ne pouvez-vous le

dire ici à ma place ! Mais tout ce que ce cher souvenir vous rappelle dans ce moment, mais les tristes regrets que je vous vois mêler ici à son éloge, et que le respect du lieu avoit jusqu'ici suspendus, ne le disent-ils pas assez? et pourront-ils, sans m'interrompre, me permettre à moi-même de le faire entendre?

N'étoit-il pas *cet homme aimable pour la société*, dont parle l'Écriture, *et cet ami plus cher mille fois qu'un frère ?*[1]

Les princes connoissent peu d'ordinaire le plaisir de l'amitié : leur élévation, ou les rend trop inaccessibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop méprisables. Ils confondent le respect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'est due qu'à la personne : ils sont plus jaloux de s'attirer des hommages que de gagner des cœurs, ou s'ils savent se faire aimer, ils n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

Dans cette image, Messieurs, que trouverez-vous qui ressemble au prince de Conti? Quel ami fut jamais plus tendre, plus facile, plus fidèle, plus digne d'être aimé ? l'amitié ne l'égaloit-elle pas à vous? et la supériorité que lui donnoient le rang et le mérite, l'aperceviez-vous que dans le soin aimable qu'il avoit de l'oublier ?

Quelle douceur dans les mœurs ! quelle sûreté

[1] Prov. 18. 24.

dans la tendresse! quelle vérité dans les sentiments! quelle fidélité dans le secret! quels charmes dans le commerce! quel goût dans le choix de ses amis! quelle attention à les conserver jusqu'à la fin! Et la mort même, la mort, dans l'instant qu'elle vous l'a ravi, a-t-elle pu vous ravir son cœur? N'avez-vous pas été les dépositaires de ses secrets et de ses derniers soupirs? N'a-t-il pas versé dans votre sein les derniers regrets de son âme? Sa confiance et son amitié n'ont-elles pas été plus fortes que la mort? Et si votre douleur vous permettoit ici d'être sensibles à quelque autre chose qu'à sa perte, ne le seriez-vous pas à ce que la postérité dira toujours de lui, comme de cet homme merveilleux dont parle l'Écriture : Heureux ceux qui vous ont vu, qui ont vécu avec vous, et que votre amitié a comblés d'honneur et de gloire! *Beati qui te viderunt, et in amicitia tua decorati sunt!*[1]

Mais il n'étoit pas de ceux qui, doux et faciles avec un petit nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang ou les bizarreries de l'humeur au reste des hommes; qui, renfermant tout ce qu'ils ont d'estimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public.

L'affection des grands et du peuple en répond ici pour moi. Les larmes de ses amis sont confondues avec les larmes publiques; et si le deuil général

[1] Eccli. 48. 11.

n'a pas laissé à leur amitié le triste plaisir de se distinguer par la douleur de sa mort, elle leur a du moins laissé la consolation de n'être pas les seuls à la pleurer.

En quel homme se sont jamais trouvées rassemblées à un plus haut point toutes les vertus qui nous lient aux autres hommes?

Souverainement vrai, il n'aimoit que la vérité dans les autres; nul intérêt n'étoit jamais entré dans sa grande âme en concurrence avec la vérité; elle lui paroissoit le premier devoir de l'homme, et le titre le plus glorieux du prince. Il laissoit aux âmes vulgaires les déguisements et les finesses utiles, ou pour nous parer d'une gloire qui ne nous appartient pas, ou pour cacher nos défauts véritables; toutes ses paroles étoient dictées par la vérité même; il ne trouvoit de beau dans les hommes que la vérité; il ne cherchoit point ses amis parmi ses flatteurs, son rang même lui étoit souvent à charge par les ménagements qu'on s'imposoit devant lui; et on lui a souvent ouï dire que dans ses voyages, lorsque la bienséance lui avoit pu permettre d'être inconnu, il n'avoit pas trouvé de plaisir plus doux que d'entendre parler les hommes naturellement, et se montrer tels qu'ils sont; plaisir assez inconnu aux grands, qui ne voient jamais des hommes que la surface, et qui n'en aiment souvent que le faux.

Et ne vous représentez pas ici, Messieurs, cet

amour farouche et outré de la vérité, qui dégénère en humeur cynique, et qui est plutôt une haine bizarre des hommes que de leurs défauts.

Aussi affable que vrai, la vérité ne montroit pas en lui cet abord austère et censeur qui rend souvent le sage odieux, sans rendre la sagesse aimable.

Vit-on jamais dans un rang si élevé, et avec tant de supériorité de génie, tant de bonté et d'affabilité? Vous le savez, Messieurs; et vous vous le représentez encore ici, vivant parmi nous, montrant à tous cet air simple et noble de douceur, qui attiroit tous les cœurs après lui, ne retenant de son rang que ce qu'il en falloit pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en faisoit descendre; et rassurant si fort, ou le respect, ou la timidité, par un attrait inséparable de sa personne, qu'au sortir de son entretien on goûtoit toujours à la fois, et le plaisir d'être charmé de lui, et le plaisir de n'être pas mécontent de soi-même.

Par-là, il laissoit à l'auguste éclat de sa naissance la dignité qui la fait respecter, et en ôtoit l'humeur et la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur, et qui ôtent beaucoup aux grands.

Et ce n'étoit pas même en lui une douceur empruntée où la politesse et les manières ont plus de part que le sentiment, un simple usage plutôt qu'une vertu; c'étoit un fonds d'humanité.

La valeur, l'élévation, forment presque toujours

un caractère d'insensibilité : la gloire des armes est toujours teinte de sang ; et lorsque le rang laisse le reste des hommes si loin de nous, il est rare que le cœur nous en rapproche.

Un héros et un prince humain, voilà, Messieurs, ce que le prince de Conti allioit ensemble. Il disoit souvent que quand même la religion n'obligeroit pas de regarder les hommes comme nos frères, il suffit d'être né homme pour être touché du malheur de ses semblables.

Et de là, à la prise de Neuhausel, où la place emportée d'assaut sembloit autoriser le carnage et la fureur du soldat, combien de victimes innocentes arrache-t-il d'entre les bras de la mort? combien arrête-t-il de ces actions barbares que ne demande plus la victoire, mais qu'inspire la seule cruauté? apprenant aux Allemands à mêler la valeur, qui leur est commune avec nous, à l'humanité qui nous est propre.

De là, le lendemain du combat de Steinkerque, il vient sur le champ de bataille encore tout couvert de morts et de mourants ; fait transporter tous les blessés, sans distinction de François et d'ennemi ; assure à une infinité de malheureux la vie ou le salut, et force les ennemis même de bénir, dans le héros qui a su les vaincre, le libérateur qui les sauve.

Et dès lors vous accordiez, Seigneur, aux lar-

mes de tant d'infortunés qu'il sauvoit, les grâces et les miséricordes qui lui préparoient le salut à lui-même.

En cela, Messieurs, ne croyez pas qu'il cherchât des applaudissements et des éloges; il ne faisoit que se prêter aux mouvements et à la bonté de son cœur.

Jamais prince ne fut plus éloigné de l'ostentation et de la fausse gloire. Simple, modeste, ennemi des louanges, attentif à les mériter; l'admiration de tous, toujours le même à ses propres yeux; ignorant presque seul, comme Moïse, la gloire et la lumière qui brille autour de lui : nous l'avons vu donner à peine à son rang l'éclat extérieur que l'usage y attache, vivant parmi nous comme un citoyen, accompagné de cette dignité toute seule qui suit partout les grands hommes, n'empruntant rien de l'appareil et du dehors, devant tout à lui-même, plus grand lorsqu'il paroît tout seul, que tant d'autres ne le sont enflés de tout le faste et de toute la pompe qui les environne.

Sa modestie prenoit sa source dans la modération naturelle de son âme. On l'a vu, en garde contre lui-même, se refuser aux goûts les plus innocents; à la curiosité même des peintures, où ses infirmités auroient pu trouver un délassement; et aux instances que lui fait là-dessus la princesse son épouse,

toujours attentive à soulager l'ennui de ses maux, que répond-il? *Qu'en se livrant à un goût, on s'accoutume à se livrer à tous les autres; et qu'il faut savoir, ou ne pas tout désirer, ou se passer souvent de ce qu'on désire.*

Écoutez, vous à qui rien ne suffit, et dont les goûts bizarres et fastueux ne servent qu'à rappeler tous les jours la bassesse de votre naissance, l'injustice de vos trésors, et les misères publiques qui en sont en même temps et le fruit et la source!

Et, caractère admirable, Messieurs! dans toutes ces vertus, quelle égalité! Ses grandes qualités ne se bornoient pas, comme dans beaucoup d'autres, à quelques actions louables, mais rares, qui échappent du milieu d'une foule de vices, qui perdent tout leur mérite par le contraste, et qui sont plutôt des saillies que des vertus.

Toujours supérieur aux événements, s'il n'avoit pas toujours la gloire du succès il avoit du moins la gloire de paroître toujours plus grand que sa fortune, les couronnes manquées le laissant aussi tranquille que l'avoient trouvé les couronnes offertes. Content de n'avoir rien à se reprocher sur les mesures que la sagesse fournit, il ne croyoit pas devoir se reprocher les succès dont la Providence toute seule décide. Sur le point décisif même des plus grandes affaires, au milieu des agitations que l'esprit douteux de l'événement et les vues diffé-

rentes qui s'offrent font naître dans l'âme, on auroit cru à le voir que tout étoit décidé; et sa tranquillité ne perd rien par l'incertitude des événements, toujours plus difficile à soutenir que l'événement même.

Oui, Messieurs, ce caractère de raison l'accompagnoit partout. Quelle habileté à ménager les esprits! quelle dextérité à se concilier les intérêts les plus contraires! quelle connoissance profonde des hommes! quelles vues sur tout ce qui peut assurer le bonheur des peuples et des états! quel fonds de modération sur les points même où la vivacité paroît le plus à sa place! quelle sagesse dans l'enjouement même de la conversation la plus libre!

Mais ne seroit-ce point ici de ces images que l'orateur ne peint que d'après lui-même, qui expriment ce que le héros auroit dû être, mais qui ne représentent point ce qu'il a été, et plus propres à rappeler ses défauts qu'à servir à son éloge?

Vous m'interrompez ici, Messieurs; et je sens que ma précaution vous offense. Du milieu de cette assemblée auguste, une voix publique, formée par l'amour et par la douleur, s'élève contre moi, et me reproche des louanges trop au-dessous de mon sujet, tandis que je parois craindre d'en donner d'excessives.

Et que manqueroit-il en effet à son éloge, s'il eût

été alors aussi agréable aux yeux de Dieu qu'il étoit grand devant les hommes?

Et quand je dis devant les hommes, Messieurs, ne pensez pas que, se ménageant, comme tant d'autres, l'estime du public, par les dehors de la modération et de la sagesse, il vînt se démentir dans l'enceinte des devoirs domestiques; que, lassé de soutenir en public le personnage de grand homme, il vînt porter parmi les siens le chagrin de la contrainte, et s'y délasser, par des vices, des apparences de la vertu?

S'il eut le premier caractère de ces hommes illustres, loués dans les livres saints, qui avoient été, chacun dans leur siècle, l'ornement de la société, *Pulchritudinis studium habentes;* il ne leur ressembla pas moins par le second, qui les avoit rendus comme les génies pacifiques et tutélaires de leurs propres maisons, *Pacificantes in domibus suis.*

Bon mari, bon père, bon maître; mais que de plaies vais-je rouvrir à la fois! Et la princesse désolée, qu'un lien sacré lui avoit unie, que le cœur lui unira toujours, ne sent-elle pas assez la violence du coup? et faut-il rappeler toute sa douleur, en lui rappelant tout ce qu'elle a perdu? Ainsi nous échappent, ô mon Dieu! les objets les plus chers: ainsi finissent les liaisons les plus tendres; ainsi tout ce qui nous promettoit le plus de bonheur se tourne en amertume, et, hors l'espérance de la foi,

ne nous laisse plus qu'un cher souvenir, qui en paroissant soulager notre douleur en perpétue le deuil et la tristesse.

Le prince de Conti, Messieurs, pouvoit dire de lui, comme le roi David, *Qu'il avoit eu en partage un bon cœur, qu'il marchoit au milieu de sa maison dans la paix et dans l'innocence.*[1]

Quels égards pour la princesse son épouse, dont la conduite et les vertus ont toujours honoré le rang! Les plus petites attentions qui sembloient devoir échapper à la supériorité de son génie, n'échappoient pas à la bonté de son cœur. Quelle tendresse pour les princes ses enfants! Formant lui-même dans leur cœur ces premiers sentiments d'honneur et d'élévation si dignes de leur naissance; devenant, pour ainsi dire, enfant avec eux, pour leur apprendre à devenir un jour sages, grands, équitables, humains, modérés, en un mot tout ce qu'il étoit lui-même. Vivant comme un homme privé au milieu de son auguste famille; respectant les liens de la religion et de la nature, les doux titres de père et de mari; et ne connoissant pas cet usage insensé qui fait que la plupart des grands semblent être nés seuls sur la terre, croient que tout ce qui renverse la première institution de la nature est un privilége de la grandeur, et regardent tout ce qui lie comme un joug qui les déshonore.

[1] Ps. 100. 2, 3, 4.

Qu'il faut être né grand pour soutenir jusque dans ces devoirs obscurs et domestiques, où l'homme se relâche toujours, et où l'humeur prend si aisément la place de la vertu, un caractère toujours égal de grandeur et de sagesse!

Vous me prévenez ici, maison affligée de ce prince, et je pourrois en attester votre douleur: quel maître le fut jamais moins, ou plutôt mérita mieux que lui de l'être?

Les grands croient que tout est fait pour eux, et que les autres hommes ne sont nés que pour porter le poids, ou de leur orgueil, ou de leurs caprices. Le prince de Conti n'exerçoit son autorité que sur lui-même. Quel fonds de bonté et de douceur envers les siens! n'exigeant presque rien pour lui; ne comptant point leurs fautes dès qu'il en souffroit tout seul; aimant mieux quelquefois souffrir de leur peu d'habileté que de contrister leur tendresse; jamais d'humeur, jamais un de ces moments de vivacité qui ait pu marquer que sa grande âme étoit sortie de son assiette naturelle; poussant même si loin la bonté, que l'affection toute seule des siens prévenoit l'abus qu'ils en auroient pû faire; paroissant leur ami plutôt que leur maître; les quittant de ces devoirs rigoureux qu'on donne à l'usage bien plus qu'au besoin; les regardant comme les compagnons de sa fortune, et non pas comme les jouets ou les ministres de ses humeurs ou de ses passions;

et faisant voir, chose rare! que les grands peuvent trouver des amis, même parmi ceux qui les servent.

Voilà cet homme sage, l'amour des peuples, le modèle des princes, la joie des siens, l'admiration de tous. Achevez, Seigneur, en lui votre ouvrage: couronnez vos dons; ranimez ces vertus humaines, ces os arides, par un souffle de vie; faites succéder à la beauté de ces feuilles stériles des fruits d'immortalité; conduisez ce jour de l'homme jusques au jour parfait de la grâce; formez de tous ces trésors de l'Égypte un tabernacle à votre gloire; ne perdez pas la sagesse du sage, mais donnez-lui la foi des humbles et des petits.

Il fut donc un des hommes les plus accomplis dans la vie civile: ***Et honorem apud seniores juvenis.*** Ajoutons le dernier trait. Il fut encore un des plus éclairés par la singularité des connoissances et la supériorité des lumières: ***Acutus inveniar in judicio: in conspectu potentium admirabilis ero, et habebo immortalitatem;*** non seulement un héros et un sage, mais encore un esprit supérieur et universel.

TROISIÈME PARTIE.

La science et la lumière dans un prince est presque toujours l'écueil de sa gloire ou de sa religion.

Selon le monde, elle l'engage d'ordinaire en des recherches vaines et frivoles, étrangères aux devoirs et à l'élévation de son état, qui peuvent éclairer l'homme, mais qui n'instruisent pas le prince.

Devant Dieu, elle l'enfle, elle l'égare, et n'éclaire souvent sa raison qu'aux dépens de sa foi.

Or, admirez, Messieurs, dans les connoissances rares du prince de Conti, deux avantages marqués d'abord dans mon texte, et fort opposés à ces deux écueils.

Le bruit de sa science et de ses lumières lui attire des extrémités de la terre, non pas une reine étrangère, mais les vœux d'un royaume entier. Les grands et les puissants de Pologne, frappés des merveilles que la renommée répand de lui en tous lieux, lui offrent à l'envi une couronne qui a toujours été le prix de la valeur et du mérite: ***In conspectu potentium admirabilis ero.***

Et à ce premier fruit de ces lumières, ajoutez-en un autre : c'est le gage de la couronne d'immortalité par son retour à Dieu au lit de la mort : ***Et habebo immortalitatem.***

Oui, Messieurs, quelle étendue de connoissances dans le prince de Conti! On eût dit qu'il étoit de toutes sortes de professions : guerre, belles-lettres, histoire, politique, jurisprudence, physique, théologie même, il sembloit qu'il ne se fût appliqué qu'à chacune de ces sciences, selon les différents

hommes qu'il entretenoit; et en l'entendant, on s'écrioit encore, comme autrefois sur ce prince le plus sage et le plus éclairé de l'Orient:

« Quelle abondance de lumière et d'érudition » dans votre jeunesse! La science et la sagesse coulent » de votre bouche comme les eaux d'un fleuve majes- » tueux : les lumières de votre âme ont sondé tous les » secrets de la terre ; et dans cette gloire pacifique, » vous avez été les délices des peuples comme la » gloire des armes vous en avoit rendu l'admiration et » le soutien : » *Quemadmodum eruditus es in juventute tua ! et impletus es, quasi flumen, sapientia ; et terram retexit anima tua.... et dilectus es in pace tua.*[1]

Et dans ces lectures immenses, remarquez deux abus évités. Point de goût pour ces livres frivoles qui ne sont que le délassement de l'oisiveté, et qui corrompent le cœur sans instruire la raison.

Un grand goût pour les livres saints ; beaucoup de respect pour les vérités de la foi.

Dans le temps même, ô mon Dieu, qu'il ne goûtoit pas encore combien vous êtes doux, il avouoit que vous êtes le saint et le véritable; sa raison respectoit les bornes de la foi, tandis qu'il en oublioit les devoirs ; sa bouche rendoit hommage à la vérité de vos mystères, lors même que son cœur étoit encore loin de vous ; il ne trouvoit dans ses grandes lumières que les motifs de sa soumission ; et s'il

[1] Eccli. 47. 15, 16, 17.

n'aimoit pas encore la vérité qui délivre, du moins il avoit toujours offert un respect religieux à la vérité qui soumet et qui captive.

Dois-je le dire ici, Messieurs? dans un siècle où la religion est devenue le jouet, ou de la débauche, ou d'une fausse science ; dans un siècle où l'impiété est comme la première preuve du bel esprit ; dans un siècle où croire encore en Dieu est presque la honte, ou de la raison, ou du courage ; dans un siècle où, pour n'être pas confondu avec le vulgaire, il faut se donner l'affreuse distinction de l'incrédulité; dans un siècle enfin où tant d'hommes superficiels blasphèment ce qu'ils ignorent ; se croient plus habiles à mesure qu'ils sont plus téméraires; apprennent à douter de la religion avant de la connoître ; s'érigent en docteurs de l'impiété avant que d'avoir été les disciples de la foi ; et s'élèvent contre la science de Dieu, sans avoir même celle des hommes.

Au milieu de ces abus, la foi du prince de Conti, si supérieure en lumières et en connoissances, honore la vérité de la religion. Ce grand génie n'est plus qu'un humble fidèle devant la majesté de celui qui pèse les esprits, et *qui regarde les scrutateurs de ses secrets comme s'ils n'étoient pas.*[1] Sa curiosité ne va qu'à se convaincre que la raison ne sauroit aller à tout ; que l'homme ne connoît des voies de

[1] Is. 40. 23.

Dieu, que ce que Dieu en a voulu révéler à l'homme; que le point fixe de nos lumières c'est la foi; qu'on retrouve, en secouant le joug, les mêmes abîmes et les mêmes incertitudes que dans la soumission; que les dogmes de l'impiété n'ont rien de plus clair et de plus intelligible que les mystères de la religion; et qu'en refusant de croire, on perd la foi, sans que la raison y gagne et s'éclaircisse.

Sentiments dont ce grand prince ne s'est jamais départi.

Mais à tant de valeur, tant de sagesse, tant de religion, tant de lumières, que manquoit-il, Messieurs? qu'une couronne. Content du rang que lui donnoit sa naissance, le prince de Conti ne l'avoit jamais désirée. La gloire de tenir par le sang au premier trône du monde, le zèle qui le lioit au roi encore plus que le sang, le plaisir de vivre sous ses yeux et d'obéir à ses ordres; c'est là que, fixé par son cœur, il avoit toujours borné son ambition; et comme cette princesse dans l'Écriture, qui préféroit à la royauté la condition des serviteurs de Salomon, il trouvoit encore plus glorieux d'être des premiers sujets de Louis, que roi d'une nation étrangère : *Beati servi tui, qui stant coram te semper!*[1]

Mais enfin la Pologne l'envie à la France. Son trône vacant par la mort d'un roi qui avoit été la

[1] 3. Reg. 10, 8.

terreur des infidèles, redemande un prince du sang de nos rois. La grande réputation du prince de Conti est la seule intrigue qui lui gagne d'abord tous les suffrages.

Il falloit à une nation guerrière un prince belliqueux; à une nation libre, un prince sage et modéré; à une nation zélée pour la foi, un prince éclairé et religieux, qui sût en même temps respecter la foi et la défendre; à une nation qui se donne elle-même ses rois, un prince que l'estime générale eût appelé à la royauté, que l'amour eût fait régner, et qui eût regardé ses sujets comme ses bienfaiteurs; enfin, à une nation presque toujours divisée par des factions domestiques, un prince d'un génie supérieur, habile dans l'art de connoître les hommes et de les gouverner; qui sût ménager les esprits, concilier les intérêts, et réunir à la défense de la patrie les passions elles-mêmes qui la déchirent.

Peuple heureux! si Dieu, qui dispose des rois et des royaumes, ne l'eût refusé dans sa colère à tes premiers vœux; ou plutôt, si toi-même, tu n'eusses conjuré contre ton propre bonheur! Tes jours couleroient dans la paix, dans l'abondance et dans la gloire; tes lois seroient encore ta force et ton soutien; sur tes autels ne s'offriroient que des sacrifices de joie et d'action de grâces; les malheurs des règnes précédents seroient oubliés; tes nou-



velles conquêtes iroient encore plus loin que tes pertes passées, et ta valeur ne seroit redoutable qu'à tes voisins.

Mais une faction ennemie des lois, de la religion et de la liberté s'élève ; des suffrages séditieux traversent une élection légitime; les droits les plus sacrés sont violés ; les lois cèdent à la force ; un vil intérêt prévaut sur la gloire de la nation, sur le bonheur de la patrie, et sur les intérêts mêmes de la foi. Un nouveau Jéroboam divise les tribus, s'assied sur un trône usurpé; et, sous les apparences du culte saint, il porte au milieu de l'héritage du Seigneur un culte profane. Le roi que Dieu avoit choisi est rejeté, il ne fait que le montrer dans son indignation à la Pologne ; il en retire avec lui sa protection et ses miséricordes, et le même malheur qui l'éloigne de cette terre ingrate est pour elle le signal et la source de tous ses malheurs.

Quel spectacle de désolation et d'horreur offre-t-elle à toute l'Europe! L'esprit de discorde et de fureur souffle la guerre et la dissension parmi les citoyens, la valeur de sa nation se tourne contre elle-même, l'idole qu'elle avoit élevée sur le trône en est renversée, sa couronne devient le jouet des peuples et des rois, ses villes, la proie de ses alliés et de ses ennemis. *Elle donne la main aux Assyriens*[1]. Le Moscovite appelé court venger, sur ceux

[1] Jerem. Orat. vers. 6.

mêmes qui l'appellent, ses anciennes pertes : un peuple qu'elle avoit toujours regardé comme *son esclave devient son tyran.*[1] Ses autels sont renversés; ses prêtres arrachés du sanctuaire, et menés en servitude; ses vierges déshonorées; *ses princes, comme des brebis timides, marchent sans force et sans valeur devant celui qui les poursuit;*[2] ses campagnes inondées de sang refusent la nourriture à son peuple; *au dehors le glaive, la mort au dedans.*[3] Le Seigneur qui les frappe ne se lasse point : il répand d'une main une coupe de venin et de mortalité, et tient élevé de l'autre le glaive de la guerre et de la vengeance; tous les fléaux de sa colère tombent à la fois sur cette terre infortunée; toutes *ses voies pleurent,* et ne sont plus qu'une triste solitude; et au milieu de tant de calamités, la fureur de ses citoyens n'est pas encore assouvie. La main qui les frappe et qui les terrasse ne les désarme point, ils achèvent de venger sur eux-mêmes la justice de Dieu, la ruine de la patrie ne peut être la fin de leurs dissensions et de leurs querelles, et, accablés de tant de pertes, ils veulent encore périr de leurs propres mains.

Grand Dieu! frappez-vous donc pour perdre, et non pas pour corriger? ne vous souviendrez-vous pas d'Abraham et de Jacob? n'oublierez-vous pas enfin les péchés des enfants, en faveur de la piété

[1] Jerem. Orat. vers. 8. — [2] Thren. 1, 6. — [3] Ibid. vers. 20.

de leurs pères? les Hedwige et les Casimir, tant de saints rois qui ont porté cette couronne, et qui ont vengé la gloire de votre nom, ne feront-ils pas tomber de vos mains le glaive de la vengeance? *Avez-vous mis devant vous jusques à la fin un nuage d'indignation, afin que les prières et les gémissements de cette Église désolée ne montent pas jusqu'à votre trône?*[1] et ses malheurs ne vous toucheront-ils pas encore plus que ses crimes?

Voyez, peuple! et considérez les maux que le Seigneur a faits parmi vous. *Vous avez rejeté son roi et son Christ;*[2] vous avez éloigné celui que vous aviez appelé; et le Seigneur vous a rejeté, et vos rois sont devenus en même temps et votre punition et votre crime.

Mais quoi, Messieurs? les jugements de Dieu se déclarent. Il ne vouloit donner au prince de Conti que la gloire de la royauté et d'une couronne terrestre, et le préparer à une couronne immortelle.

Car enfin, *que le héros*, dit le Prophète, *ne se glorifie pas de sa valeur; que le sage ne mette pas une vaine confiance dans sa sagesse; que celui qui est riche en esprit et en connoissance ne s'élève pas des richesses de sa science et de sa lumière.*[3] Talents éclatants que Dieu donne, et qui presque toujours éloignent de Dieu; sources de perdition, si Dieu, qui en est l'auteur, n'en est la fin, et n'en règle

[1] Thren. 3. 44. — [2] Ps. 88. 39. — [3] Jerem. 9. 23.

l'usage ; si vous connoître et vous aimer, ô mon Dieu ! ne donne le prix à tout le reste.

Nous touchons enfin au moment où le prince de Conti goûta ces grandes vérités. Moment heureux pour lui ! terrible pour la France, qui le pleure ; pour les siens, qui semblent le rappeler par leurs cris du fond de ce tombeau ; pour une princesse désolée, qui le redemande ; pour ses amis, qui le perdent (si on doit compter pour perdu celui que Dieu a sauvé). Et que me reste-t-il ici, après que ses talents glorieux l'ont conduit presque sur le trône, que de vous montrer l'usage qu'il en a fait pour le ciel ?

De longues infirmités lui montroient de loin le jour du Seigneur, et nous préparoient à sa perte. Mais les ressources de l'âge, le succès des remèdes, ou plutôt nos désirs, rassuroient nos frayeurs. Vaines espérances des hommes ! les moments de Dieu ne sont jamais les nôtres : le coup est frappé ; la mort, que nous croyions encore loin, paroît à la porte, et la lumière d'Israël est sur le point de s'éteindre.

Quelle consternation répandue dans le public avec cette triste nouvelle ! Personne ne s'en fie au bruit commun ; on veut voir de ses yeux et entendre de ses oreilles ; tout vient en foule s'en instruire, et tout le publie par sa douleur ; le peuple lui-même, qui d'ordinaire ne sent que ses propres pertes, est sensible à celle qui nous menace. Que

d'offrandes portées aux pieds des autels pour demander le retour d'une santé si précieuse! Chacun croit aller donner en secret cette pieuse consolation à sa douleur; et il trouve dans le temple ses larmes et ses oblations, mêlées avec les larmes et les oblations publiques.

Vous parûtes, grand Dieu! vous laisser fléchir à nos vœux. La mort s'éloigna; nos craintes se changèrent en espérances. Mais vos ordres ne changent point : cette lueur passagère qui nous montroit la vie tourne tout d'un coup vers le tombeau; vos desseins éternels s'accomplissent, et le coup suspendu ne trompe notre espoir que pour nous faire encore mieux sentir la douleur de sa perte.

Qu'attendez-vous ici, Messieurs, de ce héros, de ce sage, de ce grand esprit? Une pénitence où se trouvent tous ces caractères; constante, sage, éclairée : les mêmes voies qui l'avoient conduit à la gloire le conduisent au salut.

Il est vrai, ce héros ne regarde pas la mort d'un œil fier et tranquille. Car, ô mon Dieu! le vase de terre peut-il encore s'enorgueillir sous la main toute-puissante qui va tomber sur lui et le briser? Et qu'est-ce que l'intrépidité de l'homme à la mort? qu'une lâcheté de désespoir, qui, n'ayant pas la force de porter la crainte de vos jugements, trouve plus aisé de les mépriser; et, n'osant espérer le salut, se fait un honneur affreux de se perdre?

Le prince de Conti laisse paroître, comme le roi Ézéchias, quand on vient lui annoncer de la part de Dieu, *Vous mourrez*, ces sentiments de trouble et de crainte, que tout homme doit à la nature et à la vérité, et tout chrétien à la foi des jugements à venir. Il ne veut ni imposer aux autres, ni s'en imposer à soi-même, ni se prêter une fausse vertu, ni se déguiser ses propres misères.

Mais attendez. La foi opère la crainte; et la crainte opère l'amour, la résignation et le salut. Dieu prend la place de l'homme dans son cœur; et qu'on est grand quand on l'est avec Dieu!

Dès ce moment, son œil fixé dans l'éternité ne la perd plus de vue. Le monde s'évanouit. Ce monde, qui aux yeux des passions est tout, n'est plus rien aux yeux de la foi. Nul regret à la vie, hors l'usage peu chrétien qu'il en a pu faire; nul retour vers l'Égypte, hors le souvenir des miséricordes du Seigneur qui l'ont délivré de son joug. Environné de ministres saints, il marche, comme le tabernacle d'Israël, d'un pas majestueux vers la terre de promesse; et la manne sacrée et le pain des anges qu'il a reçu (mais avec quelle élévation de foi! quelle tendresse de piété!), il le porte au dedans de lui, et y trouve toute sa consolation et toute sa force.

Au milieu des douleurs les plus aiguës, le corps exténué, et qui dépérit à chaque instant par la

violence des maux et des remèdes; il refuse même à ses souffrances ces plaintes innocentes qui semblent les soulager. Et ce n'est pas ici une constance de philosophe, une ostentation, plutôt qu'une vertu; il ne donne rien aux spectateurs, vous l'avez vu; tout est pour Dieu; toujours dans le vrai; effrayé quand il faut; constant quand Dieu le demande : c'est la force de la foi; c'est la patience des saints; c'est l'humiliation de la pénitence. Et c'est ainsi, ô mon Dieu! que ceux qui espèrent en vous changent de valeur et de force : *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem.* [1]

Voilà le héros que forme la grâce : voici le sage. Il appelle au secours de sa foiblesse la dernière force du chrétien, la grâce de l'onction sainte. On n'a pas besoin de ces timides ménagements qui semblent ne proposer au mourant les remèdes de la foi que comme le désespoir de ses maux, et, de peur de lui rapprocher les horreurs de la mort, n'osent lui montrer les secours de l'immortalité et les sources d'une vie meilleure. Le sang de l'Agneau, qui coule par ces canaux sacrés, loin de l'effrayer, fait sa plus ferme espérance : il plonge avec une foi vive les plaies de son cœur dans ce bain vivifiant. Vous le laverez, Seigneur : *Et vous renouvellerez sa jeunesse comme celle de l'aigle.* [2]

[1] Is. 40. 31. — [2] Ps. 102. 5.

Les devoirs de la piété remplis, il n'oublie pas ceux de l'amitié, de la reconnoissance et de la nature. Il donne à ses amis les dernières marques de sa confiance et de sa tendresse ; il parle en père à des domestiques qu'il a toujours aimés comme ses enfants ; il charge un prince pieux et illustre de porter aux pieds du roi les sentiments de respect, d'attachement, de fidélité dans lesquels il a toujours vécu ; enfin le prince son fils est appelé.

« Mon fils, lui dit-il, je voudrois vous avoir donné » de meilleurs exemples ; et j'espère que si Dieu » m'avoit conservé la vie je vous en aurois donné. » Souvenez-vous toujours qu'il faut servir Dieu, lui » être fidèle et au roi, et vivre en honnête homme » et en bon chrétien, pour attirer les bénédictions » du ciel. »

Puissent ces dernières instructions ne s'effacer jamais de votre cœur, Prince, la seule espérance de votre auguste nom ! et former en vous, avec les qualités héroïques d'un père, dont la vie a illustré notre siècle, les sentiments et les vertus qui ont sanctifié sa mort.

Enfin tous les soins, toutes les créatures s'éloignent : il demeure seul avec Dieu. Et c'est ici où toutes ses lumières se réunissent ; où sa grande âme se dégage de plus en plus des sens ; où la majesté de Dieu, qui est proche et qui paroît, l'éclaire, la remplit, l'élève au-dessus d'elle-même.

La voie des justes est comme une lumière qui va toujours croissant jusqu'au jour parfait de l'éternité.[1] Ce n'est plus la foi qui souffre avec résignation ; c'est l'amour qui aime à souffrir. « Seigneur, dit-» il sans cesse au milieu de ses douleurs, appesan-» tissez votre main, redoublez vos coups, brisez-» moi, brûlez, coupez, détruisez ce corps de péché ; » je le livre à votre justice ; réservez vos miséricordes » pour mon âme : perdez-moi dans le temps, et me » sauvez dans l'éternité. »

Ce n'est plus la terreur des jugements de Dieu qui le saisit et qui le trouble ; c'est l'excès de sa charité pour les hommes qui le calme et qui le console. Et lorsque le ministre sage et éclairé, qui étudie les opérations de la grâce dans son âme, lui renouvelle ce sentiment par les paroles de l'Apôtre, *Dieu qui est riche en miséricorde, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ, ressuscités avec lui, et fait asseoir dans le ciel,*[2] sa bouche mourante peut à peine suffire au transport de sa foi et de sa religion : *Voilà*, s'écrie-t-il, *le fondement de toutes nos espérances !*

Un moment après, profondément touché de l'oubli de Dieu, dans lequel vivent presque tous les hommes, et se tournant vers le ministre sacré : « Si » l'on pouvoit comprendre, ajoute-t-il, l'état où

[1] Prov. 4. 18. — [2] Ephes. 2, 4, 5, 6.

»l'on se trouve dans ces derniers moments, on ver»roit bien qu'il n'y a de ressource pour l'homme »que dans la religion.»

A ces mots, la langue se refuse à la foi qui l'anime ; les forces manquent, la parole cesse ; mais son cœur parle toujours à Dieu, mais son âme, plus pure et plus libre à mesure que le corps terrestre qui l'appesantit se dissout, l'invoque, l'appelle, le supplie, l'adore, le loue, le possède déjà, et ne meurt que pour aller vivre éternellement avec lui. Grand Dieu, sera-t-elle frustrée de son désir? Vous refuserez-vous à la brebis qui revient, vous qui courez après celle qui s'égare? Tant de dons et de lumières, dont vous aviez orné cette grande âme, n'iront-elles pas se réunir à leur source? tant de larmes versées sur ces chères cendres n'achèveront-elles pas de les purifier? Les gémissements de sa foi et de sa pénitence seront-ils montés en vain devant votre trône? Le sang de l'Agneau qui crie vers vous, et qui coule sur l'autel par les mains d'un pontife fidèle,[1] ne se fera-t-il pas entendre? ne vous solliciterez-vous pas vous-même en sa faveur? Vous le sauverez, grand Dieu! vos promesses s'accompliront, et son espérance ne sera pas confondue.

Écoutez, grands, et instruisez-vous. Tout ce que le monde a le plus admiré, les victoires, les talents,

[1] M. de la Berchère, archevêque de Narbonne.

le nom, la sagesse, les lumières; qu'on le trouve vain et frivole au lit de la mort! que la vie la plus glorieuse devant les hommes, la plus remplie de grands événements, paroît alors vide sans Dieu, et digne d'un éternel oubli! qu'on découvre de folie dans la sagesse qui ne nous a pas conduits au salut! qu'on méprise les lumières et les connoissances qui n'ont pas donné la science des saints! Dieu paroît tout alors, et l'homme sans Dieu ne paroît plus rien : il ne tient à l'éternité que par lui, par la foi, par la grâce. Le rang, les conquêtes, la réputation, les talents, les titres, ne lient qu'au temps, à un nuage qui se dissipe, au fleuve qui court rapidement se perdre dans l'abîme éternel. Son nom peut passer dans les histoires : on peut graver ses actions sur le marbre et sur l'airain. *Les noms de ceux qui vous oublient, ô mon Dieu, ne sont écrits que sur la poussière;* un souffle léger va les effacer : *Recedentes a te in terra scribentur.*[1]

L'immortalité n'est que pour le juste : les noms seuls écrits dans le livre de vie ne périront pas. Tout ce qui ne tient qu'au monde passera avec le monde : vous seul, ô mon Dieu, demeurerez toujours. Heureux donc l'homme qui ne s'attache qu'à vous seul, qui n'aime que ce qu'il doit toujours aimer, qui ne veut jouir que de ce qu'il peut toujours posséder, qui ne s'appuie que sur ce qui ne

[1] Jerem. 17. 13.

peut manquer, *qui n'a pas reçu son âme en vain*,[1] qui ne vit pas au hasard, et qui, des jours de sa vie mortelle, se forme insensiblement le jour de l'éternité.

Ainsi soit-il.

[1] Ps. 23. 4.

ORAISON FUNÈBRE

DE

MONSEIGNEUR, LOUIS,

DAUPHIN,

PRONONCÉE DANS LA SAINTE CHAPELLE DE PARIS.

Erunt accepta opera mea...... et ero dignus sedium Patris mei.

Je plairai à votre peuple par la douceur de ma conduite, et je serai digne du trône de mon Père. Sap. 9. 12.

AINSI jugeoient les grands et le peuple ; ainsi espéroient-ils de très-haut, très-puissant et très-excellent prince, Monseigneur, Louis, dauphin. Nos jugements étoient justes : ce n'étoit ni l'intérêt, ni l'adulation, ni la crainte ; c'est l'amour qui les avoit formés. Nos espérances étoient bien fondées : le présent nous répondoit de l'avenir ; et tout ce que nous avions vu d'humain et de bienfaisant dans

sa vie privée nous faisoit par avance l'histoire de son règne.

Mais, ô Dieu, vous nous l'aviez donné, et vous nous l'avez ôté; vous l'aviez accordé à nos vœux, vous le refusez à nos crimes; vous l'aviez formé pour le bonheur de la France, vous le retirez pour nous punir. *Vous emportez comme un tourbillon ce qui nous étoit si cher : sa vie a passé comme un nuage ;*[1] et sa mort confond nos jugements, renverse nos espérances; mais changera-t-elle notre cœur?

Quels fléaux réservés dans les trésors de sa colère, pour instruire et châtier les hommes, Dieu peut-il donc encore faire tomber sur son peuple? *Nous attendions la paix :*[2] le roi sacrifioit sa gloire, ses intérêts, sa tendresse à nos désirs; *il étoit pacifique avec ceux qui haïssoient la paix :*[3] elle s'éloigne encore de nous; *et voilà encore la fureur de la guerre.* Nos champs ont gémi dans une longue stérilité: la maladie et la mort ont répandu le deuil dans nos villes; nous avons vu tomber les cèdres mêmes du Liban. Trois princes du sang royal,[4] dans l'intervalle presque d'une année, ont été enlevés à la France qui les pleure encore, à leurs augustes enfants, à leurs épouses désolées; et, en rendant des devoirs lugubres et religieux à leur mémoire, nous

[1] Job. 30. 15. — [2] Jerem. 14. 19. — [3] Ps. 119. 7. — [4] M. le Prince, M. le prince de Conti, M. le Duc.

vous avons annoncé les jugements du Seigneur et la vanité des choses humaines. Enfin, le fils et l'héritier lui-même vient d'être frappé. Les châtiments de Dieu vont en augmentant comme nos crimes. Mes Frères, quand arrêterons-nous donc son bras levé sur nous?

Le peuple infidèle s'enorgueillit au milieu de ses succès :[1] il chante des chants de joie et de victoire; et la France, la portion la plus pure de l'Église, la région de la vérité et de la lumière, une nation choisie, et dont le roi, selon le cœur de Dieu, a ôté tous les hauts lieux et tous les autels étrangers; la France gémit, son prince lui est enlevé, et le Seigneur semble avoir oublié ses anciennes miséricordes.

Qu'avons-nous donc fait? et comment cette désolation est-elle arrivée en Israël? Nous avons abandonné le Seigneur, et il nous a affligés. Nous ne sommes pas retournés à lui dans notre affliction, et le prince a été ôté du milieu du peuple. Dieu nous frappera-t-il donc toujours en vain? Ses coups portent à faux, si, en nous affligeant, ils ne nous corrigent pas. Et que nous prépare-t-il, si ce dernier malheur est encore pour nous une leçon inutile?

Viendrons-nous toujours dans ces pompes lugubres, avec le langage de la douleur, n'attendre, comme ces enfants de l'Évangile, de ceux qui nous

[1] Bataille d'Hochstet.

écoutent, que des larmes qui ne sont qu'un jeu et un amusement puéril ? Tournerons-nous en spectacle nos propres malheurs? et la leçon la plus terrible de la foi ne sera-t-elle jamais pour nous qu'une vaine cérémonie?

A la vue de ce tombeau, où toute la grandeur humaine est devenue cendre et poussière, nos jugements et nos espérances sur les choses d'ici-bas sont-elles encore les mêmes ?

La mort nous enlève un prince doux et bienfaisant; nous le jugions digne du trône des rois ses ancêtres, nous en espérions des jours tranquilles et fortunés : voilà le sujet de nos larmes. La mort confond nos jugements, nos espérances, et ne change point notre cœur : voilà le sujet de nos instructions.

Rendons-nous utile notre douleur; mêlons les réflexions de la foi avec les larmes de la nature et de la tendresse, et, en offrant les prières de l'Église et le sacrifice d'expiation pour ces cendres chères et augustes, détrompons-nous de l'erreur de nos jugements et de la vanité de nos espérances : c'est-à-dire, jugeons enfin que tout ce qui passe n'est rien, et ne trouvons digne de notre espérance que ce qui ne passe point.

PREMIÈRE PARTIE.

Les hommes parlent tous les jours sur le néant des choses humaines, le langage de la foi et de la vérité, et ils n'en suivent pas moins les voies de la vanité et du mensonge. Nous disons sans cesse que le monde n'est rien, et nous ne vivons que pour le monde. Sages seulement dans les discours, insensés dans les œuvres ; philosophes dans l'inutilité des conversations, peuple dans tout le cours de notre conduite ; toujours éloquents à décrier le monde, toujours plus vifs à l'aimer ; nous fléchissons le genou avec la multitude, devant l'idole que nous venions de fouler aux pieds, et à nos mépris succèdent bientôt de nouveaux hommages.

Ce qui paroît grand aux yeux du monde, est toujours grand pour nous ; ce qu'il appelle bonheur, est la seule félicité où notre cœur aspire ; ce qu'il vante, est la seule gloire qui nous touche. Ouvrons enfin les yeux, et que cette cérémonie de religion et de tristesse confonde la vanité de nos jugements, et nous rappelle de l'erreur des sens aux lumières de la foi.

Tout ce que le monde a de plus grand paroissoit rassemblé dans le prince que nous pleurons. Une naissance qui efface l'éclat de toutes les généalogies de l'univers ; un nom au-dessus de tous les

autres noms; un sang qui prend sa première source dans le trône, et qui coule sans interruption depuis tant de siècles, et par tant de souverains; une maison auguste, qui a vu naître toutes les autres, qui a donné naissance à nos histoires, qui compte parmi ses titres domestiques tous les monuments qui nous restent des règnes les plus éloignés, et qui seule demeurée depuis le commencement, au milieu du débris de tant de maisons souveraines qui ont péri, semble être, comme celle de Noé, la seule dépositaire de toute la gloire des siècles passés, et de la première alliance que le Seigneur fit avec nos pères : *Testamenta sæculi posita sunt apud illum*[1].

Tel était Louis, dauphin; l'enfant de tant de rois, l'héritier de la gloire de tant de siècles; ajoutez encore, le fils de Louis-le-Grand.

Les Pyrénées venaient de voir finir par un traité glorieux une guerre encore plus glorieuse à la nation : *Les montagnes avoient reçu la paix pour le peuple.*[2]

L'Espagne se consoloit de ses pertes, en donnant à Louis une princesse pieuse, qui venoit partager avec lui son trône et ses victoires. La France, sortie des troubles inséparables d'une longue minorité, voyoit croître avec le roi ses espérances et sa gloire. Nos troupes aguerries par nos propres dis-

[1] Eccli. 44. 19. — [2] Ps. 71. 3.



sensions; de grands généraux formés, et, en combattant même contre la patrie, devenus des chefs consommés pour la défendre; les finances rétablies par les soins d'un ministre habile; la licence changée en règle; les anciennes maximes, presque oubliées, rappelées à leur premier esprit; les arts déchus dans la foiblesse du gouvernement, reprenant avec lui leur éclat et leur vigueur; les lettres, que nos troubles et nos malheurs avoient comme bannies, rétablies en honneur pour publier nos victoires; ces hommes uniques, dont les ouvrages seront de tous les temps, et qui jusque-là n'avoient paru que successivement de siècle en siècle, ou de règne en règne parmi nous, devenus communs, et se pressant, pour ainsi dire, de naître tous à la fois sous un règne déjà si glorieux; l'état, comme le roi, dans une jeunesse vive et florissante.

Au milieu de tant de prospérités, le dauphin est donné à la France; l'objet des vœux publics, le gage du bonheur des peuples, l'espérance de la monarchie, le lien de la succession royale, l'enfant de la gloire et de la magnificence.

Nos succès croissent avec lui; ses jours ne sont plus comptés que par les victoires d'un père triomphant; chaque saison vient mettre aux pieds de son berceau royal des trophées et des dépouilles; les merveilles se multiplient; l'abondance embellit le dedans du royaume, tandis que la valeur en re-

cule les frontières ; la pompe des maisons royales répond à la grandeur du roi : de superbes édifices sortent en un instant, comme par enchantement, du sein de la terre ; l'ouvrage de plusieurs siècles devient l'ouvrage de quelques mois ; la stérilité des lieux se tourne en ornement ; et le roi, de retour de ses campagnes, après avoir vaincu ses ennemis, vient se délasser chez lui à vaincre encore la nature. Ce sont les bienfaits de Dieu que nous rappelons ; et si nous les eussions toujours regardés comme tels, peut-être en jouirions-nous encore.

Cependant sortoit de l'enfance l'héritier de tant de grandeur : un naturel heureux commençoit à se montrer ; les qualités héroïques du roi, la piété de la reine, formoient déjà ce mélange de douceur et de majesté qui fit toujours son caractère, et ces belles espérances qui n'attendoient plus que le secours des maîtres.

Mais quel soin que celui d'être chargé de former la jeunesse des souverains ; de jeter dans ces âmes destinées au trône les premières semences du bonheur des peuples et des empires ; de régler de bonne heure des passions qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité ; de prévenir des vices, ou d'inspirer des vertus, qui doivent être, pour ainsi dire, les vices et les vertus publiques ; de leur montrer la source de leur grandeur dans l'humanité ; de les accoutumer à laisser auprès d'eux à la vérité l'ac-

cès que l'adulation usurpe toujours sur elle; de leur faire sentir qu'ils sont grands, et de leur apprendre à l'oublier; de leur élever les sentiments, en leur adoucissant le cœur; de les porter à la gloire par la modération; de tourner à la piété des penchants à qui tout va préparer le poison du vice; en un mot, d'en former des maîtres et des pères, de grands rois et des rois chrétiens? Quel ouvrage! mais quels hommes la sagesse du roi ne choisit-elle pas pour le conduire?

L'un,[1] d'une vertu haute et austère; d'une probité au-dessus de nos mœurs; d'une vérité à l'épreuve de la cour; philosophe sans ostentation; chrétien sans foiblesse; courtisan sans passion; l'arbitre du bon goût et de la rigidité des bienséances; l'ennemi du faux; l'ami et le protecteur du mérite; le zélateur de la gloire de la nation; le censeur de la licence publique; enfin, un de ces hommes qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs, et qui seuls ne sont pas de notre siècle.

L'autre,[2] d'un génie vaste et heureux; d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre; l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles; un évêque au milieu de la cour; l'homme de tous les talents et de

[1] M. le duc de Montausier. — [2] M. Bossuet, évêque de Meaux.

toutes les sciences; le docteur de toutes les Églises; la terreur de toutes les sectes; le Père du dix-septième siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, dicté des canons, et présidé à Nicée et à Éphèse.

Deux hommes uniques chacun dans leur caractère, et qu'on auroit cru ne pouvoir plus être remplacés après leur mort, si ceux qui leur ont succédé [1] dans l'éducation du prince qui doit régner ne nous avoient appris que la France ne fait guère de pertes irréparables.

Voilà ce qui nous avoit paru si grand. Les termes manquoient à l'éloquence pour publier tant de merveilles; l'amour multiplioit les éloges; la politesse du siècle les rendoit dignes de passer à la dernière postérité; les étrangers venoient des îles les plus éloignées mêler ici avec nous leur admiration et leurs hommages. Et que sais-je, si, pour avoir étalé avec trop de complaisance à leurs yeux nos trésors et notre magnificence,[2] comme le roi des Juifs aux envoyés de Babylone, et trop vanté notre gloire, Dieu n'a pas permis qu'elle nous fût enfin, comme à eux, pour un peu de temps ôtée?

Mais du moins la triste cérémonie qui nous assemble dissipe le fantôme de grandeur qui nous

[1] M. le duc de Beauvilliers; M. de Fénélon, archevêque de Cambray. — [2] 4. Reg. 20.13.

abusoit. Tout ce qui doit passer ne peut être grand: ce n'est qu'une décoration de théâtre : la mort finit la scène et la représentation : chacun dépouille la pompe du personnage et la fiction des titres; et le souverain, comme l'esclave, est rendu à son néant et à sa première bassesse. Les dons de la grâce tout seuls ne périssent point avec nous : la mort leur assure une éternelle immutabilité; et dans ce moment, où toute la grandeur du monde se précipite dans le tombeau, s'évanouit et n'est plus, une vertu obscure qui nous lioit à Dieu sort éclatante de nos cendres, et mène le juste, comme en triomphe, dans le sein de l'éternité. Ceux qui vous craignent, ô mon Dieu, seront seuls grands, parce qu'ils le sont devant vous, et qu'ils lè seront toujours : *Qui autem timent te, magni èrunt apud te per omnia.*[1] Fausse idée de grandeur! vous ne vous soutenez que jusqu'à la mort; et vous avez pourtant toujours été, et vous serez jusqu'à la fin, l'illusion la plus séduisante de toute la vie humaine.

Peut-être le bonheur qui l'environne aura-t-il quelque chose de plus réel. Écoutons, mes Frères, et détrompons-nous. Si le monde pouvoit faire des heureux, le prince pour qui nous prions devoit l'être. La tendresse du roi pour lui croissoit avec le succès de son éducation : on voyoit ce monarque

[1] Judith, 16. 19.

si glorieux en partager lui-même les soins avec les grands hommes à qui elle étoit confiée. C'étoit David de retour de ses victoires, qui faisoit venir devant lui son fils Salomon, pour l'instruire des devoirs de la royauté, et des maximes de la vertu et de la sagesse. Les héros peuvent être des pères tendres; et rougir des sentiments de la nature et de l'humanité, comme d'une foiblesse, c'est se prêter une fausse grandeur, et montrer en même temps qu'on n'a pas la grandeur véritable.

Les années du prince s'avancent, et la tendresse du roi se change en amitié : ce fils si cher devient un ami fidèle. Monseigneur est associé aux secrets du gouvernement et au mystère des conseils; de ces conseils impénétrables, dont la sagesse et le secret faisoient alors la force et la sûreté de la monarchie, la terreur et l'admiration de toute l'Europe. Le roi décharge dans son sein le poids de ses pensées, et les soucis même de la prospérité et de la gloire ; la confiance prend la place de l'autorité paternelle; l'amitié augmente chaque jour par l'usage de la confiance; et Monseigneur devient le collègue de l'empire, plutôt que l'héritier de la couronne.

A tant de bonheur, que manquoit-il que d'assurer la succession dans la maison royale, et donner, par un mariage auguste, des princes à la France et de nouveaux appuis au trône? Une mai-

son, de tout temps alliée à la couronne, nous fournit une princesse féconde et spirituelle. Mais la Bavière ne se donnoit encore qu'à demi; elle nous préparoit de plus grands dons. Ces deux princes [1] croissoient pour nous. Vous les rendez, ô mon Dieu, à leurs peuples qui les demandent : le temps est venu ; et peut-être les conduisez-vous, par ces voies de dépouillement et d'oppression, à de plus grandes et de plus hautes destinées.

Quels furent nos chants de joie, quand, de ce mariage sacré, nous vîmes naître le premier prince[2] que nous admirons aujourd'hui! Nous lisions dans l'avenir : nous voyions de loin une jeunesse sainte, une religion éclairée, un cœur tendre pour Dieu et pour les peuples, un esprit pour les grandes choses; la piété d'un David; la sagesse et l'élévation d'un Salomon; la clémence et l'humanité d'un Josias; des lumières et des vertus. Et que nous sommes heureux de lui rendre cet hommage dans ce temple [3] ancien et auguste, le monument éternel de la piété de saint Louis, dont il nous rappelle si parfaitement tous les jours l'histoire et les exemples!

Quel don pour la France! Mais les dons de Dieu n'étoient pas encore épuisés. La fécondité continue dans la maison royale : Monseigneur devient le

[1] Les électeurs de Bavière et de Cologne retirés en France. — [2] Le duc de Bourgogne. — [3] La sainte Chapelle de Paris.

père de deux autres princes;[1] et ici s'ouvrent encore à nous de plus grands événements.

L'Espagne, de tout temps jalouse de notre gloire, et qui autrefois avoit voulu nous donner des maîtres, en vient chercher un parmi nous. Les prévoyances humaines échouent : les mesures d'une maison rivale se tournent contre elle : les desseins de Dieu s'accomplissent : la Castille devient le patrimoine d'un fils de France : les anciennes jalousies cessent: les deux nations se réunissent. Semblables à deux vaillants rivaux, lesquels après avoir long-temps combattu, et tout tenté pour se renverser sur la poussière, tirent des épreuves mêmes de valeur qu'ils ont faites l'un contre l'autre, le lien d'estime et d'amitié qui les unit, et qui emploient les mêmes armes dont ils avoient voulu se percer à se prêter une défense commune.

Mais que vois-je ici? L'enfer se déchaîne; les temps de paix sont abrégés; les jours mauvais recommencent; le bonheur de la France arme tous les peuples contre elle; les deux couronnes réunies dans la même maison répandent la discorde et la fureur dans toute l'Europe. Les rois des environs, alarmés des merveilles que le Seigneur vient d'opérer en faveur d'Israël, s'entre-disent, comme autrefois les rois de Chanaan : Ce peuple va dévorer tous les peuples, et engloutir tous les pays d'alentour :

[1] Le duc d'Anjou et le duc de Berry.

Delebit hic populus omnes qui in nostris finibus commorantur.[1] Ils ne voient pas que notre entrée est pacifique, et que nous ne voulons que nous mettre en possession de la terre que le Seigneur a promise à nos pères. Cependant une guerre cruelle s'allume: les nations conjurées fondent sur nous : Dieu semble même abandonner son peuple : il semble oublier que l'union des deux monarchies est son ouvrage. Nous aurions attribué nos succès à notre puissance : il nous affoiblit ; mais c'est pour devenir lui seul notre bouclier et notre victoire. Les intérêts et les passions humaines ne prévaudront pas contre les desseins de Dieu. Le sang de Blanche de Castille demeurera sur le trône : le sceptre ne sera point ôté de la maison de Juda : Dieu, qui fait les rois, saura les protéger. Nos prospérités et l'orgueil qui les accompagne l'avoient peut-être éloigné de nous ; il faut que nos malheurs le rapprochent.

Déjà le jour arrive : Dieu sort du nuage où il s'étoit caché ; et je le vois qui recommence à se montrer à nous. Les succès sont rendus au bon droit : l'Aragon nous venge du Brabant : le chef de la ligue est frappé, et il n'est plus.[2] Ne chantons pas des chants d'allégresse sur son tombeau, nous qui pleurons une perte semblable. Le deuil

[1] Num. 22. 4. — [2] Mort de l'empereur Joseph, arrivée en même temps que celle de Monseigneur.

de nos ennemis ne sera jamais pour nous un jour de fête et de victoire. La religion ne sait pas se réjouir de la mort d'un souverain fidèle. Si la France perd un ennemi, l'Église perd toujours un César. Nous souhaitons seulement des jours plus heureux pour les peuples ; nous demandons la paix plutôt que la victoire.

Descendez donc, fille du ciel! don du Très-Haut ! Que les deux princes que l'Église vient de perdre, réunis dans le sein de Dieu, et ayant dépouillé avec le corps terrestre les intérêts et les animosités de la terre, vous obtiennent à leurs peuples ! Qu'ils soient devant Dieu les ministres et les négociateurs d'une paix qui n'a pu être jusqu'ici l'ouvrage des hommes! Que le traité soit conclu dans les tabernacles éternels en présence des anges tutélaires des nations, et apporté par eux sur la terre! Que la mort des deux princes, qui finit tout pour eux, finisse aussi nos dissensions et nos troubles ! Que la colère de Dieu accepte ces deux illustres victimes ! Que leurs cendres sacrées, mêlées ensemble, soient répandues sur les deux peuples en signe d'alliance ; et qu'un malheur commun devienne la source d'une joie commune! Mais ces vœux ont échappé à la vivacité de nos désirs, et les désirs ne consultent pas toujours l'ordre des temps. Ne hâtons pas le triste spectacle de la mort du prince que nous pleurons, et rentrons dans notre sujet.

Que paroissoit-il manquer au bonheur d'un père tendre comme Monseigneur, si le bonheur étoit donné sur la terre? L'amitié du roi, l'amour des peuples, les plus grandes espérances du prince son fils, que la loi du royaume et l'ordre de la naissance, mais plus encore, qu'une prédilection singulière de Dieu sur la France nous destine : le prince son second fils sur le trône d'Espagne, et maître de la plus vaste monarchie de l'Europe; son autorité affermie contre les efforts d'un concurrent, par un successeur [1] que Dieu donne à sa couronne, et par la fidélité inouïe de ses peuples.

Princes heureux devant les hommes! Mais qu'est aux yeux de la foi le bonheur humain? que dure-t-il? et, dans sa courte durée, combien traîne-t-il avec lui de fiel et d'amertume? Quel privilége ont ici les princes au-dessus du peuple? tout ce qui les environne les rend-il heureux? Hélas! tout ce qui est hors de nous ne sauroit jamais faire un bonheur pour nous. Les plaisirs occupent les dehors; le dedans est toujours vide. Tout paroît joie pour les grands, et tout se tourne en ennui pour eux. Plus les plaisirs se multiplient, plus ils s'usent. Ce n'est pas être heureux que de n'avoir plus rien à désirer, c'est perdre le plaisir de l'erreur; et le plaisir n'est que dans l'erreur, qui l'attend et qui le désire. La grandeur elle-même est un poids qui lasse. Les

[1] Naissance du prince des Asturies.

chagrins montent sur le trône, et vont s'asseoir à côté du souverain : la félicité les rend plus amers. Le monde étale des prospérités ; le monde ne fait point d'heureux. Les grands nous montrent le bonheur, et ils ne l'ont pas. Quel est donc l'homme heureux sur la terre? C'est l'homme qui craint le Seigneur ; c'est le juste qui n'est pas de ce monde ; c'est un cœur qui ne tient qu'à Dieu, et à qui la mort n'ôte rien que l'embarras du corps terrestre qui l'éloignoit de Dieu.

Tournez-vous encore d'un autre côté, dit le sage ; la gloire même des hommes, cette idole à qui le monde a de tout temps dressé des autels, n'est encore que vanité.

Elle ne manque point, cette gloire, au prince que nous regrettons Une trève, long-temps désirée alors de nos ennemis, venoit de désarmer toute l'Europe. Le roi, au milieu de ses succès, avoit préféré le bonheur des peuples à des victoires, qui sont toujours *le prix du sang et le péril des âmes :* quand du fond de la Hollande sort un nouveau vase[1] de la colère du Seigneur, destiné de Dieu pour détrôner les plus saints rois, et être l'instrument de ses vengeances sur les royaumes et sur les peuples : un prince profond dans ses vues ; habile à former des ligues et à réunir les esprits ; plus heureux à

[1] Le prince d'Orange.

exciter les guerres qu'à combattre ; plus à craindre encore dans le secret du cabinet qu'à la tête des armées : un ennemi que la haine du nom françois avoit rendu capable d'imaginer de grandes choses et de les exécuter ; un de ces génies qui semblent être nés pour mouvoir à leur gré les peuples et les souverains ; un grand homme, s'il n'avoit jamais voulu être roi.

Il parcourt en secret toutes les cours d'Allemagne : il réunit toute l'Europe en faveur de son usurpation. Le roi demeure seul défenseur des droits sacrés de la royauté : la cause de tous les souverains protégée arme tous les souverains contre lui. L'orage est prêt à fondre sur nous : le roi le prévient : déjà Monseigneur, à la tête d'une armée triomphante, marche vers le Rhin. C'étoit alors la destinée de la France, de prévenir par nos conquêtes les mesures et les projets mêmes des ennemis. Philisbourg, le rempart de l'Allemagne, est le prix des premières armes du fils de Louis. Le Rhin, encore effrayé du fameux passage du roi, reconnoît dans le fils la gloire et la valeur rapide du père. Manheim, Frankendal, et tant d'autres places, suivent la destinée de Philisbourg. Le jeune prince ne trouve rien qui l'arrête : il soutient par son intrépidité le courage des troupes accoutumées à vaincre : il leur rend tout possible par son humanité et par ses largesses : il ne connoît pas le péril :

il veut tout voir de ses yeux, et tout animer par ses ordres; et nous en ferions ici honneur à sa mémoire, si la valeur étoit un éloge pour les descendants de Charlemagne et de saint Louis.

Vous ne l'avez pas oublié. Nos succès firent éclater partout la guerre déjà rallumée dans les cœurs; le feu qui couvoit s'embrase et se répand partout. La Flandre étoit alors le théâtre de notre gloire. Le maréchal de Luxembourg nous consoloit tous les jours, par des victoires réitérées, de la perte des Condé et des Turenne. Monseigneur y vole : l'armée sous ses ordres déconcerte, par une marche inouïe, les desseins des ennemis : nos troupes, comme celles que vit le serviteur du Prophète,[1] se trouvent, par un soudain enchantement, de Vignamont sur les bords de l'Escaut. Notre présence glace les alliés; et si leurs ruses les dérobent au combat, elles ne dérobent pas à Monseigneur la gloire de l'avoir cherché. C'est avoir vaincu l'ennemi que de lui avoir fait craindre de combattre contre nous.

Mais laissons au monde à louer ces faits : c'est à nous à vous instruire. Les succès éclatants font parmi nous les grands hommes; mais les grands hommes sont bien petits au tribunal redoutable, si leurs succès font tout leur mérite. Au fond, il n'est de gloire réelle que celle qui nous suit devant Dieu. Hélas! que sont les héros au lit de la mort,

[1] 4. Reg. 6. 17.

si toutes leurs vertus se bornent à leurs victoires ? Leur vie est pleine de grands événements qui passeront dans nos histoires, et vide de ces œuvres qui seules seront écrites dans le livre de vie. Ils ont vécu pour la postérité ; ont-ils vécu pour l'éternité ? Ils ont rempli la terre du bruit de leur nom ; et le Seigneur ne les connoît pas, *parce qu'il ne connoît que ceux qui lui appartiennent.*[1] Ils ont remporté des victoires ; mais Dieu ne compte que les victoires de la foi, et celles que le juste remporte sur lui-même. On a vanté leurs succès et leur valeur héroïque ; et souvent leurs succès ont été des crimes ; et peut-être l'injustice seule en a fait des héros. On leur a dressé des statues et des monuments superbes ; mais ce ne sont là que les monuments de la vanité : ils périront avec elle. *Vous les briserez, ô mon Dieu, dans votre cité éternelle*, et la ressemblance seule de Jésus-Christ crucifié ornera les portiques de la sainte Jérusalem : *In civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges.*[2] En un mot, ils ont été les hommes du siècle présent ; seront-ils les hommes du siècle à venir ? L'histoire des conquérants sera effacée : l'histoire des justes, écrite en caractères immortels, subsistera dans l'éternité. Les passions, qui forment les guerres et les héros, seront détruites avec le monde ; les vertus, qui font les saints, ne périront jamais.

[1] 2. Tim. 2. 19. — [2] Ps. 72. 20.

Cherchons la gloire qui vient de Dieu, mes Frères. Ne nous refusons pas à la patrie : la religion n'autorise pas la paresse; mais elle ne couronne que les vertus. Combattons les ennemis de l'état; mais souvenons-nous que la foi nous montre des ennemis encore plus à craindre. Regardons le monde, avec toute sa gloire, comme nous le verrons à la mort, et comme l'a vu sans doute dans ce moment le prince que nous pleurons. Étudions sur ce tombeau la terreur de la puissance et de la majesté de Dieu, et le néant de toutes les choses humaines, et que la mort d'un prince, que la naissance avoit fait si grand, et que son caractère de bonté avoit rendu si aimable, après avoir corrigé l'erreur de nos jugements, confonde encore la vanité de nos espérances.

DEUXIÈME PARTIE.

Si le monde n'attachoit les hommes que par le bonheur de leur condition présente, comme il ne fait point d'heureux, il ne feroit point d'adorateurs : l'avenir qu'il nous montre toujours, est sa grande ressource et sa séduction la plus inévitable; il nous lie par ses espérances, ne pouvant nous satisfaire par ses dons, et l'erreur de ses promesses nous endort toujours sur le néant de tous ses bienfaits. Achevons de nous instruire.

Les fruits de la lumière, dit l'Apôtre, *sont la bonté, la justice, la vérité;*[1] et ces fruits lumineux ne brillèrent dans le prince que nous regrettons que pour nous détromper aujourd'hui de la vanité de nos espérances, en justifiant l'excès de notre douleur et de nos regrets.

Le plus grand éloge d'un prince, c'est d'être bon; et les seules louanges que le cœur donne sont celles que la bonté s'attire. La valeur toute seule ne fait que la gloire du souverain, la bonté fait le bonheur de ses peuples; les victoires ne lui valent que des hommages, la bonté lui gagne les cœurs; c'est pour lui qu'il est conquérant, c'est pour nous qu'il est bon; et la gloire des armes ne va pas loin, dit l'Esprit de Dieu, si l'amour des peuples ne la rend immortelle.

Ici le deuil de la France se renouvelle; la plaie se rouvre; l'image de Monseigneur reparoît; les larmes publiques recommencent; et il est malaisé de rappeler tout ce que nous avons perdu, sans aigrir et renouveler toute la douleur de notre perte. La bonté n'étoit pas seulement une de ses vertus; c'étoit son fonds, c'étoit lui-même. *Elle étoit née avec lui*, comme parle Job, *et sortie avec lui du sein de sa mère.*[2]

Une bonté toujours accessible. Il faut étudier les moments favorables pour aborder les grands; et le

[1] Ephes. 5. 9. — [2] Job, 31. 18.

choix des temps et des occasions est la grande science du courtisan. Ici, tous les temps étoient les mêmes, et l'habileté du courtisan ne trouvoit pas plus d'accès et d'affabilité que la simplicité du peuple ou l'ignorance du citoyen. On ne sentoit point en l'approchant ces inquiétudes secrètes que forme le succès douteux de l'accueil : la bonté se montroit d'abord avant la majesté ; on cherchoit le maître dans la douceur du particulier, ou plutôt, à sa douceur, on sentoit d'abord qu'il étoit digne d'être le maître ; le cœur lui donnoit à l'instant des titres de souveraineté plus glorieux que ceux que donne la naissance : c'est l'amour qui fait les rois ; la naissance ne donne que les couronnes, c'est l'amour qui forme les sujets.

Une bonté sensible à l'amour des peuples pour lui. Les princes ne savent pas toujours goûter le plaisir d'être aimés : ils n'estiment pas assez les hommes pour être touchés de leur amitié ; ils ne connoissent pas assez le prix des cœurs, et le long usage des adulations les rend insensibles à la véritable tendresse.

Monseigneur aimoit les peuples, et il aimoit d'en être aimé. Quelle joie quand, venant se montrer au milieu de cette ville régnante, il voyoit tous les cœurs voler après lui, la tendresse publique se ranimer, le peuple oublier ses misères, et ne plus sentir que le plaisir de voir un si bon maître !

Rappelez ce moment terrible où le Seigneur menaça, pour la première fois, la vie de ce bon prince. Hélas! il nous montroit de loin notre malheur. L'amour ose tout. Le peuple, oui, le peuple le plus bas et le plus obscur, court aux pieds du trône, et les portes augustes de la gloire et de la majesté s'ouvrent à l'amour : c'est un titre qui donne toujours le droit d'aborder un bon prince. Monseigneur se laisse voir :[1] cette foule obscure approche du lit de sa douleur; il ne paroît rendu à la vie que pour se rendre à son peuple; il respecte, dans ces démonstrations populaires, l'amour de la nation; il croit qu'un prince, quelque grand qu'il puisse être, est toujours honoré d'être aimé, et essuie, en se montrant, des larmes toujours plus sincères dans le peuple, parce qu'il ne sait pas emprunter la douleur, et qu'il ne regrette que ce qu'il aime.

Prince digne d'une nation dont le caractère perpétuel a toujours été d'aimer ses maîtres, qui compte un seul de leurs regards comme un bienfait, et qui, dans le temps même de ses misères les plus tristes, n'a qu'à lever les yeux vers le souverain pour ne plus sentir la douleur de ses plaies, et oublier à l'instant ses malheurs et ses peines.

[1] Les halles de Paris députent six des principales harengères, qui viennent à Versailles féliciter Monseigneur sur sa convalescence, et il veut qu'elles s'approchent de son lit.

Une bonté sage et éclairée. La bonté des princes autorise souvent la malice des délateurs.[1] Les meilleurs rois, disoit autrefois Assuérus, jugeant des autres par eux-mêmes, sont moins en garde contre les artifices des méchants.

Les cours surtout sont pleines de délations et de mauvais offices : c'est là où toutes les passions se réunissent, ce semble, pour s'entre-choquer et se détruire ; les haines et les amitiés y changent sans cesse avec les intérêts ; il n'y a de constant et de perpétuel que le désir de se nuire ; les liens mêmes du sang se dénouent, s'ils ne sont resserrés par des intérêts communs. *L'ami*, comme parle Jérémie, *marche frauduleusement sur son ami, et le frère supplante le frère.*[2] Il semble qu'on soit convenu que la bonne foi ne seroit pas une vertu, et que l'amitié ne seroit plus qu'une bienséance ; l'art de tendre des piéges n'y déshonore que par le mauvais succès ; enfin la vertu elle-même, souvent fausse, y devient plus à craindre que le vice. La religion y fournit souvent les apparences qui cachent les embûches qu'on nous tend : l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réserver plus sûrement son cœur à l'amertume de la jalousie et au désir insatiable de la fortune ; et, comme dans ce temple de Babylone dont il est parlé dans Daniel, en public tout paroît pour la divinité, en

[1] Esth. 16. 6. — [2] Jerem. 9. 4.

secret, et par des voies souterraines, on reprend tout pour soi-même.[1]

Monseigneur étoit bon; mais il falloit l'être pour avoir accès auprès de lui. Ses oreilles étoient fermées à la malignité des délations et des impostures; le détracteur secret ne trouvoit en lui qu'un silence d'indignation et de sévérité. La langue empoisonnée, loin de lui souffler le venin, s'infectoit toute seule elle-même; la malice retomboit toujours sur l'homme méchant. On se perdoit en voulant perdre l'innocent; on se préparoit à soi-même la peine et l'ignominie qu'on lui avoit destinée. Il bannissoit de son cœur ces ennemis publics de la société, qu'il faudroit bannir du milieu des hommes, convaincu, comme il le disoit souvent, que les méchants ne décrient pas leurs semblables, et que l'imposture ne s'en prend jamais qu'à la vertu.

Enfin, une bonté universelle. Bon pour ses amis: capable d'attachement et de tendresse, aimant toujours ce qu'il avoit une fois aimé, ne connoissant pas ces inégalités toujours attachées à l'amitié des princes, et n'usant pas du privilége des grands, qui est de n'aimer rien ou de n'aimer pas longtemps. Bon père: partageant avec les princes ses enfants la douceur et l'innocence de ses plaisirs, ne leur montrant son autorité que dans sa tendresse; sensible à leur gloire, plus sensible encore, ce sem-

[1] Dan. 14. 12.

ble, à leur amitié ; aimant à vivre au milieu d'eux, et ne leur faisant sentir d'autre contrainte que celle que donne la joie de vivre avec ce qu'on aime.

Bon maître. Jamais de ces moments d'humeur si ordinaires à ceux que rien n'oblige à se contraindre : plus on le voyoit de près, plus on sentoit qu'il étoit bon ; ce n'étoit plus un maître, c'étoit un ami ; entrant dans tous les besoins des siens, croyant qu'un prince n'est jamais plus grand que lorsque c'est la bonté qui l'abaisse, voulant que tout le monde fût heureux avec lui, persuadé que les princes ne sont nés que pour le bonheur des autres hommes, et ne comptant pas que ce fût être heureux que de l'être seul.

Grand Dieu, quelles espérances nous montriez-vous ! L'amour des peuples ne rend pas immortel, puisque sa course a été si rapide et si précipitée ; mais la mort des bons princes est toujours le châtiment le plus rigoureux dont vous punissiez la malice des hommes.

Ainsi sommes-nous séduits par nos espérances, mes Frères. La nation espéroit tout d'un si bon prince : plusieurs de ceux qui m'écoutent fondoient sur sa bonté et sur son amitié des vues sûres et particulières d'élévation et de fortune. Chacun se forme dans l'avenir un fantôme qui l'éblouit : le bonheur se montre toujours à nous de loin la mort de nos maîtres, ce grand spectacle :



où le monde et toute sa gloire fond à nos yeux, leur mort change seulement nos vues, sans changer notre cœur; chacun tente la fortune par de nouvelles voies; nous formons de nouveaux projets; nous nous faisons un nouveau plan de cour et de mesures; nous nous consolons de nos pertes par de nouvelles prétentions; nos projets échouent sans cesse, et nos espérances revivent de nos projets mêmes renversés : au milieu du débris de tout ce qui nous environne, nous nous sauvons encore dans l'avenir. Tout nous désabuse du monde, et rien ne nous rappelle à Dieu. Espérance d'élévation qui nous séduit; espérance de durée.

C'étoit la bénédiction promise à la piété filiale; et la justice renfermée dans l'accomplissement de ce devoir, ne fut pas moins le caractère constant de Monseigneur que la bonté : *In omni bonitate, et justitia.*[1]

Mais devons-nous faire ici un mérite à la mémoire de ce prince, de sa soumission tendre et respectueuse pour le roi? Quand la nature toute seule ne nous apprendroit pas à honorer nos pères, quand l'amour que nous leur devons ne couleroit pas dans nos veines avec le sang que nous avons reçu d'eux, quand ce respect ne seroit pas né avec nous, et formé, pour ainsi dire, avec notre cœur, quel père, quel roi, est ici offert à la tendresse et

[1] Ephes. 5. 9.

à la piété filiale de Monseigneur! un roi, la gloire et le modèle de tous les rois; un père, le plus tendre et le meilleur de tous les pères.

Mais les droits de la nature sont quelquefois plus foibles dans le cœur des enfants des grands que dans celui des autres hommes : ils regardent les sentiments du sang et de la nature comme le partage du peuple; l'ambition prend chez eux la place de la tendresse; leurs pères deviennent souvent leurs rivaux. Les histoires des siècles passés et du nôtre seront toujours souillées de ces tristes exemples; et David, ce père si tendre, ce roi si grand et si glorieux, ne laissa pas de trouver un Absalom.

Le respect perpétuel et sincère de Monseigneur pour le roi n'a peut-être point d'exemple, non-seulement dans l'histoire des princes, mais encore dans celle des hommes d'une destinée plus ordinaire. Plus l'âge l'approchoit du trône, plus sa soumission sembloit croître. Parvenu à des années qu'on regarde presque comme la vieillesse des rois, on ne l'a jamais vu se lasser un instant d'être sujet. Content de voir couler ses plus beaux jours aux pieds du trône, jamais ses désirs ne montèrent plus haut; et, né pour régner, il n'a jamais pensé qu'il dût vivre que pour obéir.

Réglant toujours ses volontés sur celles du roi; les prévenant dès qu'il avoit pu les connoître; formant ses goûts et ses désirs sur les siens; respec-

tant ses vues et ses destinations, et par-là, de peur de les gêner, réservé même à demander des grâces; apprenant aux sujets le respect qu'ils doivent aux choix et aux desseins de leurs maîtres; à ne pas entrer témérairement dans le sanctuaire des conseils et des secrets de la royauté; à ne pas s'élever au dedans d'eux-mêmes un tribunal d'indépendance et de vanité, devant lequel ils osent citer les rois de la terre; et à ne toucher aux mystères du trône, comme à ceux de l'autel, qu'avec une espèce de religion et de silence.

Les vues du roi sur Monseigneur lui paroissoient toujours le seul parti qu'il eût à prendre: volant à la tête des armées dès que ses ordres l'appeloient; reprenant à Meudon, avec la même soumission, la douceur et l'innocence d'une vie privée, dès que le bien de l'état le demandoit. Toujours entre les mains du roi, et toujours charmé d'y être.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événements; la vie des princes leur paroît vide et obscure, et ne les frappe plus dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat qui embellissent les histoires, et auxquelles souvent ils n'ont prêté que leur nom. Il nous faut du spectacle pour attirer nos regards. *Rendons notre nom immortel*, [1] disoient ces enfants de Noé, en laissant à nos neveux un monument éternel de notre vanité. Ce sont

[1] Gen. 11. 4.

presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes : les vices éclatants passent à la postérité; une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état est à peine connue de son siècle. Un prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat paroît n'avoir point vécu ; il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il n'a pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des états, qui renversent l'ordre des successions et de la nature, qui portent partout la misère, l'horreur, la confusion, et qui ne mènent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires et de conquérir des provinces ; et sans doute que les occasions seules en manquèrent à Monseigneur. Mais qu'il est grand, dit saint Ambroise, de n'avoir jamais été que ce qu'on devoit être! *Grande est aliquem intra se tranquillum esse et sibi convenire.*[1]

Non, mes Frères, la façon de penser de la plupart des hommes est là-dessus digne d'étonnement: il semble que nous n'aurons plus rien à dire dès que nous n'aurons plus à louer que des vertus utiles au bonheur des peuples et à la tranquillité des empires, et qu'il nous faut pour le succès de ces discours, ou des crimes éclatants à pallier, ou des talents pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Hommes frivoles! vous méritez

[1] S. Ambr. de vita Jacob.

d'avoir de tels maîtres, dès que vous êtes capables de les admirer.

Le talent le plus cher à Monseigneur fut un respect et une soumission constante et à l'épreuve de tout pour le roi. Et ne croyez pas que cette soumission lui coutât : ce n'étoit pas ici seulement une vertu de raison ; il ne donnoit rien aux égards et à la bienséance, il ne suivoit que les mouvements de son cœur. Occupé sans cesse de tout ce qui pouvoit plaire au roi ; comblé de joie dès qu'il avoit su se ménager l'occasion de lui plaire, transporté lorsqu'il avoit l'honneur de le recevoir à Meudon, plein d'inquiétudes aimables, et entrant dans tous les détails, afin que le plaisir du roi fût égal au sien, et paroissant plutôt un courtisan empressé qu'un héritier de la couronne.

L'espérance du trône, si douce et si capable d'étouffer les sentiments mêmes de la nature, ne s'offrit jamais à lui que comme une image affreuse. Le téméraire qui eût osé la lui faire entrevoir seulement de loin eût trouvé à l'instant, comme ceux qui crurent faire leur cour à David en lui apprenant qu'il étoit roi, la peine de sa témérité et de son insolence. Jamais on ne l'a entendu former de ces projets à venir si ordinaires aux hommes, et si inévitables à l'imagination, qui supposassent même qu'il pût régner un jour. Il a toujours pensé comme s'il devoit toujours obéir ; et si la nature sembloit

lui promettre des jours au delà des jours du roi, sa tendresse les abrégeoit, et on lui a souvent ouï dire : *Que sa plus douce espérance étoit de compter que le roi lui survivroit, et qu'il ne pourroit pas survivre lui-même à la douleur de sa perte.*

Aussi nous vîmes ses alarmes sincères durant ces jours d'affliction où toute la France parut menacée avec la santé de ce monarque. On auroit cru, à sa douleur profonde, qu'il alloit perdre avec lui sa fortune et ses espérances. La royauté ne lui paroissoit plus que le dernier des malheurs pour lui, dès qu'il eût fallu l'acheter par la perte d'un si grand roi et d'un si bon père : content d'obéir pourvu que le roi régnât.

La longue durée des jours devoit, ce semble, être la récompense d'une piété si tendre; et ses jours ont été abrégés; *et il a cherché en vain le reste de ses années.*[1] Nous nous le promettions pour nos neveux, et il n'est plus même pour nous.

Quel fond peut-on faire sur la vie? c'est ce que nous avons dit. Qui peut compter sur le lendemain? ce sont les réflexions que nous avons mêlées avec nos larmes. Et cependant nous vivons comme si tout ceci ne devoit jamais finir : la mort nous paroît toujours comme l'horizon qui borne notre vue; s'éloignant de nous à mesure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin, et ne croyant

[1] Is. 38. 10.

jamais pouvoir y atteindre : chacun se promet une espèce d'immortalité sur la terre. Tout tombe à nos côtés ; Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres ; et au milieu de tant de têtes et de fortunes abattues, nous demeurons fermes, comme si le coup devoit toujours porter à côté de nous, ou que nous eussions jeté ici-bas des racines éternelles. Nous comptons toujours y être à temps pour le salut ; et le temps du salut est aujourd'hui, et nous mourrons avec le seul désir de mieux vivre.

Dernière espérance qui nous séduit. La religion du prince pour qui nous prions a prévenu cette surprise. Bon pour les peuples, respectueux à l'égard du roi, il n'a pas été moins religieux envers Dieu, et la vérité avoit fait en lui une sainte alliance avec la bonté et la justice : *In omni bonitate, et justitia, et veritate.*

Ce n'est pas que je veuille envelopper ici sous l'artifice insipide des louanges les foiblesses de ses premières années. Ne louons en lui que les dons de Dieu, et déplorons les fragilités de l'homme : n'excusons pas ce qu'il a condamné ; et dans le temps que l'Église offre ici la victime de propitiation, et que ses chants lugubres demandent au Seigneur qu'il le purifie des infirmités attachées à la nature, ne craignons pas de parler comme elle prie, et d'avouer qu'il en a été capable.

Hélas ! qu'est-ce que la jeunesse des princes ? et

les inclinations les plus heureuses et les plus louables, que peuvent-elles contre tout ce qui les environne? Moins exposés qu'eux, sommes-nous plus fidèles? Nos chutes se cachent sous l'obscurité de notre destinée; mais qu'offriroit notre vie aux yeux du public, si elle étoit en spectacle comme la leur? Ah! c'est un malheur de leur rang, que souvent, avec plus d'innocence que nous, ils ne sauroient jouir comme nous de l'impunité d'un seul de leurs vices.

S'il y a eu quelque dérangement dans les premières années de ce prince, l'âge y eut plus de part que le cœur; l'occasion put le trouver foible, elle ne le rendit jamais vicieux; et le reste de ses jours passés depuis dans la règle montrent assez que l'égarement n'avoit été qu'un oubli, et qu'en se rendant au devoir il s'étoit rendu à lui-même.

Oui, Monseigneur pouvoit dire comme Salomon,[1] qu'il avoit eu en partage une âme bonne et un cœur tourné à la vertu, d'une droiture et d'une vérité digne de l'éducation qu'il avoit reçue de ce courtisan chrétien qui passa pour l'homme le plus vrai de son siècle. Religieux observateur de la bonne foi, des sentiments d'honneur et de probité, plus sûrs quelquefois pour la vertu que les ardeurs les plus vives du zèle. Un secret à l'épreuve de la familiarité même la plus privée; et en un mot,

[1] Sap. 8. 19.

un de ces hommes dont chacun auroit voulu se faire un ami, si le respect eût permis de se faire un ami de son maître.

Plus Monseigneur étoit vrai, plus il étoit ennemi du faux. Quel mépris pour les adulateurs, la honte des cours, et l'écueil des meilleurs princes! regardant les fausses louanges comme un aveu public de la mauvaise foi de celui qui les donne et de la vanité de celui qui les reçoit, croyant que les éloges donnés aux vertus que nous n'avons pas deviennent pour la postérité des censures qui ne servent qu'à immortaliser nos défauts véritables, et persuadé qu'un bon prince est toujours assez loué d'être aimé.

Mais jusqu'ici il n'a paru vertueux que devant les hommes. Vous l'allez voir vertueux devant Dieu, juste et charitable. Et de quoi n'est pas capable la bonté naturelle, quand elle est aidée d'un fonds de religion, et que la nature donne, pour ainsi dire, les mains à la grâce?

Maison déserte et désolée qui, devenue sans habitant, comme parle un prophète, pleurez votre solitude,[1] et la gloire de vos anciens jours! vous n'oublierez jamais les pieuses largesses de ce bon prince : vos pauvres pleureront avec vous; la veuve et l'orphelin viendront vous redemander leur consolateur et leur père, ils mouilleront de leurs larmes

[1] Meudon.

les lieux heureux qu'il habita, et leurs clameurs, en vous renouvelant sans cesse le souvenir de sa perte, vous renouvelleront aussi l'espérance consolante qu'il n'est perdu que pour le temps.

Ses largesses saintes n'autorisoient pas l'oubli de ses devoirs religieux; et il ne croyoit pas, comme la plupart des grands, que tout l'Évangile se borne pour eux à la miséricorde. Tout le monde a connu son respect conservé depuis l'enfance pour les lois de l'Église. Les jours qu'elle consacre à l'abstinence, à peine connus des grands, furent toujours pour lui des jours sacrés. On l'a vu se refuser même le morceau pris par oubli, et, comme Jonathas, se croire presque digne de mort, pour avoir, par ignorance, goûté un peu de miel contre le vœu du peuple saint.

Et ce n'étoit pas ici une observance scrupuleuse, où il entre souvent plus de foiblesse que de foi: c'étoit un cœur religieux, c'étoit un fonds de piété sincère; tout ce qui appartenoit à la religion lui paroissoit grand: et c'est ce fonds de religion qu'il opposa toujours aux discours de l'impiété; car qu'il est rare que les grands, surtout dans le premier âge, ne soient pas environnés de ces hommes audacieux qui disent: *Quel est notre Dieu?* et qui, trop foibles pour le servir, croient paroître forts en faisant semblant de ne pas le connoître: ces hommes, qui ne savent de la science de la foi que

les blasphèmes qui l'attaquent ; qui ont appris à être incrédules avant que d'apprendre à croire ; qui ne sont impies que par ostentation, et qui souvent inspirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes.

La langue de l'impie sécha toujours devant lui de honte et de confusion. Il n'usa de son autorité que lorsqu'il vit l'autorité de la foi attaquée : sa douceur n'étoit plus qu'un courroux majestueux et digne d'un descendant de Clovis ; c'étoit la force et la sévérité qui sortoit du doux et du clément. Et qu'il étoit beau de voir l'héritier de la couronne défendre, en défendant la religion, le plus beau privilége qui illustre le trône de ses pères ; ne pouvoir souffrir que l'impie ôtât à la maison de France le plus ancien patrimoine dont elle se glorifie ; et qu'il regardât le titre de la foi et de premier roi chrétien, dont les rois ses ancêtres se sont toujours honorés, comme un titre vain et une erreur populaire !

Leçon immortelle pour les souverains, qui doivent se souvenir que la religion assure leur autorité ; que l'incrédule, qui a secoué le joug de la foi, se désaccoutume bientôt du joug de l'obéissance ; que ceux qui ne connoissent point de Dieu ne respectent pas plus les hommes ; et que les impies sont toujours mauvais sujets.

Ainsi la piété sincère de ce prince honoroit la

religion. Mais enfin, ô mon Dieu! la France n'en étoit pas digne ; vous ne le formiez que pour vous seul : il n'a régné que sur les cœurs, et son autre règne ne devoit pas être de ce monde.

L'ordre part des conseils éternels ; l'Ange d'en haut, ministre des desseins et des vengeances du Seigneur, vient marquer la maison du premier-né ; la plaie qui afflige le peuple, entre jusque dans la maison du prince, et le bien-aimé est frappé. Quelle consternation répandue dans le public avec cette triste nouvelle ! Le peuple est tremblant ; la ville pleure ; les temples saints sont les dépositaires de la douleur et de la crainte publique ; toutes les mains sont levées au ciel ; la cour change en deuil sa majesté et sa gloire. Un bon prince est l'héritage de chaque particulier, et chacun craint, parce que chacun doit perdre.

Le roi, touché du péril de Monseigneur, n'en connoît plus pour lui-même : il oublie qu'il se doit à son peuple, et se livre à sa tendresse ; il expose, avec sa personne sacrée, le salut de l'état, et ajoute au poison de la douleur, dont son cœur tendre et paternel est déjà flétri, celui de l'air mortel qu'il respire. Un si bon fils étoit digne, sans doute, que le meilleur de tous les pères reçût ses derniers soupirs : il avoit toujours vécu entre ses mains, il falloit qu'il mourût de même.

Hélas ! tout couvert de sa douleur, et de la plaie

qui infecte tous ses membres, quelles sont ses craintes et ses inquiétudes? Il craint pour le roi : une vie si précieuse exposée devient la plus vive de ses peines. *Je mourrois de douleur*, dit-il, *si le roi au sortir d'ici avoit seulement mal à la tête.*

Quel spectacle de tendresse s'offre ici à la postérité! La douleur d'un père, toujours grand dans ses afflictions comme dans ses prospérités, ne compte pour rien le danger, et le danger du père devient l'unique douleur du fils mourant. Quelle leçon domestique dans les siècles à venir, pour les descendants de cette auguste maison! Et les histoires doivent-elles moins immortaliser ces exemples touchants d'humanité que les victoires et les conquêtes, lesquelles n'ont souvent attiré de la gloire aux hommes qu'aux dépens de l'humanité même?

Les deux princes ses fils, déjà accablés des inquiétudes de la crainte, portent encore l'accablement de la séparation. Meudon, qui renferme tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, leur devient un lieu interdit. Une princesse auguste,[1] le lien et la joie de la maison royale, et qui donne si heureusement pour l'état des héritiers à la couronne qu'elle doit porter, demande, comme une grâce, qu'il lui soit permis d'aller partager le péril. Mais la France se refuse à leur tendresse : nous devions assez perdre, et il ne falloit pas tout risquer.

[1] Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne.

Cependant tout flattoit encore nos espérances. Une douce sécurité semble toujours précéder les grands malheurs : plus on doit perdre, plus on espère. Les apparences du mal ne sembloient annoncer qu'un danger ordinaire : les conjectures de l'art, que l'affection et l'habileté rendoient également éclairées, étoient favorables à nos désirs ; le coup de foudre qui alloit éclater se cachoit encore sous l'éclat trompeur de la nuée. Dieu nous laissoit encore jouir de notre erreur : hélas ! nous sommes toujours à ses yeux les jouets de nos vaines espérances : *La parole de mort étoit sortie de sa bouche, et elle ne devoit pas retourner à lui vide.*[1]

Déjà des présages douteux nous l'annoncent : le mal surmonte les remèdes ; le prince paroît menacé de plus près ; soumis à Dieu, il adore la main qui le frappe ; nulle impatience au milieu de ses douleurs ; la violence du mal toute seule nous apprend qu'il souffre ; on n'en tire pas même les plaintes nécessaires au secours de l'art. Il ne se plaint qu'à Dieu seul, et ce n'est pas de ses douleurs : il ne sent que le regret de ses fautes ; il en trouve l'expiation dans sa patience et dans ses désirs. Une révolution soudaine l'accable ; elle répand déjà un nuage sur ses yeux, et arrête sur sa langue les paroles de pénitence et de réconciliation ; il tend, par des signes de douleur et de repentir, les

[1] Is. 55. 11.

mains à l'Église ; cette Église, dont il avoit toujours respecté les lois, qui venoit de le nourrir depuis peu de ce pain mystérieux qui fait les délices des rois, et de laquelle sa naissance le destinoit à être le protecteur. Sa langue, déjà immobile, se délie enfin pour demander les grâces des sacrements ; ces grâces dont il avoit toujours usé avec tant de religion, et auxquelles les derniers mystères de la Pâque l'avoient vu participer avec des sentiments de foi et de piété plus vifs et plus touchants que jamais, comme s'il eût pressenti que cette Pâque devoit être la veille et l'appareil de sa mort, et qu'il ne boiroit plus de ce breuvage mystérieux, qu'il ne le bût de nouveau dans le royaume du Père céleste.

Mais enfin la foi supplée au ministère des hommes. Le feu du ciel tout seul peut allumer, quand il le faut, le sacrifice, et sanctifier la victime : ses désirs fervents deviennent eux-mêmes la grâce qu'il demande ; il ne lui en a manqué que la consolation ; il en a eu l'effet et la vertu, et nous en avons l'espérance.

Grand Dieu ! une âme si bonne et si religieuse n'auroit-elle pas trouvé ouvert le sein de vos miséricordes éternelles ? un prince si fort selon le cœur des hommes, ne seroit-il pas selon votre cœur ? Recevez, Seigneur le sacrifice de nos larmes et de nos prières ; regardez du haut du ciel

sur ces offrandes saintes ; que le sang de la victime qui coule sur l'autel, ne coule pas en vain pour lui ; consolez la piété d'un roi et la douleur d'un père, qui ne demande plus que son fils vive, pourvu qu'il vive devant vous ; que ce temple auguste parle lui-même en faveur du sang de saint Louis ! *Donnez votre justice au fils du roi*,[1] si ses justices se trouvent défectueuses ; placez-le devant vous parmi ces saints rois ses ancêtres qui occupèrent le trône que sa naissance lui destinoit ; que le livre éternel le fasse rentrer dans la succession des Charlemagne et des saint Louis, dont il sera exclu dans nos histoires ; et rendez-lui dans le ciel la couronne que vous n'avez pas voulu permettre qu'il portât sur la terre. *Ainsi soit-il.*

[1] Ps. 71. 1.

ORAISON FUNÈBRE

DE

LOUIS LE GRAND,

ROI DE FRANCE,

PRONONCÉE DANS LA SAINTE CHAPELLE DE PARIS.

Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientia, qui fuerunt ante me in Jerusalem...... et agnovi quod in his quoque esset labor, et afflictio spiritus.

Je suis devenu grand : j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem ; et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avoit que vanité et affliction d'esprit. Eccles. I. 16, 17.

Dieu seul est grand, mes Frères, et dans ces derniers moments surtout où il préside à la mort des rois de la terre : plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paroît tout ce qu'il est; et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyoit être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point

élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire ; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'étoit que vanité, et affliction d'esprit ; et qui s'est humilié sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation sembloit le mettre au-dessus de l'homme !

Oui, mes Frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées : la magnificence des éloges a égalé celle des événements ; les hommes ont tout dit, il y a longtemps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction ?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois, plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui que tout étoit vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnoit : ses ennemis ont envié sa puissance ; les étrangers sont venus des îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté ; ses sujets lui ont presque dressé des autels ; et le prestige qui se formoit autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu, de la crainte de votre nom ; vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devoient gouverner vos peuples ; vous l'aviez revêtu de gran-

deur et de magnificence. Mais ce n'étoit pas assez; il falloit encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus : vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgrâces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux, mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assure.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes Frères, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siècles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre? Nous avons vu toute la race royale presque éteinte; les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge; l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles; le roi, qui avoit passé d'une minorité orageuse au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités, se relever encore plus grand de toutes ces pertes, et survivre à tant d'événements divers pour rendre gloire à Dieu, et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses : le cœur se prête pour un moment au spectacle; l'attendrissement finit avec

la représentation ; et il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions que pour se jouer dans l'univers, et nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui sans cela nous prêcheroit en vain ; racontons, non les merveilles d'un règne que les hommes ont déjà tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le roi qui nous est ôté. Rappelons ici ses vertus plutôt que ses victoires ; montrons-le plus grand encore au lit de la mort, qu'il ne l'étoit autrefois sur son trône, dans les jours de sa gloire ; n'ôtons les louanges à la vanité, que pour les rendre à la grâce ; et quoiqu'il ait été grand, et par l'éclat inouï de son règne, et par les sentiments héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Louis XIV du nom, roi de France et de Navarre, ne parlons de la gloire et de la grandeur de son règne, que pour en montrer les écueils et le néant qu'il a connu, et de sa piété, que pour en proposer et immortaliser les exemples.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout ce qui fait la grandeur des rois sur la terre, en fait aussi le danger. Les succès éclatants dans la guerre, la magnificence dans la paix, l'élévation

des sentiments et la majesté dans la personne : voilà tout ce que la vanité peut faire souhaiter aux souverains, et voilà aussi tout ce que la foi doit leur faire craindre.

Le roi, pour qui nous prions, passa, pour ainsi dire, du berceau sur le trône; il ne jouit point des avantages de la vie privée, toujours utile au souverain, parce qu'elle lui apprend à connoître les hommes, et que les hommes lui apprennent à se connoître lui-même.

Mais Dieu, qui veilleà l'enfance des rois, et qui, en formant leurs premières inclinations, semble former les destinées publiques, versa de bonne heure dans son âme ces grandes qualités qui suppléent aux instructions, et que l'instruction toute seule ne donne pas toujours.

Les troubles d'une longue minorité étant calmés par les soins d'une régente vertueuse et d'un ministre habile, Louis, au sortir de ces nuages, commence à se montrer à ses peuples. La jeunesse, toujours plus aimable, ce semble, dans les princes; cet air grand et auguste qui, tout seul, annonçoit le souverain ; la tendresse perpétuelle de la nation pour ses rois : tout le rendit maître des cœurs ; et c'est alors qu'un prince est véritablement roi, quand l'amour des peuples, si j'ose parler ainsi, le proclame.

La France reprenoit alors cet état florissant qu'un

nouveau règne semble toujours promettre aux empires. Les dissensions civiles l'avoient plus aguerrie et purgée de mauvais citoyens qu'épuisée ; les grands, réunis aux pieds du trône, ne pensoient plus qu'à le soutenir ; les guerres étrangères, et qui n'étoient encore que de nation à nation, occupoient la valeur de ses sujets, sans accabler ses peuples. Heureuse si elle n'eût pas connu depuis toute sa puissance, et si, en ignorant combien il lui étoit aisé de conquérir, elle n'eût pas senti dans la suite tout ce qu'elle pouvoit perdre !

Le mariage de l'infante d'Espagne avec Louis venoit de suspendre les anciennes jalousies que le voisinage, la valeur, la puissance, formoient entre les deux nations. Les Pyrénées, qui les avoient vues tant de fois se disputer la victoire, les virent mener en triomphe sur les mêmes lieux les gages augustes de la paix. Le lit nuptial fut, pour ainsi dire, dressé sur le champ fameux de tant de batailles. On y célébroit, sans le savoir, la naissance future d'un souverain que ce mariage devoit un jour donner à l'Espagne. Mais ce grand jour, qui enfanta depuis la réunion des deux empires, ne put encore réunir les cœurs.

La régente ne survécut pas long-temps à la joie d'une cérémonie qui fut le fruit de sa sagesse, l'objet fixe de ses désirs, et qui couronna sa glorieuse administration. Le grand ministre qui l'avoit aidée

à soutenir le poids des affaires, et qui avoit su sauver la France, malgré la France conjurée contre lui, avoit vu peu auparavant expirer avec lui une autorité que la France ne souffrit jamais sans jalousie entre les mains d'un étranger, mais que les orages avoient affermie.

Louis se trouva seul, jeune, paisible, absolu, puissant, à la tête d'une nation belliqueuse; maître du cœur de ses sujets et du plus florissant royaume du monde; avide de gloire: environné des vieux chefs dont les exploits passés sembloient lui reprocher le repos où il les laissoit encore. Qu'il est difficile, quand on peut tout, de se défier qu'on peut aussi trop entreprendre!

Les succès justifient bientôt nos entreprises. La Flandre est d'abord revendiquée comme le patrimoine de Thérèse; et tandis que les manifestes éclaircissent notre droit, nos victoires le décident.

La Hollande, ce boulevart que nous avions élevé nous-mêmes contre l'Espagne, tombe sous nos coups; ses villes, devant lesquelles l'intrépidité espagnole avoit tant de fois échoué, n'ont plus de mur à l'épreuve de la bravoure françoise; et Louis est sur le point de renverser en une campagne l'ouvrage lent et pénible de la valeur et de la politique d'un siècle entier.

Déjà le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe; le nombre de nos victoires augmente celui

de nos ennemis; et plus nos ennemis augmentent, plus nos victoires se multiplient. L'Escaut, le Rhin, le Pô, le Ther, n'opposent qu'une foible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute l'Europe se ligue, et ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres : les mauvais succès irritent nos ennemis sans les désarmer ; leurs défaites, qui doivent finir la guerre, l'éternisent ; tant de sang déjà répandu nourrit les haines, loin de les éteindre ; les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre. Munster, Nimègue, Riswick, où toute la sagesse de l'Europe assemblée promettoit de si beaux jours, ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages : les situations changent, et nos prospérités continuent. La monarchie n'avoit pas encore vu des jours si brillants ; elle s'étoit relevée autrefois de ses malheurs ; elle a pensé périr et écrouler sous le poids de sa propre gloire.

La terre toute seule ne sembloit pas même suffire à nos triomphes. La mer encore gémissoit sous le nombre et sous la grandeur énorme de nos navires. Nos flottes, qui suffisoient à peine sous les derniers règnes pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des pirates, portoient partout au loin la terreur et la victoire. Les ennemis, attaqués jusque dans leurs ports, avoient paru céder à l'étendard de la France l'empire des deux mers. La Sicile,

la Manche, les îles du Nouveau-Monde, avoient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes; et l'Afrique même, encore fière d'avoir vu autrefois échouer sur ses côtes la valeur de saint Louis et toute la puissance de Charles-Quint, ne trouvant plus d'asile sous ses remparts foudroyés, avoit été obligée de venir s'humilier, et d'en chercher un aux pieds du trône de Louis.

Nous nous élevions de tant de prospérités, et nous ne savions pas que l'orgueil des empires est toujours le premier signal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de Louis dans la guerre. Jamais la France n'avoit mis sur pied des armées si formidables; jamais l'art militaire, c'est-à-dire, l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avoit été poussé si loin; jamais tant de généraux fameux; et pour ne parler que de ces premiers temps, un Condé, dont le premier coup d'œil décidoit toujours de la victoire; un Turenne, qui, plus tardif en apparence, n'en étoit que plus sûr du succès; un Créqui, plus grand le jour de sa défaite que dans les jours de ses triomphes; un Luxembourg, qui sembloit se jouer de la victoire; et tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Gueselins et les Dunois de notre siècle.

Mais hélas, triste souvenir de nos victoires, que nous rappelez-vous? Monuments superbes élevés

au milieu de nos places publiques pour en immortaliser la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux lorsqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Israélites, ce que signifient vos masses pompeuses et énormes? *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides?*[1] Vous leur rappellerez un siècle entier d'horreur et de carnage ; l'élite de la noblesse françoise précipitée dans le tombeau ; tant de maisons anciennes éteintes ; tant de mères point consolées, qui pleurent encore sur leurs enfants ; nos campagnes désertes, et, au lieu des trésors qu'elles renferment dans leur sein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des laboureurs forcés de les négliger ; nos villes désolées ; nos peuples épuisés ; les arts à la fin sans émulation ; le commerce languissant : vous leur rappellerez nos pertes plutôt que nos conquêtes : *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides?* Vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés ; tant de dissolutions capables d'attirer la colère du ciel sur les plus justes entreprises ; le feu, le sang, le blasphème, l'abomination, et toutes les horreurs qu'enfante la guerre : vous leur rappellerez nos crimes plutôt que nos victoires : *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides?*

O fléau de Dieu, ô guerre, cesserez-vous enfin

[1] Jos. 4. 6.

de ravager l'héritage de Jésus-Christ? O glaive du Seigneur, levé depuis long-temps sur les peuples et sur les nations, ne vous reposerez-vous pas encore? *O mucro Domini, usquequo non quiesces?*[1]

Vos vengeances, ô mon Dieu, ne sont-elles pas encore accomplies? N'auriez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre? L'innocence de l'auguste enfant que vous venez d'établir sur la nation ne désarme-t-elle pas votre bras, plus que nos iniquités ne l'irritent? Regardez-le du haut du ciel, et n'exercez plus sur nous des châtiments qui n'ont servi jusqu'ici qu'à multiplier nos crimes: *O mucro Domini, usquequo non quiesces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, et sile.*

Un si long cours de prospérités inouïes, qui devoit un jour nous coûter si cher, éleva bientôt le royaume à un point de gloire et de magnificence où les siècles passés ne l'avoient pas encore vu. La France devint comme le spectacle pompeux de toute l'Europe. Que de maisons royales s'élevèrent, demeure superbe de Louis, où toutes les merveilles de l'Asie et de l'Italie rassemblées, sembloient venir rendre hommage à sa grandeur! Paris, comme Rome triomphante, s'embellissoit des dépouilles des nations. La cour, à l'exemple du souverain, plus brillante et plus magnifique que jamais, se piqua d'effacer l'éclat des cours étrangères. La ville,

[1] Jerem. 47. 6.

l'imitatrice éternelle de la cour, en copia le faste. Les provinces à l'envi marchèrent de loin sur les traces de la ville. La simplicité des anciennes mœurs changea : il ne resta plus de vestiges de la modestie de nos pères que dans leurs vieux et respectables portraits, qui, en ornant les murs de nos palais, nous en reprochoient tout bas la magnificence. Le luxe, toujours le précurseur de l'indigence, en corrompant les mœurs, tarit la source de nos biens; la misère même, qu'il avoit enfantée, ne put le modérer; la perpétuelle inconstance des ornements fut un des attributs de la nation; la bizarrerie devint un goût; nos voisins même, à qui notre faste nous rendoit si odieux, ne laissèrent pas d'en venir chercher chez nous le modèle; et, après les avoir épuisés par nos victoires, nous sûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant chaque jour embellissoit le règne de Louis. La navigation, plus florissante que sous tous les règnes précédents, étendit notre commerce dans toutes les parties du monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un et de l'autre hémisphère, pour prendre des points fixes et en perfectionner les connoissances. Un édifice célèbre [1] s'éleva hors de nos murs, où, en observant le cours des astres et toute la magnificence des cieux, on marque au pilote des

[1] L'Observatoire.

routes certaines sur la vaste étendue de l'Océan, et on apprend au philosophe à s'humilier sous la majesté immense de l'auteur de l'univers. Nos flottes, aidées de ces secours, nous apportoient tous les ans, comme celles de Salomon, les richesses du Nouveau-Monde. Hélas! ces nations insulaires et simples nous envoyoient leur or et leur argent, et nous leur portions peut-être en échange, au lieu de la foi, nos déréglements et nos vices.

Le commerce, si étendu au dehors, fut facilité au dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivières, malgré les terres et les collines qui les séparoient, virent réunir leurs eaux, et porter aux pieds des murs de la capitale, le tribut et les richesses diverses de chaque province. Les deux mers, qui entourent et qui enrichissent ce vaste royaume, se donnèrent, pour ainsi dire, la main, et un canal miraculeux, par la hardiesse et les travaux incompréhensibles de l'entreprise, rapprocha ce que la nature avoit séparé par des espaces immenses.

Il étoit réservé à Louis d'achever ce que les siècles précédents de la monarchie n'auroient même osé souhaiter : c'étoit le règne des prodiges ; nos pères ne les avoient pas même imaginés, et nos neveux n'en verront jamais de semblables ; mais plus heureux que nous, ils verront peut-être le règne de la paix, de la frugalité et de l'innocence.

Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire, plutôt que de l'acheter au prix des vices et des malheurs où elle nous a précipités!

Il est vrai que les soins de Louis, pour augmenter l'éclat et le bon ordre du royaume, ne se proposoient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les nations, et qui rassemble le choix comme le rebut de nos provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitants si différents de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un seul homme. La police y ôta au crime la sûreté que la confusion et la multitude lui avoient jusque-là donnée. Au milieu de ce chaos régnèrent l'ordre et la paix; et, dans ce concours innombrable d'hommes si inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du magistrat.

Le royaume entier changea de face comme la capitale; la justice eut des lois fixes, et le bon droit ne dépendit plus, ou du caprice du juge, ou du crédit de la partie; des réglements utiles, et qui deviendront la jurisprudence de tous les règnes à venir, furent publiés; l'étude du droit françois et du droit public se ranima; des sénateurs célèbres, et dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes qui embelliront l'histoire de la magistrature, ornèrent nos tribunaux; l'éloquence, et la science des lois et des maximes, brillèrent dans le barreau; et la tribune du sénat

principal devint aussi célèbre par la majesté des plaidoyers publics, que l'avoit été sous les Hortense et sous les Cicéron celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences et les arts ne furent-ils pas portés? Vous en serez les monuments éternels, écoles fameuses rassemblées autour du trône, et qui en assurez plus l'éclat et la majesté que les soixante vaillants qui environnoient le trône de Salomon![1] L'émulation y forma le goût; les récompenses augmentèrent l'émulation; le mérite, qui se multiplioit, multiplia les récompenses.

Quels hommes et quels ouvrages vois-je sortir à la fois de ces assemblées savantes? des Phidias, des Apelles, des Platons, des Sophocles, des Plautes, des Démosthènes, des Horaces; des hommes et des ouvrages au goût desquels le goût des âges futurs de la monarchie se rappellera toujours! Je vois revivre le siècle d'Auguste et les temps les plus polis et les plus cultivés de la Grèce. Il falloit que tout fût marqué au coin de l'immortalité sous le règne de Louis, et que les époques des lettres y fussent aussi célèbres que celles des victoires.

La France a retenti long-temps de ces pompeux éloges, et nous nous sommes comme rassasiés là-dessus de nos propres louanges. Mais, le dirai-je ici? en ajoutant à la science, nous avons ajouté au

[1] Cant. 3. 7.

travail et à la malice : les arts, en flattant la curiosité, ont enfanté la mollesse ; le théâtre, plus florissant, mais toujours le triste fruit de l'abondance, de l'oisiveté et de la corruption, ou a donné du ridicule au vice, sans corriger les mœurs, ou a corrompu les mœurs, en rendant le vice plus aimable ; la poésie, en nous rappelant tout le sel et tous les agréments des anciens, nous en a rappelé les séductions et la licence ; la philosophie a paru perdre du côté de la simplicité de la foi ce qu'elle acquéroit de plus sur les connoissances de la nature ; l'éloquence, toujours flatteuse dans les monarchies, s'est affadie par des adulations dangereuses aux meilleurs princes ; enfin, la science même de la religion, plus exacte et plus approfondie, et d'où devoient naître la paix et la vérité, a dégénéré en vaines subtilités, et éternisé les disputes. O siècle si vanté! *votre ignominie s'est donc multipliée avec votre gloire!*[1] Mais la gloire appartenoit à Louis, et l'abus qu'on en a fait a été notre seul ouvrage. Ainsi éclatoit au loin la grandeur et la réputation de la France, tandis qu'au dedans elle s'affoiblissoit par ses propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des empires se trouvoit réuni autour de Louis. Des ministres sages et habiles, ressource

[1] Osée, 4. 7.

des peuples et des rois; nos frontières reculées, et qui sembloient éloigner de nous la guerre pour toujours; des forteresses inaccessibles élevées de toutes parts, et qui paroissoient plus destinées à menacer les états voisins qu'à mettre nos états à couvert; l'Espagne forcée de nous céder, par un acte solennel, la préséance qu'elle nous avoit jusque-là disputée; Rome même désavouer, par un monument public, le droit des gens violé, et l'outrage fait à une couronne de qui elle tient sa splendeur et la vaste étendue de son patrimoine; enfin, le souverain lui-même d'une république florissante, descendre de son trône, d'où ses prédécesseurs n'étoient pas encore descendus, quitter ses citoyens et sa patrie, et venir mettre les marques fastueuses de sa dignité aux pieds de Louis, pour fléchir sa clémence.

Grands événements qui nous attiroient la jalousie bien plus que l'admiration de l'Europe! et des événements qui font tant de jaloux peuvent bien embellir l'histoire d'un règne, mais ils n'assurent jamais le bonheur d'un état.

Que manquoit-il dans ces temps heureux à la gloire de Louis? Arbitre de la paix et de la guerre, maître de l'Europe, formant presque avec la même autorité les décisions des cours étrangères, que celles de ses propres conseils; trouvant dans l'amour de ses sujets des ressources qui, en tarissant leurs

biens, ne pouvoient épuiser leur zèle; conservant sur les princes issus de son sang, signalés par mille victoires, un pouvoir aussi absolu que sur le reste de ses sujets; voyant autour de son trône les enfants de ses enfants, le père d'une nombreuse postérité, le patriarche, pour ainsi dire, de la famille royale, et élevant tout à la fois, sous ses yeux, les successeurs des trois règnes suivants. Jamais la succession royale n'avoit paru plus affermie; nous voyions croître aux pieds du trône les rois de nos enfants et de nos neveux. Hélas! à peine en reste-t-il un pour nous-mêmes, et il n'est demeuré qu'une étincelle dans Israël. Mais ne hâtons pas ces tristes images que la constance de Louis doit nous ramener dans la suite de ce discours.

Que ces jours de deuil paroissoient loin de nous en ce jour brillant où nous donnions des rois à nos voisins, et où l'Espagne même, qui avoit ébranlé tant de fois l'empire françois, et qui depuis si longtemps usurpoit une de nos couronnes, vint mettre toutes les siennes sur la tête d'un des petits-fils de Louis!

Ce fut ce grand jour qu'il parut comme un nouveau Charlemagne, établissant ses enfants souverains dans l'Europe; voyant son trône environné de rois sortis de son sang; réunissant encore une fois, sous la race auguste des Francs, les peuples et les nations; faisant mouvoir du fond de son pa-

lais les ressorts de tant de royaumes; et devenu le centre et le lieu de deux vastes monarchies, dont les intérêts avoient semblé jusque-là aussi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable! il est vrai, vous ne serez écrit sur nos fastes qu'avec le sang de tant de François que vous avez fait verser : les malheurs que vous prépariez nous ont rendu cette gloire triste et amère; vos dons éclatants, en flattant notre vanité, ont humilié et pensé renverser notre puissance. L'Espagne ennemie n'avoit pu nous nuire; l'Espagne alliée nous a accablés : nos disgrâces seront éternellement gravées autour de la couronne qu'elle a mise sur la tête d'un de nos princes. Mais si la Castille a vu notre joie modérée par nos pertes, elle ne verra jamais notre estime pour sa valeur et sa fidélité, et notre reconnoissance pour son choix affoiblie.

J'avoue, mes Frères, que la gloire des événements, qui embellit un règne, est souvent étrangère au souverain : les rois ne sont grands que par les vertus qui leur sont propres; leurs succès les plus éclatants peuvent ne couvrir que des qualités fort obscures, et prouver qu'ils sont bien servis, plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller Louis de tout cet éclat qui l'environnoit, et de vous le montrer lui-même. Quelle sagesse! et quel usage

des affaires! L'Europe redoutoit la supériorité de ses conseils, autant que celle de ses armes; ses ministres étudioient sous lui l'art de gouverner; sa longue expérience mûrissoit leur jeunesse, et assuroit leurs lumières; le négociations, conduites par l'habileté, réussissoient toujours par le secret. Quel bonheur la réputation seule du gouvernement ne promettoit-elle pas à la France, si nous eussions su nous contenter de la gloire de la sagesse? Tous les rois voisins, qui, en naissant, avoient trouvé Louis déjà vieilli sur le trône, se fussent regardés comme les enfants et les pupilles d'un si grand roi: il n'eût pas été leur vainqueur, *mais il étoit assez grand pour mépriser les triomphes*,[1] et il eût été leur tuteur et leur père.

De ce fonds de sagesse sortoit la majesté répandue sur sa personne: la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité et les bienséances de la dignité royale; jamais roi ne sut mieux que lui soutenir le caractère majestueux de la souveraineté. Quelle grandeur quand les ministres des rois venoient aux pieds de son trône! quelle précision dans ses paroles! quelle majesté dans ses réponses! Nous les recueillions comme les maximes de la sagesse; jaloux que son silence nous dérobât trop souvent des trésors qui étoient à nous, et, s'il m'est permis de le dire, qu'il ménageât trop ses pa-

[1] Jam Cæsar tantus erat ut posset triumphos contemnere. Flor.

roles à des sujets qui lui prodiguoient leur sang et leur tendresse.

Cependant, vous le savez, cette majesté n'avoit rien de farouche : un abord charmant, quand il vouloit se laisser approcher; un art d'assaisonner les grâces, qui touchoit plus que les grâces même; une politesse de discours, qui trouvoit toujours à placer ce qu'on aimoit le plus à entendre. Nous en sortions transportés, et nous regrettions des moments que sa solitude et ses occupations rendoient tous les jours plus rares. Nation fidèle, nous aimons de tout temps à voir nos rois, et les rois gagnent toujours à se montrer à une nation qui les aime.

Et quel roi y auroit plus gagné que Louis? Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens et illustres sujets occupés autour de sa personne. Au milieu de vous, ce n'étoit plus ce grand roi, la terreur de l'Europe, et dont nos yeux pouvoient à peine soutenir la majesté; c'étoit un maître humain, facile, bienfaisant, affable : l'éclat qui l'environnoit le déroboit à nos regards; nous ne voyions que sa gloire, et vous voyiez toutes ses vertus.

Un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérité; qualités si essentielles aux rois, et si rares pourtant, même parmi les autres hommes; un ami fidèle; un époux, malgré les foiblesses qui partagèrent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Thérèse, condamnant, pour ainsi dire,

par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagements, et renouant par l'estime un lien affoibli par les passions; un père tendre, plus grand dans cette histoire domestique, qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les événements éclatants de son règne, que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Mais ces vertus humaines que sont-elles devant Dieu, quand la piété ne les a pas sanctifiées ? hélas! le vain sujet souvent des louanges des hommes et des vengeances du Seigneur. Mais cette gloire si célébrée, et qui a fait tant de jaloux ou de flatteurs, à quoi mène-t-elle pour l'éternité, si l'on ne l'a pas rendue à celui à qui seul la gloire est due? à un jugement plus rigoureux, et par l'ambition qui toujours y conduit, et par l'orgueil qu'elle inspire. Destinée terrible, et toujours à craindre pour les plus grands rois surtout, vous n'augmenterez pas le deuil de nos prières, et vous ne troublerez pas la paix des offrandes saintes qui reposent sur l'autel et qui vont solliciter pour Louis le Père des miséricordes.

Il connut le néant de la gloire humaine : *Et agnovit quod in his quoque esset labor et afflictio spiritus;* et il fut encore plus grand par une foi humble et par une piété sincère que par l'éclat de sa puissance et de ses victoires.

DEUXIÈME PARTIE.

L'onction sainte répandue sur les rois consacre leur caractère et ne sanctifie pas toujours leur personne ; l'étendue de leurs devoirs répond à celle de leur puissance ; le sceptre est plutôt le titre de leurs soins et de leur servitude que de leur autorité ; ils ne sont rois que pour être les pères et les pasteurs des peuples ; ils ne sont pas nés pour eux seuls ; et les vertus privées, qui assurent le salut du sujet, toutes seules, se tourneroient en vices pour le souverain.

C'est à la sublimité de ces idées primitives que l'Écriture rappelle l'éloge d'un des plus saints rois de Juda. Il conserva son cœur fidèle à Dieu : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius ;*[1] c'est le devoir essentiel de l'homme. Il renversa les abominations de l'impiété et tous les monuments de l'erreur : *Tulit abominationes impietatis ;* c'est le zèle du souverain. Il affermit la piété dans les jours de péché et de malice, en l'honorant de ses faveurs et de sa confiance : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem ;* et c'est l'exemple que doit à ses sujets celui qui en est le pasteur et le père.

Louis porta en naissant un fonds de religion et de crainte de Dieu, que les égarements mêmes de

[1] Eccli. 49. 3.

l'âge ne purent jamais effacer. Le sang de saint Louis et de tant de rois chrétiens, qui couloit dans ses veines; le souvenir encore tout récent d'un père juste; les exemples d'une mère pieuse; les instructions du prélat irrépréhensible qui présidoit à son éducation; d'heureuses inclinations, encore plus sûres que les instructions et les exemples; tout paroissoit le destiner à la vertu comme au trône.

Mais hélas! qu'est-ce que la jeunesse des rois? une saison périlleuse, où les passions commencent à jouir de la même autorité que le souverain, et à monter avec lui sur le trône. Et que pouvoit attendre Louis, surtout dans ce premier âge? l'homme le mieux fait de sa cour; tout brillant d'agréments et de gloire; maître de tout vouloir, et ne voulant rien en vain; voyant naître tous les jours sous ses pas des plaisirs nouveaux qui attendoient à peine ses désirs; ne rencontrant autour de lui que des regards toujours trop instruits à plaire, et qui paroissoient tous réunis ou conjurés pour plaire à lui seul; environné d'apologistes des passions, qui soufflоient encore le feu de la volupté, et qui cherchoient à effacer ses premières impressions de vertu en donnant des titres d'honneur à la licence; au milieu d'une cour polie, où la mollesse et le plaisir ont trouvé de tout temps le secret de s'allier, et même d'aller de pair avec la valeur et le courage;

et enfin dans un siècle où le sexe, peu content d'oublier sa propre pudeur, semble même défier ce qui peut en rester encore dans ceux à qui il veut plaire.

Et cependant, de l'exemple du prince, quel déluge de maux dans le peuple! ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques : l'imitation, toujours sûre de plaire et d'attirer des grâces, réconcilie l'ambition avec la volupté ; les plaisirs, d'ordinaire gênés par les vues de la fortune, en facilitent les avenues et en deviennent la plus sûre route ; des écrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité, et chantent des passions que le respect tout seul auroit dû ensevelir dans un éternel silence ; de nouveaux spectacles s'élèvent pour en faire des leçons publiques; tout devient la passion du souverain.

O rois des peuples! dit l'Esprit de Dieu, vous, qui, assis sur votre trône, voyez avec tant de complaisance à vos pieds la multitude des nations! c'est à vous que j'adresse ces paroles : *Ad vos, o reges, sunt hi sermones mei.*[1] Souvenez-vous que la puissance vous a été donnée d'en haut; que l'usage en doit être saint, comme l'origine en est sainte ; qu'un jugement très-dur est préparé à ceux qui sont établis pour commander aux autres, et qu'à l'étendue de l'autorité l'abondance du châtiment est presque toujours réservée.

[1] Sap. 6. 3, 4, 5, 10.

Mais ici les miséricordes éternelles préparées à Louis commencent à se manifester. Dieu le prépare de loin à la vertu en armant les premiers traits de son autorité contre les vices. L'usage barbare des duels, ancien reste de la férocité de nos premiers conquérants, que la religion, et la politesse qu'elle met dans les mœurs, n'avoit pu depuis modérer; que tant de rois avoient vainement condamné, et qui avoit coûté tant de sang à la nation, fut aboli; et Louis consacra le commencement de son règne par une action qui assure le repos et la tranquillité de tous les règnes à venir.

Oui, mes Frères, dans le temps même que Louis paroissoit encore loin du Seigneur, le Seigneur étoit déjà près de lui : les passions même qui blessent son cœur respectent sa foi. Quelle horreur pour ce genre d'hommes qui ne goûtent qu'à demi le plaisir s'il n'est assaisonné d'impiété, et qui paroissent ne se souvenir de Dieu que pour le mettre dans leurs affreuses débauches! L'impie étoit proscrit dès-là qu'il étoit connu; la naissance et les services, loin d'assurer l'impunité à l'irréligion, en rendoient le châtiment plus éclatant; les agréments même de l'esprit, séduction dont on a tant de peine à se défendre, n'en avoient plus pour lui, dès qu'il y voyoit luire une étincelle d'incrédulité. Il ne connoissoit point de mérite dans l'homme qui ne connoît point de Dieu; et l'impie,

qui dit anathème au ciel, devenoit à l'instant pour lui l'anathème de la terre.

Ainsi se préparoit l'ouvrage de la sanctification de Louis. Mais sortons de ces temps de ténèbres, si inévitables aux rois, et si ordinaires aux autres hommes; périssent et soient à jamais effacés de notre souvenir ces jours qu'il a effacés par ses larmes et par sa piété, et que le Seigneur a sans doute oubliés! Les premières années de la jeunesse des souverains, comme les commencements de leur naissance, se ressemblent presque toutes; *Nemo enim ex regibus habuit aliud nativitatis initium.* [1] Mais si Louis les a suivis dans ces premières voies des passions, où sont les rois qui aient marché depuis avec autant de grandeur et de fidélité que lui dans les voies de la grâce? où sont même ceux de ses sujets qui vivoient sous ses yeux, et que leur rang approchoit du trône? Hélas! imitateurs la plupart, pour ne pas dire coupables adulateurs de ses foiblesses, ils ont peut-être fini par censurer sa vertu.

Et quelle vertu! uniforme, tendre, constante. On ne vit point en lui de ces inégalités de piété si inséparables de l'inconstance des hommes, que l'uniformité toute seule lasse; que l'ennui du vice attire souvent tout seul à la nouveauté de la vertu; pour qui l'usage de la vertu redevient bientôt un

[1] Sap. 7. 3.

nouvel attrait favorable au vice; et qui, en repassant sans cesse du vice à la vertu, cherchent plus à soulager leur inconstance qu'à fixer leur infidélité.

Dès la première démarche que Louis eut faite dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal et majestueux. Un jour instruisoit l'autre jour; et une nuit donnoit des leçons semblables à l'autre nuit. L'histoire de sa piété est l'histoire d'une de ses journées; et hors les événements inattendus, qui montroient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reste de sa vie.

Soins immenses du gouvernement, dont il portoit presque tout seul le poids, vous n'interrompîtes jamais l'exactitude de ses devoirs religieux; jamais la vie de la cour, toujours inégale, parce qu'elle est oiseuse, ne dérangea la respectable uniformité de sa conduite; et dans un lieu où le caprice et le loisir sont si ingénieux à varier les jours et les moments, Louis seul étoit le point fixe où tous les jours et tous les moments se trouvoient les mêmes: vertu rare, dans les princes surtout, que rien ne contraint, et en qui l'inconstance de l'imagination est sans cesse réveillée par le choix et la multiplicité des ressources.

La piété et la bonne foi des dispositions répondoient à l'exactitude des devoirs. Quelle profonde religion aux pieds des autels! Avec quel respect

venoit-il courber devant la gloire du sanctuaire cette tête qui portoit, pour ainsi dire, l'univers, et que l'âge, la majesté, les victoires rendoient encore moins auguste que la piété! Quelle terreur en approchant des mystères saints et de cette viande céleste qui fait les délices des rois! Quelle attention à la parole de vie! et malgré les dégoûts et les censures d'une cour éclairée et difficile, quel respect pour la sainte liberté du ministère et pour les défauts même du ministre! *Il nous en a dit assez pour nous corriger*, répondoit-il à ceux de sa cour qui paroissoient mécontents de l'instruction. Quelle tendresse de conscience! quelle horreur pour les plus légères transgressions! Tout le bien qui lui fut montré, il l'aima; et s'il n'accomplit pas toute justice, c'est qu'elle ne lui fut pas toute connue: c'est la destinée des meilleurs rois; c'est le malheur du rang plutôt que le vice de la personne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu solide, c'est l'adversité. Et quels coups, ô mon Dieu, ne prépariez-vous pas à sa constance! Ce grand roi, que la victoire avoit suivi dès le berceau, et qui comptoit ses prospérités par les jours de son règne; ce roi, dont les entreprises toutes seules annonçoient toujours le succès; et qui jusque-là, n'ayant jamais trouvé d'obstacle, n'avoit eu qu'à se défier de ses propres désirs; ce roi, dont tant d'éloges et de trophées publics avoient immorta-

lisé les conquêtes, et qui n'avoit jamais eu à craindre que les écueils qui naissent du sein même de la louange et de la gloire ; ce roi, si long-temps maître des événements, les voit, par une révolution subite, tous tournés contre lui. Les ennemis prennent notre place ; ils n'ont qu'à se montrer, la victoire se montre avec eux ; leurs propres succès les étonnent ; la valeur de nos troupes a semblé passer dans leur camp ; le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute ; la diversité des lieux ne fait que diversifier nos malheurs ; tant de champs fameux de nos victoires sont surpris de servir de théâtre à nos défaites ; le peuple est consterné ; la capitale est menacée ; la misère et la mortalité semblent se joindre aux ennemis ; tous les maux paroissent réunis sur nous : et Dieu, qui nous en préparoit les ressources, ne nous les montroit pas encore ; Denain et Landrecies étoient encore cachés dans les conseils éternels. Cependant notre cause étoit juste ; mais l'avoit-elle toujours été ? et que sais-je si nos dernières défaites n'expioient pas l'équité douteuse ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires ?

Louis le reconnut ; il le dit : *J'avois autrefois entrepris la guerre légèrement, et Dieu avoit semblé me favoriser : je la fais pour soutenir les droits légitimes de mon petit-fils à la couronne d'Espagne, et il m'abandonne ; il me préparoit cette punition que j'ai*

méritée. Il s'humilia sous la main qui s'appesantissoit sur lui : sa foi ôta même à ses malheurs la nouvelle amertume que le long usage des prospérités leur donne toujours ; sa grande âme ne parut point émue ; au milieu de la tristesse et de l'abattement de la cour, la sérénité seule de son auguste front rassuroit les frayeurs publiques. Il regarda les châtiments du ciel comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de ses faveurs passées ; il répara, par la plénitude de sa soumission, ce qui pouvoit avoir manqué autrefois à sa reconnoissance. Il s'étoit peut-être attribué la gloire des événements ; Dieu la lui ôte, pour lui donner celle de la soumission et de la constance.

Mais le temps des épreuves n'est pas encore fini. Vous l'avez frappé dans son peuple, ô mon Dieu ! comme David ; vous le frappez encore comme lui dans ses enfants : il vous avoit sacrifié sa gloire, et vous voulez encore le sacrifice de sa tendresse.

Que vois-je ici? et quel spectacle attendrissant même pour nos neveux, quand ils en liront l'histoire? Dieu répand la désolation et la mort sur toute la maison royale. Que de têtes augustes frappées ! que d'appuis du trône renversés ! Le jugement commence par le premier-né : sa bonté nous promettoit des jours heureux ; et nous répandîmes ici nos prières et nos larmes sur ses cendres chères et augustes. Mais il nous restoit encore de quoi nous

consoler. Elles n'étoient pas encore essuyées, nos larmes ; et une princesse aimable, [1] qui délassoit Louis des soins de la royauté, est enlevée, dans la plus belle saison de son âge, aux charmes de la vie, à l'espérance d'une couronne, et à la tendresse des peuples, qu'elle commençoit à regarder et à aimer comme ses sujets. Vos vengeances, ô mon Dieu! se préparent encore de nouvelles victimes ; ses derniers soupirs soufflent la douleur et la mort dans le cœur de son royal époux. [2] Les cendres du jeune prince se hâtent de s'unir à celles de son épouse : il ne lui survit que les moments rapides qu'il faut pour sentir qu'il l'a perdue, et nous perdons avec lui les espérances de sagesse et de piété qui devoient faire revivre le règne des meilleurs rois, et les anciens jours de paix et d'innocence.

Arrêtez, grand Dieu! montrerez-vous encore votre colère et votre puissance contre l'enfant qui vient de naître? voulez-vous tarir la source de la race royale? et le sang de Charlemagne et de saint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, est-il devenu pour vous comme le sang d'Achab, et de tant de rois impies dont vous exterminiez toute la postérité?

Le glaive est encore levé, mes Frères ; Dieu est

[1] Adélaïde de Savoie.

[2] Le duc de Bourgogne.

sourd à nos larmes, à la tendresse et à la piété de Louis. Cette fleur naissante, et dont les premiers jours étoient si brillants, est moissonnée;[1] et si la cruelle mort se contente de menacer celui qui est encore attaché à la mamelle,[2] ce reste précieux que Dieu vouloit nous sauver de tant de pertes, ce n'est que pour finir cette triste et sanglante scène par nous enlever le seul des trois princes[3] qui nous restoit encore pour présider à son enfance, et le conduire ou l'affermir sur le trône.

Au milieu des débris lugubres de son auguste maison, Louis demeure ferme dans la foi. Dieu souffle sa nombreuse postérité, et en un instant elle est effacée comme les caractères tracés sur le sable. De tous les princes qui l'environnoient, et qui formoient comme la gloire et les rayons de sa couronne, il ne reste qu'une foible étincelle sur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de sa foi ne peut être épuisé par ses malheurs: il espère, comme Abraham, que le seul enfant de la promesse ne périra point; il adore celui qui dispose des sceptres et des couronnes; et voit peut-être dans ces pertes domestiques la miséricorde qui expie et qui achève d'effacer du livre des justices du Seigneur ses anciennes passions étrangères.

[1] Mort du duc de Bretagne, frère aîné de Louis XV, arrivée encore peu de jours après.

[2] Le roi Louis XV fut alors à l'extrémité.

[3] Mort du duc de Berry, oncle du roi Louis XV.

Louis conserva donc à Dieu un cœur fidèle : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius ;* et c'est là le devoir essentiel de l'homme. Mais jusqu'où ne porta-t-il point son zèle pour l'Église, cette vertu des souverains, qui n'ont reçu le glaive et la puissance que pour être les appuis des autels et les défenseurs de sa doctrine ? *Tulit abominationes impietatis.*

Ici les événements parlent pour moi ; et les plaintes séditieuses de l'hérésie chassée du royaume, qui ont si long-temps retenti dans toute l'Europe ; et les clameurs des faux prophètes dispersés, qui sonnoient partout, à l'exemple de leurs pères, le signal de la guerre et de la vengeance contre Louis, ont fait avant nous l'éloge de son zèle.

Spécieuse raison d'état, en vain vous opposâtes à Louis les vues timides de la sagesse humaine : le corps de la monarchie affoibli par l'évasion de tant de citoyens ; le cours du commerce ralenti, ou par la privation de leur industrie, ou par le transport furtif de leurs richesses ; les nations voisines, protectrices de l'hérésie, prêtes à s'armer pour la défendre. Les périls fortifient son zèle : l'œuvre de Dieu ne craint point les hommes ; il croit même affermir son trône en renversant celui de l'erreur : les temples profanes sont détruits ; les chaires de séduction abattues ; les prophètes de mensonge arrachés des troupeaux qu'ils séduisoient ; les assemblées étrangères réunies à l'as-

semblée des fidèles. Le mur de séparation est ôté : nos frères viennent retrouver aux pieds de nos autels, avec les tombeaux de leurs ancêtres, les titres domestiques de la foi dont ils avoient dégénéré : le temps, la grâce, l'instruction, achèvent peu à peu un changement dont la force n'obtient jamais que les apparences ; et l'erreur, qui, née en France, sembloit y avoir jeté des racines éternelles ; et cette zizanie, qui tant de fois avoit pensé étouffer parmi nous le bon grain ; et l'hérésie, depuis si longtemps redoutable au trône, par la force de ses places, par la foiblesse des règnes précédents, forcés à la tolérer, par un déluge de sang françois qu'elle avoit fait verser, par le nombre de ses partisans, et par la science orgueilleuse de ses docteurs, par l'appui de tant de nations, et même par l'ancien souvenir et l'injustice de cette journée sanglante qui devroit être effacée de nos annales, que la piété et l'humanité désavoueront toujours, et qui, en voulant l'écraser sous un de nos derniers rois, ranima sa force et sa fureur, et fit, si je l'ose dire, de son sang, la semence de nouveaux disciples ; l'hérésie, à l'abri de tant de remparts, tombe au premier coup que Louis lui porte, disparoît, et est réduite, ou à se cacher dans les ténèbres d'où elle étoit sortie, ou à passer les mers, et à porter, avec ses faux dieux, sa rage et son amertume dans les contrées étrangères.

Heureuse si la soumission eût précédé les châtiments; si, au lieu de céder à l'autorité, elle n'eût cédé qu'à la vérité: et si ses sectateurs, contents la plupart d'obéir en apparence au souverain, n'eussent tiré d'autre avantage du zèle de Louis que de laisser à leurs enfants et à leurs neveux le bonheur d'obéir aujourd'hui à l'Église! Mais enfin la France, à la gloire éternelle de Louis, est purgée de ce scandale; la contagion ne se perpétue plus dans les familles; il n'y a plus parmi nous qu'un bercail et un pasteur; et si la crainte fit alors des hypocrites, l'instruction a fait depuis, de ceux qui sont venus après eux, de véritables fidèles.

Aussi, sous quelque couleur que l'erreur cherchât à reparoître, elle réveilloit également le zèle et la piété de Louis. Vaines idées de perfection, qui, sous prétexte d'élever l'homme jusqu'à Dieu, le laissiez tout entier à lui-même, et lui faisiez de la pureté sublime de sa vertu la sûreté de son libertinage! nouveau système d'oraison, si inconnu à la simplicité de la foi, et qui mettiez l'acquiescement oiseux et le fanatisme de vos prières à la place des devoirs et des violences de l'Évangile! doctrine impie et ridicule, qui cherchiez à persuader en secret que la prière, qui seule nous obtient la grâce de surmonter les tentations, nous donne elle-même le droit d'y succomber sans crime! Louis eut horreur de vos blasphèmes; il arma le

zèle de l'Église contre les piéges mystérieux que vous tendiez à la piété; et le grand évêque [1] qui, pour démêler vos illusions, s'en étoit presque laissé éblouir, plus séduit par son amour pour la prière que par les fausses maximes qui en abusoient, se joignit à la voix unanime des pasteurs contre lui-même, laissa un exemple à l'épiscopat, qui sauveroit à l'Église bien des scandales s'il étoit imité; et changea, par la candeur et la promptitude de sa soumission, les éclairs et les foudres de l'Église qui le menaçoient en une pluie abondante de grâces et de bénédictions pour lui. *Fulgura in pluviam fecit.* [2]

Mais l'homme ennemi veille toujours pour semer des scandales dans le champ du Seigneur. La vérité a triomphé de l'hérésie et du fanatisme; mais la paix que nous attendions n'est point encore venue: *Expectavimus pacem, et non erat bonum.* [3] Les mystères de la grâce, où l'orgueil de l'esprit humain a si souvent échoué, échauffent de nouveau les esprits: les pasteurs de l'Église, qui, toujours unis entre eux, ne devroient jamais prendre les armes que contre les ennemis du dehors, se divisent, comme s'ils avoient des intérêts et des espérances différentes: les esprits s'aigrissent, les disputes s'animent; ce n'est partout que trouble

[1] M. de Fénélon, archevêque de Cambray.

[2] Ps. 134. 7. — [3] Jerem. 8. 15.

et que confusion. Grand Dieu, à quoi aboutiront ces dissensions funestes? Un siècle entier de contestations ne devroit-il pas en avoir enfin ralenti la fureur? Les troupes des Philistins nous environnent; au lieu de nous réunir pour repousser les infidèles, c'est nous-mêmes qui leur fournissons des prétextes spécieux d'insulter aux armées du Dieu vivant. Mais laissons une matière dont le seul récit ne peut qu'affliger les enfants de l'Église qui ont quelque amour pour cette mère commune des fidèles : il suffit à mon sujet de dire que Louis n'eut rien tant à cœur que de voir la concorde et l'union régner parmi les pasteurs; la foi maintenue dans la pureté; les fidèles point partagés entre Paul, Apollon, ou Céphas, mais uniquement attachés à Jésus-Christ et à son Église; et que c'étoit là constamment le but de toutes ses démarches. Dieu ne lui a pas donné la consolation, avant de mourir, de voir finir nos tristes dissensions, mais avec quelle douleur les voyoit-il se perpétuer dans son royaume! Les malheurs de l'état le trouvoient constant; les troubles de la religion flétrissoient son cœur, et effaçoient l'auguste sérénité de son visage; et dans le lit même de sa douleur et de sa mort, comme un autre Théodose mourant, les maux de l'Église l'occupoient plus, le touchoient plus que les horreurs de la mort dont il étoit environné : *Qui cum jam corpore solveretur, magis de statu*

ecclesiarum quam de suis periculis angebatur. [1]

Tout ce qui pouvoit avancer les intérêts de la religion devenoit un intérêt d'état pour lui. Avec quelle magnificence ouvroit-il son royaume et ses trésors à un roi [2] et à une reine pieuse, qui, pour avoir voulu faire remonter la foi sur le trône de leurs ancêtres, en avoient été eux-mêmes chassés? Une nation vaillante, mais aussi orageuse que la mer qui l'environne, et accoutumée à donner de semblables spectacles à l'Europe, s'ébranle, s'agite, se soulève, et jette hors de son sein ces sacrés dépôts. Louis, seul de tous les souverains, que cet outrage intéressoit tous, court au-devant d'eux, les essuie du naufrage, offre un asile à la religion et à la royauté fugitives; s'arme pour venger la majesté des rois et la sainteté de la foi, foulées aux pieds en leurs personnes; attire sur ses états les fureurs d'une ligue redoutable, et les calamités d'une longue guerre qui n'a pensé finir qu'avec la monarchie; et s'il n'a pas eu la gloire de leur rendre leur couronne, il a eu le mérite d'exposer la sienne.

Mais si son zèle pour la défense de la foi sembloit croître et se ranimer avec son grand âge, rappelez-vous quels furent ses soins pour le rétablissement de la piété en ces jours de péché et de ma-

[1] S. Ambr. in Orat. funeb. Theod.

[2] Le roi Jacques II et la reine sa femme, chassés d'Angleterre et réfugiés en France.

lice : *Corroboravit pietatem in diebus peccatorum;* et c'est l'exemple que doit le pasteur et le père de ses sujets.

Vous le savez, mes Frères, la source de la régularité et de la pureté des mœurs publiques est toujours dans le zèle et dans la sainteté des évêques, établis pour être la forme du troupeau, pour le sanctifier et pour le conduire : aux soins et aux exemples des premiers pasteurs est presque toujours attaché le salut ou la perte des fidèles. Pénétré de cette vérité, quelles furent les attentions de Louis à choisir des ministres irrépréhensibles ! quelles précautions ! quelle délicatesse de conscience ! Les témoignages les plus sûrs, les plus publics, pouvoient à peine suffire pour le rassurer dans ses choix. Plus effrayé que flatté de ce droit brillant attaché à sa couronne, il le regarda comme l'écueil des rois, et le fardeau le plus pénible et le plus dangereux de la royauté. Les brigues, la faveur, la chair et le sang, n'étoient pas un droit auprès de lui pour posséder les places de l'Église, qui est le royaume de Jésus-Christ. Les services mêmes, la naissance, la longue suite d'ancêtres, ne lui paroissoient pas une vocation suffisante au sacerdoce de Melchisédech, qui n'avoit point de généalogie. Il étoit vivement persuadé que l'épiscopat n'étoit pas une faveur temporelle, destinée à gratifier les familles, mais un don cé-

leste destiné à honorer l'Église, en lui donnant des ministres capables d'honorer leur ministère; et l'exactitude de sa religion et de son zèle là-dessus, alla peut-être quelquefois plus loin même que celle des règles.

Il vouloit que la puissance de son règne ne servît qu'à établir le règne de Dieu sur ses peuples. Quelle joie quand il voyoit quelqu'un de sa cour revenir des égarements des passions, et mener une vie conforme à la sagesse et à la piété de la sienne! c'étoit pour lui comme une nouvelle conquête ajoutée à ses anciennes victoires. La vertu n'étoit plus un titre de dérision à la cour: c'étoit elle qui remplissoit les premières places; elle qui étoit comblée d'honneurs; elle enfin qui frayoit l'accès au trône et à la confiance du souverain.

Jours fortunés! vous deviez ramener parmi nous le règne de la piété et de l'innocence; et cependant jamais la malice n'a plus abondé; et les faveurs royales, accordées à la vertu, n'en ont peut-être rendu que les apparences estimables. Siècle pervers! tout coopère donc à ta perte! Si le prince oublie Dieu, il affermit et perpétue les vices; s'il favorise les justes, il multiplie les hypocrites.

Mais enfin Louis contraignit les œuvres de ténèbres à se cacher, et à ne plus insulter à la lumière: le désordre ne fut plus un bon air; et s'il

n'en arrêta pas le cours, il en ôta du moins l'ostentation et le scandale.

La licence d'un théâtre étranger, où, à la honte des mœurs publiques et de la politesse de la nation, les plus grossières obscénités assembloient les grands et le peuple, où le vice parloit un langage dont notre langue même rougit, et où le sexe lui-même venoit publiquement applaudir à des indécences qui étoient comme des insultes solennelles faites à sa pudeur : cette licence fut proscrite, et les débris de cette scène impure élevèrent à la piété de Louis un monument plus immortel que les murs renversés de tant de villes conquises n'en avoient élevé à sa gloire.

En renversant les écoles du vice, quels asiles n'érigea-t-il point à la piété ? Vous l'apprendrez à nos neveux, édifice auguste,[1] où la valeur réfugiée consacre aux pieds des autels les restes tronqués et languissants d'une vie tant de fois exposée pour l'état ! Vous l'apprendrez encore, maison sainte,[2] où la naissance et la pauvreté dotées, sauvent également l'innocence du sexe des périls, et sa noblesse de la honte et de l'indigence.

Que d'établissements pieux vois-je s'élever sous son règne, au milieu de la capitale et dans les provinces ! Le règne de Dieu croît et s'étend avec celui de Louis. Les jeunes ministres du sanctuaire re-

[1] Hôtel des Invalides. — [2] Maison de Saint-Cyr.



prennent dans des maisons saintes, que chaque pasteur élève à l'envi, ce premier esprit de science, de ferveur, de discipline, si déchu du temps de nos pères. Les forêts mêmes se repeuplent de solitaires; et, comme au temps des Machabées, plusieurs descendent dans le désert [1] pour y chercher le jugement et la justice, parce que les maux et la corruption avoient inondé, et que Dieu n'étoit plus connu au milieu des villes: *Tunc descenderunt multi quærentes judicium et justitiam in desertum, quoniam inundaverant super eos mala.* [2] Des ouvrages infinis, remplis de doctrine et de lumière, paroissent pour aider à la piété des fidèles. Nos neveux, qui, en remontant, retrouveront dans ce siècle les premiers monuments de la science et de la piété renouvelées, béniront le règne de Louis, recevront la grâce que nous avons rejetée, et puiseront dans ces secours, dus à ses soins et transmis d'âge en âge, les règles des mœurs, la justice et le salut, que nous n'avons pu trouver même dans ses exemples.

Qu'étoit-il réservé à une piété si fidèle à Dieu, si zélée pour l'Église, si utile aux peuples, qu'une couronne de justice encore plus éclatante que celle qu'il avoit reçue de ses ancêtres, et une mort encore plus glorieuse à la grâce, et plus héroïque que sa vie?

[1] La Trappe et Sept-Fonts. — [2] 1. Mac. 2. 29, 30.

Non, mes Frères, la source du véritable héroïsme et de l'élévation des sentiments, est dans la foi : le monde n'a jamais fait que de faux héros, et la mort, qui nous montre toujours tels que nous sommes, découvre enfin en eux, ou une foiblesse de timidité qui les déshonore, ou une ostentation de fermeté, encore plus foible et plus méprisable que leur frayeur, parce qu'elle est plus fausse.

Louis meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondements, ce semble, inaltérables d'une santé que l'âge, les afflictions et les soins laborieux d'un long règne avoient jusque-là respectée. Il avoit vécu au delà de l'âge des rois ; et elle nous promettoit encore une vie au-delà du cours ordinaire de celle des autres hommes : il avoit vu naître nos pères, et il semble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte nous paroît toujours devoir être éternel

Mais Dieu, dont le règne seul ne finit point, et qui avoit déjà empreint au dedans de lui les caractères ineffaçables de la mort, les cachoit encore aux lumières de l'art et aux vaines espérances d'une cour que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare ; la mort, cachée au dedans, laisse voir au dehors des signes toujours trop infaillibles qui l'annoncent : on ne peut plus la méconnoître ; sa lenteur augmente en-

core les horreurs de l'appareil. Louis seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens et fidèles serviteurs, de la consternation des princes et des grands, des larmes de toute sa cour, Louis trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'âme que le monde n'a pas encore donnée. *Pourquoi pleurez-vous*, dit-il à un des siens, que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer; *aviez-vous cru que les rois étoient immortels?*

Ce monarque, environné de tant de gloire, et qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de réveiller ou ses désirs ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie; il ne lui reste pas même ces incertitudes qui montrent encore la vie au mourant, et qui mêlent du moins aux tristes saisissements de la crainte, les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue et qu'il n'y a plus de ressource, et il conserve, dans le lit de sa douleur, cette majesté, cette sérénité qu'on lui avoit vue autrefois aux jours de ses prospérités sur son trône : il règle les affaires de l'état, qui ne le regardent déjà plus, avec le même soin et la même tranquillité que s'il commençoit seulement à régner; et la vue sûre et prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût et cette horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre, qu'une marque que l'on ne l'aime

plus. Les sacrements des mourants n'ont pas autour de lui cet air sombre et lugubre qui d'ordinaire les accompagne ; ce sont des mystères de paix et de magnificence. Et ce n'est pas ici un de ces moments rapides et uniques où la vertu se rappelle tout entière, et trouve dans la courte durée de l'effroi du spectacle la ressource de sa fermeté : les jours vides et les nuits laborieuses se prolongent, et l'intrépidité de sa vertu semble croître et s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand, quand on l'est par la foi !

La vue fixe et assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours sans foiblesse, mais avec religion ; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté ; ne voulant exciter ni l'attendrissement ni l'admiration des spectateurs ; ne cherchant, ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance ; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles et éternels de sa vertu, et qui aviez traité peut-être sa piété de foiblesse, et voyez si la vanité toute seule ne se feroit pas honneur de tout ce que la grâce opère de grand en Louis dans ces derniers moments? Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur : c'est la grâce qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires et

de vertus, les princes de son auguste sang et les grands de l'état. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation et de leurs larmes? Il leur rappelle, comme David, leurs anciens services; il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rare sous un prince enfant; les intérêts de la monarchie, dont ils sont l'ornement et le plus ferme soutien; il leur demande, pour son fils Salomon et pour la foiblesse de son âge, le même zèle, la même fidélité qui les avoit toujours si fort distingués sous son règne. Jamais il n'a paru plus véritablement roi; c'est qu'il l'étoit déjà dans le ciel, et que le règne du juste est encore plus grand et plus glorieux que celui des rois de la terre.

Enfin, le jeune Salomon, l'auguste enfant, est appelé. Louis offre au Dieu de ses ancêtres ce reste précieux de sa maison royale, cet enfant sauvé du débris, qui lui rappelle la perte encore récente de tant de princes, et que ses prières et sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour son fils Salomon, un cœur fidèle à sa loi, tendre pour ses peuples, zélé pour ses autels et pour la gloire de son nom : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut custodiat mandata tua.*[1] Il lui laisse pour dernières instructions, comme un héritage encore plus cher que sa couronne, les maximes de la piété et de la

[1] 1. Par. 29. 19.

sagesse. *Mon fils*, lui dit-il, *vous allez être un grand roi; mais souvenez-vous que tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu, et du soin que vous aurez de soulager vos peuples. Évitez la guerre; ne suivez pas là-dessus mes exemples; soyez un prince pacifique: craignez Dieu, et soulagez vos sujets.* Il lève les mains au ciel, comme les patriarches au lit de la mort, et répand sur cet enfant, avec ses vœux et ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu, d'où vous étiez sortie, âme héroïque et chrétienne! votre cœur est déjà où est votre trésor. Brisez ces foibles liens de votre mortalité, qui prolongent vos désirs et qui retardent votre espérance : le jour de notre deuil est le jour de votre gloire et de vos triomphes. Que les anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous, pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne et de saint Louis. Allez rejoindre Thérèse, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, et essuyer auprès d'eux, dans le séjour de l'immortalité, les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres; et si, comme nous l'espérons, la sainteté et la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un si long règne,

au mérite de vos œuvres et à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure céleste sur un royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un roi enfant, qui n'a pas eu le loisir de croître et de mûrir sous vos yeux et sous vos exemples, et obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, et des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu, jetez du haut du ciel des yeux de miséricorde sur cette monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres nations; où la foi est aussi ancienne que la couronne, et où elle a toujours été aussi pure sur le trône, que le sang même de nos rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles et des dissensions auxquels vous livrez presque toujours l'enfance des rois; laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs et nos pertes. Étendez les ailes de votre protection sur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple; cet auguste rejeton de tant de rois, cette victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colère et à l'extinction de toute la race royale. Donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples; que la piété, la clémence, l'humanité, et tant d'autres vertus, qui vont présider à son éducation, se répandent sur tout le cours de son règne. Soyez son

Dieu et son père, pour lui apprendre à être le père de ses sujets, et conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME,

DUCHESSE D'ORLÉANS.

Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt; vir ejus, et laudavit eam; et laudent eam in portis opera ejus.

Ses enfants l'ont appelée bienheureuse, son époux l'a comblée de louanges; et ses actions ont fait son éloge dans toutes les assemblées publiques. **Prov. 31. 28. 31.**

Après ces éloges publics et domestiques, que nous resteroit-il à dire sur les louanges de très-haute, très-puissante et très-excellente princesse, Madame, duchesse d'Orléans, si nous ne venions ici que pour la louer plutôt que pour vous instruire?

Nous venons rendre de tristes et pieux devoirs à sa mémoire : la religion les consacre; la piété les justifie, et la douleur publique les exige. Mais en vous rappelant ses vertus, qui seules peuvent nous consoler de sa perte, que prétendons-nous, que

vous rappeler à ce moment fatal, et peut-être proche, où, dégradés devant Dieu de votre rang et de vos titres, ce que vous aurez fait pour le salut fera seul notre consolation et votre éloge ?

Eh ! quelle autre image pourrions-nous vous offrir au milieu de cette cérémonie lugubre, et dans ce temple auguste surtout,[1] où sont exposées de toutes parts les tristes dépouilles de la grandeur humaine ; où les sceptres et les couronnes brisées rappellent à peine le souvenir de ceux qui les ont portées ; où toute la magnificence des souverains est renfermée dans celle de leurs tombeaux ; où les cendres de tant de princes que nos yeux ont vus, et qui faisoient nos plus douces espérances, fument encore ; et où le grand roi lui-même, que nous avons tant pleuré, n'est plus que poussière ?

Quel spectacle pour les yeux mêmes de la chair ! Madame depuis long-temps ne le perdoit plus de vue : elle ne parut survivre à toutes les pertes de la maison royale que pour attendre la mort avec plus de courage, et s'y disposer avec plus de foi : elle vit de plus près le néant de tout, et ne crut digne d'elle que ce qui étoit digne de l'immortalité.

Ne craignons donc pas de mêler aux prières de l'Église, et à la solennité des saints mystères, des louanges honorables à l'Église, et dont le vice seul doit rougir. Nous les devons à l'amour des peuples,

[1] L'église de Saint-Denis, où sont les tombeaux de nos rois.

qui les publicnt ; au deuil de toute la nation, qui la regrette ; à la doulcur amère d'un auguste fils,[1] qui la pleure ; aux larmes d'une maison désolée, dont elle fut toujours la mère plutôt que la maîtresse : nous nous les devons à nous-mêmes ; et, de tous ceux qui m'écoutent, en est-il peut-être un seul que la bonté de cette princesse n'ait honoré de quelque marque particulière de bienveillance, et qui, dans la perte publique, comme le disoit saint Ambroise d'un empereur, ne pleure encore une perte qui lui est personnelle ? *Omnes enim tanquam parentem publicum obiisse domestico fletu doloris illacrymant, suaque omnes funera dolent.*[2]

Épouse fidèle, mère tendre, maîtresse douce et bienfaisante, princesse chrétienne ; c'est-à-dire, devoirs domestiques et publics toujours remplis, durant le cours d'une longue vie, avec décence, avec noblesse, avec humanité, avec religion. Vous la reconnoissez à ces traits simples et peu recherchés ; ils suffiscnt à la vérité, et son caractère est son éloge. C'est par vous seul, ô mon Dieu, que son éloge peut devenir notre instruction.

[1] Philippe, duc d'Orléans, régent de France.

[2] In obit. Valent.

PREMIÈRE PARTIE.

La cour étoit à peine consolée de la mort d'Henriette d'Angleterre,[1] quand l'Allemagne la remplaça à la France par la princesse que nous pleurons. Née des anciens souverains du Rhin, elle vint se mettre à côté du trône, où sa naissance auroit pu la placer; et les couronnes étrangères lui parurent moins brillantes que l'honneur de toucher de près, par un mariage auguste, à celle de Louis.

De quelle gloire et de quelle magnificence se vit-elle environnée dans ces jours fortunés de la monarchie! Un souverain, maître de l'Europe, plus glorieux que tous ses prédécesseurs, plus grand par l'amour de ses peuples que par le nombre de ses conquêtes; un époux aimable, et qui, aux charmes de la jeunesse, ajoutoit l'honneur des victoires et des triomphes; une cour où nos guerres avoient formé tant de héros, où les largesses du prince attiroient tous les jours les plus grands talents, où de nouveaux plaisirs se succédoient sans cesse, où les monuments les plus superbes de la magnificence excitoient la curiosité et peut-être la jalousie de toutes les nations, et où l'excès seul de nos prospérités pouvoit nous préparer de loin des disgrâces.

[1] Première femme de Monsieur, frère unique du roi Louis-le-Grand.

Rappelons, sans crainte, ces temps heureux. Ils furent effacés, je le sais, par des jours de tribulation et d'amertume qui leur succédèrent. Mais le Seigneur vouloit nous châtier; il ne vouloit pas nous détruire. Le nuage depuis long-temps se dissipe, la lumière reparoît, un nouveau soleil se lève sur nos têtes,[1] une régence paisible et glorieuse lui a préparé les voies. C'est le destin de la France, ou plutôt c'est de tout temps la conduite de Dieu sur une nation qu'il chérit. Nos malheurs ont toujours été les précurseurs infaillibles de notre élévation et de notre gloire.

Madame se montra à la France dans ces temps les plus heureux du dernier règne. La licence est d'ordinaire inséparable des prospérités; les bienfaits de Dieu nous amollissent; nous tournons contre lui ses propres dons, et les jours de ses faveurs sont presque toujours les jours de nos crimes. Au milieu de tant d'écueils, où l'exemple décide toujours des devoirs, la princesse pour qui nous prions demeura fidèle; et Dieu, qui venoit de la retirer du sein de l'hérésie qu'elle avoit sucée avec le lait, conserva le nouvel ouvrage de sa grâce. Livrée à l'erreur par sa naissance et par son éducation, un trait d'élection singulière avoit été la discerner, comme une autre Ruth, dans une terre étrangère, pour l'appeler à l'héritage du Seigneur,

[1] Louis XV venoit d'être sacré, et alloit être déclaré majeur.

et l'associer à son peuple. Vos miséricordes, ô mon Dieu, sont fidèles, et vous les multipliez sur vos élus : les lumières de la foi, en dissipant les ténèbres de l'esprit, ne percent pas toujours les nuages que l'âge et les passions forment autour du cœur : dociles aux vérités de la doctrine sainte, nous n'en sommes pas moins rebelles aux devoirs qu'elle nous impose. Hélas ! les mœurs ne discernent presque plus le peuple de Dieu des incirconcis ; le Seigneur n'est pas plus servi dans la Judée que dans Samarie ; et la face de la terre, partagée par tant de doctrines diverses, ne montre presque partout que des hommes qui se ressemblent.

La fidélité de Madame à ses devoirs honora son retour à la foi. Entrée dans la voie de la vérité, elle y marcha d'un pas noble et constant ; et de peur que l'erreur jalouse ne disputât à la grâce la gloire de son changement, elle le ratifia tous les jours par sa conduite.

Les liens sacrés du mariage qui venoient de l'attacher au prince son époux, lui attachèrent en même temps toute sa tendresse : son cœur et son devoir ne se séparèrent jamais. La cour même, qui ne pardonne jamais à ses maîtres, et qui outre toujours à leur égard et l'adulation et la censure, en parla comme nous : il faut que la vertu soit bien pure, quand le courtisan la respecte.

Vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu, de répandre

sur cette union sainte les bénédictions promises à la postérité de saint Louis! Un prince, l'appui du trône; Philippe,[1] le tuteur du roi et de l'état, le protecteur éclairé des droits du sacerdoce et de l'empire, le premier exemple d'une minorité pacifique, le modèle des princes bienfaisants, fut le premier fruit de vos promesses. Vous prévoyiez nos malheurs et nos pertes, et vous nous prépariez une ressource. Une nouvelle fécondité honora encore les chastes amours de cet auguste hyménée. La France en vit naître avec joie une princesse,[2] qui régnoit déjà sur tous les cœurs, et que nous ne devions pas posséder. Heureux les peuples qui la voient! Au milieu du calme et des plaisirs innocents d'une cour paisible et chrétienne, elle fait depuis long-temps les délices de ses sujets, et le lien de la monarchie avec une maison féconde en héros, et à qui la maison de France seule peut disputer la gloire des siècles et l'antiquité de l'origine.

Les sentiments de la nature perdent souvent leurs droits dans le cœur des princes : élevés au-dessus de nous, il leur paroît trop vulgaire de penser et de sentir comme nous; nés les maîtres des hommes, ils ne veulent pas même leur ressembler par l'humanité; et, destinés par leur naissance à

[1] Le duc d'Orléans, régent de France.

[2] La duchesse de Lorraine.

être les pères des peuples, ils se font quelquefois une honte de ce titre aimable à l'égard même de leurs enfants. Fausse grandeur, que Madame ne connut point : elle crut que les devoirs et les sentiments de la nature étoient les plus nobles, parce qu'ils étoient les plus anciens ; que la simplicité des premières mœurs avoit plus de dignité et de véritable élévation que tout le faste de nos usages ; et la princesse la plus majestueuse que la France ait vue fut en même temps la mère la plus tendre.

Dois-je en attester ici les larmes du prince affligé qui m'écoute, et ne point ménager sa douleur? Mais ces chères cendres parleroient à ma place ; et c'est le consoler que de rappeler un souvenir même qui l'afflige.

Quelle tendresse ressembla jamais à celle de Madame pour ce prince auguste? ses yeux pouvoient à peine suffire à le voir, et son cœur à l'aimer. Quelle joie quand elle vit briller, dans son enfance presque, les espérances de ces grands talents et de cette supériorité de lumières que la variété et l'immensité des connoissances cultivèrent depuis, que les victoires ennoblirent, et qu'une régence mémorable éternisera dans nos annales! Elle le vit, sans l'avoir désiré, comme la mère des enfants de Zébédée, assis, par le droit de sa naissance, à la première place du royaume, dépositaire du sceptre, maître de nos destinées et de celles de

l'état : et, plus touchée de sa gloire que de son élévation, elle vit alors avec des larmes de tendresse, dans le cœur de tous les François, les mêmes sentiments d'amour que ceux qu'elle avoit pour son fils, et toute la nation l'adopter, si je l'ose dire, comme son enfant, dans le temps qu'elle le choisissoit pour son maître. Mais, nous pouvons l'ajouter ici, son salut l'intéressoit encore plus que sa grandeur. Comme une autre Monique, elle l'enfantoit tous les jours par ses prières et par ses larmes ; elle n'offroit jamais à Dieu le sacrifice de son cœur et de ses lèvres, sans lui demander qu'il jetât enfin des regards de miséricorde sur ce cher enfant. Et que lui restoit-il en effet à désirer pour lui, que la gloire des saints ?

Une princesse vertueuse l'avoit déjà rendu père d'une nombreuse famille : elle voyoit les enfants de ses enfants ; un jeune prince [1] dont les destinées rassurent l'état et affermissent le trône ; des princesses [2] régner dans les plus brillantes cours de l'Europe ; l'Espagne nous envoyer [3] et recevoir de nous les gages précieux d'une union éternelle ; le feu qui avoit paru s'allumer, éteint par des alliances sacrées ; le sang royal réuni à sa source ; et, par l'habileté d'un ministre pour qui les difficultés

[1] Le duc de Chartres.

[2] La princesse de Modène, la reine d'Espagne, femme de Louis I.

[3] L'infante d'Espagne, destinée à être reine de France, et retournée depuis à Madrid.

mêmes semblent devenir des ressources, le fruit de nos victoires et de nos pertes conservé à l'état; et une couronne qui nous avoit tant coûté, et que la valeur du prince que nous consolons avoit assurée au petit-fils de Louis-le-Grand, mise sur la tête de la princesse sa fille. C'est ainsi, ô mon Dieu, que les profondeurs de votre sagesse disposent les événements, et qu'en paroissant ébranler les empires que vous protégez, vous ne voulez qu'en affermir le trône et en accroître la domination et la puissance.

Peuples déjà si rapprochés par la valeur et par les guerres mêmes qui vous avoient toujours divisés, et aujourd'hui si unis par le sang même de nos maîtres, puissiez-vous transmettre, avec la succession de vos rois, cette alliance sainte aux races futures! que les deux peuples ne forment jamais qu'un peuple! que les campagnes ne voient jamais nos étendards opposés, et les lis déployés contre les lis! que cette alliance, resserrée par tant de nouveaux liens, devienne la loi fondamentale des deux monarchies! que l'âme de Louis-le-Grand, qui en a été le principe, en soit le nœud éternel! et puissent les deux nations, pour se soutenir, se prêter jusqu'à la fin des âges les mêmes armes qu'elles avoient employées pour se détruire!

Mais faisons-nous honneur ici à Madame d'une tendresse maternelle, où la nature a, ce semble,

plus de part que la vertu? Oui, mes Frères, et nous devons cette consolation à la douleur du prince qui la pleure. Un cœur qui aime ce qu'il doit aimer est toujours digne d'éloge; et ce n'est que par vertu qu'on satisfait aux devoirs de la nature. Mais, d'ailleurs, Madame aima les princes ses enfants, en mère, en princesse, en chrétienne. Ce n'étoit pas ici une de ces sensibilités vulgaires que les foiblesses déshonorent, et où, à force de donner tout à la tendresse, on ne donne rien à la raison et au devoir. Quelles leçons de grandeur, de dignité, de bienséance, de sagesse, furent les fruits de son amour maternel! mais quels exemples encore plus puissants que les leçons! Vous en conserverez un tendre et éternel souvenir, famille désolée, et vous honorerez sa mémoire en imitant ses vertus. Et vous, pieuse Adélaïde;[1] qui, cachée dès vos plus jeunes ans dans le secret du sanctuaire, avez préféré l'opprobre de Jésus-Christ à tout ce que le siècle peut laisser espérer de plus éclatant, vous ne cesserez de demander aux pieds des autels que vos vœux et les nôtres, sur les destinées de votre auguste maison, s'accomplissent.

Rien en effet n'est plus rare, pour les grands, que les vertus domestiques: la vie privée est presque toujours le point de vue le moins favorable à leur gloire. Au dehors, le rang, les hommages, les re-

[1] Louise-Adélaïde d'Orléans, abbesse de Chelles.

gards publics qui les environnent, les gardent, pour ainsi dire, contre eux-mêmes : toujours en spectacle, ils représentent, ils ne se montrent pas tels qu'ils sont. Dans l'enceinte de leurs palais, renfermés avec leurs humeurs et leurs caprices ; au milieu d'un petit nombre de témoins domestiques et accoutumés, le personnage cesse, et l'homme prend sa place et se développe.

Ici nous pouvons tirer le voile, et entrer sans crainte dans ce secret domestique, où la plupart des grands cessent d'être ce qu'ils paroissent. Ce qu'il y a eu de privé et d'intérieur dans la vie de Madame est aussi grand et aussi respectable que ce qui en a paru aux yeux du public.

Dites-le ici à ma place, témoins affligés et fidèles de l'humanité, de la douceur et de l'égalité d'une si bonne maîtresse ! aviez-vous à souffrir de son rang ou de ses caprices? votre zèle n'étoit-il compté pour rien? vous croyoit-elle trop honorés de lui sacrifier vos soins et vos peines ? vous regardoit-elle comme des victimes vouées à la bizarrerie et à l'humeur d'un maître ? sentiez-vous votre dépendance que par ses égards et ses attentions à vous l'adoucir? en satisfaisant à vos services, pouviez-vous satisfaire à toute votre tendresse pour elle ? votre cœur n'alloit-il pas toujours plus loin que votre devoir ? et quel chagrin avez-vous jamais senti en la servant, que la crainte de la perdre et la douleur de

l'avoir perdue? L'abondance de vos larmes répond pour vous; et plus vivement que mes foibles expressions, elle fait son éloge et le vôtre.

Oui, mes Frères, au milieu de sa nombreuse maison, Madame n'étoit plus une maîtresse; c'étoit une mère affable et bienfaisante; dépouillée de sa grandeur, sans l'être jamais de sa dignité, elle descendoit avec bonté dans le détail des peines et des besoins des siens. L'élévation est d'ordinaire, ou dure, ou inattentive; et il suffit, ce semble, d'être né heureux pour n'être pas né sensible. Madame, avec un cœur élevé et digne de l'empire, avoit un cœur plus humain et plus compatissant que ceux mêmes qui naissent pour obéir.

L'enceinte de sa maison ne borna pas, vous le savez, son inclination bienfaisante; son crédit fut toujours une ressource publique; nous trouvions tous en elle une protectrice assurée; l'accès n'étoit pas même refusé aux plus inconnus; et le besoin, ou la misère seule, devenoit le titre qui donnoit droit de l'approcher. Si les regrets de la reconnoissance sont les plus sincères et les plus sûrs, quel deuil a jamais dû être plus universel?

L'autorité de la régence ne lui parut même souhaitable pour le prince son fils, que par la possession où ce nouveau rang alloit le mettre de faire des grâces. L'événement a été encore plus loin que vos désirs, princesse si digne de nos regrets! Les

faveurs du prince sont aujourd'hui écrites dans les titres de nos plus illustres maisons, et en perpétueront les honneurs et les prééminences : chaque jour de son administration a été le jour de ses bienfaits ; et la reconnoissance s'est plutôt épuisée que ses largesses.

Il n'est pas étonnant que le cœur de Madame, si sensible aux besoins et aux intérêts des personnes les plus indifférentes, fût si tendre et si fidèle pour ses amis. L'amitié est le seul plaisir presque que la plupart des grands font gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur doivent tout, ils croient ne leur rien devoir eux-mêmes, et que c'est assez payer leurs empressements que de les souffrir. L'amitié, plus sincère, et dès-là moins rampante et moins empressée que l'adulation, leur paroît un hommage sec et aride : leur attachement même et leur confiance n'est qu'un goût passager qui les gêne et les ennuie bientôt, et dont ils se débarrassent comme d'une contrainte. Ainsi vivant seuls, dès qu'ils vivent sans amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices font des adulateurs, leurs bienfaits des ingrats, leurs vertus mêmes des censeurs injustes. Madame eut pour ses amis cette confiance et cette fidélité dont on cherche depuis long-temps des exemples même parmi les hommes du commun. Un ami lui parut toujours le bien le plus précieux de la terre,

et qui honore même les princes et les rois. Tous les autres biens, nous les devons, ou à la fortune, ou à la naissance : celui-là nous ne le devons qu'à nous-mêmes.

Tel fut le caractère de Madame dans sa vie privée ; caractère connu, respecté, non-seulement de la nation, mais de toute l'Europe ; une épouse fidèle, une mère tendre, une amie constante, une maîtresse douce et bienfaisante. Nos voisins l'ont toujours caractérisée par ces traits comme nous ; c'étoit l'éloge public que toutes les cours ont toujours fait d'elle ; et si ces traits paroissent vulgaires, ce ne sera jamais qu'à ces hommes frivoles qui ne voient rien de grand dans les devoirs, qui croient que les vertus domestiques ne sont faites que pour le peuple, que les princes ne sont dignes de nos éloges que lorsque leur faste et leur fierté les rend indignes de notre amour, qu'un cœur tendre et compatissant déshonore le rang et la naissance, que l'humanité dégrade l'homme, et qu'il faut être né dur et bizarre pour être né grand. Quel fléau pour le genre humain si celui qui donne les princes à la terre punissoit l'erreur de ces images en nous donnant des maîtres qui leur fussent semblables !

Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur, que l'humanité ? Les princes ne sont puissants que pour être bons : ils doivent, si je l'ose dire, leur puissance et leur grandeur à nos besoins ; et s'il n'y

avoit pas des foibles et des malheureux, le ciel n'auroit pas donné des maîtres à la terre.

C'est par-là que Madame remplit toute la destinée de son rang : comblée des louanges de son époux; appelée bienheureuse par ses enfants, et par ceux qui, attachés à son service, l'avoient toujours aimée comme leur mère : *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt; et vir ejus laudavit eam, et domestici ejus vestiti sunt duplicibus.* Il nous reste encore la voix des peuples à écouter. Son histoire publique pourroit fournir des traits plus brillants que sa vie privée, mais elle n'offrira pas de plus grandes vertus; et si la fidélité d'une épouse, la tendresse d'une mère, la bonté d'une maîtresse, ont fait son éloge domestique, la majesté, la bienséance, la piété solide et toujours soutenue d'une princesse, son amour pour le roi et pour l'état, vont remettre devant nos yeux un spectacle qui a long-temps honoré notre siècle, et qui a toujours fait son éloge public : *Et laudent eam in portis opera ejus.*

DEUXIÈME PARTIE.

Les princes ont plus de devoirs à remplir que le reste des hommes; plus ils sont grands, plus ils doivent de grands exemples : ils sont en spectacle aux regards comme aux hommages de la multitude. Les premières obligations de leur rang sont

le zèle pour l'état, dont ils sont les premiers sujets, et dont ils peuvent devenir les maîtres; la bienséance dans les mœurs publiques, dont ils sont toujours les modèles; la fidélité aux devoirs de la religion, que leurs ancêtres placèrent sur le trône.

A ces traits, nous croyons voir revivre la princesse que nous avons perdue. Les mêmes liens qui l'attachèrent au prince son époux, l'attachèrent à la France : elle parut avoir épousé la nation. Le sang germanique, qui couloit dans ses veines, retrouva, pour le sang françois les penchants et les affections de la même origine; et, descendue de ces anciens conquérants qui, des bords du Rhin, vinrent fonder dans les Gaules une monarchie qui a vu depuis commencer toutes celles de l'Europe, elle parut, en arrivant parmi nous, s'être rendue à sa patrie plutôt qu'en être sortie. Notre culte étoit devenu son culte, et notre peuple fut le sien; nos dieux furent ses dieux; nos usages, ses usages; notre gloire ou nos malheurs, ses malheurs ou sa gloire; et oubliant ses premières destinées, elle n'en connut plus d'autres que celles de la monarchie. Liée par le sang, ou par des commerces d'amitié et de bienséance, à la plupart des souverains de l'Europe, elle ne le fut jamais, par le cœur, qu'à la nation; et, au milieu des guerres qui les avoient armés contre nous, ses liaisons avec les cours étrangères ne furent jamais que des témoignages écla-

tants de son amour pour la France. Nos histoires lui en feront honneur ; et parmi les princesses étrangères que les liens du mariage unirent au sang de nos rois, et qui vécurent au milieu de nous, elles lui opposeront des exemples qui l'honoreront encore davantage.

Louis-le-Grand connut son zèle, et le paya d'une amitié et d'une confiance qui ne finirent qu'avec lui. Nul de vous ne l'ignore, quelle fut la constance de l'estime et de la tendresse de ce grand roi pour Madame. Les cours sont orageuses ; les intérêts y décident toujours des affections ; et comme les intérêts y changent sans cesse, les affections n'y connoissent presque pas de durée : tout y forme des nuages ; les jours ne s'y ressemblent jamais ; les mêmes flots qui vous élèvent vous ouvrent le gouffre à l'instant ; et la vicissitude éternelle des événements est comme le seul événement et le seul point qu'on y voit de fixe.

Madame n'éprouva point ces révolutions. Une noble franchise, si ignorée dans les cours et qui sied si bien aux grands, la rendit toujours respectable au roi : il trouvoit en elle ce que les rois ne trouvent guère ailleurs, la vérité. Plus éloignée encore par l'élévation de son caractère que par celle de sa naissance, d'une basse adulation, elle n'employa jamais pour plaire que sa droiture et sa candeur. Les souplesses et les artifices de la dissimu-

lation, qui font toute la science et tout le mérite des cours, lui parurent toujours le sort des âmes vulgaires. C'est se mépriser soi-même que de n'oser paroître ce qu'on est : l'art de se contrefaire et de se cacher n'est souvent que l'aveu tacite de nos vices ; et elle crut qu'on n'étoit grand qu'autant qu'on étoit vrai.

Aussi Louis, plus touché du simple et du naturel que du faste des hommages, venoit se délasser des adulations auprès de Madame. C'étoit là que sa cour prenoit une nouvelle face : le faux en étoit banni ; la vérité y présidoit et reprenoit ses droits ; la confiance et la noble simplicité environnoient le trône, et la tendresse en faisoit le plus superbe hommage.

Ce prince, qui avoit élevé plus haut que tous ses ancêtres la gloire de la monarchie, et qui vit un si long cours de prospérités finir par des disgrâces, vit aussi l'amour et le courage de Madame croître avec nos malheurs. Quelles larmes ne donna-t-elle point alors à nos pertes ! La vie même de son cher fils, tant de fois exposée, ne l'occupoit pas plus vivement que le danger de l'état. Les plaies de la nation étoient aussi douloureuses pour elle que celles dont ce prince belliqueux sortoit souvent couvert des combats ; et sa gloire même ne pouvoit la consoler de nos disgrâces.

Rappellerai-je ici ces jours de deuil tant de fois

déjà rappelés, où toute la famille royale presque éteinte; où le trône, environné de tant d'appuis, demeuré seul en un instant; où tant de têtes que la couronne attendoit, abattues, il ne nous restoit de toutes nos espérances que la caducité d'un grand roi que nous allions perdre, et l'enfance d'un successeur que nous craignions de ne pouvoir conserver? Louis, inébranlable au milieu des débris de sa maison, ne vit dans ces lugubres funérailles que l'appareil et le préparatif des siennes : il avoit assez vécu pour sa gloire, mais il n'avoit pas encore vécu assez pour nous. Cependant ce règne long et glorieux devoit avoir le destin des choses humaines; ses jours, comme les nôtres, étoient comptés; le terme fatal arriva; les desseins du ciel sur sa grande âme étoient accomplis; et la France perdit un roi qui sera toujours encore plus grand dans nos cœurs que dans nos annales. Mais Madame perdoit un ami; et s'ils sont rares sur la terre, ils le sont encore plus sur le trône. Sa douleur égala sa perte, et lui cacha même des espérances flatteuses qu'auroit pu entrevoir un cœur moins touché. La cour, que Louis seul remplissoit de sa gloire et de sa majesté, ne lui parut plus qu'une solitude affreuse : elle crut vivre dans une terre déserte et abandonnée; et ce monarque si glorieux, qui laissoit en mourant un si grand vide sur la terre, en laissa un dans son cœur que rien depuis ne put jamais remplacer.

Son zèle seul pour nos rois survécut à Louis ; et s'attendrissant sur le bas âge du prince que tant de morts venoient d'élever sur le trône, en le reconnoissant pour son maître, elle l'aima comme son enfant. De quels yeux voyoit-elle croître tous les jours avec lui ses heureuses inclinations et nos espérances ! avec quels transports de tendresse y voyoit-elle se développer chaque jour les traits, la majesté, les manières, tout le grand du caractère de son auguste bisaïeul ! avec quelle circonspection respectueuse approchoit-elle de ce trône naissant ! L'enfance des souverains, qui rend toujours autour d'eux les bienséances du respect et des hommages moins attentives, redoubloit la bienséance et l'attention de son respect et de ses hommages ; et si une nation si tendre, si fidèle, si respectueuse envers ses rois, avoit eu besoin là-dessus de ces grands exemples, elle nous avoit appris à aimer nos maîtres, elle nous apprenoit alors à les respecter.

C'étoit la louange publique que la France donnoit à Madame. Et ce zèle pour nos rois, qui fait ici son éloge, n'a-t-il pas lui-même hâté notre deuil ? Ses yeux, qui voyoient déjà de loin la terre des vivants, avant de se fermer à la lumière, voulurent voir le roi dans sa splendeur et dans toute la gloire de son sacre :[1] *Regem in decore suo vide-*

[1] Voyage de Madame à Reims, pour voir le sacre de Louis XV. Elle y alla malade, et mourut peu de jours après son retour.

bunt oculi ejus, cernent terram de longe.[1] Ses forces parurent se ranimer; son courage n'écouta point nos frayeurs. Munie des saints mystères et de cette viande qui fait la force des voyageurs, nous la vîmes partir en triomphe pour la cérémonie auguste, comme si elle alloit elle-même prendre possession de l'empire, ou, pour mieux dire, de l'immortalité. Elle vit, avec des yeux déjà mourants, l'onction sainte couler sur l'enfant de tant de rois; cette onction qui est le titre le plus ancien et le plus vénérable de la foi de nos monarques et des prérogatives de la monarchie; cette onction qui consacra les Clovis, les Charlemagne, les saint Louis, et qui a donné tant de saints et tant de héros au trône des François. Elle porta aux pieds des autels, avec ses derniers vœux, les vœux de toute la nation, pour le salut et la gloire d'un prince que le Dieu de ses pères venoit de marquer du caractère sacré de la royauté. Elle parut, comme le saint vieillard de Jérusalem, si respectable par ses années et par sa piété, n'avoir plus de regret à la vie, depuis que ses yeux avoient vu cet enfant précieux, qui devoit être la gloire et l'espérance de son peuple, faire dans le temple, au maître des rois, le premier hommage public de sa souveraineté.

Jour trop heureux, que vous nous prépariez de larmes! elles couleront long-temps pour vous sur-

[1] Is. 33. 17.

tout, princesse affligée,[1] que la présence d'une mère si chérie avoit attirée d'une cour étrangère à cette superbe solennité! Vous couriez recevoir ses tendres embrassements, hélas! et vous veniez recevoir ses derniers soupirs; vous redoubliez pour elle vos soins, vos empressements, vos tendresses, hélas! et vous lui rendiez vos derniers devoirs. Ainsi, ô mon Dieu, vous nous menez toujours à l'affliction par des jours de sérénité et d'allégresse.

Mais cachons-nous encore pour un moment ce triste spectacle. L'amour de Madame pour le roi et pour l'état prenoit sa source dans un cœur pour qui les devoirs étoient devenus des penchants: plus son rang l'approchoit de la majesté royale, plus elle fut attentive à n'en pas laisser avilir la dignité; elle le rendit plus respectable, en le respectant toujours elle-même. Quelle bienséance et quelle majesté dans les mœurs publiques! Les grands regardent souvent leur naissance comme une prérogative qui en autorise les avilissements, et se font de nos hommages mêmes un titre d'indécence. Persuadés qu'ils ne doivent rien au reste des hommes, ils croient aussi ne se devoir rien à eux-mêmes.

La France a-t-elle jamais vu de princesse soutenir avec plus de décence et de dignité l'élévation de son rang? Les mœurs avoient beau changer: en vain le siècle ne connoissoit plus l'ancienne gra-

[1] La duchesse de Lorraine, fille de Madame.

vité de nos pères; en vain la licence avoit pris la place des règles et des bienséances; en vain la modestie et la pudeur n'étoient plus pour le sexe que des usages surannés; en vain la cour elle-même, loin de s'opposer à ces nouvelles mœurs, en fournissoit souvent le modèle, Madame se ressembla toujours à elle-même. Nous l'avons vue, seule presque, conserver aux règnes à venir la bienséance et la tradition des premiers usages, que l'amour de la paresse et de la commodité abolissoit peu à peu; faire passer aux âges suivants ce qui nous reste de grand et d'honorable des anciennes cours; et sauver l'uniformité à une nation que la lassitude seule des changements pourra fixer un jour.

Majestueuse sans faste, elle ne regarda pas la fierté comme une bienséance de son rang : la majesté qui l'environnoit étoit affable et accessible; en lui offrant nos hommages, nous ne pouvions lui refuser nos cœurs : on ne trouvoit point autour d'elle cette barrière d'orgueil, de silence ou de dédain, qui fait souvent toute la majesté des grands; on n'y voyoit pas une cour tremblante n'oser presque lever les regards jusques au maître, et craindre de manquer au respect dans l'excès même de ses hommages. L'adulation en étoit encore plus bannie que la crainte : assurée de nos cœurs, elle ne cherchoit pas nos louanges; vraie, franche, naturelle, la fadeur des éloges lui étoit à charge; le langage des

cours, qu'elle n'avoit jamais parlé, elle ne l'écouta aussi jamais qu'avec dégoût. Cependant jamais de ces moments fâcheux, où il est si dangereux d'aborder nos maîtres : une douce affabilité nous rassuroit toujours contre son rang ; tous les moments étoient ceux que nous aurions choisis nous-mêmes ; en sortant d'auprès d'elle, chacun se trouvoit marqué par quelque trait singulier de bonté ; et nous ne comptions les devoirs que nous lui rendions, que par les marques de bienveillance que nous en avions reçues. Qu'il est rare de savoir être grand, et de ne pas faire souffrir de notre grandeur ceux qui nous approchent !

Enfant auguste[1] que l'Espagne vient de nous rendre, élevée au milieu de nous pour régner un jour sur nous, et destinée à partager avec le jeune Louis le trône de vos ancêtres, pourquoi vos jeunes ans ont-ils été sitôt privés d'un si grand exemple ? Puissiez-vous l'avoir assez connue pour l'imiter ! que ses vertus douces et bienfaisantes brillent en vous autant que la couronne qui vous attend ! Tout ce que la France peut désirer, c'est une maîtresse qui lui ressemble.

Mais, mes Frères, ce qui nous rend aimables devant les hommes, ne nous rend pas toujours agréables aux yeux de Dieu. Les vertus humaines peuvent nous attirer des éloges humains, les siècles

[1] L'infante d'Espagne, encore alors à Versailles.

peuvent louer des actions qui honorent les siècles, et qui s'effaceront avec eux ; la piété seule survit aux siècles et aux temps, et va écrire nos louanges, ou plutôt les louanges de la grâce, dans les livres éternels. Ce seroit peu d'avoir mis le monde dans les intérêts de notre gloire ; hélas ! la gloire que le monde donne n'a pas plus de durée ni plus de réalité que lui; la vie la plus éclatante, sans la foi, n'est qu'un songe et qu'un fantôme, et on n'a pas vécu, quand on n'a pas vécu pour Dieu. Vérités saintes, que le monde ne connoît pas, une foi vive vous avoit gravées dans le cœur de notre pieuse princesse !

Quels exemples de piété n'a-t-elle pas donnés à la France, et d'une piété qui portoit tous les traits de son caractère; simple et soumise, exacte et régulière, noble et héroïque !

Les préjugés de l'erreur, qui avoit présidé à son éducation, ne paroissoient plus en elle que par une docilité plus religieuse aux mystères de la foi. Ses lumières se bornoient à ses devoirs ; elle respectoit le nuage qui couvre toujours le sanctuaire. Les saintes ténèbres de la religion fixoient elles-mêmes sa foi et affermissoient sa soumission : elle croyoit qu'il étoit insensé à l'homme de vouloir connoître ce que Dieu a voulu nous cacher. *Il y a trop à hasarder*, disoit-elle souvent ; *et c'est une folie de vouloir chercher dans le doute une sûreté que la religion seule promet.* Jamais de ces ostentations, si

indécentes au sexe surtout, de ces étalages vulgaires d'incrédulité, qui croit tout savoir quand elle doute de tout, qui ne se glorifie du naufrage de la foi que pour se calmer souvent sur celui de la pudeur, et qui ne connoît pas même assez ce qu'il faut croire pour en douter.

Désabusée des erreurs étrangères, elle ne voyoit qu'avec une vive douleur les tristes dissensions qui, dans ces jours de trouble et de confusion, se sont élevées dans le sein même de l'Église; elle adressoit au ciel les vœux les plus ardents, afin qu'il bénît les soins que le prince son fils prenoit de les calmer. Mais, instruite qu'il est nécessaire qu'il y ait des scandales, les troubles de l'Église affligèrent son cœur sans ébranler jamais sa foi et sa soumission : jamais de retour sur ce qu'elle avoit quitté, parce qu'elle l'avoit quitté volontairement; jamais de doute sur le parti qu'elle avoit pris, parce qu'elle l'avoit pris avec lumière et par conviction. L'Église, quoique battue des flots, agitée par les tempêtes, n'en étoit pas moins à ses yeux la colonne et la base de la vérité, et l'arche sainte dans laquelle seule se trouve la paix et le salut. Vous avez marqué, ô mon Dieu, des bornes aux maux de cette Église, l'objet éternel de votre amour; de cette épouse chérie, que vous avez acquise au prix de tout le sang de votre Fils. C'est de ces temps de trouble et d'obscurité que sort toujours le calme et la lumière :

toujours, dans votre colère, vous vous souvenez de faire miséricorde. Quand viendront des jours paisibles et sereins succéder à ces jours malheureux? Puissent nos soupirs et nos larmes les hâter! puissions-nous en être les heureux témoins, et ne transmettre à nos neveux que l'histoire déplorable de nos dissensions!

Piété de Madame, simple et soumise, mais exacte et régulière. La foi veut des œuvres, et l'on croit en vain quand on vit mal. Avec quelle profonde religion approchoit-elle régulièrement des saints mystères? Abîmée devant la majesté de Dieu, toutes les grandeurs de la terre ne lui paroissoient plus qu'un atome et un néant. Les livres saints étoient sa consolation de tous les jours: elle y sentoit ce touchant, ce sublime, ce divin, qui ne peut être l'ouvrage de l'esprit de l'homme. Ces vérités saintes dans nos bouches ne lui paroissoient pas moins dignes de son amour et de ses empressements; et nous la voyions avec joie dans nos temples, au milieu de la multitude des fidèles, venir soutenir, par la majesté de sa présence, et la dignité de notre ministère, et le respect dû à la parole dont nous sommes les ministres.

Ses sentiments ne démentoient pas ces œuvres publiques. Vous le savez, Vierges saintes,[1] pieuses

[1] Les religieuses carmélites de la rue de Grenelle, où Madame se retiroit souvent.

dépositaires des plus secrets mouvements de son cœur! que de prières ferventes, que de pratiques de piété, que d'entretiens édifiants vos murs sacrés ont cachés au public! L'austérité de votre retraite, déjà si adoucie par la ferveur, ne l'étoit-elle pas encore par ces grands exemples? Permettoit-elle seulement à votre tendresse des vœux pour la prolongation de ses jours? *Bornez vos vœux à mon salut*, vous disoit-elle souvent : *il importe peu de vivre; mais il importe de s'assurer de l'éternité.*

Elle se l'assuroit en effet tous les jours par le mérite de ses œuvres. Les pauvres soulagés avec profusion, les serviteurs de Dieu honorés de sa familiarité et de sa confiance; les offenses oubliées, et cachées au pied de la croix; une constance chrétienne et une tranquillité même héroïque dans la durée de ses maux; une humilité que l'élévation de son caractère et de son cœur rehaussoit encore; une attention scrupuleuse sur tous les devoirs de la religion, où tout lui paroissoit grand; une sainte avidité pour le froment des élus; une confiance sans réserve pour le ministre qui la conduisoit dans les voies du ciel; un goût pour le bien, un dégoût pour tout ce qui ne mène pas à Dieu : c'est l'histoire nue et simple de sa vie; et tout ce que l'art pourroit y ajouter déshonoreroit son éloge.

Ne nous abusons pas, mes Frères : ainsi vécut cette pieuse princesse, et ce ne sont que les mêmes

routes qui peuvent nous conduire à la paix, au calme, au courage, qui accompagnèrent sa mort. On ne la voit approcher avec confiance que lorsqu'on l'a attendue avec frayeur. Dieu, qui se préparoit sa victime pour l'autel éternel, la purifioit depuis long-temps par l'épreuve des infirmités et des souffrances. Nous voyions de loin approcher notre deuil : les remèdes prolongeoient ses jours, et ne calmoient pas nos craintes; son courage sembloit donner une nouvelle force aux remèdes, et ne donnoit pas une nouvelle sûreté à nos espérances; le ciel, touché des vœux et des larmes d'une maison désolée, sembloit suspendre quelquefois le cours de ses maux, mais ne suspendoit pas l'ordre des desseins éternels, et le cours destiné aux jours de sa vie mortelle. Nous avions beau la rassurer par nos souhaits; l'éternité s'ouvroit de jour en jour à ses yeux; plus le Seigneur sembloit différer, plus elle le voyoit près; elle le hâtoit même par ses désirs : en cela seul, peu attentive à nos vœux, elle craignoit d'avoir trop vécu, et souhaitoit de ne plus vivre. *Je ne crois pas que de vivre plus long-temps me rende meilleure :* c'étoit son langage ordinaire. Nous nous flattons tous par des espérances de conversion : elle nous apprenoit que le temps qu'on destine au repentir ne fait qu'accumuler de nouveaux crimes, et qu'un vain espoir de changer est plutôt un écueil qu'une ressource de salut.

Enfin, sourd à nos gémissements, le ciel se rend à ses désirs. De retour du voyage où sa tendresse avoit eu plus de part que la pompe du spectacle, l'accablement augmente; nos frayeurs redoublent, nos espérances s'évanouissent; la mort, qu'elle portoit depuis long-temps dans son sein, se montre à découvert et se déclare. Et de quels yeux Madame la voit-elle approcher! Faut-il recourir, pour lui annoncer le jour du Seigneur, à ces précautions étudiées qui ne le montrent qu'en le cachant? C'est elle qui le publie, qui l'annonce à des spectateurs désolés et qui voudroient se le cacher à eux-mêmes. A-t-on besoin, pour la calmer sur les frayeurs de la mort, de lui montrer de fausses espérances de vie? Au milieu du trouble, de la consternation, des cris, des sanglots, qui environnent le lit de sa mort, *Nous nous retrouverons dans le ciel,* dit-elle avec une sérénité que ses maux et ses souffrances ne peuvent altérer. Elle console notre douleur, elle sourit à nos clameurs; c'est le jour de son triomphe, et elle ne veut pas qu'on le déshonore par des larmes. Les larmes mêmes du prince son fils, ce fils, l'objet le plus cher de sa tendresse; ce fils, qu'elle voit à ses pieds, accablé, pénétré d'une profonde douleur, et pour qui elle avoit sollicité si long-temps aux pieds des autels les miséricordes éternelles; les larmes de ce cher fils touchent son cœur maternel, mais n'ébranlent point

sa foi. Ses vœux mourants le présentent encore au Dieu qui vient au-devant d'elle ; en le comblant de ses bénédictions, elle ne lui souhaite pas, comme autrefois un patriarche au lit de la mort, à son fils : *Que les peuples lui obéissent, que les tribus l'adorent comme leur chef, qu'il soit le maître de ses frères, que les enfants de sa mère se prosternent devant lui.*[1] Elle l'avoit vu jouir presque de toutes ces vaines prospérités ; ses désirs sont plus hauts et plus dignes de la foi ; elle ne lui souhaite que le don de Dieu, et ne compte pour rien de se séparer de lui dans le temps, pourvu qu'elle ne le perde pas dans l'éternité. *Servez Dieu et le roi,* lui dit-elle, *et ne m'oubliez jamais.*

Non, vous ne serez jamais effacée de son souvenir, princesse si digne de ses regrets et de sa tendresse ! la grandeur de sa perte ne nous répond que trop de la durée de sa douleur ; nous mêlerons toujours nos larmes aux siennes. Et si les vœux des justes mourants sont toujours exaucés, grand Dieu ! puissent ceux de la princesse qui expire être écoutés ! puissent les derniers désirs de sa foi et de sa tendresse pour son fils être montés avec elle aux pieds de votre trône, attirer sur lui les regards de votre miséricorde, le rendre aussi agréable à vos yeux qu'il est grand devant les hommes, et écrire son nom dans le livre de l'immortalité,

[1] Gen. 27. 29.

en caractères aussi glorieux qu'il le sera dans nos histoires !

Pour nous, mes Frères, n'attendons pas à la dernière heure ; ceux qui attendent toujours ne changent jamais. Comptons avec nous-mêmes avant que Dieu compte avec nous. Vivons comme nous voudrions alors avoir vécu. Assurons-nous ce que nous espérons. Ne faisons pas du salut un vain projet, mais faisons de tous nos projets la voie de notre salut. Et quelque éclatante qu'ait été notre vie, souvenons-nous que nous n'y trouverons de réel que ce que nous aurons fait pour l'éternité.

Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Misit de summo, et accepit me, et assumpsit me de aquis multis ;.... et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.

Le Seigneur a tendu sa main du haut du ciel ; il m'a choisi, et m'a retiré du milieu des grandes eaux ; et il m'a conduit dans un lieu spacieux et assuré, parce qu'il m'a aimé. Ps. 17 17. 20.

C'est ainsi qu'un roi selon le cœur de Dieu, délivré de tous ses ennemis, échappé à tous les périls qui avoient tant de fois menacé sa vie, tranquille enfin sur un trône où la main du Seigneur l'avoit placé, et jouissant au milieu de Jérusalem du fruit de ses victoires passées, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses sujets, et de toutes les douceurs d'un règne heureux et florissant ; c'est ainsi que rappelant tant de bienfaits à leur source, et sentant croître sa reconnoissance avec sa prospérité, il repassoit sans cesse dans son esprit les

merveilles du Seigneur, et ne se lassoit point de publier les miséricordes dont il l'avoit prévenu dès le sein de sa mère.

Il m'a tendu la main du haut du ciel, se disoit tous les jours à lui-même ce prince religieux; il m'a choisi sur tous mes frères; il m'a préféré à tous ceux de ma tribu; il a rejeté la postérité de Saül; il a dédaigné les grands et les puissants, et il m'est venu chercher dans ma plus tendre jeunesse, moi qui n'offrois encore à ses yeux que la simplicité de mon cœur et l'obscurité de mes premières années : *Misit de summo, et accepit me.*

Comment pourrois-je assez publier la magnificence de ses grâces? continuoit ce roi fidèle. Il ne s'est pas contenté de jeter sur moi les regards d'une élection éternelle; sa main toute-puissante m'a délivré de tous les périls qui m'environnoient, de l'insolence de Goliath, des persécutions de Saül, des embûches des Philistins, de la perfidie d'Absalom, et des piéges mêmes de ma prospérité et de ma gloire : *Et assumpsit me de aquis multis.*

Enfin, pour couronner ses miséricordes, il m'a conduit dans la sainte Jérusalem; et par un pur effet de sa bonne volonté, il a établi pour toujours ma demeure dans ce lieu de paix, de sûreté et d'abondance : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.*

Voilà, ma chère sœur, l'histoire des miséri-

cordes du Seigneur sur votre âme, et les trois points de vue par où vous devez envisager, le reste de vos jours, le bienfait signalé qui vous consacre aujourd'hui à Jésus-Christ. Sans cesse désormais ranimant aux pieds des autels votre reconnoissance, par le souvenir des miséricordes de Dieu sur vous, vous devez vous dire à vous-même comme David :

Il m'a tendu la main du haut du ciel ; il a daigné me choisir seule dans la maison de mon père ; il m'a préférée à tant d'âmes qu'il laisse périr dans le monde, sans jeter sur elles ce regard puissant de miséricorde qui m'en a retirée ; *Misit de summo, et accepit me.*

Aussi ce n'a pas été assez pour son amour de me choisir dans ses conseils éternels ; combien d'âmes appelées sont infidèles à l'attrait de leur vocation ! Il a brisé tous les liens qui auroient pu me retenir encore sous l'empire de ce monde corrompu, et m'a aidée à me sauver d'un lieu où les naufrages sont si communs, et où le salut est si rare : *Et assumpsit me de aquis multis.*

Que lui rendrai-je pour tant de bienfaits ? Il a comblé tous ses dons en me conduisant dans le lieu saint ; il m'a ouvert les portes de la sainte Sion, et m'a placée au milieu des vierges fidèles qui le servent; et ce qui enchérit encore le prix de ses faveurs, c'est qu'il n'en a trouvé les motifs que dans les richesses de sa miséricorde et de sa bonne

volonté pour moi : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.*

Et voilà, ma chère Sœur, les trois consolations de la vie religieuse que vous allez embrasser. Première consolation tirée du choix que Dieu fait d'une âme qui le prend pour son partage : *Misit de summo, et accepit me.* Seconde consolation prise des périls infinis et de la corruption générale du monde, d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.* Enfin, dernière consolation produite par les sûretés et les avantages de la religion, où il l'appelle : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.* Une consolation d'élection, une consolation de préservation, une cónsolation de consécration. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier choix que Dieu fait d'une âme qu'il veut rendre à jamais heureuse avec lui, est cette bonne volonté éternelle par laquelle, comme dit l'Apôtre, avant que nous fussions nés, et sans aucun égard à ce que nous devions un jour être, sa miséricorde nous a marqués du sceau du salut, nous a séparés de cette masse de perdition où, depuis le premier péché, toute chair étoit enveloppée, et nous a élus avant la naissance des siècles, afin que nous fussions purs et irrépréhensibles à

ses yeux, et que, devenus citoyens de la céleste Jérusalem, nous pussions rendre, avec tous les saints, des louanges éternelles à la gloire de sa grâce.

Mais, outre cette élection invisible, dont nulle créature n'est jamais ici-bas assurée, et qui renferme le mystère profond des conseils éternels de Dieu sur nous, il est des élections visibles et extérieures, qu'on peut regarder comme les moyens et les préjugés consolants de la première. Or, telle est, ma chère Sœur, la vie religieuse, où la miséricorde de Jésus-Christ vous appelle.

Ainsi lorsque Moïse, sur le point d'entrer dans cette terre heureuse que le Seigneur avoit promise à ses pères, voulut consoler et soutenir les Israélites contre toutes les difficultés qu'offroit cette entreprise, il se contenta de leur rappeler toutes les circonstances du choix que Dieu avoit fait d'eux au milieu de l'Égypte, pour les conduire à la terre des promesses. Souvenez-vous, leur disoit-il, que Dieu vous a choisis sur tous les autres peuples de la terre, quoiqu'ils fussent plus nombreux et plus puissants que vous : ***Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram;***[1] et voilà les préférences de cette élection. Il vous a fait sortir de l'Égypte, continuoit-il, malgré tous les efforts de Pharaon, et en opérant en votre faveur des signes et

[1] Deuter. 7. 6.

des prodiges : *Eduxitque vos in manu forti de manu Pharaonis ;*[1] en voilà les moyens. Enfin il vous aimera et vous protégera, il bénira vos terres et vos troupeaux, il éloignera de vous tous les malheurs et toutes les plaies dont il avoit frappé l'Égypte, et vous ne pourrez plus douter que le Seigneur, grand et miséricordieux, ne vous conduise, puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous : *Diliget te ac multiplicabit.... auferet a te omnem languorem, et infirmitates Ægypti pessimas non timebis, quia Dominus Deus tuus in medio tui est ;*[2] en voilà les secours et les sûretés.

Or, sur le point où vous êtes, ma chère Sœur, de sortir de l'Égypte pour entrer dans ce lieu des promesses, souffrez que pour soutenir votre foi contre toutes les difficultés que vous pourriez trouver un jour dans la suite de cette sainte entreprise, je vous tienne ici le même langage.

Souvenez-vous que le Seigneur vous a choisie au milieu d'une infinité d'âmes qu'il abandonne : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram ;* voilà la préférence de ce choix.

Préférence de pure bonté. Lorsque les hommes nous préfèrent dans la distribution de leurs grâces, c'est qu'ils nous trouvent, ou plus utiles à leurs desseins, ou plus dignes de leurs bienfaits ; ils prennent en nous les motifs de leur préférence.

[1] Deuter. 7, 8. — [2] Ibid. vers. 13. 15. 21.

Mais le Seigneur dans ses choix ne consulte que ses miséricordes ; nous sommes tous à ses yeux également indignes de ses premiers bienfaits, et nous n'y apportons point d'autre mérite que celui de son choix et de son amour.

Non, ma chère Sœur, ce ne sont, ni ces inclinations heureuses que vous avez portées en naissant, ni ce premier âge passé avec tant d'innocence dans le secret du sanctuaire, ni cet éloignement naturel du monde qu'on a toujours remarqué en vous, qui ont attiré la grâce de préférence qui vous consacre aujourd'hui à Jésus-Christ: ce sont là les suites heureuses et non les causes de votre élection. Hélas! combien d'âmes dans le monde nées avec les mêmes inclinations que vous; élevées comme vous dans l'innocence et dans le secret d'un saint asile; ornées de toutes ces vertus naturelles qui semblent destiner de bonne heure un cœur à la piété; touchées d'abord, comme vous, de la beauté de la maison du Seigneur; souhaitant, dans un premier âge, de renoncer au siècle et de s'ensevelir avec Jésus-Christ dans l'obscurité de ces retraites sacrées, ont senti peu à peu ce désir s'affoiblir; ces premières vues changer; le monde, vu de plus près, devenir plus aimable; et, séduites par leur propre cœur, ont étouffé ces premiers attraits de grâce et de vocation, pour suivre les vaines lueurs de fortune et de plaisir que le siècle

faisoit briller à leurs yeux! Qui vous a discernée, ma chère Sœur, de ces âmes infidèles dont le monde est si plein? Vous dites sans doute ici dans le secret de votre cœur : C'est votre miséricorde toute seule, ô mon Dieu! qui m'a prévenue de ses bénédictions; vous m'avez choisie, parce que vous l'avez voulu : ce sont là les secrets adorables de votre amour, qu'il n'est pas permis à la créature de sonder, et qui doivent faire le sujet éternel de mes louanges et de mes actions de grâce.

Préférence consolante encore par la singularité; car, ma chère Sœur, jetez les yeux, comme dit le Prophète, sur toutes les nations de la terre : *Respicite nationes hominum:*[1] considérez ce qui se passe dans l'univers. Que de peuples encore ensevelis dans les ténèbres! que de nations barbares et à peine connues, qui vivent encore sans Dieu dans ce monde! que de terres et de contrées où la lumière de l'Évangile n'a pas encore paru! que de royaumes et de provinces séparées de l'unité, livrées à un esprit d'erreur et de mensonge, et qui, connoissant Jésus-Christ, ne l'adorent pas comme il faut! et dans l'enceinte même de la véritable Église, que d'impies! que d'incrédules! que de pécheurs voluptueux! que d'âmes mondaines et corrompues, qui, adorant Jésus-Christ, l'outragent et le déshonorent! Comparez, si vous le pouvez, le petit

[1] Eccli. 2. 11.

nombre d'âmes justes et fidèles, qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyable d'infidèles, d'errants, de pécheurs, de mondains de tous les pays et de toutes les nations, qui suivent les voies de la perdition et de la colère; c'est un atome au milieu d'un espace immense. Et cependant, ma chère Sœur, c'est parmi ce petit nombre même que le Seigneur vous a choisie : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram.* Il vous a encore distinguée d'elles par un bienfait singulier; il vous a élue même parmi ses élus, comme dit l'Épouse; il ne s'est pas contenté de vous faire croître dans son champ, comme un froment pur au milieu de l'ivraie; il vous a coupée avant la moisson, pour ainsi dire; il vous a dérobée aux embûches de l'homme ennemi; il vous a mise de bonne heure à couvert dans ses greniers, c'est-à-dire dans le secret de son sanctuaire : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram.* Que de grâces dans une seule grâce! que de bienfaits rassemblés dans le bienfait seul de votre vocation! Séparée de toutes ces nations innombrables qui ne le connoissent pas encore; séparée de tant de peuples qui, le connoissant, suivent des voies d'erreur, et ne l'adorent pas comme il faut; discernée de tant de fidèles mondains qui, en l'adorant, violent sa loi sainte; privilégiée encore pardessus ce petit nombre d'âmes justes qui, au milieu

des périls du monde, le servent, mais sont obligées de se partager entre le monde et lui : sentez-vous, ma chère Sœur, tout le prix de cette préférence? voyez-vous de ce point de vue toute la grandeur de ce bienfait? et, frappée de ce nouveau mystère de grâce qui se développe à vos yeux, ne vous écriez-vous pas avec un saint roi, dont je vous ai déjà appliqué les paroles : Venez, vous qui craignez le Seigneur, et qui vous contentez peut-être d'admirer ici en secret le courage de mon sacrifice, et les vains avantages d'un grand nom et d'une fortune éclatante auxquels je renonce; admirez plutôt les bienfaits et les miséricordes de Dieu sur mon âme; et voyez par combien de faveurs signalées il me choisit et me préfère aujourd'hui, pour me consacrer tout entière à son nom et à sa gloire! *Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.*[1]

Mais si, des préférences que renferme votre élection, nous venons aux moyens dont le Seigneur s'est servi pour vous y conduire, que de nouveaux sujets de consolation, ma chère Sœur, vont s'offrir à votre âme! c'est le second motif dont Moïse se servoit pour soutenir les Israélites contre les difficultés que leur offroit l'entrée dans la terre de promesse. Le Seigneur, leur disoit-il, vous a fait sortir de l'Égypte malgré tous les efforts de Pharaon,

[1] Ps. 65. 16.

et en opérant en votre faveur des signes et des prodiges : *Eduxitque vos in manu forti, de manu Pharaonis.* Oui, ma chère Sœur, quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, et quels moyens sa sagesse n'a-t-elle pas employés pour vous retirer du monde, et vous conduire dans ce lieu saint? Que de secrètes invitations! que de sollicitations réitérées! que de nuages dissipés! que de dégoûts vaincus! Ce n'est pas assez : que d'obstacles écartés! que de facilités ménagées! que d'événements inattendus! que de révolutions et de changements, pour vous frayer le chemin où il vouloit vous conduire! Il bouleverse tout; il frappe de mort les premiers-nés; il remplit les palais de Pharaon et des grands de l'Égypte de deuil et de tristesse, pour amollir leur cœur, et afin qu'ils ne s'opposent plus à la sortie de son peuple de l'Égypte, c'est-à-dire, au dessein d'une âme choisie de sortir du monde, et de se retirer dans le lieu saint. Ainsi, ma chère Sœur, dès le sein de votre mère, toutes les opérations de la grâce sur votre âme étoient comme autant de démarches qui vous avançoient vers la maison du Seigneur. Dès lors tout ce qui vous arrivoit avoit quelque rapport secret avec le sacrifice que vous allez faire. La sagesse de Dieu faisoit tout servir dès lors à la destinée qu'elle vous préparoit; l'ordre de votre naissance, la piété de vos proches, les soins de votre éducation, les événe-

ments domestiques ; l'élévation ou la décadence de ceux qui vous appartenoient ; la faveur ou le refroidissement des princes de la terre ; tout cela ménagé par une Providence attentive, vous frayoit déjà les voies à cette sainte retraite. De sorte que le Seigneur ne vous a jamais perdue de vue, et que vous pouvez lui dire avec le Prophète : C'est vous, Seigneur, qui avez préparé toutes mes voies, et qui, dès le sein de ma mère, avez mis votre main sur moi, comme sur une victime qui vous appartenoit déjà, et que vous vous réserviez tout entière : *Tu formasti me, et posuisti super me manum tuam; suscepisti me de utero matris meæ.*[1]

Telles sont, mes Frères, les grandes miséricordes du Seigneur sur les siens. Vous-même qui m'écoutez, mon cher Auditeur; vous que la grâce a rappelé de l'égarement du monde et des passions à une vie régulière et chrétienne ; ce qui diminue peut-être en vous le sentiment de ce bienfait inestimable de Dieu, c'est que vous n'entrez pas assez dans les routes adorables et secrètes par lesquelles sa sagesse vous a conduit au moment heureux qui a changé votre cœur : vous n'étudiez pas assez quelles ont été les voies de la grâce sur votre âme, vous ne voyez qu'à demi et comme superficiellement tout le mystère des miséricordes de Dieu sur vous. Mais si vos yeux pouvoient s'ouvrir ; mais si vous

[1] Ps. 138. 5. 13.

pouviez parcourir toute l'histoire secrète de ses grâces et de sa providence sur votre âme, ah! vous verriez que tous les événements de votre vie passée se rapportoient tous de loin à ce moment unique qui vous a converti au Seigneur; vous verriez que ces afflictions, ces contre-temps, que vous regardiez comme l'ouvrage de la malignité ou de l'injustice des hommes, n'étoient que des dispositions éloignées que le Seigneur vous ménageoit pour vous préparer à sa grâce; vous verriez que ces établissements, ces alliances, ces situations qui vous paroissoient, ou les suites du hasard, ou les fruits de vos ménagements et de vos mesures, n'étoient que des facilités que la bonté de Dieu assembloit de loin pour vous frayer les voies à un changement de vie; vous verriez que ces égarements mêmes de passion, ces sociétés de crime et de débauche, qui auroient dû fermer pour toujours à la grâce l'entrée de votre cœur, par les secrets adorables de la miséricorde de celui qui sait tirer le bien du mal, avançoient votre conversion, et devoient avoir leur utilité pour votre salut. Que dirai-je? vous verriez que votre naissance, votre fortune, vos dignités, vos biens, vos talents, entroient tous pour quelque chose dans ce mystère de grâce et de miséricorde, qui commençoit dès lors à se former; que tout vous conduisoit au moment fortuné de votre pénitence; que tout ce que vous faisiez servir à vos passions, la

bonté de Dieu le faisoit servir à votre repentir. Vous verriez que tous les moments de votre vie criminelle étoient, pour ainsi dire, des moments de miséricorde ; que le Seigneur délioit peu à peu les chaînes qui devoient enfin tomber tout d'un coup, que tantôt il éloignoit un obstacle par une perte ; tantôt il affoiblissoit une passion par une perfidie; tantôt il refroidissoit un désir par un contretemps ; tantôt il inspiroit un dégoût par la durée même de l'habitude criminelle ; tantôt il ménageoit des réflexions par un bon exemple; tantôt il réveilloit la conscience par la fin soudaine des complices de vos crimes ; tantôt il rompoit une société de plaisir par des dissensions et des concurrences ; enfin que sa miséricorde commençoit de son côté l'ouvrage de votre salut, le même moment que vous commenciez du vôtre celui de votre perte.

Oui, mes Frères, nous ne voyons ici-bas qu'avec des yeux humains toute la suite de notre destinée : nous ne jugeons des événements qui ont composé le cours de notre vie que par les occasions fortuites qui les ont produits : nous ne nous connoissons que par les rapports extérieurs que nous avons avec les créatures qui nous environnent : nous ne nous considérons pas comme faisant une portion de cette cité invisible que le souverain architecte forme depuis la naissance des siècles, qui est la

fin de tous les desseins de Dieu, et à la formation de laquelle il fait servir, par une sagesse adorable et profonde, toutes les diverses révolutions et tout l'arrangement de ce monde visible. Mais un jour, quand l'ordre de la Providence sur nos destinées nous sera manifesté; ah! nous verrons que l'ordre de notre naissance, la suite de nos ancêtres, les diverses fortunes de nos aïeux, leur prospérité ou leur décadence, que tout cela ne se rapportoit peut-être qu'à nous seuls; que peut-être, au milieu de tant de révolutions, la miséricorde de Dieu n'étoit occupée que de nous seuls, ne vouloit que se former un élu; qu'elle rassembloit de loin tous les événements qui pouvoient nous placer dans les circonstances où sa grâce, quoique indépendante des temps et des lieux, devoit changer notre cœur; et que peut-être, dans ce long enchaînement des temps et des siècles qui ont composé l'histoire de nos ancêtres, nous sommes entrés tout seuls dans les vues éternelles de Dieu, nous avons été la fin de tous ses desseins sur nos pères, et que toutes les circonstances extérieures de leur vie n'ont été peut-être que les moyens secrets de notre élection. Grand Dieu, que les voies de votre miséricorde sont profondes et adorables! vous les cachez aux insensés et aux mondains: ils vous font agir comme l'homme, et ne découvrent pas votre sagesse invisible dans la conduite de l'univers, et dans vos desseins de

grâce sur les justes. Mais que les âmes qui sont à vous, trouvent de consolation à méditer ces merveilles secrètes de votre puissance, et les conseils éternels de vos miséricordes sur elles! *Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ. Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc.*[1]

Voilà, ma chère Sœur, les moyens dont le Seigneur se sert pour assurer le choix qu'il fait d'une âme : il faut y ajouter les secours et la protection qu'il promet, et qui sont toujours les suites ordinaires de cette élection. Il vous aimera, disoit Moïse aux Israélites; et il vous protégera; il éloignera de vous tous les malheurs et toutes les plaies dont il avoit frappé l'Égypte ; et vous ne pourrez plus douter que le Seigneur, grand et miséricordieux, ne vous conduise, puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous : *Diliget te ac multiplicabit. Auferet a te omnem languorem et infirmitates Ægypti pessimas. Non timebis, quia Dominus Deus tuus in medio tui est.*[2]

Nouvelle consolation pour vous, ma chère Sœur. En effet, c'est une vérité du salut, que les secours particuliers de la grâce suivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous; et que la même miséricorde qui nous appelle à un état de vie nous prépare en même temps les grâces propres et spéciales pour en remplir les devoirs, pour en soutenir les diffi-

[1] Ps. 91. 6, 7. — [2] Deut. 7. 13, 15, 21.

cultés, pour en éviter les périls, pour en surmonter les obstacles. Je vous ai choisis, disoit Jésus-Christ à ses disciples, et c'est assez : que votre cœur ne se trouble et ne se décourage point des difficultés et des persécutions que je vous prédis, et qui vous attendent : je vous soutiendrai dans cette carrière pénible où vous allez entrer ; et vous y recueillerez même des fruits durables et abondants : *Ego elegi vos ut eatis, et fructum afferatis.*[1]

Tel est l'avantage d'une âme, ma chère Sœur, qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée : elle ne doit plus se regarder elle-même, ni s'arrêter à la disproportion qu'elle trouve entre sa foiblesse et les difficultés de la voie où Dieu l'appelle ; elle ne doit plus s'alarmer, ni de la répugnance de ses penchants, ni de la médiocrité de ses forces, ni de l'instabilité de son goût, ni des obstacles qu'elle prévoit dans la sainte carrière où la grâce la fait entrer. C'est vous-même qui l'y conduisez, ô mon Dieu! et c'est assez : elle peut vous dire avec le Prophète : *Le Seigneur est mon guide ; rien ne me manquera. Quand je devrois marcher au milieu des ombres de la mort, je ne craindrois point, parce qu'Il est avec moi.*[2]

Mais il s'en faut bien, ma chère Sœur, que les âmes mondaines puissent se flatter de cette espérance : entrées la plupart dans des engagements

[1] Joan. 15. 16. — [2] Ps. 22. 1, 4.

de place, de mariage, d'affaires, de dignité, sans vocation du ciel, et sans avoir consulté les desseins de Dieu sur elles, il les livre à leur propre foiblesse; il ne les soutient pas dans des voies que lui-même ne leur a point choisies : il laisse élever les vents et les orages sur une mer où les Jonas infidèles se sont embarqués contre son ordre; et voilà pourquoi nous voyons tous les jours tant d'âmes dans le monde, qui, remplies d'ailleurs de bons désirs, se plaignent sans cesse de leur foiblesse; des âmes qui, nées avec d'heureuses inclinations, ne trouvent en elles aucune force pour rompre les chaînes qui les lient à leur propre misère; des âmes pour qui tout devient un écueil, que les premières occasions entraînent, et en qui les plus fermes résolutions ne vont jamais plus loin que jusqu'au premier péril. Ah! c'est qu'appelées peut-être à suivre l'époux dans le secret du sanctuaire, et s'étant frayé d'autres routes, le Seigneur les laisse errer au gré de leurs passions dans un monde où sa main ne les a pas placées; c'est que n'ayant pas eu le Seigneur pour guide dans des périls où elles se sont témérairement engagées, elles ne l'ont pas aussi pour soutien; c'est que leur destinée étant l'ouvrage de leurs passions, elle en est aussi l'attrait et le principe; c'est, en un mot, que n'ayant compté Dieu pour rien dans le choix qu'elles ont fait, Dieu ne les compte plus pour rien elles-mêmes.

Que d'âmes de ce caractère dans le monde! et après cela nous les entendons s'excuser sur les dangers de leur état; se plaindre presque de Dieu même; nous dire qu'elles se trouvent dans des occasions inévitables, où la vertu la plus austère ne sauroit se soutenir; qu'elles se voient tous les jours exposées à des périls où les saints eux-mêmes auroient succombé; qu'elles sont placées dans des situations funestes, où l'innocence ne peut être achetée qu'au prix de la réputation, et où il faut faire éclater leurs crimes pour les finir. Mais elles ne disent pas que ces occasions, ce sont leurs passions, et non l'ordre de Dieu, qui les leur a ménagées; elles ne disent pas que ces périls, c'est leur imprudence, et non la voix du ciel, qui les y a engagées. Quelle injustice de vouloir rendre la religion responsable du précipice qu'on s'est soi-même creusé, et de regarder comme des transgressions innocentes celles que notre témérité nous a rendues comme inévitables! Nous accusons tous les jours la religion, mes Frères, de nous prescrire des devoirs impraticables en certaines situations; mais un jour nous apprendrons que les grâces n'ont été si rares pour nous, les périls si inévitables, et notre foiblesse si extrême, que parce que nous n'étions pas à la place que la sagesse de Dieu nous avoit marquée dès le commencement; semblables à des membres qui sont hors de leur situation naturelle, et qui, ne recevant plus cette

vertu secrète qui se répand sur tout le corps, languissent sans force et presque sans mouvement, et se trouvent inhabiles à tous les autres ministères.

Pour vous, ma chère Sœur, que la main du Seigneur conduit dans le lieu saint, vous pouvez avec confiance vous répondre de sa protection et de ses grâces. Ainsi ne craignez pas les peines et les difficultés que la vie religieuse semble d'abord offrir à la nature : ses austérités se changeront pour vous en de douces consolations ; ses devoirs les plus pénibles soutiendront votre foi, loin de l'abattre ; ses assujettissements consoleront votre cœur, loin de le révolter ; ses sacrifices répandront la joie sur toutes vos démarches, loin d'y mêler une tristesse dangereuse : vous serez surprise vous-même de votre force et de votre courage; de vous trouver le goût changé sur mille choses qui autrefois vous paroissoient incompatibles avec vos penchants; de sentir de l'attrait pour des pratiques sur lesquelles vous ne croyiez jamais pouvoir vous vaincre, et que vous regardiez comme les tentations les plus dangereuses de l'état que vous embrassez. Ce n'est pas, ma chère Sœur, que l'élection de Dieu vous assure tellement de sa protection, que, persuadée que le secours du ciel ne sauroit plus vous manquer, vous deviez vous livrer, sur cette assurance, à une sorte de sécurité qui, ôtant toute crainte, vous jetteroit d'abord dans le relâchement, et aboutiroit enfin

à quelque chute déplorable. L'effet propre de la grâce est de nous rendre fidèles à nos devoirs ; mais c'est ensuite la fidélité à nos devoirs qui nous attire et nous mérite de nouvelles grâces. Ne laissez donc point affoiblir en vous, ma chère Sœur, cette première ferveur de l'esprit ; car si vous venez à vous relâcher, en vain étiez-vous appelée aux noces de l'époux, vous serez rejetée comme les vierges imprudentes : leur vocation étoit certaine, mais leur infidélité la rendit inutile.

C'est donc cette certitude, que vous êtes à la place où Dieu vous veut, qui me paroît la plus continuelle et la plus sensible consolation de vôtre état. En effet, le supplice continuel d'un grand nombre d'âmes mondaines, c'est de vivre incertaines de leur condition. Comme elles se sont engagées la plupart dans leur état sans précaution, sans conseil, sans prières, elles ont raison de douter si c'est la grâce ou la cupidité, le Seigneur ou le monde, qui les y a placées. Sans cesse on se dit à soi-même qu'on est malheureux dans sa situation, parce que peut-être Dieu ne nous y vouloit pas ; qu'on n'y sauroit faire son salut, parce que peut-être ce n'est pas le Seigneur qui nous y a placés : on rappelle mille désirs de retraite, qu'on avoit formés dans un âge tendre, qui avoient été comme les prémices de notre foi, et la première voix que le Seigneur avoit fait entendre dans notre

cœur encore innocent; et l'on croit que c'est la voie qu'il nous montroit de loin, et la seule que nous aurions dû suivre. Il n'est pas un seul chagrin dans notre état qui ne réveille ces tristes idées; sans cesse on se redit à soi-même : Je ne suis pas à la place où Dieu me demandoit; j'aurois fait mon salut dans un autre état; je n'y aurois pas trouvé les contre-temps, les répugnances, les embarras qui m'empêchent de penser à l'éternité. Et là-dessus, on s'abat, on se dévore soi-même, on renonce presque à l'espérance de son salut, et l'on fait de cet état affreux de découragement et de désespoir, ou le supplice continuel de son propre cœur, ou peut-être un motif impie de tranquillité et d'indolence dans ses crimes.

Et voilà, mes Frères, quel est quelquefois le triste état d'une vierge infortunée, que les intérêts de votre cupidité, et non le choix du Seigneur, ont conduite dans le lieu saint. Accablée sous le poids des chaînes qu'elle-même ne s'est point imposées, trouvant des occasions de chute dans les mêmes devoirs qui, pour les autres, sont des motifs de vertu; changeant les secours de la piété, dont elle est environnée, en des attraits de vice; nourrissant la corruption de son cœur de tout ce qui devoit en soutenir la foi; ne retirant point d'autre fruit de tous ces spectacles de religion qui s'offrent sans cesse à ses yeux, que de nouveaux sujets de

dégoût de la religion même; se faisant une tentation de la tranquillité de sa retraite; et de l'éloignement même du monde, un nouvel attrait qui le lui fait paroître plus aimable; elle se dit sans cesse à elle-même qu'une vertu moins nécessaire et moins contrainte ne lui eût pas paru si odieuse; qu'il est terrible de porter un joug auquel on ne s'est pas soi-même condamné; et que Dieu est trop juste pour exiger qu'on soit fidèle aux devoirs d'un état que des passions étrangères nous ont choisi. Et de là, ô mon Dieu, que de retours affreux sur soi-même, que de regards d'envie et de complaisance sur un monde auquel on n'a renoncé que malgré soi! quelle tristesse répandue sur toutes les pratiques saintes de son état! quelles imprécations secrètes peut-être contre les auteurs de son infortune! quelles réflexions amères sur l'impossibilité prétendue de salut dans la situation forcée et involontaire où l'on se trouve!

Et ici, mes Frères, n'aurois-je pas raison de vous dire en gémissant: Sacrifiez, à la bonne heure, au monde ces enfants infortunés que vous y destinez; inspirez-leur de bonne heure l'ambition, l'orgueil, le faste, la vengeance, l'amour des plaisirs, et toutes les passions qui peuvent flatter votre vanité, et les faire réussir dans ce lieu de dépravation et de déréglement; ce sont là les enfants de perdition et de colère que Dieu accorde à la corruption de votre cœur: mais du moins sauvez ceux

que vous lui destinez pour le servir dans ces saints asiles; ne soyez pas les meurtriers barbares des enfants mêmes que vous consacrez à la religion; ne sacrifiez pas ceux qui deviennent inutiles à vos passions, et qui seuls auroient pu obtenir du Seigneur que vous ne périssiez pas vous-mêmes; et ne perdez pas tout, ou par les plaisirs du monde, ou par les contraintes et les amertumes du sanctuaire?

Ce ne sont pas là, ma chère Sœur, les voies qui vous ont conduite à l'autel: les mains qui vous offrent au Seigneur sont les mains de la foi et de la piété; la chair et le sang n'ont ici de part que par le mépris que vous en faites; le feu du ciel tout seul allume votre sacrifice; vous ne tenez de vos parents que la piété, qui vous fait renoncer à tous les grands avantages que vous pouviez attendre d'eux; et s'ils ont quelque part à la démarche que vous allez faire, c'est que leurs exemples vous ont appris de bonne heure à craindre le Seigneur, et que le Seigneur vous a ensuite appris lui-même à renoncer à tout pour lui plaire.

Aussi quelle consolation pour vous le reste de vos jours, lorsque rappelant devant Dieu les desseins de sa miséricorde sur votre âme, vous pourrez lui dire avec le Prophète: C'est vous-même, Seigneur, qui m'avez conduite par la main, et placée dans le lieu saint: j'ai du moins la consolation de

pouvoir me dire à moi-même que je suis dans la voie que votre bonté me destinoit avant la naissance des siècles, et que je n'y courrai point en vain ! *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me.*[1] Qu'on est bien payé, ô mon Dieu, de laisser faire votre volonté toute seule ; et de ne pas mêler les erreurs de nos passions avec les conseils éternels de vos miséricordes sur nos destinées ! nous ne réussissons jamais qu'à nous rendre nous-mêmes malheureux ; nous ne savons que nous former des chaînes accablantes ; et comme nous ignorons tout ce qui nous convient, tout ce que nous croyons faire pour nous assurer ici-bas une vaine félicité se trouve toujours la source de nos malheurs et de nos peines. Première consolation de la vie religieuse, tirée du choix que Dieu fait d'une âme qu'il y appelle : *Misit de summo, et accepit me.* La seconde se prend du côté de la dépravation générale du monde, d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.*

DEUXIÈME PARTIE.

Ce fut sans doute une grande consolation pour les enfants d'Israël, lorsque, échappés de la mer Rouge, et tournant les yeux vers ces abîmes d'eau d'où le Seigneur venoit de les délivrer, ils virent,

[1] Ps. 72. 24.

du lieu de sûreté où ils étoient enfin arrivés, les Égyptiens tristement aux prises avec les flots, et finissant tous leurs vains efforts par un déplorable naufrage. Ce fut alors que, leur cœur ne pouvant plus suffire aux transports de leur joie et de leur reconnoissance, Qui est semblable à vous, Seigneur? s'écrièrent-ils. Que vous êtes terrible dans vos vengeances! et que les merveilles de votre puissance et de votre miséricorde sont dignes de nos actions de grâces et de nos hommages! *Quis similis tui in fortibus, Domine? magnificus in sanctitate, terribilis atque laudabilis.*[1]

Voilà, ma chère Sœur, le point de vue où vous devez vous placer aujourd'hui. Échappée aux périls et aux orages du siècle, arrivée au port du salut, vous n'avez plus, pour soutenir tout le prix du bienfait inestimable qui vous en a délivrée, qu'à tourner la tête, voir un instant le monde, d'où vous venez de sortir, tel qu'il est; cette mer orageuse, ce gouffre immense qui engloutit presque tous les enfants d'Adam; et quelles sont les tempêtes et les naufrages d'où la main miséricordieuse du Seigneur vient de vous retirer. Sans doute un premier âge, passé loin des périls dans la sûreté d'un saint asile, vous a caché jusqu'ici toute la dépravation d'un monde corrompu : vous ne le connoissez que par les préjugés heureux qu'une sainte éducation vous

[1] Exod. 15. 11.

a donnés contre lui. Mais souffrez qu'avant que vous tiriez un voile éternel entre lui et vous, je vous le montre tel qu'il est, et que je vous le fasse connoître dans un discours où je ne devrois, ce semble, vous exhorter qu'à l'oublier. Hélas! je ne risquerai rien en vous le rapprochant : pourvu qu'il paroisse tel qu'il est, il n'est pas assez aimable pour se faire regretter : ceux mêmes qui le voient de plus près sont ceux qui en sentent plus vivement le vide et la misère ; il n'a de beau que la surface et le premier coup d'œil ; et, semblable à ces cadavres qu'un esprit étranger et imposteur anime et fait paroître revêtus d'éclat et d'agréments, il n'y a qu'à les approcher pour faire évanouir le prestige, et en voir toute l'horreur et toute la difformité.

Qu'est-ce donc, ma chère Sœur, que ce monde misérable, duquel la miséricorde de Jésus-Christ va vous séparer à jamais? Ce monde, c'est une région de ténèbres; une voie toute semée d'écueils et de précipices; c'est le lieu des tourments et des tristes inquiétudes. Dans ces trois traits vous en voyez l'affreuse image.

Une région de ténèbres: hélas! ma chère Sœur, la vérité n'y trouve, ou que des aveugles qui ne la connoissent pas, ou que des ennemis qui la combattent. Je ne parle pas même de ces âmes désespérées qui, ne pouvant plus porter le poids de leurs crimes, le secouent enfin avec la foi, et cherchent

dans l'incrédulité cette paix affreuse qu'elles n'avoient pu trouver dans le crime même : je ne parle pas de ces âmes flottantes et incertaines sur la religion, qui voudroient bien que la foi fût une fable, pour jouir plus paisiblement de leurs passions, mais qui n'osent encore se le persuader; qui se défient de la vérité de ses promesses, mais qui craignent encore tout bas la terreur de ses menaces; qui doutent de tout, et qui n'osent franchir le pas sur rien; qui flottent entre leurs passions et leurs doutes, et qui semblent souhaiter, ou d'avoir une foi plus vive pour finir leurs égarements, ou de n'en avoir point du tout, pour s'y livrer sans remords et sans scrupule. Je laisse tous ces divers genres d'aveuglement, si répandus cependant dans le monde, et qui attaquent le fondement de la foi et de la doctrine sainte : je ne parle que des erreurs qui en altèrent les règles et les maximes.

Nous les annonçons tous les jours, ma chère Sœur, ces maximes saintes : depuis les premiers âges de l'Église, les chaires chrétiennes ne les ont pas publiées avec plus de force, plus d'exactitude, plus de lumières; et cependant il n'en est aucune sur laquelle le monde ne répande encore des adoucissements, de fausses couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent. La pénitence, sans laquelle l'homme pécheur ne doit rien prétendre

au salut, on la regarde comme le partage des cloîtres et des déserts; la retraite, si nécessaire à la fragilité du cœur humain, elle n'y paroît plus qu'une singularité, ou d'humeur, ou de vertu, qui ne sauroit servir d'exemple; la prière, cette ressource unique de toutes nos misères, on en laisse l'usage aux âmes oiseuses et inutiles; les afflictions, que les saints ont toujours reçues comme des grâces, on les craint comme des malheurs; les prospérités, que les justes ont toujours craintes comme des malheurs, on les souhaite comme des grâces; l'ambition démesurée, si opposée à l'esprit et au fond de la religion, n'est plus qu'un sentiment noble et légitime de ce qu'on est et de ce qu'on doit prétendre; la haine, qui attaque la religion dans le cœur, et qui anéantit tout l'Évangile, on en fait un juste ressentiment, ou une bienséance de son rang, qui ne permet pas d'aller se réconcilier avec son frère; la vie somptueuse et magnifique, si souvent frappée d'anathème dans les livres saints, n'est qu'un usage noble de nos biens, et une loi qu'impose la condition et la naissance; les plaisirs les plus dangereux, on les appelle des délassements nécessaires; les passions les plus honteuses, des foiblesses inévitables; les médisances les plus cruelles, des vérités publiques et innocentes : que dirai-je? la vertu même, la piété véritable y a perdu son nom: ce n'est plus un don de Dieu et le seul parti néces-

saire : c'est une bizarrerie d'humeur, un goût de singularité, une pusillanimité d'esprit, que sais-je? un parti bon à quelque chose, quand on n'est plus soi-même bon à rien. O Dieu, est-ce donc là le langage d'un peuple éclairé des lumières de l'Évangile, ou les discours de ces nations barbares et infidèles à qui vous n'avez pas encore daigné révéler la science du salut et les vérités éternelles ?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que ce ne sont pas là les erreurs de quelques particuliers; ce sont les erreurs de presque tous les hommes, c'est la doctrine du monde entier, ce sont des maximes universellement reçues, approuvées, autorisées, et contre lesquelles il n'est plus temps de vouloir s'élever. Nous seuls, dans ces chaires chrétiennes, osons parler un langage différent : un petit nombre de justes tiennent encore pour nous au milieu du monde, et osent encore parler comme nous. Mais ce n'est là qu'une foible voix, absorbée, pour ainsi dire, par le bruit formidable de la multitude. Ce qui domine, ce qu'on entend, ce qui règle tout le monde, ce qui décide de tout, ce qui est le grand ressort des royaumes, des empires, des familles, ce sont les erreurs que je viens d'exposer. C'est une tradition d'aveuglement qui s'est perpétuée depuis le commencement dans le monde, et qui a passé des pères aux enfants. Les grands, le peuple; les savants, les ignorants; les sages, les

insensés ; les jeunes, les vieillards, se conduisent partout sur ces fausses règles : ceux même à qui la lumière de la vérité luit encore en secret croient se tromper, en voyant que l'exemple commun dément l'évidence secrète de leur conscience, et regardent leurs doutes comme de vains scrupules que l'erreur publique calme et dissipe à l'instant.

Ainsi marchent, sans le savoir, tous les hommes presque dans les ténèbres ; ainsi ils courent avec une profonde sécurité vers le précipice éternel qui doit enfin terminer leur course ; ainsi auriez-vous vécu, ma chère Sœur, si la miséricorde de Jésus-Christ ne vous avoit retirée de cette région de ténèbres pour vous faire passer à un royaume de lumière. Vous auriez regardé comme des vérités les erreurs reçues de la multitude ; vous auriez suivi les voies que tout le monde regarde comme sûres ; vous seriez devenue même la protectrice des maximes que l'usage de tous les temps et de tous les pays a consacrées ; vous vous seriez révoltée contre la vérité qui les condamne ; vous auriez écouté, comme le monde écoute aujourd'hui, les règles de la foi que nous leur opposons, comme des discours dont il faut rabattre, et où le zèle va toujours plus loin que la vérité : car, qu'il est difficile de démêler la lumière à travers ce nuage universel d'usages, de fausses maximes, de préjugés, d'erreurs, répandu sur le monde entier ! qu'il est diffi-

cile de discerner la voie de la vérité, étroite, écartée, imperceptible, presque inconnue, et où si peu de gens entrent, au milieu de tant de fausses voies, larges, spacieuses, battues, autorisées, et que tous les hommes presque suivent !

Vous le voyez vous-même, ma chère Sœur, si le nombre des âmes fidèles, et qui marchent dans la voie de la vérité, est fort grand dans le monde. Il en est encore sans doute, car le Seigneur a les siens dans tous les états ; mais ce sont quelques étoiles rares, comme dit l'Apôtre, qui percent par hasard les nuages, et qu'on peut compter aisément au milieu d'une nuit obscure et ténébreuse : *Sicut luminaria in mundo.*[1] Et encore, dans ce petit nombre, combien d'âmes molles et indolentes qui ne paroissent vertueuses que parce que le monde, à qui on les compare, est extrêmement corrompu ! combien d'âmes immortifiées et impénitentes qui, après les égarements des premières mœurs, bornent toute leur pénitence à la seule cessation de leurs crimes, et ne s'attirent les éloges dus à la vertu que parce que le monde n'a plus à blâmer en elles les mêmes vices ! combien d'autres qui, après avoir fini les passions d'éclat, conservent encore toutes les autres, font entrer toutes leurs foiblesses dans leur vertu, et offrent aux yeux de Dieu un cœur encore vain, jaloux, ambitieux, vindicatif, tandis

[1] Philipp. 2. 15.

que le monde les canonise! car le monde, toujours plein de contradictions et jamais d'accord avec lui-même, tantôt dégrade la vertu véritable et la confond avec le vice, tantôt il se hâte d'exalter le vice à peine éteint, et de lui rendre les mêmes honneurs qu'à la vertu consommée.

Que les miséricordes du Seigneur sur vous, ma chère Sœur, sont dignes d'une reconnoissance qui ne doit plus finir qu'avec votre vie! Voyez, comme disoit autrefois un prophète à la sainte Sion, et je puis vous le dire ici avec plus de justice, voyez, tandis que des ténèbres épaisses couvrent toute la terre, qu'une nuit obscure est répandue sur tous les peuples, que le mensonge et l'erreur ont pris la place de la vérité parmi les hommes, *Ecce tenebræ operient terram, et caligo populos;*[1] voyez comme la lumière du Seigneur s'est levée sur vous seule, comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité : ces murs sacrés, ces autels saints, ces vierges fidèles, ce voile religieux lui-même, qui va vous cacher le monde et sa vanité; tout vous montrera ici vos devoirs, tout dissipera les nuages légers qui pourroient s'élever du fond de votre cœur. Une nuée resplendissante vous précédera, comme autrefois les Israélites dans le désert, pour vous marquer les routes que vous devez suivre; et tandis que le monde, frappé d'aveugle-

[1] Is. 60. 2.

ment, ne discernera pas même les vérités les plus communes et les plus palpables du salut, la lumière du ciel se lèvera ici sur vous, et vous montrera la perfection même des devoirs, et des secrets inconnus aux sages du siècle : *Super te autem orietur Dominus, et gloria ejus in te videbitur.*[1]

Rien n'est donc plus consolant pour une âme que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde, que ce premier coup d'œil qui lui en découvre les erreurs et les fausses maximes. Mais quand même on pourroit se flatter d'y avoir toujours suivi la voie de la vérité, au milieu de tant de voies fausses et dangereuses qui la font perdre de vue, comment auroit-on pu se promettre, en second lieu, d'y conserver l'innocence au milieu de sa dépravation et de ses dangers innombrables ? Et quand je parle de ses dangers, ma chère Sœur, n'attendez pas que j'en fasse ici un juste dénombrement. Hélas! tout y est danger : dangers dans la naissance ; elle est une espèce d'engagement à toutes les passions : dangers dans l'élévation ; elle vous fait une loi de tout ce que l'Évangile condamne : dangers dans les soins publics ; il faut prendre sur soi les passions des grands et la misère des peuples ; allier les maximes de la religion avec celles de la prudence de la chair, et opter entre sa conscience et sa fortune : dangers dans l'usage des grands biens ; vous avez

[1] Is. 60. 2.

sans cesse à vous défendre, ou des profusions qu'inspire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice : dangers dans les exemples ; le vice perd son horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent ; et nous sommes rassurés en trouvant dans les foiblesses d'autrui une excuse à nos foiblesses propres : dangers dans les entretiens ; on veut plaire, et l'on ne plaît que par les passions, ou qu'on reçoit, ou qu'on inspire : dangers dans les amitiés ; le venin s'insinue par la conformité des humeurs et par les douceurs de la société ; on ne peut se passer de délassement, et le monde n'en fournit que de funestes à l'innocence : dangers dans les concurrences ; on veut s'élever, et il est malaisé d'aimer ceux qui nous supplantent et qu'on nous préfère ; dès que les intérêts sont divisés, les cœurs aussi ne tardent pas de l'être : dangers dans le mariage ; la durée du lien refroidit presque toujours celle de la tendresse ; il est rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité seule des intérêts forme presque toujours ; une société sainte devient une tentation domestique ; et dès que le devoir devient un joug, le cœur s'est bientôt formé d'autres chaînes : dangers dans l'état de liberté ; les passions qui n'ont point de frein s'échappent malgré nous-mêmes ; et l'éloignement d'un lien sacré n'est souvent que l'amour d'une servitude plus universelle : dangers

dans la probité mondaine ; dès que le monde est content de nous, on se persuade aussi que le Seigneur doit l'être ; on confond la réputation de la vertu avec la vertu même ; et parce qu'on n'a pas de ces vices que le monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que l'Évangile exige : enfin, dangers dans la piété même; comme elle est rare dans le monde, les louanges qu'elle s'attire en corrompent souvent le principe ; on avoit d'abord cherché Dieu dans la vertu, on s'y cherche bientôt soi-même.

Voilà le monde, ma chère Sœur. Si vous échappez d'un péril, vous venez bientôt échouer à un autre; si l'exemple vous trouve inébranlable, l'amitié vous séduit; si l'intérêt ne vous touche pas, la gloire et la réputation vous entraînent; si vous vous défendez des grands excès, des passions plus douces et plus dangereuses ne vous trouvent pas insensible ; si l'inclination vous éloigne du déréglement et de la débauche, la complaisance vous y jette ; si vous êtes libre d'ambition pour vous-même, vous la sentez revivre pour vos enfants; si vous êtes fidèle à ne pas chercher les occasions, vous ne sauriez répondre de celles qui vous cherchent.

Et ne croyez pas, ma chère Sœur, que tous ces dangers eussent été moindres pour vous que pour une autre. Des exemples domestiques de vertu, et

la piété comme héréditaire à votre sang, y auroient peut-être quelque temps défendu votre innocence. Mais que les exemples touchent peu dans cette première saison de la vie, qu'on destine à l'oubli de Dieu! on les regarde comme des bienséances de l'âge; et on renvoie à des temps plus mûrs des vertus qu'on croit que le temps tout seul a formées dans ceux qu'on nous propose pour modèles. Ainsi environnée de prospérité et d'abondance, trouvant plus d'occasions de chute qu'une autre par les avantages de la naissance, par le rang et le crédit de vos proches, par l'espérance d'un grand établissement, que de piéges n'auriez-vous point trouvés sous vos pas! Vous auriez suivi cette route de tous les siècles dont parle Job, que les âmes mondaines ont toujours suivie : *Semitam sæculorum quam calcaverunt viri iniqui;*[1] c'est-à-dire, vous auriez formé peut-être mille bons désirs, mais votre foiblesse l'auroit toujours emporté sur toutes vos résolutions. Vous auriez envié le bonheur des âmes qui servent Dieu, et qui sont à lui sans réserve; mais, rentraînée à l'instant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'auroit jamais eu que vos foibles désirs, et le monde toujours votre cœur et vos affections véritables : vous auriez peut-être quelquefois soupiré en secret sur les périls infinis et inévitables de votre état; mais ces périls seroient

[1] Job. 22. 15.

devenus eux-mêmes une raison secrète qui vous auroit justifié à vos yeux vos propres foiblesses.

Et qu'entendons-nous tous les jours, ma chère Sœur, que des prétextes de la part des mondains sur les obstacles infinis que le monde met à leur salut? Ils se plaignent qu'il est comme impossible de s'y sauver; ils forment mille bons désirs, mais ils prétendent que c'est en vain qu'on les forme, et qu'il n'est pas en eux de les mettre à exécution au milieu des périls et des embarras où ils vivent: ils font même quelques efforts; mais à peine se sont-ils surmontés sur un point, qu'une nouvelle difficulté les lasse et les abat: ils voudroient être au fond des déserts, mais ils n'ont pas la force de se faire un désert du monde lui-même: nous leur disons qu'il est aisé de rompre à tout quand on le veut; et ils soutiennent qu'en le voulant, ils n'en sauroient être les maîtres.

Ce n'est pas qu'en convenant des périls innombrables du monde, et de la difficulté d'y faire son salut, je veuille ici justifier vos vaines excuses, mes Frères. Il est difficile de vivre chrétiennement dans le monde; cela est vrai: mais combien d'âmes fidèles la grâce y forme et y conserve-t-elle tous les jours à vos yeux! Le plus sûr, dites-vous, seroit de tout quitter, et de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah! je l'avoue avec vous: que n'avez-vous été du petit nombre de ces âmes heureuses

que le Seigneur a de bonne heure séparées de la corruption du siècle, et conduites dans le secret du sanctuaire! que ne vous a-t-il d'abord tendu, comme à elles, cette main miséricordieuse, qui les a retirées du milieu des périls pour les faire entrer dans le lieu de la paix et de la sûreté! que ne vous a-t-il fermé, dès le commencement, toutes les voies de l'élévation et de la vanité, pour vous ouvrir celles de l'humilité, du dépouillement et du silence! Vos mœurs auroient été innocentes; hélas! et tous vos jours ont été de nouveaux crimes! vos premières années eussent été les prémices pures d'une vie sainte; hélas! et vous n'osez tourner les yeux derrière vous, de peur d'y voir les horreurs et le trésor d'iniquité que vous y avez accumulé! vos inclinations seroient encore celles qu'une heureuse éducation vous avoit données; hélas! et le monde a corrompu en vous les dons de la grâce et de la nature; et il ne vous reste plus de ces premières espérances de vertu que le regret inutile de les voir tout-à-fait éteintes! votre mort finiroit des jours pleins, des œuvres précieuses, et une vie digne de l'immortalité; hélas! et elle ne finira qu'un grand vide, des passions infinies, des agitations sans nombre, des chagrins amers, des plaisirs souvent dégoûtants, toujours tristes par le reproche secret de la conscience; et une vie digne d'une mort éternelle, si elle n'est purifiée par de dignes

fruits de pénitence, avant que vous alliez en rendre compte au tribunal redoutable du souverain Juge.

Mais il ne faut pas que les désirs d'un état devenu impossible vous calment sur les dangers de votre état présent. C'étoit l'erreur de cet ami de saint Augustin, lequel, encore païen, auroit bien voulu l'imiter dans sa conversion et dans sa retraite ; mais, engagé dans le mariage, il regardoit ce lien sacré comme incompatible avec la foi et la sainteté du baptême, et auroit souhaité pouvoir le rompre pour entrer dans l'Église de Jésus-Christ. Il ne vouloit être chrétien, dit saint Augustin, que d'une manière dont il étoit impossible qu'il le fût : *Nolebat esse christianus, nisi eo modo quo non poterat.*[1] On voudroit tout quitter si l'on se donnoit à Dieu ; on voudroit se retirer du monde, et se cacher pour toujours aux yeux de l'univers ; on ne croit pas le salut possible autrement ; on nourrit son imagination de ces projets chimériques qui ne sauroient jamais s'exécuter ; et, parce que l'état où la Providence nous a placés ne nous permet plus de tout quitter et de nous aller jeter au fond d'une solitude, on ne se donne point à Dieu ; on ne fait pas ce qu'on doit faire, parce qu'on voudroit faire ce qu'on ne peut pas ; et on ne veut être chrétien qu'aux seules conditions auxquelles il est impossible qu'on le soit : *Nolebat esse christianus*,

[1] S. Aug.

nisi eo modo quo non poterat. C'est-à-dire qu'on ne le veut pas; car il ne s'agit point de soupirer après une situation qui ne sauroit plus nous convenir, mais de trouver des moyens de sanctification dans les périls mêmes qui sont attachés à la nôtre.

Pour vous, ma chère Sœur, la destinée des âmes mondaines ne vous paroît pas sans doute digne d'envie; mais que sera-ce si, au récit des erreurs et des dangers du monde, nous ajoutons ici celui de ses soucis, de ses peines et de ses chagrins dévorants?

Oui, ma chère Sœur, on croiroit d'abord que la joie et les plaisirs sont le partage de ce monde réprouvé, et que n'ayant pas de son côté le bonheur de l'innocence et de la vertu, il a du moins les douceurs et les réjouissances du vice. Mais il s'en faut bien. Hélas! si l'on pouvoit y être heureux du moins en oubliant Dieu, et en ne refusant rien aux passions insensées, ce seroit toujours sans doute une ivresse et une frénésie digne de pitié, d'acheter, par un instant rapide de plaisir, des peines et des horreurs éternelles; mais du moins on ne perdroit pas tout: on auroit du moins quelques moments de bon; du moins on jouiroit du présent: mais ce présent même, cet instant rapide est refusé au pécheur. L'Être souverain et miséricordieux, qui nous a faits pour lui, ne veut pas que nous puis-

sions être un instant même heureux sans lui; il se sert de nos passions pour nous punir de nos passions mêmes. Toutes les créatures que nous voulons faire servir à nos plaisirs, il en fait en secret les instruments de nos peines; tous nos désirs les plus flatteurs, et que nous ne formons que pour soulager notre cœur, en deviennent les tyrans et le supplice; tous nos projets les plus spécieux, que l'imagination n'enfante et n'embellit que pour endormir nos peines, les réveillent et les aigrissent; tous les plaisirs les plus vifs, et qui auroient dû, ce semble, satisfaire notre cœur, n'y portent que la satiété, et en augmentent le dégoût, le vide et l'inquiétude. Dieu, pour nous faire sentir que l'ordre est le seul bonheur de l'homme, permet que tout ce qui le trouble nous rende malheureux. En vain nous formons-nous un plan de félicité dans le crime, notre cœur dément bientôt cette espérance, et il ne nous reste rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur que le chagrin de nous l'être en vain formée; en vain, par une vaine philosophie, détachons-nous des passions tout ce qu'elles ont d'extrême et de fatigant, pour nous ménager des plaisirs modérés et tranquilles; les plaisirs réglés par la raison ne sont pas loin de l'ennui, et ceux qu'elle ne conduit plus ne sont plus que des fureurs et des gouffres; et d'ailleurs, tout ce qui souille notre âme, quelque modéré qu'il

soit aux yeux des hommes, est tout ce qu'il y a de plus extrême et de plus malheureux pour notre repos : *Vous l'avez voulu, ô mon Dieu ! et il étoit juste que vous le voulussiez ainsi, que toute âme désordonnée fût à elle-même son supplice.*[1]

Non, ma chère Sœur, Jésus-Christ n'a pas laissé sa paix au monde ; il ne l'a laissée qu'à ses disciples : ainsi, en le lui sacrifiant aujourd'hui, vous ne lui sacrifiez rien de trop aimable ; et ce qui fait le prix et le mérite de votre sacrifice, est bien plutôt le plaisir saint avec lequel vous le consommez, que les plaisirs frivoles auxquels vous renoncez. Hélas ! si vous connoissiez le fond et l'intérieur de ce monde misérable, si vous pouviez entrer dans le détail secret de ses soucis et de ses noires inquiétudes, si vous pouviez percer cette première écorce, qui n'offre aux yeux que joie, que plaisirs, que pompe et magnificence, que vous le trouveriez différent de ce qu'il paroît ! Vous n'y verriez que des malheureux : le père divisé d'avec l'enfant, l'époux d'avec l'épouse ; le frère dresser des embûches au frère, l'ami se défier de son ami ; le secret des familles ne cacher aux yeux du public que des antipathies, des jalousies, des murmures, des dissensions éternelles ; les amitiés troublées par les soupçons, par les intérêts, par les caprices ; les liaisons les plus étroites refroidies par l'inconstance, les

[1] S. Aug.

engagements les plus tendres finir par la haine et par la perfidie, les liens les plus sacrés devenus des supplices par l'incompatibilité, les fortunes les plus brillantes perdre tout leur agrément par les assujettissements qu'elles exigent, les places les plus honorables ne faire sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut : chacun s'y plaint de sa destinée ; les plus élevés n'y sont pas les plus heureux. Ils montent, dit le Prophète, par leur rang et par leur fortune jusques au-dessus des nuées ; on les perd de vue, si haut ils sont placés ; ils paroissent au-dessus du reste des hommes, par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les grâces qu'ils distribuent, par les adulations éternelles dont la prospérité et la puissance sont toujours accompagnées : *Ascendunt usque ad cœlos.*[1] Et par le ver secret et dévorant de leur conscience corrompue, et par la satiété même des plaisirs, et par la gêne des assujettissements et des bienséances, et par la bizarrerie de leurs désirs, et par l'amertume de leurs jalousies, et par les bassesses qu'ils emploient pour plaire au maître, et par les dégoûts qu'ils en essuient, ils sont plus bas que le peuple et plus malheureux que lui : *Descendunt usque ad abyssos.*[2] O fille de Sion, réjouissez-vous, dit le Seigneur ; publiez les merveilles de ma miséricorde, parce que je viens pour vous possé-

[1] Ps. 106. 26. — [2] Ibid.

der, pour vous délivrer de la tyrannie d'un monde qui ne fait que des malheureux, pour faire ma demeure au milieu de votre cœur, et y établir une paix et une sérénité éternelle : *Quia ecce ego venio, et habitabo in medio tui.*[1]

Regardez maintenant, ma chère Sœur; voilà le monde avec toutes ses erreurs, ses périls et ses inquiétudes. C'est une terre dont on vante les fruits et la beauté, et où il semble que coulent le lait et le miel; mais c'est une terre qui dévore ses habitants par les passions infinies qui l'agitent, et où les plus grands plaisirs sont toujours la source des inquiétudes les plus dévorantes : *Terra devorat habitatores suos.*[2] Regardez encore une fois; je ne vous le montre pas en éloignement, comme le tentateur le montra autrefois à Jésus-Christ : de loin il en impose; on ne voit que la gloire, les plaisirs et la pompe qui l'environnent; ce point de vue lui est favorable; je vous le rapproche, je vous le mets sous l'œil. Voyez si vous le trouvez digne d'être regretté, si, sur le point de l'abandonner, vous verserez sur lui des larmes de joie ou de tristesse ; voyez si cette grande action que vous allez faire, et que le monde appelle un sacrifice héroïque, un renoncement généreux, n'est pas au fond une sage préférence de la paix au trouble, de la joie aux chagrins dévorants, de la liberté à la servitude, d'une douce

[1] Zach. 2. 10. — [2] Num. 13. 33.

et sainte société, à l'ennui, à la fausseté et à la perfidie des sociétés mondaines.

Et que ne pouvez-vous, ma chère Sœur, consulter le monde lui-même ! Interrogez vos proches que cette cérémonie assemble en ce lieu saint, et ils vous répondront : *Interroga majores tuos, et dicent tibi.*[1] Peut-être une tendresse naturelle les attriste et les attendrit ici sur votre sacrifice ; mais au fond, ils envient votre destinée, ils soupirent en secret sur la multitude et la pesanteur des liens qui les attachent au monde, et sentent, après avoir essayé long-temps des plaisirs, des vanités et des espérances humaines, qu'il n'est rien de plus heureux ici-bas que la crainte du Seigneur et l'observance de sa loi sainte : *Interroga majores tuos, et dicent tibi.* Ils accordent peut-être des larmes à ce spectacle de religion : votre foi, votre innocence, votre joie sainte, le courage avec lequel vous allez dire au monde un adieu éternel, tout cela tire peut-être de leurs yeux des marques d'un amour tendre et sensible ; mais que sais-je s'ils ne pleurent pas bien moins sur vous que sur eux-mêmes? que sais-je si, dans ce moment, les vues de la foi plus vives ne réveillent pas en eux mille désirs de séparation et de retraite, et ne les font pas gémir de l'impuissance où ils se trouvent de consacrer à Jésus-Christ les restes d'une vie que le monde et les passions

[1] Deut. 32. 7.

ont peut-être jusqu'ici tout occupée? *Interroga majores tuos, et dicent tibi.* Que sais-je si, vous voyant mourir à tout, ils ne se rappellent pas à ce terrible moment où tout mourra pour eux, et où, séparés par la justice de Dieu des mêmes objets dont sa miséricorde aujourd'hui vous sépare, ils verront que, par votre sacrifice, vous n'avez fait que prévenir d'un instant le dépouillement de toutes les créatures, inévitable à la mort, et vous épargner le crime d'en avoir joui, et le chagrin de les perdre? *Interroga majores tuos, et dicent tibi.* Que dirai-je encore, ma chère Sœur, puisqu'il faut parler ici pour la dernière fois de tout ce que vous êtes de grand selon le monde, afin que vous l'oubliiez à jamais? Que ne pouvez-vous consulter vos illustres ancêtres, si célèbres dans nos histoires par les services rendus à l'état, par les premières dignités de la couronne perpétuées dans leurs descendants, et par tant de monuments de leur gloire élevés au milieu de nous! que ne pouvez-vous les consulter! et du fond de ces pompeux mausolées, où toute leur grandeur n'est plus qu'un peu de poussière, ils vous répondroient que la gloire du monde n'est rien; que la naissance n'est qu'un orgueil qui se transmet avec le sang; que les titres et les dignités ne nous accompagnent pas devant Dieu, et ne demeurent écrites que sur nos cendres et sur la vanité de nos tombeaux; qu'il n'y a d'éternel et de du-

rable que ce que nous avons fait pour le ciel, et qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme : *Interroga majores tuos, et dicent tibi.*

Heureuse, ma chère Sœur (puisque les bornes d'un discours ne me permettent pas de vous exposer ici tout ce que je m'étois proposé, et d'ajouter aux deux autres motifs de consolation, tirés du côté de Dieu qui vous choisit, et du côté du monde d'où il vous retire; le dernier, tiré de la solitude sainte où il vous met à couvert des périls), heureuse de renoncer pour toujours à un monde qui ne paie que d'ingratitude l'esclavage de ses adorateurs, et qui, jusqu'ici, n'a fait que des malheureux et des mécontents! heureuse encore plus de ne l'avoir jamais connu, et de mettre de bonne heure entre vous et lui un mur de séparation éternelle! heureuse de sacrifier tout ce qu'il ne vous étoit pas permis d'aimer! heureuse de diminuer vos peines, en diminuant vos attachements! heureuse de mourir à tout, avant que tout meure pour vous! heureuse enfin de mettre à profit le temps court et rapide de la vie présente, pour vous assurer une meilleure condition pendant les années éternelles!

Que nous reste-t-il présentement, ma chère Sœur, sinon de faire pour vous les mêmes souhaits que les prêtres et les citoyens de Béthulie firent pour Judith, lorsqu'elle parut au milieu de l'assem-

blée sainte, sur le point d'aller exécuter le grand dessein que Dieu lui avoit inspiré? Que le Dieu de vos pères, qui vous a protégée depuis votre enfance, répande abondamment sur vous les secours de sa grâce; qu'il bénisse la pureté de vos intentions; qu'il soutienne, par sa force toute-puissante, la grandeur de votre entreprise, et qu'il ne permette pas que vous succombiez dans un dessein généreux, où vous ne vous proposez que de lui plaire: *Deus patrum nostrorum det tibi gratiam, et omne concilium tui cordis sua virtute corroboret.* [1] Que la sainte Jérusalem, que cette maison de bénédiction, qui vous ouvre aujourd'hui ses portes, qui a cultivé en vous, depuis un âge tendre, les dons de la grâce et de la piété, et qui recueille, en vous associant aujourd'hui à ces vierges fidèles, le fruit de ses soins et de ses peines; qu'elle puisse à jamais se glorifier en vous; que vous soyez pour elle, jusqu'à la fin, un sujet de joie, de consolation, de gloire, non par l'éclat de votre nom et de votre naissance, mais par celui de vos vertus religieuses : *Ut glorietur super te Jerusalem.* [2] Qu'elle soit également édifiée et illustrée par la sainteté de vos exemples, et par la ferveur et la perfection de toutes vos voies; qu'elle puisse mettre un jour votre nom au nombre de ces vierges illustres, de ces saintes mères, de ces premières fondatrices, dont la mémoire vit encore

[1] Judith, 10. 8. — [2] Ibid.

dans ce lieu saint, et dont les noms, déjà écrits dans le ciel, se conserveront jusqu'aux derniers âges dans les annales sacrées de ce fervent institut : *Et sit nomen tuum in numero sanctorum et justorum.*[1]

Dites donc, ma chère Sœur, sur le point de sacrifier le monde, et d'abattre à vos pieds cet autre Holopherne ; dites, comme cette héroïne d'Israël, sur le point de lui donner le dernier coup : Frappez-le, Seigneur, par les paroles qui vont sortir de ma bouche, afin qu'il ne revive jamais dans un cœur que je vous ai consacré tout entier : *Et percuties eum ex labiis caritatis meæ.*[2] Donnez-moi cette foi vive et généreuse, cette insensibilité chrétienne, cette élévation de cœur et de piété, dont j'ai besoin pour mépriser jusqu'à la fin ses vanités et sa gloire ; pour voir toujours d'un œil indifférent ses plaisirs et sa vaine félicité ; pour ne regretter, de tout l'éclat qui l'environne, que le malheur et l'aveuglement de ceux qui s'en laissent éblouir, et ne jamais introduire dans le lieu saint son esprit et ses maximes : *Da mihi in animo constantiam, ut contemnam illum.*[3] Quelle gloire pour vous, Seigneur! quel monument éternel de la puissance de vôtre bras! quel opprobre et quelle confusion pour les âmes mondaines, quand elles verront que vous ne vous servez que de la foiblesse de mon sexe, d'une fille de Sion, foible et timide, pour fouler aux

[1] Judith, 10. 8. — [2] Ibid. 9. 13. — [3] Ibid. vers. 14.

pieds sa gloire et ses plaisirs; et qu'il n'est pas si difficile à vaincre qu'elles le publient pour excuser la honte de leurs attachements et de leur servitude ! *Erit enim hoc memoriale nominis tui, cum manus feminæ dejecerit eum.*[1]

Recevez, grand Dieu, le sacrifice de cette hostie innocente, comme vous reçûtes autrefois celui d'Abel; et que ce grand exemple de foi et de religion apprenne à ceux qui m'écoutent, que c'est tout gagner que de tout perdre pour s'assurer un bonheur éternel.

Ainsi soit-il.

[1] Judith, 9. 15.

SECOND SERMON

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! Concupiscit, et deficit anima mea in atria Domini.

Seigneur des armées, que vos tabernacles sont aimables ! Mon âme désire ardemment d'être dans la maison du Seigneur; et elle est presque dans la défaillance par l'ardeur de ce désir. Ps. 83. 1, 2.

Voila, ma chère Sœur, à quoi se bornoient tous les désirs d'un saint roi que le Seigneur avoit comblé de gloire, de prospérité et d'abondance. Ce n'étoit ni l'éclat du trône où la main du Seigneur l'avoit placé, ni le nombre de ses victoires, ni la magnificence de son règne, qui le touchoient d'une joie vive et continuelle. L'arche sainte, le tabernacle du Dieu vivant, d'où il se voyoit éloigné par la révolte de son fils; la consolation d'aller dans ce lieu saint se décharger, pour ainsi dire, aux pieds des autels, du poids de la royauté ; d'y ré-

pandre son âme devant le Seigneur; de chanter en sa présence des cantiques d'action de grâces; d'y mêler ses larmes au sang des victimes; d'y célébrer, au milieu des enfants d'Aaron, la mémoire des bienfaits dont le Seigneur avoit autrefois favorisé son peuple; d'y méditer les merveilles de sa loi et les promesses faites à ses pères : voilà tout ce qui lui paroissoit digne d'être regretté dans l'élévation et la puissance dont un fils rebelle venoit de le dépouiller.

Et voilà, ma chère Sœur, les saintes dispositions que la grâce met dans votre cœur. Ce ne sont ni les avantages au milieu desquels la Providence vous a fait naître, ni un nom respecté dans le monde, ni tout ce qu'il sembloit vous promettre de plus flatteur et de plus séduisant, qui ont su toucher votre cœur. La maison du Seigneur, les saintes consolations d'une retraite religieuse, la joie de venir vous cacher dans le secret du tabernacle, et dans ce temple nouveau,[1] où vous allez être la première victime qui s'offre sur l'autel, et auquel votre sacrifice va servir comme de consécration et de dédicace solennelle : voilà ce qui vous a paru plus digne de vos souhaits que toute la gloire du monde et la vanité de ses promesses : *Concupiscit, et deficit anima mea in atria Domini.*

[1] C'étoit la première cérémonie qui se fit dans la nouvelle église de la Visitation de Chaillot.

Heureux, ô mon Dieu, lui avez-vous dit mille fois avec le Prophète, heureux ceux qui habitent dans votre maison, et qui, à l'abri des périls et des séductions du monde, ne sont nuit et jour occupés qu'à chanter vos louanges et publier vos miséricordes éternelles! *Beati qui habitant in domo tua, Domine!*[1] Le monde n'éblouit que ceux qui le voient de loin, et qui n'en connoissent pas le vide et l'amertume. Heureuse l'âme, ô mon Dieu, qui a pu enfin secouer le joug de toutes les espérances humaines, et qui, voyant que tout est vanité et affliction d'esprit dans cette vallée de larmes, forme en son cœur la résolution généreuse de s'attacher à vous seul, et de monter de degré en degré jusqu'à cet état sublime de dépouillement entier, jusqu'à cette perfection religieuse d'où les vrais biens se faisant voir de plus près, le monde et toute sa gloire ne paroissent plus qu'un vain atome! *Beatus cujus est auxilium abs te: ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrymarum in loco quem posuit.*[2]

Ce n'est pas, ma chère Sœur, que la maison du Seigneur, où vous entrez aujourd'hui avec tant de foi, n'ait ses tentations comme ses consolations et ses avantages. Il y a des piéges sur le Thabor, selon l'expression d'un prophète, comme dans les plaines de Samarie: *Rete expansum super Thabor.*[3] Le lieu

[1] Ps. 83. 5. — [2] Ibid. vers. 6, 7 — [3] Osée, 5. 1.

saint peut avoir ses désolations et ses périls comme le siècle. Ce ne seroit donc pas assez de vous entretenir ici seulement des avantages de la vie religieuse, il faut encore vous en exposer les tentations. Il est important qu'à l'entrée de cette sainte carrière, où les ressources et les consolations s'offrent en foule, on vous montre aussi de loin quelques écueils que vous pourriez y trouver sur vos pas. Il faut, il est vrai, encourager votre foi, en vous étalant toutes les consolations que Jésus-Christ vous prépare dans cette retraite sainte; et nos foibles discours ne vous exposeront jamais qu'à demi l'abondance de ses dons et les richesses de sa miséricorde : mais, d'un autre côté, il n'est pas moins essentiel d'armer d'abord votre vigilance, en vous découvrant les piéges qui pourroient s'y rencontrer. Et voilà tout ce que je me propose dans cette instruction, de vous exposer les tentations et les consolations de la vie religieuse, c'est-à-dire de vous prémunir contre ses tentations, pour vous mieux disposer à en goûter toutes les consolations. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Mon fils, dit le Sage, lorsque vous entrez dans le service de Dieu, préparez votre âme à la tentation; et souvenez-vous que les voies mêmes de la

sagesse et de la vertu cachent des écueils d'autant plus dangereux, qu'on s'y croit plus en sûreté, et qu'on y marche sans précaution et sans défense : ***Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem.*** [1]

Cet avis est d'autant plus essentiel pour les âmes qui se consacrent à Jésus-Christ dans la vie religieuse, qu'on se persuade que tout est fait, quand on a une fois renoncé au monde et embrassé un état saint; et que les difficultés de cette première démarche surmontées, on n'en doit plus attendre dans le reste de la carrière.

Cependant, ma chère Sœur, la vie religieuse elle-même, où la grâce aujourd'hui vous appelle, cet état divin, et qui nous fait être par avance sur la terre ce que les anges de Dieu sont dans le ciel; cet état a ses écueils et ses tentations, où viennent tous les jours échouer plusieurs vierges infidèles.

Tous les Israélites, dit l'Apôtre, étoient sortis du milieu des abominations de l'Égypte; ils avoient tous suivi la nuée lumineuse qui les conduisoit dans le désert : cependant, continue l'Apôtre, malgré cette première démarche, qui sembloit les mettre en sûreté, il s'en faut bien qu'ils fussent tous agréables à Dieu : ***Sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo.*** [2] D'où vient cela? c'est que

[1] Eccli. 2. 1. — [2] 1. Cor. 10. 5.

cette première ferveur passée, ils commencèrent à regarder derrière eux, et à jeter des regards de complaisance sur l'Égypte, qu'ils venoient d'abandonner avec tant de joie : et c'est ce que j'appelle la tentation du temps. C'est, en second lieu, que, lassés des fatigues du désert, et ennuyés même du pain céleste dont le Seigneur les nourrissoit, ils commencèrent à se dégoûter, et leurs dégoûts furent bientôt suivis de murmure : et voilà la tentation du dégoût. C'est enfin que, se laissant entraîner aux exemples de quelques-uns d'entre eux, ils négligèrent de venir porter leurs vœux et leurs prières devant le tabernacle saint, et ne furent plus occupés que de danses et de festins autour du veau d'or : et c'est ici la tentation des exemples. Or ce n'étoit là, dit l'Apôtre, qu'une figure pour nous instruire : *Hæc autem in figura facta sunt nostri.*[1] Et voilà en effet, ma chère Sœur, les trois tentations à craindre dans ce désert religieux où vous êtes entrée, en sortant du monde et de toute la corruption de l'Égypte.

En premier lieu, la tentation du temps. Oui, ma chère Sœur, les commencements sont d'ordinaire fervents et fidèles : on jette les premiers fondements de l'édifice saint avec un zèle et une vivacité qui semble ne devoir plus se démentir; on se dispute les adoucissements les plus permis; on

[1] 1. Cor. 10. 6.

a horreur des infidélités les plus légères ; on marche à pas de géant dans les voies du Seigneur : rien ne coûte, rien n'arrête ; on dévore toutes les amertumes de l'obéissance ; on ne sent point l'assujettissement des règles ; on vole partout où le devoir et l'exemple nous appelle ; on ajoute même aux œuvres prescrites, des œuvres de surcroît ; enfin, rien ne paroît de trop au zèle et à la ferveur qui commence.

Mais, ces premières années passées dans la ferveur, on croit être en droit de se reposer : on laisse à celles qui commencent cette exactitude trop rigoureuse ; on regarde tous les adoucissements et les infidélités comme le privilége du temps et des années ; on se rabat à un genre de vie plus à portée des sens et de l'amour-propre ; on se permet tranquillement des omissions, dont on se faisoit autrefois un grand scrupule ; enfin, on se persuade que le temps de la ferveur est passé, et qu'il ne convient qu'à des commençantes d'observer les règles et les saints usages dans toute leur perfection et leur étendue. Première tentation.

Or, pour vous armer contre un écueil où la grâce de la vocation vient souvent échouer et faire un triste naufrage, souvenez-vous, ma chère Sœur, que l'esprit de la vie religieuse, que vous embrassez, est le même pour tous les âges ; que les règles sages et pieuses que votre saint fondateur, dont

la solennité concourt si heureusement aujourd'hui avec votre consécration, et semble vous promettre d'avance la grâce de son esprit, l'abondance de sa charité, et la grandeur de sa foi; que les règles saintes, dis-je, que votre bienheureux Père a laissées à cet institut fervent, sont les mêmes pour tous les temps; toujours égales pour toutes les épouses de Jésus-Christ ici rassemblées; toujours uniformes, et pour celles qui commencent, et pour celles qui portent déjà depuis long-temps le joug du Seigneur; et qu'ainsi, dans un âge plus avancé comme dans une première jeunesse, dans les ferveurs du noviciat comme dans la suite de votre carrière, puisque la sainteté de votre état sera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même, votre zèle jamais se démentir; vos dispositions de foi, d'amour, de sacrifice, toujours persévérer; et qu'en un mot, le dernier jour qui finira cette carrière heureuse, doit ressembler, du côté de la ferveur et du zèle, au premier, qui aujourd'hui vous l'ouvre et la commence.

Mais que dis-je, ma chère Sœur! ce ne seroit pas même assez que le dernier jour ressemblât au premier. Plus vous avancerez dans la profession religieuse, plus vous devez croître dans la grâce de votre état, dans le désir de votre perfection, dans l'amour de vos devoirs et de vos règles: plus vous avancerez, plus celles qui commencent auront les

yeux sur vous, se régleront sur votre conduite, expliqueront l'étendue de leurs devoirs par votre fidélité ou par votre négligence ; plus vos foiblesses ou vos vertus deviendront leurs vertus ou leurs foiblesses; et ainsi plus le Seigneur demandera de vous de fidélité dans vos devoirs et de perfection dans vos exemples. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule; aussi l'Esprit saint maudit ceux qui font l'œuvre du Seigneur négligemment. Mais s'il étoit un temps où il fût permis de le servir avec une sorte de tiédeur et de paresse, il semble que ce devroit être plutôt dans le commencement de la carrière, où la grâce encore foible, toutes les vertus religieuses encore, pour ainsi dire, dans leur naissance, semblent rendre le relâchement moins criminel, et les imperfections plus pardonnables; au lieu que, dans la suite, la grâce ayant dû croître en nous, l'esprit de notre vocation se fortifier, la tiédeur devient un crime; les inobservances, une manière d'apostasie, qui ne sauroit plus trouver d'excuse que dans un cœur ingrat et infidèle.

Celui qui commence, dit Jésus-Christ, et qui après cela se relâche et regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*[1] Cette parole est terrible, ma chère Sœur, il n'est point propre au royaume de Dieu ; c'est-à-

[1] Luc, 9. 62.

dire, c'est une âme foible et paresseuse, qui ne doit rien prétendre au salut destiné à ceux qui ont persévéré jusqu'à la fin; une âme infructueuse et stérile, laquelle, après avoir poussé d'abord des feuilles spécieuses, en demeure là, ne donne point de fruit, et ne doit point attendre d'autre sort que celui de l'arbre infortuné de l'Évangile : ***Non est aptus regno Dei.*** Hélas! ma chère Sœur, si, selon l'Apôtre, tous ceux mêmes qui courent n'arrivent pas au but; si, parmi les âmes mêmes qui paroissent les plus ferventes et les plus fidèles, il s'en trouve encore qui seront un jour rejetées des noces de l'époux, parce qu'un orgueil secret aura corrompu toutes leurs voies et infecté toutes leurs œuvres, quelle destinée pourroient se promettre celles qui, après les premières démarches, se reposent lâchement, et croient être quittes du reste de la carrière!

Non, ma chère Sœur, il n'en est pas de la milice de Jésus-Christ comme de celle des princes de la terre : dans celle-ci, après un certain temps de travail et de service, on acquiert le droit de chercher dans le repos le délassement et comme la récompense de ses fatigues passées; mais dans la milice de Jésus-Christ, c'est en être déserteur que de cesser un moment de combattre. Tout le temps de la vie présente est une milice continuelle, dit Job, est le temps des peines et des combats; le re-

pos ne nous est montré qu'au bout de la carrière; plus même nos années avancent, plus nous touchons de près à ce terme heureux, hélas! plus nos désirs pour le ciel doivent s'enflammer; plus la vue de la patrie, à laquelle nous touchons, doit nous transporter; plus toutes les créatures, qui vont bientôt nous manquer, doivent nous paroître indignes de nos attachements; plus notre rédemption, qui approche, doit ranimer notre amour, exciter notre foi, réveiller notre espérance; plus nous devons lever la tête avec une sainte joie, dit Jésus-Christ, c'est-à-dire avoir l'œil déjà fixé dans le ciel, perdre de vue la terre, et n'attendre plus que le moment qui va nous réunir à Jésus-Christ : ***Respicite, et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.***[1]

Et certes, ma chère Sœur, voudriez-vous, en vous relâchant, après quelques années de ferveur, perdre tout le fruit de votre fidélité passée? voudriez-vous dissiper ce que vous auriez si heureusement amassé, et vous laisser ravir la gloire de mille victoires que vous auriez remportées sur l'ennemi? Ah! c'est alors que vous devrez être plus sur vos gardes, et que, vous étant enrichie des biens spirituels, le démon fera plus d'efforts pour vous les enlever : il vous laissera plus paisible dans ces commencements; semblable à un pirate qui laisse

[1] Luc, I. 28.

passer tranquillement les navires qui partent pour fournir une longue carrière, et aller chercher au loin des marchandises précieuses, et ne les attaque qu'au retour, et presque sur la fin de leur course; parce qu'il les trouve alors chargés de richesses, qu'il s'efforce de leur ravir, et de leur rendre inutiles les travaux et les périls au prix desquels ils les avoient acquises.

Mais après tout, ma chère Sœur, croiriez-vous en avoir assez fait pour Jésus-Christ, quand vous aurez consacré quelques années de zèle à son service? La vie, cet instant rapide, est-elle trop longue pour remercier le Seigneur de la grâce inestimable qu'il nous a faite en nous séparant du monde et de sa corruption? L'éternité elle-même ne suffira pas aux saints pour rendre grâces à celui qui les aura retirés de la voie de la perdition et de la colère; et une vierge infidèle, après les premières années de zèle et de ferveur, croiroit être en droit de se reposer, comme si le temps des combats étoit fini, et qu'elle n'eût plus, ou d'ennemis à craindre, ou d'actions de grâces à rendre au Seigneur miséricordieux, qui l'a mise à couvert de la dépravation générale dans le secret de son sanctuaire? que dis-je! et elle regarderoit même cette exactitude rigoureuse, dont elle avoit d'abord fait profession, comme des excès puérils du premier âge, et qu'une raison plus mûre doit modérer? C'est-à-dire que ce

seroit comme si elle disoit à Dieu : Seigneur, tandis que je suivois encore les mouvements d'un âge peu avancé, et les foibles lumières d'une raison peu formée, je vous servois avec ferveur; je me disputois tout ; je me faisois un scrupule de tout ; je faisois consister la piété à ne donner rien à ma propre satisfaction ; à remplir jusques aux moindres devoirs, avec une exactitude où il entroit plus de petitesse que de vertu; à suivre tout ce qui me paroissoit le plus parfait dans vos voies, et le plus conforme à l'esprit de ma vocation. Mais à mesure qu'un âge plus mûr a mûri la raison, et que ces premiers transports ont passé, j'ai compris qu'on pouvoit vous servir à moins; que vous ne demandiez pas des empressements si vifs, et une fidélité si scrupuleuse; que vous étiez un maître aisé à contenter, et qui se payoit de tout; que c'étoit bien assez de ne pas rompre avec vous par des transgressions manifestes; et qu'on pouvoit être à vous sans se faire une guerre si importune à soi-même. Si ce n'est pas là le langage que la bouche d'une vierge tient à Dieu, c'est du moins réellement le langage de son cœur, et l'outrage qu'elle ajoute à ses infidélités et au dégoût où elle est tombée de son état.

Et voilà, ma chère Sœur, ce que j'ai appelé la seconde tentation de la vie religieuse : la tentation du dégoût.

Comme nous sommes pleins d'amour-propre,

il nous arrive presque toujours de nous rechercher nous-mêmes dans la vertu; c'est-à-dire de consulter plus un certain goût sensible qui nous rappelle à Dieu, que la justice de sa loi et les vérités de la vie éternelle. Les commencements surtout de la vie chrétienne et religieuse sont toujours accompagnés d'un certain attendrissement de cœur, qui nous en adoucit d'abord tous les exercices : la nouveauté, le tempérament quelquefois, la grâce même alors plus vive, tout cela fait sur le cœur certaines impressions sensibles, qui nous soutiennent dans la pratique des devoirs et des règles saintes : tout s'aplanit alors, tout paroît aisé. Or on se persuade aisément que les suites répondront à de si heureux commencements; que les devoirs auront toujours pour nous le même attrait, et que rien n'affoiblira ce goût sensible qui nous rend d'abord si heureux et si pénétrés de notre bonheur dans la voie de Dieu.

Cependant ce premier goût s'use d'ordinaire; cet attrait passe; rien d'humain ni de sensible ne soutient plus dans la pratique des règles saintes: on en sent le poids, et les consolations qui l'adoucissoient sont refusées. Les penchants, d'abord si dociles, se soulèvent contre le joug; notre cœur, d'abord touché, ne trouve plus rien presque dans le détail des devoirs qui le pique et qui l'intéresse: les mortifications coûtent ; les observances de-

viennent pénibles; la prière, loin de consoler, gêne et captive; les mystères saints n'excitent plus que médiocrement la ferveur; enfin, on marche encore à la vérité, mais chaque pas est un nouvel effort, mais on marche sans goût et sans consolation : et de là vient qu'on se décourage; on se traîne dans la voie sainte; on cherche dans les relâchements de l'amour-propre les consolations sensibles qui manquent à la vertu; et l'on se dédommage avec soi-même, pour ainsi dire, des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu.

Or, pour prévenir une tentation si ordinaire dans ces retraites religieuses, écoutez, ma chère Sœur, les avis suivants, et ne les oubliez pas.

Le premier avis est que la source de nos dégoûts dans les voies de Dieu est d'ordinaire dans nos infidélités. Ce n'est que lorsque nous commençons à mêler des adoucissements aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir tristes et pénibles : on se figure qu'en se permettant mille relâchements on rendra le joug plus supportable; et on le rend plus ennuyeux et plus pesant. Aussi c'est dans les maisons religieuses où la première ferveur règne encore; où l'on vit dans une entière séparation du monde; où l'esprit de silence, de prière, de dépouillement, de mortification, n'est point affoibli; c'est dans ces maisons heureuses, qu'on voit une joie sainte répandue sur les visages; toutes

les épouses de Jésus-Christ porter son joug avec un goût et une allégresse qui surprend; et qu'on les voit surprises elles-mêmes de ce que le monde est étonné de les trouver si contentes et si heureuses dans cet état de retraite, de privation et d'austérité : au lieu que les dégoûts et les murmures ne règnent que dans ces maisons infortunées où le premier esprit est tombé, où la régularité primitive ne s'observe plus, où toutes les observances religieuses sont altérées, et où l'on ne connoît plus les anciennes règles que par les adoucissements qui les ont anéanties; c'est là où se trouvent en grand nombre des vierges infidèles, mécontentes et malheureuses dans leur état, portant ce reste de joug avec une tristesse et une répugnance qui les accable. Plus elles conservent de liaison et de conformité avec le monde, plus la religion leur paroît triste et affreuse; et les adoucissements mêmes que l'usage a introduits parmi elles deviennent la source funeste de leurs dégoûts et de leurs peines.

Non, ma chère Sœur, telle est toujours la destinée d'une vierge tiède et infidèle : loin d'adoucir les observances de la vie religieuse, en ne les accomplissant qu'à demi, elle se les rend plus insupportables; plus elle se relâche, plus les dégoûts augmentent, parce que plus l'amour, qui rend tout léger, s'affoiblit; tout lui pèse dans le service

de Jésus-Christ, parce que les grâces abondantes, qui sont la récompense de la ferveur, n'y sont plus données. La prière n'étant plus pour elle un saint commerce de tendresse et de confiance avec le Seigneur, n'est plus qu'une contrainte qui la fatigue ; la retraite, ne lui faisant plus goûter la présence de son Dieu, et le bonheur de jouir de lui à l'écart, loin de la vue des hommes, n'est plus qu'une triste solitude, où elle est à charge à elle-même : les exercices journaliers ne sont plus qu'un train de vie accoutumé, qui ne lui font plus sentir que le dégoût de faire toujours la même chose ; tout le détail de la vie religieuse n'est qu'une suite d'occupations dégoûtantes, qui ne font que diversifier son ennui. Le monde, qui ne lui offroit autrefois que des misères et des chagrins qui lui adoucissoient les peines de son état, ne lui offre plus que des joies spécieuses, qui lui rendent les peines de son état plus insoutenables. Privée des plaisirs frivoles des mondains, elle participe à leurs ennuis et à leurs inquiétudes ; elle trouve dans le lieu saint toutes les amertumes dont le monde abreuve ses partisans; et c'est à elle que le Seigneur fait ce reproche dans son Prophète, en la personne de Jérusalem infidèle : Vous avez marché dans la voie de Samarie votre sœur ; vous avez imité dans le lieu saint, les manières, les relâchements, le culte tiède et imparfait d'un monde que j'ai réprouvé, vous que

j'avois choisie et prévenue de tant de grâces : *In via sororis tuæ Samariæ ambulasti.*[1] Aussi voici ce que dit le Seigneur : Vous participerez au calice de Samarie, puisque vous participez encore à son esprit et à ses infidélités; à ce calice d'ennui et de tristesse: je changerai les consolations que je vous préparois dans ce lieu que j'ai choisi, en des dégoûts et des amertumes secrètes : ma maison ne sera plus pour vous qu'une maison de deuil et de contrainte ; vos jours, qui devoient être des jours de paix, de consolation et de lumière, seront des jours de trouble, d'inquiétude et de ténèbres; vos voies, qui devoient être si douces et si tranquilles, seront semées de ronces et d'épines; et Samarie, au milieu de ses abominations, ne sera pas plus malheureuse que vous le serez dans une maison de paix et d'innocence : *Repleberis calice mœroris et tristitiæ, calice sororis tuæ Samariæ; et bibes illum, et epotabis usque ad fæces.*[2]

Ainsi, ma chère Sœur, si vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie sainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même; voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe secret d'infidélité qui infecte tout le détail de vos exercices, et qui éloigne Dieu de vous ; voyez si vos dégoûts ne sont pas la punition de vos relâchements ; si vous n'avez pas dégénéré de votre première ferveur; si vous ne tenez pas trop à vous-même; si vous ne

[1] Ezech. 23. 31. — [2] Ibid. 33, 34.

nourrissez pas des antipathies secrètes et des prédilections trop humaines; si vous ne refusez pas à la grâce mille sacrifices secrets qu'elle vous inspire; si vous n'accordez pas trop à l'humeur, à l'indolence, à mille attachements légers qui vous occupent tout entière. Rappelez-vous à votre cœur; remontez à l'origine de vos dégoûts; et sans doute, loin de la retrouver dans les devoirs, vous la trouverez en vous-même.

Ce n'est pas, ma chère Sœur, et c'est ici un second avis, ce n'est pas que les dégoûts ne se trouvent quelquefois dans la vie même la plus fervente et la plus fidèle, et qu'en vous consacrant aujourd'hui à Jésus-Christ, vous ne deviez vous attendre à des amertumes dans son service. Ce sont des épreuves dont il se sert pour purifier notre cœur, et pour perfectionner toutes nos démarches. Au commencement de la carrière, il nous soutient par des consolations sensibles; c'est un lait dont il nourrit notre foiblesse: comme nous sommes encore des enfants de la grâce et peu affermis dans la foi, il faut qu'il nous mène par des sentiers doux et faciles. Mais à mesure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts; il ne nous nourrit plus que du pain de la vérité, qui est la nourriture des parfaits, et un pain souvent de tribulation et d'amertume: il ne nous laisse plus d'autre ressource que la foi, que les épines de la croix,

que les rigueurs et la sainte tristesse de sa doctrine: il est pour nous un époux de sang, comme Moïse à l'egard de Séphora : *Sponsus sanguinum tu mihi es.*[1] Quand il a fallu nous arracher de la terre de Madian, et nous faire oublier notre peuple et la maison de notre père, oh! il a eu pour nous des manières tendres et consolantes, qui nous ont engagés à renoncer à tout pour le suivre; mais dès que nous avons eu marché quelque temps avec lui, et qu'il nous a vus avancés dans la voie, il a pris le glaive douloureux, il n'a plus eu d'égard à ces consolations humaines qui nous soutenoient, et a laissé notre cœur dans une espèce d'abattement et de sécheresse : *Sponsus sanguinum tu mihi es.* Mais, ma chère Sœur, ce qui doit alors vous consoler, c'est que le Seigneur ne demande pas de nous le goût, mais la fidélité; c'est que la vie religieuse est une vie de mort et de sacrifice, et que cet état de peine et de tristesse paroît l'état le plus naturel d'une âme qui a pris la croix de Jésus-Christ pour son partage; c'est que moins le Seigneur paroît nous soutenir par des attraits sensibles, plus il nous soutient, en affermissant notre foi et augmentant notre courage; c'est qu'il ne permet pas que ce temps de nuage et d'obscurcissement dure, et que les lumières et les consolations plus abondantes lui succèdent toujours; c'est, enfin, que s'il le prolonge

[1] Exod. 4. 25.

quelquefois, c'est qu'il est jaloux de tout notre cœur, et qu'il ne veut plus qu'il tienne à ces appuis sensibles; c'est qu'il veut que nous le servions uniquement pour lui, et que nous n'ayons point d'autre dédommagement dans la fidélité que nous lui devons, que le plaisir de lui être fidèles.

Mais une réflexion encore plus consolante, ma chère Sœur, c'est que les dégoûts que vous éprouverez quelquefois dans la vie religieuse sont bien différents de ceux que vous auriez trouvés dans le monde; je dis dans le monde, au milieu de ce chaos qui paroît le centre des plaisirs et des félicités humaines; hélas! et cependant c'est la patrie des malheureux: ceux qui l'habitent sont des cœurs rongés, dévorés, ou par leurs propres iniquités, ou par les objets mêmes de leurs passions qui les environnent; chacun y cherche la paix et le bonheur, et nul ne peut le trouver ni au dehors ni au dedans de lui-même: les ressources des chagrins y deviennent des chagrins nouveaux; les plaisirs lassent; les passions fatiguent; les richesses inquiètent; les honneurs gênent; les sociétés ennuient; le crime porte son poison avec lui dans le cœur; les événements trompent toujours notre attente; et au milieu d'une vie si triste, si vide, si agitée, nulle ressource au dedans; la foi éteinte, Dieu retiré, et un cœur toujours en proie à lui-même. O mon Dieu, que les rigueurs qu'offrent

aux sens ces retraites sacrées paroissent douces et souhaitables, rapprochées des inquiétudes cruelles des pécheurs! et que votre grâce change aisément ce qui paroît de plus triste et de plus rebutant dans votre maison, en un joug doux et agréable, qui va faire toute la joie et tout le bonheur de ma vie: *Convertisti planctum meum in gaudium mihi, et circumdedisti me lætitia* [1]. Seconde tentation de la vie religieuse: la tentation du dégoût.

Enfin, la dernière est celle que j'ai appelée la tentation des exemples; et c'est encore un des plus dangereux écueils de la vie religieuse. Oui, ma chère Sœur, quelque sainte que soit la maison où la Providence aujourd'hui vous attache; quoique Dieu y soit servi avec tant de bénédiction, et qu'elle conserve encore le premier esprit de zèle, de charité, de fidélité, qu'elle reçut des mains de son bienheureux fondateur; néanmoins, parmi tant de vierges fidèles et ferventes, il est difficile qu'il ne s'en trouve encore quelqu'une qui se traîne dans la voie de Dieu; en qui la foi paroisse plus foible, la piété plus languissante, la grâce de la vocation plus douteuse, les dispositions plus terrestres, en un mot toute la conduite plus humaine.

Or rien n'est plus à craindre que la tentation de cet exemple; car, ma chère Sœur, si c'étoient des exemples d'un déréglement ouvert et déclaré, jus-

[1] Ps. 29. 12.

ques ici inouïs dans cette maison sainte, on seroit en garde, et ils ne trouveroient en vous que l'indignation et l'horreur qu'ils méritent; mais ce sont des exemples qui s'offrent à nous sous une couleur spécieuse d'innocence; qui ne nous présentent que des adoucissements légers et presque nécessaires à la foiblesse humaine; qui s'insinuent même à la faveur de nos penchants; qui, pour toute apologie, n'ont besoin que d'une seule de nos sœurs qui ose nous les montrer; et qui, trouvant au dedans de nous une secrète conformité qui les autorise, paroissent plus innocents, parce que c'est notre cœur même qui les justifie. D'ailleurs, comme ces vierges infidèles sont celles d'ordinaire dont la société est plus douce et plus commode, le caractère plus liant, les manières plus prévenantes, on a d'autant plus de peine à se défendre de leur exemple, que leur société nous gagne et nous attire : on forme des liaisons fatales à la régularité; les penchants qui nous unissent forment bientôt des mœurs semblables, et le relâchement ne tarde pas de nous paroître innocent pour nous, dès qu'il nous a paru innocent dans les autres. Combien d'épouses de Jésus-Christ, d'abord fidèles et ferventes, ont vu échouer contre cet écueil leur première fidélité, et toute l'édification que promettoient à ces saints asiles la ferveur et l'exacte régularité de leur commencement!

Mais quel remède, ma chère Sœur, contre une contagion si à craindre, même dans le lieu saint? C'est, premièrement, de se dire à soi-même que Dieu permet ces exemples de relâchement dans les maisons même les plus ferventes, pour éprouver les âmes qui lui sont fidèles : il faut qu'il y ait des tentations dans les voies de Dieu ; et si tout ce qui nous environne soutenoit la piété, nous aurions bien le mérite de la fidélité, mais nous n'aurions pas celui de la force et de la résistance. C'est, en second lieu, de rappeler souvent l'exemple de ces premières mères, de ces pieuses fondatrices, qui vous ont frayé les premières voies de ce fervent institut, qui répandirent dans l'Église une si grande odeur de sainteté, dont la piété étoit si tendre, si simple et en même temps si sublime, et qui forcèrent le monde même à les respecter et à admirer les dons de Dieu en elles ; c'est de jeter quelquefois les yeux sur leurs portraits, qu'étalent de toutes parts les murs de ces maisons saintes, et où elles semblent encore vivantes, pour nous reprocher nos infidélités, et nous inspirer le même esprit dont elles furent animées, et, par l'extrême différence que vous trouverez entre elles et vous, vous exciter du moins à marcher de loin sur leurs traces. C'est, en troisième lieu, sans chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, de vous proposer sans cesse celui des vierges ferventes qui marchent

ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur; c'est de ne point perdre de vue celles de vos sœurs qui travaillent avec plus de courage pour atteindre à la perfection de leur état; c'est d'étudier leur conduite, aimer leur société, rechercher leur confiance. Les exemples doivent faire d'autant plus d'impression sur vous, qu'ils sont ici plus communs, et que, de quelque côté que vous regardiez, vous les trouvez partout sous vos yeux. Mais, encore plus que tout cela, c'est, en dernier lieu, de jeter vos regards sur cette grande et pieuse reine,[1] dont la présence honore ici votre sacrifice, qui, renfermée dans l'enceinte de ces murs sacrés, vient puiser tous les jours aux pieds des autels les seules consolations capables de soutenir une âme fidèle; anime par son exemple les vierges saintes au milieu desquelles elle vit, les devance même dans les voies de la grâce et dans la pratique des saintes observances; leur montre plutôt ses vertus que sa grandeur et ses titres, et vous apprend que plus on est élevé, plus on voit de près le néant de toutes les choses humaines.

Ainsi, ma chère Sœur, souffrez que je finisse cette première partie de mon discours, en vous adressant les mêmes paroles que saint Cyprien adressoit autrefois aux saints confesseurs de la foi, lesquels, après s'être généreusement exposés pour Jésus-

[1] La reine d'Angleterre.

Christ, dans le temps de la persécution, commençoient, durant la paix, à se relâcher de cette première ferveur qui les avoit fait renoncer à tout et courir au martyre; souffrez, dis-je, que je vous adresse les mêmes paroles, puisque la démarche que vous allez faire est une confession publique et généreuse de la foi de Jésus-Christ, et un martyre de foi et de pénitence auquel vous courez. Il est inutile, leur disoit ce grand évêque, et je vous le dis ici de même, il est inutile d'avoir renoncé à tout pour confesser une fois publiquement Jésus-Christ, si en mourant tous les jours au monde et à vous-même, votre vie n'est pas une confession continuelle de son nom, et comme un martyre perpétuel de foi et d'abnégation. Vous devez, après de si beaux commencements, ne trouver plus rien qui vous attache et qui vous empêche d'avancer : *Danda opera est, ut post hæc initia, ad incrementa quoque veniatur.*[1] Il faut que la grâce, qui vous a fait faire avec tant de générosité cette première démarche, aille toujours en croissant : *Et consummetur in vobis quod jam rudimentis felicibus esse cœpistis.* Il est beau d'avoir acquis un titre saint et glorieux de confesseur, d'épouse de Jésus-Christ, en renonçant à tout pour lui ; mais ce n'est rien, si la suite de votre vie ne soutient pas la sainteté et l'excellence de ce titre sublime : *Parum est adipisci ali-*

[1] Cypr. Epist. 13. ad Conf.

quid potuisse ; plus est quod adeptus es posse servare.

Mais c'est assez, ma chère Sœur, vous prévenir contre les tentations de l'état saint que vous embrassez. Vous portez dans la grâce d'une vocation singulière, et dans la ferveur avec laquelle vous y répondez, toutes les précautions et tous les remèdes marqués dans ce discours. On ne vous a montré les piéges que pour animer votre charité envers celles de vos sœurs qui pourroient s'y laisser surprendre. Il est temps de tirer le voile qui cache toutes les beautés et toutes les richesses du sanctuaire où vous allez entrer, de vous y promettre et d'exposer à vos yeux tout ce que vous y attendez, et de vous entretenir des avantages et des consolations de la vie religieuse, où la miséricorde de Jésus-Christ vous appelle.

DEUXIÈME PARTIE.

La terre où vous allez entrer, et qui doit être votre possession éternelle, disoit autrefois le Seigneur à son peuple, est bien différente de l'Égypte d'où vous venez de sortir : *Terra quam ingrederis possidendam, non est sicut terra Ægypti de qua existi.*[1] Cette terre heureuse est environnée de montagnes et de forêts : *Montuosa et campestris;* le Seigneur l'habite et la visite sans cesse, et ses yeux ne se dé-

[1] Deuter. 11. 10.

tournent pas de dessus elle depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin : *Quam Dominus Deus tuus semper invisit, et oculi illius in ea sunt, a principio anni usque ad finem ejus ;*[1] enfin elle n'attend et ne reçoit que du ciel les rosées et les pluies qui l'enrichissent et la rendent féconde : *De cœlo expectans pluvias.*[2]

Et voilà, ma chère Sœur, ce que je puis vous dire aujourd'hui de la terre heureuse où le Seigneur vous a choisi votre demeure, et les trois avantages de la vie religieuse. Il n'en est pas d'elle comme de l'Égypte, c'est-à-dire du monde misérable et corrompu dont vous sortez. Le monde, semblable à l'Égypte, est comme une plaine infortunée, où de toutes parts on est en proie aux traits enflammés de Satan ; c'est le lieu des tentations et des chutes : ici c'est une terre environnée de montagnes et de forêts, inaccessible à l'ennemi, et qui n'offre de tous côtés que des remparts impénétrables à ses séductions ou à ses attaques, *Montuosa et campestris ;*[3] c'est-à-dire que les tentations y sont moindres : premier avantage. En second lieu, le Seigneur la visite sans cesse ; ses yeux ne s'en détournent jamais, et il y est toujours présent pour protéger les âmes qui le servent, *Quam Dominus Deus tuus semper invisit ;* c'est-à-dire que les secours y sont plus grands : second avantage. Enfin elle ne reçoit et

[1] Deuter. 11, 12. — [2] Ibid. vers 11. — [3] Ibid.

n'attend que du ciel les rosées et la pluie, qui tempèrent sa sécheresse ; elle en reçoit même abondamment ; et tandis que l'Égypte n'est arrosée que par les eaux bourbeuses du Nil, les eaux du ciel font ici toute la douceur et toute la richesse de cette terre heureuse : *De cœlo expectans pluvias ;* c'est-à-dire que les consolations y sont plus pures et plus abondantes : dernier avantage.

Je dis donc, en premier lieu, que les tentations y sont moindres, parce que les trois grands écueils de l'innocence des hommes, les trois grandes plaies qui infectent presque le monde entier, n'exercent ici qu'à demi leur malignité et leur empire.

Et premièrement, le dépouillement religieux y met à couvert de la tentation des richesses : premier écueil de la vie humaine. Et quand je dis la tentation des richesses, ma chère Sœur, que de tentations renfermées dans celle-là seule! c'est-à-dire, en premier lieu, cette complaisance criminelle qui fait qu'on y met son repos, sa consolation, sa confiance et toute sa ressource; qui fait que l'on goûte, comme l'insensé de l'Évangile, le plaisir de jouir et de ne dépendre de personne; qui fait que le cœur s'attache et se fixe à la terre; qu'on la regarde comme sa patrie et son héritage; que l'or et l'argent deviennent nos idoles, comme dit l'Apôtre, et notre seule divinité; qu'on ne désire plus les biens éternels; qui fait, en un mot, qu'on n'est plus,

pour ainsi dire, chrétien ; qu'on a perdu la foi, j'entends la foi vive et opérante par la charité ; et qu'on n'a plus de part aux promesses. Où sont les riches du siècle, ma chère Sœur, à couvert de cette malédiction ? Jésus-Christ semble les y envelopper tous. Qu'il est difficile en effet que notre cœur ne soit pas où est notre trésor ! A l'attachement aux biens de la terre ajoutez l'usage injuste qu'on en fait : nouvelle tentation. Où sont ceux qui en usent selon les règles de la foi, qui ne les font pas servir à la sensualité, au luxe, à l'orgueil, au crime, et qui ne croient pas qu'ils ne nous sont donnés que pour ménager à nos sens tout ce que la vie chrétienne devroit nous interdire ? Je ne parle pas même des voies illicites par où on les acquiert. Hélas ! ma chère Sœur, où sont ceux qui ont les mains pures et innocentes ? où sont ceux qui, ayant succédé aux grands biens de leurs pères, n'ont pas recueilli une succession d'injustice et d'iniquité ? où sont ceux qui ne doivent, ni à des moyens douteux, ni à une industrie suspecte, ni à des usages équivoques, ni à des emplois odieux, ni à des services injustes, l'accroissement de leur fortune ? Combien peu de prospérités innocentes ! que de maximes dangereuses ne se forme-t-on pas pour se dispenser, ou d'approfondir ses injustices, ou de les réparer ! que de règles de bienséances et d'usage, pour ne pas se dépouiller de ce qu'on possède in-

justement! que de prétextes pour ne pas payer des dettes qu'on accumule, et ne pas se retrancher sur mille profusions ou inutiles ou criminelles, tandis qu'on refuse à des créanciers malheureux leur pain et leur propre substance! A tout cela, ma chère Sœur, ajoutez encore les soucis inséparables des richesses, les accidents imprévus, les fortunes menacées ou renversées, les affaires en décadence, les embarras à démêler, les révolutions à soutenir; les soins même pour conserver ce qu'on possède, toujours plus pénibles que les soins même qu'on a employés pour l'acquérir: autant de tentations et de piéges répandus sur les voies des enfants d'Adam.

Quel bonheur, ma chère Sœur, que celui d'une épouse de Jésus-Christ, qui, en se dépouillant de tout, ôte à l'ennemi toutes les prises qu'il pouvoit avoir sur elle! quel bonheur de ne posséder, pour tout trésor, que Jésus-Christ, et de renoncer à des biens inutiles pour la paix du cœur, et dont l'usage qui paroît le plus innocent est rarement exempt de péché! quel bonheur de n'être riche que des biens de la grâce, que personne ne peut nous ravir, et qui seuls nous accompagnent dans le ciel! quel bonheur de ne pas voir multiplier nos besoins, nos soucis, notre dépendance, en voyant multiplier nos richesses, et de nous débarrasser de bonne heure d'un poids qui entraîne presque toujours avec

lui dans le précipice! enfin, quel bonheur de ne posséder rien qui nous attache, d'être riche en ne désirant rien, et de posséder tout en se contentant de Dieu seul! O mon Dieu! mon unique héritage sera désormais l'observance de votre loi sainte : *Portio mea, Domine, dixi, custodire legem tuam.*[1] Trop heureuse, Seigneur, que vous vouliez bien vous donner à moi, à la place d'un monde misérable et frivole que je vous sacrifie! Les insensés regarderont peut-être comme une folie le choix que je fais aujourd'hui; ils viendront m'étaler les vains avantages que le monde sembloit me promettre : mais, ô mon Dieu! que ces discours puérils, que ces fables sont peu propres à toucher une âme pénétrée du bonheur qu'elle a de vous posséder, et de l'espérance des biens inestimables que vous préparez à ceux qui font toutes leurs délices de votre loi sainte! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*[2]

Mais non seulement le dépouillement religieux vous met à couvert de la tentation des richesses, et de tous les périls attachés à leur possession et à leur usage; le sacrifice que vous allez faire à Jésus-Christ de votre corps, en le consacrant à une continence perpétuelle, vous rend supérieure à la tentation de la chair : second écueil, où le monde entier semble s'empresser et se glorifier de faire naufrage.

[1] Ps. 118. 57. — [2] Ibid. vers. 85.

Je dis le monde entier : oui, ma chère Sœur, je n'entends pas seulement parler de ces passions d'ignominie dont on a tant de peine à se défendre dans le monde ; dont les premières mœurs ne sont presque jamais exemptes ; qui souillent souvent tout le cours de la vie, et que la justice de Dieu permet quelquefois qu'on pousse jusqu'à une vieillesse honteuse et débordée : j'entends les désirs de plaire, si naturels, contre lesquels on n'est point en garde, dont on fait gloire même, et qui forment comme le crime continuel des commerces et des conversations mondaines ; ces désirs qui se glissent jusque dans les démarches les plus innocentes, qui souillent tant d'âmes à leur insu, et celles même qu'une exacte régularité rend d'ailleurs irrépréhensibles devant les hommes : j'entends encore les assemblées, les plaisirs publics, où l'usage et la bienséance nous forcent de nous trouver, et d'où l'innocence ne sort jamais entière ; tant de piéges pour les yeux, tant de scandale pour la pudeur, tant de discours de licence et de libertinage pour les oreilles : et cependant voilà la vie du monde la plus innocente : au lieu que, dans les asiles saints, tout inspire la pudeur, tout soutient l'innocence ; tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, ne porte que l'amour de la vertu et l'horreur du vice dans le cœur. Que dirai-je ? j'entends enfin les liaisons dangereuses que la société rend inévitables ; ces liaisons

qu'on forme sans le croire et sans le vouloir ; auxquelles on se livre sans scrupules, parce que les commencements en sont toujours innocents, mais qui, venues à un certain point, deviennent des passions, des engagements honteux, des liens indissolubles, dont on ne peut plus se déprendre : et cependant c'est la destinée de celles même qui vivent avec plus de réserve, et qui ne cherchent pas, comme tant d'autres, avec empressement, les occasions de plaire et de périr. Mais, dans ces lieux saints, on ne forme des liaisons que pour s'animer à la vertu : c'est l'uniformité seule des règles, des devoirs, des exercices de piété, qui nous lie ; et tout ce qui nous lie nous instruit, nous soutient, nous perfectionne. En un mot, j'entends les périls même du mariage, les abus qu'on en fait, les dégoûts et les antipathies qui les suivent, les passions souvent qu'il allume et qu'il réveille, loin de les calmer et de les éteindre : tel est le malheur du monde, les remèdes même de ce vice en deviennent les aiguillons. Hélas ! combien peu d'unions chastes et fidèles ! que de divorces scandaleux ! que de mariages infortunés ! ou par les débauches d'un époux emporté, ou par les entêtements et les passions étrangères d'une épouse mondaine et dérangée ! O mon Dieu ! tendez-moi donc cette main de miséricorde, pour m'aider à sortir d'une religion souillée, où règnent la mort, la corruption et le péché,

et conduisez-moi dans un lieu de paix et d'innocence, où je puisse bénir à jamais votre saint nom, et publier les merveilles de votre grâce sur mon âme : *Educ de custodia animam meam ad confitendum nomini tuo.*[1]

Que d'inquiétudes! que de périls! que de tentations vous épargnez-vous donc, ma chère Sœur, par le sacrifice de votre corps que vous faites à Jésus-Christ, en le prenant aujourd'hui pour votre époux! Mais le sacrifice de votre esprit et de votre volonté, que vous allez lui faire par le vœu solennel d'obéissance, ne vous sauve pas de moins de chûtes et d'embarras, qui suivent toujours l'usage capricieux de notre liberté; car, ma chère Sœur, ce que le monde nous fait tant valoir comme sa souveraine félicité, cette liberté, cette indépendance qu'il nous vante tant, c'est précisément la source de cet ennui qui empoisonne tous ses plaisirs; c'est là le supplice continuel des âmes mondaines, de vivre sans règle et au hasard ; de ne consulter que le goût et les inégalités de l'imagination; d'être incapables de suite et d'uniformité ; de mener une vie qui ne se ressemble jamais à elle-même ; où chaque jour amène de nouveaux goûts et de nouvelles occupations; où presque jamais rien n'est à sa place; où l'on se porte soi-même partout, et où partout on est à charge à soi-même; une vie incertaine, iné-

[1] Ps. 141. 8.

gale, oiseuse dans son agitation; une vie qu'on nomme libre, mais d'une liberté qui nous pèse, qui nous embarrasse, dont nous ne savons souvent quel usage faire, où l'on essaie de tout, et où l'on s'ennuie de tout. Non, ma chère Sœur, les hommes sont trop légers, trop inconstants, trop foibles pour se conduire tout seuls : il leur a fallu des lois pour les fixer dans la société; il leur en faudroit pour les fixer avec eux-mêmes.

Mais dans la vie religieuse tout est réglé : on n'est point ici livré à soi-même; chaque moment a son emploi marqué, chaque heure son œuvre prescrite, chaque journée son usage déterminé. L'inconstance naturelle est ici fixée par l'uniformité des règles : on ne donne rien à la bizarrerie du goût, qui nous laisse toujours inquiets et pleins de nouveaux désirs; on donne tout à la foi, à l'ordre, à l'obéissance, qui nous laisse toujours tranquilles et contents. La tentation de l'ennui, de l'inutilité, de cette inaction éternelle où l'on vit dans le monde, n'est point ici à craindre : tous les jours sont pleins, tous les moments occupés, toute la vie arrangée; on n'y vit point au hasard, et sous la conduite si incertaine et toujours dangereuse de soi-même; on y vit sous la main des règles, pour ainsi dire, toujours sûres, toujours égales; que dis-je? sous la main de Dieu même, qui se charge de nous dès que nous nous sommes dé-

pouillés de nous-mêmes; on n'y traine pas son ennui de lieu en lieu; on y porte partout la joie, parce qu'on porte partout l'ordre de Dieu qui nous y amène; et quand même le goût se refuseroit quelquefois à la règle, l'ordre de Dieu nous y soutient, et nous paie à l'instant, par une joie et une consolation secrète, de la légère violence que nous venons de nous faire. O fille de Sion! s'écrie un prophète, hâtez-vous donc de fuir de Babylone; dérobez-vous aux ennuis de cette triste captivité, et venez respirer dans le lieu saint cet air d'innocence et de liberté dont le monde n'a que le nom, et dont vous aurez ici le plaisir et l'usage : *O Sion, fuge quæ habitas apud filiam Babylonis!*[1]

Mais, ma chère Sœur, quoique les tentations soient moindres dans la vie religieuse, les secours, en second lieu, y sont cependant plus grands. Je dis les secours : le secours de la retraite. Hélas! ma chère Sœur, quand il n'y auroit ici que ce seul avantage d'y être à couvert des périls dont le monde est plein, de n'y être plus à portée de ses prétentions, exposée à ses agitations et à ses vicissitudes, assujettie à ses usages et à ses bienséances; de n'y voir que de loin ses dégoûts, ses chagrins et ses caprices; de ne tenir plus à lui par des ménagements quelquefois justes, mais toujours funestes à la piété : quand il n'y auroit que ce seul

[1] Zach. 2. 7.

avantage, hélas! les miséricordes du Seigneur sur vous ne seroient-elles pas dignes d'une reconnoissance éternelle ?

Le secours des exercices religieux, qui mortifient les passions, qui règlent les sens, qui nourrissent la ferveur, qui anéantissent peu à peu l'amour-propre, qui perfectionnent toutes les vertus. Dans le monde, toutes les occupations sont des périls ou des crimes, tous les devoirs sont des écueils, toutes les bienséances sont des inutilités ou des piéges. Ici, ma chère Sœur, toutes les occupations sont des vertus ou des secours qui y conduisent ; tous les pas tendent vers le ciel; les œuvres même les plus indifférentes ont leur mérite, par l'obéissance qui les règle; tout soutient au dehors, et l'on n'y peut trouver d'écueil que dans soi-même.

Le secours des exemples. Quel bonheur de vivre parmi des vierges fidèles, qui nous inspirent l'amour du devoir, qui nous le rendent aimable, qui nous soutiennent dans nos découragements, qui nous animent dans nos dégoûts, et qui, portant le joug avec nous, en adoucissent la pesanteur! Dans le monde, il faut sans cesse se défendre de tout ce qui nous environne. Ici tout ce qui est autour de nous nous instruit; quelque vite que nous marchions dans la voie de Dieu, nous en voyons toujours qui nous devancent; et, dans ces moments de dégoût où les forces semblent nous manquer,

nous sommes comme portées par le mouvement unanime de nos sœurs, qui fournissent la même carrière.

Les secours de la charité, des attentions et des prévenances de nos sœurs. Quelle douceur d'avoir à passer le reste de ses jours au milieu des personnes qui nous aiment, qui ne veulent que notre salut, qui sont touchées de nos malheurs, sensibles à nos afflictions, attentives à nos besoins, secourables dans nos foiblesses; toujours prêtes à nous ouvrir leur cœur ou à recevoir les effusions du nôtre, et de nous faire trouver dans la sincérité de leur tendresse et de leur charité toute la ressource et la plus grande consolation de notre vie! Il s'en faut bien, ma chère Sœur, qu'on ne puisse se flatter d'un semblable bonheur dans le monde : hélas! on y vit au milieu de ses ennemis; ceux même que l'amitié nous lie, ne tiennent d'ordinaire à nous que par des liens d'intérêt, de bienséance ou de caprice : on s'y plaint sans cesse qu'il n'y a point d'ami véritable, parce que ce n'est pas la charité et la vérité qui lient les cœurs. Ici tous les cœurs sont à nous, parce qu'ils sont tous au même maître que nous : c'est le même intérêt qui nous lie, la même espérance qui nous unit, et nous trouvons dans chacune de nos sœurs tout ce qu'elles trouvent à leur tour en nous-mêmes.

Le secours des avis et des sages conseils, qui nous

redressent sans nous aigrir, qui nous guérissent sans nous faire une nouvelle plaie, qui préviennent nos fautes, ou qui en deviennent aussitôt le remède. Dans le monde on ne trouve, ou que des flatteurs qui nourrissent nos foiblesses, ou que des censeurs qui les exagèrent. Ici la même charité qui nous montre nos fautes, y compatit et les cache; et si nous n'avons pas le bonheur de vivre exempts de défauts, nous avons du moins la consolation de vivre exempts d'erreur, et de ne pas ignorer ce que nous sommes.

Que dirai-je enfin? le secours des prières et des gémissements de nos sœurs, qui s'intéressent pour nous auprès de Dieu, qui attirent sur nous ses miséricordes, qui lui offrent leur ferveur, leur vigilance, leurs austérités, pour remplacer nos moments d'infidélité et de paresse; qui, joignant leurs vœux et leurs soupirs aux nôtres, donnent une nouvelle vertu et un nouveau mérite à nos prières.

A tous ces secours extérieurs, ajoutez, ma chère Sœur, les grâces intérieures que le Seigneur verse ici avec abondance selon sa promesse, et qui non seulement adoucissent son joug et les rigueurs apparentes de ces saintes solitudes, mais qui nous les rendent aimables, et en font toute la douceur et toute la consolation de notre vie.

Que de secours, ma chère Sœur, la miséricorde

de Jésus-Christ vous prépare dans ce saint asile! que de soutiens pour votre foiblesse! que de sûreté pour l'innocence de votre âge! que de remparts contre vous-même! que de facilités pour tous vos devoirs! que de remèdes pour tous vos maux! que de ressources pour tous les événements de votre vie! Et tandis que tant d'âmes dans le monde vivent au milieu des écueils et des précipices, sans défiance, sans secours, en proie à tout ce qui les environne; exposées au dehors à tous les ennemis de leur salut, vides au dedans de ces dons singuliers de foi et de grâces qui rendent tous les efforts de Satan et tous ses piéges inutiles; que les miséricordes du Seigneur sur vous, ma chère Sœur, sont uniques et admirables! lui, comme dit le Prophète, qui délivre votre âme de mille morts que le monde vous préparoit, *Qui redimit de interitu animam tuam;*[1] lui qui vous comble et vous couronne de ses dons et de ses grâces, *Qui coronat te in misericordia et miserationibus;* lui qui vient au-devant même de vos désirs, qui vous accorde toutes les demandes de votre cœur, en vous ouvrant ces portes sacrées, et qui semble prodiguer en votre faveur ses biens et tous les trésors de ses richesses, *Qui replet in bonis desiderium tuum;* lui enfin qui renouvellera ici sans cesse votre force, et qui prolongera jusqu'à la vieillesse la plus avancée toute la ferveur

[1] Ps. 102. 4. et seq.

et toute la sainte vivacité de votre premier âge, *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.*

Revêtez-vous donc, ma chère Sœur, avec un cœur pénétré de reconnoissance, de ce voile religieux qui va vous mettre désormais à couvert des séductions du monde et des attaques de l'ennemi; regardez les vêtements sacrés dont la religion vous revêt aujourd'hui, et qui vont succéder aux dépouilles du siècle, regardez-les comme les signes éclatants de votre délivrance, et les témoignages éternels de la bonté de Dieu pour vous; et si l'on vous demande un jour, comme autrefois aux Juifs, ce que signifient ces marques extérieures de consécration et de sacrifice dont vous allez être revêtue, *Quid sibi volunt testimonia hæc?*[1] répondez hardiment comme eux : Nous étions esclaves en Égypte, et nous gémissions sous le joug de Pharaon; et le Seigneur a opéré un prodige éclatant en notre faveur pour nous en délivrer, et nous conduire dans une terre sainte, où nous célébrons sans cesse le souvenir de ses merveilles et la gloire de son nom : *Servi eramus Pharaonis in Ægypto, et eduxit nos Dominus in manu forti.*[2]

Et voilà, ma chère Sœur, les consolations que la miséricorde de Dieu rassemble dans la vie religieuse; dernier avantage dont je devois vous entretenir : mais il faut finir. Oui, ma chère Sœur, que

[1] Deuter. 6. 20. — [2] Ibid. vers. 21.

ne puis-je vous exposer toutes les douceurs que vous allez goûter dans la retraite sainte où la grâce aujourd'hui vous appelle ! cette paix du cœur que le monde ne connoît pas, et que le monde ne sauroit donner; cette joie qui sort du fond d'une conscience pure; ce calme heureux dont jouit une âme morte à tout ce qui agite les enfants d'Adam; ne goûtant que Dieu seul, ne désirant que Dieu seul, et ne s'étant réservé que Dieu seul. Quel repos, ma chère Sœur ! quelle innocence de vie ! les passions tranquilles, les penchants réglés, tous les désirs éteints, hors celui d'aller jouir de Jésus-Christ; l'imagination pure, les goûts innocents, l'esprit soumis et paisible, l'âme tout entière dans la paix et dans la joie du Seigneur.

Tels sont les trois avantages de la vie religieuse, et l'accomplissement des promesses que le Seigneur, dans son Prophète, fait à cette portion pure de son troupeau, à ces épouses fidèles et ferventes, à ce peuple nouveau et choisi. Il habitera dans un séjour de paix, ***Et sedebit in pulchritudine pacis;*** [1] premier avantage : les tentations y sont moindres. Il habitera sous des tentes de sûreté et de confiance, ***Et in tabernaculis fiduciæ;*** second avantage : les secours y sont plus grands. Enfin il habitera au milieu des richesses et des douceurs de

[1] Is. 32, 18.

l'abondance : *Et in requie opulenta ;* dernier avantage ; les consolations y sont plus abondantes.

Que pourrois-je vous dire ici à vous, mes Frères, qui avez le malheur de vivre dans le monde? (car ces cérémonies religieuses ne doivent pas être pour vous un simple spectacle, mais une instruction ;) que pourrois-je vous dire ici? de sortir du monde, où l'ordre de Dieu et les devoirs de votre état vous retiennent? non, mes Frères ; mais de tâcher de vous faire, des périls mêmes, des embarras et des amertumes du monde, une voie de salut : vous y trouverez, je l'avoue, plus de difficultés ; mais tout est possible à la grâce. Vous enviez le calme et l'heureuse tranquillité où vivent ces épouses de Jésus-Christ ; vous la comparez aux agitations éternelles, aux craintes, aux chagrins, aux perplexités, à ce tumulte d'affaires, de passions, de devoirs, de bienséances, qui ne vous laissent pas un moment tranquilles. Mais, mes Frères, ce n'est pas la retraite précisément qui donne la paix du cœur, c'est l'innocence de la vie ; ce sont des mœurs conformes à la loi de Dieu : vivez bien, et vous serez heureux. Vous ne trouvez point le repos, parce que vous le cherchez où il n'est pas ; dans la faveur, dans l'élévation, dans les plaisirs, souvent même dans le crime ; tout cela trouble, lasse, ronge, remplit le cœur de poison et d'amertume ; vous le savez : cherchez-le en Dieu seul, et vous le trouverez :

lui seul est un Dieu de paix et de consolation. Le crime n'a point fait jusqu'ici d'heureux ; ne vous y promettez pas une destinée plus favorable que celle de tous les pécheurs qui ont marché avant vous dans les voies tristes et amères de l'iniquité. Notre cœur n'est fait que pour la vertu et pour l'innocence ; tout ce qui le tire de là, le tire de sa situation naturelle et primitive, et le rend malheureux. Quel bonheur pour nous, mes Frères, de ne pouvoir abandonner Dieu sans qu'il nous en coûte, sans que notre cœur se révolte contre nous-mêmes ! Et ne sommes-nous pas bien criminels d'acheter au prix de tout notre repos notre infortune éternelle ?

Grand Dieu ! que tardé-je donc en effet de vous rendre un cœur, convaincu tous les jours, par son inquiétude dans le crime, qu'il n'est fait que pour vous ? pourquoi m'obstiné-je à chercher dans les créatures cette paix et cette félicité chimérique que je n'ai pu y trouver jusqu'ici ? pourquoi soutenir plus long-temps des dégoûts et des remords affreux qui empoisonnent toute la douceur de ma vie, moi qui n'ai qu'à revenir à vous, ô mon Dieu, pour voir commencer mon bonheur et finir ma misère ? Des vierges simples et innocentes ravissent le ciel à mes yeux, et, sans balancer, renoncent à tout dès l'entrée même de la vie, pour s'assurer vos promesses éternelles ; et depuis tant d'années que je

gémis sous le joug du monde et des passions, et moi déjà bien avancé dans ma carrière, je n'ai pas la force de me dégager des chaînes fatales qui m'accablent, et de vous consacrer les restes d'une vie infortunée que le monde et les passions ont jusques ici tout occupée ! O mon Dieu, laissez-vous toucher à mes malheurs et à ma foiblesse ; répandez toujours des amertumes sur mes passions insensées, et ne vous lassez pas de me poursuivre et de me rendre malheureux, jusqu'à ce que je me sois lassé moi-même de vous fuir, et d'aimer mon infortune; afin que, revenu à vous, ô mon Dieu, je puisse enfin posséder mon cœur dans la paix et dans la joie, et attendre cette paix éternelle que vous avez préparée à ceux qui vous aiment.

Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.

La volonté de Dieu est que vous soyez saints. 1. Thess. 4. 3.

La sainteté est la vocation générale de tous les fidèles : il faut être saint pour être chrétien ; et la vie éternelle que nous attendons tous, n'est promise qu'à la sainteté à laquelle nous sommes tous appelés.

Il n'est là-dessus aucune exception : le libre et l'esclave, le puissant et le pauvre, la vierge consacrée au Seigneur, et la femme partagée entre Jésus-Christ et les sollicitudes du siècle, tous ont la même espérance et la même vocation : la règle est ici commune, et nul ne peut prétendre au salut, s'il n'est saint.

Il ne s'agit donc, ma chère Sœur, que d'examiner en quoi consiste cette sainteté, sans laquelle

nous ne jouirons jamais de Dieu, et ce que la sainteté de la vie religieuse, que vous embrassez, ajoute à la sainteté de la vie chrétienne.

La sainteté de l'homme consiste à rentrer dans l'ordre et dans la beauté de sa première institution, et à réparer, autant qu'il est possible, tous les dommages que le péché avoit d'abord faits en lui à l'ouvrage de Dieu ; car afin que l'homme soit saint, il faut, pour ainsi dire, qu'il redevienne tel que le Seigneur l'avoit d'abord fait : or le péché qui a fait déchoir l'homme de sa sainteté, a été en lui la source de trois désordres que saint Jean appelle trois concupiscences.

Premièrement, il a révolté la chair et les sens contre l'esprit; l'âme, supérieure au corps, et maîtresse de ses mouvements, en est devenue comme l'esclave ; de sorte que nous ne faisons pas toujours le bien que nous voulons, mais que souvent même, comme dit l'Apôtre, nous faisons le mal que nous ne voudrions pas : et c'est ce que saint Jean appelle la concupiscence de la chair.

Secondement, en chassant Dieu de notre cœur, qui le remplissoit tout entier, le péché y a laissé un vide affreux et une indigence extrême ; de sorte que l'homme depuis, pour remplacer ce vide, a appelé toutes les créatures dans son cœur, en a fait ses divinités et ses idoles, s'est attaché successivement à tous les faux biens qui étoient autour de

lui et qui l'éblouissoient, et a cru soulager ainsi la privation du bien souverain et l'indigence intérieure où le péché l'avoit d'abord laissé ; et voilà ce que le même apôtre appelle la concupiscence des yeux.

Enfin sa propre misère a rendu l'homme vain et orgueilleux ; plus il a senti sa bassesse, sa corruption et son impuissance, plus, pour s'étourdir sur un sentiment si humiliant, il a affecté au dehors de force, de grandeur, d'indépendance ; plus il a voulu exhausser sa bassesse par tout ce qui étoit hors de lui. Au défaut de l'innocence, qui faisoit sa véritable et sa première grandeur, il a appelé à son secours les titres, les dignités, la gloire, la naissance ; de tous ces biens qui sont hors de lui, il s'est formé une grandeur imaginaire qu'il a prise pour lui-même ; et comme les ténèbres sont toujours la juste peine de l'orgueil, il a voulu être admiré et applaudi ; et a cru que l'homme pouvoit être grand par d'autres titres que par ceux que la main de Dieu avoit gravés dans son âme ; troisième désordre, que saint Jean appelle l'orgueil de la vie.

La sainteté de l'homme consiste donc à remédier à ces trois désordres, parce que plus nous les réparons, plus nous nous rapprochons de ce premier état de justice et d'innocence où nous avions été créés. Les philosophes, qui n'avoient pas connu ces trois plaies, n'avoient garde d'en prescrire les

remèdes aux hommes; et leurs préceptes n'étoient que comme des vêtements pompeux et inutiles qui couvrent un malade tout gangrené. Jésus-Christ tout seul, le souverain médecin des âmes, pouvoit les guérir : sa doctrine seule nous en montre les remèdes spécifiques ; et, comme les trois vœux de notre baptême ne sont qu'un précis de ses préceptes et de toute sa doctrine, ils renferment aussi tous les remèdes qui seuls peuvent guérir les trois désordres du péché, et rétablir les hommes dans leur premier état de sainteté et de justice.

Car, premièrement, en renonçant à la chair, premier vœu de notre baptême, nous nous engageons à ne plus suivre ses désirs, qu'autant qu'ils seront conformes à la loi de Dieu, et à la tenir sans cesse soumise à l'esprit; et voilà, dans le premier engagement de notre baptême, le remède qui répare le premier désordre du péché.

Secondement, quand nous renonçons au monde et à ses pompes, second vœu de notre baptême, nous promettons que le monde et tout ce qu'il renferme ne partagera plus notre cœur avec Dieu ; et que nous userons de tous les biens qui nous environnent, comme des étrangers qui passent et qui n'y mettent pas leur affection ; second remède du second désordre du péché, dans la seconde promesse de notre baptême.

Enfin, en disant anathème à Satan, qui est le

premier modèle de l'orgueil et de l'indépendance, dernier vœu de notre baptême, nous nous reconnoissons pécheurs et misérables; nous confessons, à la face des autels, que, loin d'être semblables aux dieux, comme cet ennemi du genre humain l'avoit promis à nos premiers pères, nous sommes même déchus de l'excellence de la nature humaine, et que nous avons besoin d'un libérateur qui nous délivre de tous nos maux : par cet aveu, nous nous soumettons à Jésus-Christ, comme à notre réparateur et à notre maître; et nous promettons de ne plus chercher notre grandeur et notre délivrance, que dans l'humble aveu de nos misères; troisième désordre du péché, réparé par le troisième engagement de notre baptême.

Voilà, ma chère Sœur, dans ces trois vœux, tous les engagements de la vie chrétienne, et l'unique voie de sanctification marquée à tous les hommes. La vie religieuse que vous embrassez n'ajoute de nouveau à ces trois obligations essentielles à tous les chrétiens, que des moyens qui en facilitent l'observance. Aussi les saints instituteurs ont renfermé tous les engagements de votre état dans les trois vœux de religion qui répondent aux trois vœux de votre baptême, qui n'en sont, pour ainsi dire, qu'un renouvellement et une nouvelle profession, et qui renferment seulement de nouvelles facilités pour s'en acquitter; car, premièrement, en consacrant

votre corps à Jésus-Christ par l'engagement d'une virginité perpétuelle, ils ont voulu vous faciliter l'observance de la première obligation de votre baptême, par laquelle vous avez renoncé à la chair et à ses œuvres. Secondement, la pauvreté et le dépouillement religieux n'est prescrit que pour vous aider à renoncer facilement au monde et à ses pompes ; seconde promesse de votre baptême. Enfin le sacrifice de la soumission et de l'obéissance n'est exigé que pour anéantir l'orgueil dans sa source, et détruire tout ce que ce vice laissoit encore de commun entre vous et Satan qui en est le père ; troisième engagement de votre baptême.

Or, comme souvent les personnes du monde croient que les devoirs de leur état sont bien moins rigoureux et plus aisés à remplir que ceux de l'état religieux ; et que dans la religion souvent on se croit en sûreté dans une vie de tiédeur et de relâchement, parce qu'on se compare en secret aux personnes du monde, et qu'on se trouve encore plus de régularité, plus de privations, plus d'austérité qu'en elles, il est bon, pour instruire les uns et les autres, de marquer ici ce que les engagements de la vie religieuse ont de commun avec ceux de la vie chrétienne ; ce qu'ils y ajoutent de plus ; et s'il est vrai, comme on le prétend dans le monde, qu'il en coûte bien moins pour y faire son salut, qu'il y a moins de devoirs pénibles à remplir que

dans la vie religieuse. Quelques réflexions sur les trois engagements solennels que vous allez contracter, ma chère Sœur, vont nous développer cette importante vérité.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Par le premier engagement de la vie religieuse, ma chère Sœur, qui est un engagement de continence perpétuelle, vous prenez Jésus-Christ pour votre époux; vous lui consacrez votre corps, vos sens, votre imagination; vous renoncez à tout lien qui pourroit vous partager entre lui et la créature; vous vous engagez à ne jamais chercher d'autre frein et d'autre remède à la foiblesse de la chair que dans la mortification et dans la prière; vous renoncez à tout ce qui peut fortifier l'empire des sens; de sorte que cet engagement renferme deux devoirs: le premier, c'est l'entière soumission de la chair à l'esprit, devoir qui vous est commun avec tous les fidèles; le second, les moyens pour parvenir à cette soumission, dont le principal vous est particulier et propre de votre état, et les autres regardent également tous les chrétiens.

Je dis, premièrement, la soumission de la chair à l'esprit; devoir qui vous est commun avec tous les fidèles. Oui, ma chère Sœur, la pureté que la sainteté de la vocation chrétienne exige de tous les

fidèles ne se borne pas à leur interdire certains désordres grossiers et honteux, que saint Paul défendoit même autrefois aux chrétiens de nommer. Elle va bien plus loin : comme tout chrétien a renoncé à la chair dans son baptême, et que par-là il est devenu saint, spirituel, membre de Jésus-Christ et temple de l'Esprit saint, il faut, pour remplir cette haute obligation, qu'il se regarde comme un homme céleste consacré par l'onction de la Divinité qui réside en lui, et par l'union étroite et spirituelle qui de sa chair ne fait plus qu'une même chair avec celle de Jésus-Christ. Il ne doit donc plus vivre que selon l'esprit ; non-seulement il ne doit plus faire servir les membres de Jésus-Christ à l'ignominie ; non-seulement il est obligé d'éviter les profanations publiques du temple de Dieu en lui ; non-seulement tout ce qui souille sa chair est un sacrilége et un outrage fait au corps de Jésus-Christ; mais tout ce qui flatte encore ses sens, tous les plaisirs sensuels qu'il recherche et qu'il se permet, tous les goûts et tous les désirs de la chair qu'il écoute trop, tous les plaisirs, même légitimes, où il ne cherche que la satisfaction des sens, souillent et profanent sa consécration : car il n'est plus redevable à la chair, pour vivre selon la chair ; il faut qu'il sacrifie à tout moment ses sens, ses penchants, son imagination à la foi, et que tout soit soumis en lui à la loi de Dieu. Voilà le premier de-

voir que la sainteté de votre baptème vous rend commun avec tous les fidèles : la parfaite soumission de la chair à l'esprit.

Mais, pour y parvenir, les saints fondateurs vous ont prescrit deux moyens. Le premier, qui est propre de l'état religieux, est la consécration entière de votre corps à Jésus-Christ par le vœu de continence perpétuelle. Le second, la mortification et la prière; moyen prescrit et nécessaire à tous les chrétiens, comme à vous, pour affoiblir l'empire de la chair, et la tenir assujettie à l'esprit.

Quand je dis que le premier moyen est l'entière consécration de votre corps à Jésus-Christ, qui est propre de l'état religieux, ce n'est pas, ma chère Sœur, comme je l'ai déjà remarqué, que le corps de tout chrétien ne soit le temple de Dieu, consacré par l'onction de l'Esprit saint répandue sur nous dans le baptême, et séparé de tout usage profane par le sceau ineffaçable qui nous a marqués du signe de salut. Aussi l'Église regarde les corps des fidèles, après leur mort, comme des restes saints et précieux, comme des temples encore animés par l'Esprit invisible qui réside en eux, et qui est le gage de leur immortalité ; elle les place dans un lieu saint, elle les environne de lumière, elle leur rend des honneurs publics, et fait brûler devant eux des parfums précieux et la fumée des encensements. De là vient que le chrétien est obligé de

respecter son propre corps, et de le posséder avec honneur; que le lien même d'un sacrement honorable établi pour la consommation des élus, est un lien de pudeur et de sainteté; que l'union mutuelle, qui le rend indissoluble, est une union pure et sainte, puisqu'elle est l'image de l'union de Jésus-Christ avec son Église; et que le chrétien, qui déshonore son propre corps, est, comme nous l'avons dit, un profanateur et un sacrilége.

A cette obligation générale, ma chère Sœur, vous ajoutez l'engagement particulier de la sainte virginité, qui consacre votre corps, vos sens, votre cœur à Jésus-Christ, d'une manière encore plus spéciale; c'est-à-dire que pour tenir la chair soumise à l'esprit, comme vous l'avez promis dans votre baptême, les saints fondateurs ont cru qu'il étoit plus sûr et plus facile de lui interdire tous les plaisirs que d'en régler l'usage. Ainsi ne croyez pas que le renoncement à la société sainte du mariage renferme tous les devoirs de la continence universelle que vous allez promettre à Jésus-Christ; tout doit être pur et chaste dans une vierge consacrée à la chasteté religieuse; vos yeux ne doivent plus s'ouvrir que pour le ciel; votre bouche, que pour chanter des cantiques célestes; vos oreilles, que pour entendre les merveilles du Seigneur et les vérités de la vie éternelle; votre imagination ne doit plus vous retracer que des images pures et

saintes, et les spectacles du siècle à venir; votre esprit ne doit plus s'occuper que de l'espérance des biens futurs et des miséricordes du Seigneur sur votre âme. Voilà, ma chère Sœur, toute l'étendue de l'engagement de la sainte virginité que vous allez contracter. Les objets du monde et de la vanité, quelque innocents qu'ils puissent être, blessent désormais la pureté de vos regards; les discours mondains que vous vous permettez, quand ils ne seroient qu'oiseux et inutiles, souillent la sainteté de vos lèvres; les récits des affaires et des amusements du siècle que vous écouterez, déshonorent la pudeur et l'innocence de vos oreilles; les soins sur votre propre corps, s'il y entre la plus légère complaisance, ou la recherche la plus imperceptible de vous-même, violent la pureté de la consécration; l'attachement charnel à vos proches, ou les liaisons trop humaines avec vos sœurs, profanent la sainteté de votre cœur. L'épouse fidèle dans le monde est occupée des soins de plaire à son époux; on lui souffre ce partage que le devoir et la tranquillité d'un lien sacré rendent nécessaire. Mais l'épouse de Jésus-Christ ne doit plus plaire qu'à lui seul; tout ce qui partage son cœur la rend infidèle; tous les soins qui ne tendent pas à s'attirer la tendresse de cet époux céleste, et à lui donner des marques de la nôtre, blessent sa jalousie, et donnent atteinte à la fidélité que nous lui avons

jurée ; en un mot, ma chère Sœur, tout ce qui n'est pas saint, éternel, céleste, vous souille, vous dégrade, vous avilit.

Telle est l'excellence de la sainte virginité qui va vous consacrer à Jésus-Christ ; et voilà pourquoi les premiers instituteurs de la vie religieuse ont joint à ce premier engagement les jeûnes, les veilles, les macérations, la prière. Ils ont regardé la mortification et l'oraison comme des devoirs inséparables de la sainte virginité ; ils ont compris qu'il étoit impossible de conserver le corps pur au Seigneur, si la mortification n'en réprimoit les révoltes, si la prière n'en purifioit les désirs. L'état de la sainte virginité est donc un état de mortification perpétuelle, de prière tendre et fervente, de vigilance infatigable sur les sens : ce n'est que par ces sacrifices journaliers que vous pouvez assurer la possession de votre corps à l'époux céleste ; l'immortification, le relâchement, la recherche des commodités, des superfluités et des aises, sont comme des transgressions essentielles de ce premier vœu de chasteté, parce qu'ils en violent l'étendue, et que tôt ou tard ils en attaquent le fond.

Et voilà, ma chère Sœur, l'avantage que vous avez sur les personnes engagées dans le monde. Comme vous, elles sont obligées de conserver leur corps pur au Seigneur ; de faire un pacte avec leurs yeux, pour ne pas même penser à des objets dé-

fendus, dont ils sont sans cesse environnés; de s'interdire tous les désirs qui pourroient souiller l'âme; quoique tout ce qu'ils voient et tout ce qu'ils entendent les réveille et les allume dans leur cœur. Mais, pour en venir là, ils sont obligés comme vous, et encore plus que vous, de se mortifier sans cesse; de veiller continuellement sur les séductions des sens; de ne point cesser de prier et de gémir pour appeler le Seigneur au secours de leur foiblesse, et afin qu'il ne les laisse pas à eux-mêmes au milieu des tentations et des périls innombrables qu'ils trouvent partout sous leurs pas. Mais ces devoirs si essentiels à cette vertu qui nous conserve purs et sans tache, et sans lesquels nous ne saurions répondre un moment de la fragilité de nos penchants; ces devoirs, dis-je, deviennent comme impraticables au milieu du monde. Hélas! ma chère Sœur, la prière n'y est même, pour les plus réguliers, qu'un moment de bienséance et d'ennui, accordé le matin et le soir à ce saint exercice; et, loin de le regarder comme un devoir, à peine en connoît-on le nom et l'usage : et je n'en suis pas surpris. Le moyen, en effet, d'apporter à la prière cet esprit tranquille et recueilli qu'elle demande, lorsque toute la vie est une dissipation continuelle, que les affaires inquiètent, que les bienséances occupent, que les plaisirs dissipent, que les inutilités amusent, que tout cela ensemble

forme un tumulte, une agitation au dedans de nous, un éloignement éternel de soi-même, incompatible avec l'esprit de la prière? Le moyen d'y apporter un cœur sensible à la voix de Dieu, et capable de goûter les vérités du salut; un cœur que mille passions remplissent, que mille attachements humains partagent, que mille désirs terrestres appesantissent, que des espérances, des projets, des jalousies, des haines, de fausses joies, des chagrins amers, des pertes, des bonheurs frivoles, occupent tout entier; un cœur à qui il ne reste de goût, de mouvement, de sensibilité, que pour les choses d'ici-bas? La prière suppose un esprit tranquille et recueilli, un cœur pur et libre; et pour prier utilement, il faut vivre ou désirer de vivre saintement.

La mortification n'y est pas moins inconnue et impraticable que la prière. Hélas! ma chère Sœur, comment se mortifier au milieu d'un monde où l'on donne presque tout aux sens; où la sensualité des tables, la magnificence des édifices, l'oisiveté et le danger des plaisirs publics, le luxe, la mollesse, la recherche de tout ce qui peut flatter et nourrir l'amour-propre, les amusements éternels sont devenus des usages et des bienséances dont la sagesse et la régularité même n'oseroit se dispenser? Cependant sans la mortification, le corps ne peut être soumis à l'esprit; sans cette soumis-

sion, la prière n'est pas possible; et sans la prière, il n'est point de vertu sûre et qui soit de durée. Aussi, ma chère Sœur, que de naufrages la pudeur y fait-elle tous les jours! la bienséance même n'est plus un frein à l'indignité et à la fureur d'un vice honteux; et l'usage a presque rendu innocent et est sur le point de rendre même honorable ce que la dépravation a rendu commun.

Mais dans ces asiles saints, ma chère Sœur, la prière et la mortification deviennent comme le fond et l'occupation nécessaire de votre état; et il en coûteroit plus de s'y refuser que de s'y livrer avec une constante fidélité. Ces deux devoirs, si ennuyeux et si impraticables au milieu du monde, font ici toute la consolation d'une vierge fidèle. Tout y facilite la prière, parce que tout inspire le recueillement : l'esprit, éloigné des objets de la vanité, n'en porte pas les dangereuses impressions jusqu'aux pieds de l'autel; le cœur, séparé de toutes les créatures, se trouve libre devant le Seigneur, et en état de goûter combien il est doux; les sens réglés, et recueillis par les spectacles religieux qui les occupent ici sans cesse, n'ont plus de peine à se recueillir dans le temps de la prière, et à se taire respectueusement devant la majesté du Très-Haut. Tout y conduit à la mortification, tout l'inspire, tout la rend comme nécessaire : les saints usages établis, les exercices religieux, l'austérité de la vie

commune, les privations volontaires qu'on y ajoute; tout mortifie ici la nature, tout conduit à la violence et au renoncement, et tout l'adoucit; et l'immortification deviendroit une singularité plus difficile à soutenir, par le mépris et la confusion où elle nous laisseroit, que les austérités elles-mêmes. Ainsi, ma chère Sœur, le seul privilége que les personnes du monde ont ici par-dessus vous, c'est qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous, elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir : c'est que le salut coûte bien plus dans le monde que dans la religion ; c'est que dans ces asiles saints il y a plus de secours, dans le monde plus de périls et plus d'obstacles, et cependant presque partout les mêmes devoirs à remplir.

Que vous rendrons-nous donc, ô mon Dieu ! pour le bienfait inestimable qui nous a consacrées à votre service? *Quæ reddam laudationes tibi?* [1] Vous avez adouci notre joug, en nous imposant le vôtre, que le monde, toujours dans l'erreur, regarde comme un joug accablant et insupportable ; vous avez abrégé nos combats, en nous associant à cette milice céleste, où il semble que nous nous déclarons une guerre cruelle à nous-mêmes ; vous avez soulagé nos peines en augmentant nos privations, et tari la source de nos inquiétudes, en nous délivrant de tous les attachements qui les causent.

[1] Ps. 55. 12.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Aussi, ma chère Sœur, le second engagement de la vie religieuse est un engagement de pauvreté et de dépouillement universel. Comme toutes les créatures et tous les biens périssables sont devenus des piéges pour l'homme, qui ne sauroit presque plus jouir des bienfaits de l'Auteur de la nature sans en abuser, les saints fondateurs ont cru qu'il étoit plus sûr et plus facile de s'en dépouiller tout-à-fait que de se contenir dans les bornes d'un usage saint et légitime. Ils ont donc ordonné à celui qui vouloit être disciple de Jésus-Christ, et le suivre dans les voies de la perfection religieuse, de renoncer à tout, de peur que la possession la plus permise des biens de la terre, ou n'attachât trop son cœur, ou ne partageât trop ses soins, ou ne ralentît son ardeur et son progrès dans cette sainte carrière.

Cet engagement de pauvreté religieuse renferme donc trois devoirs essentiels : premièrement, un détachement de cœur de toutes les choses de la terre; secondement, une privation actuelle de toutes les superfluités; enfin, une soumission et une dépendance entière des supérieurs dans l'usage même des choses les plus nécessaires.

A l'égard du détachement de cœur de toutes les choses de la terre, ma chère Sœur, c'est une obli-

gation qui vous est commune avec tous les fidèles, puisque c'est une suite du second vœu de votre baptème, par lequel vous avez renoncé au monde et à ses pompes. Quand vous n'auriez pas embrassé un état de pauvreté, et que vous auriez vécu dans le monde au milieu de l'opulence que la naissance sembloit vous destiner, vous auriez toujours vécu au milieu des biens qui ne vous appartenoient pas, auxquels il vous étoit défendu de vous attacher, et dont il ne vous étoit permis d'user qu'en passant, et pour la gloire du grand Maître qui vous les avoit confiés.

Nous sommes tous ici-bas des étrangers, ma chère Sœur; voilà pourquoi entrant dans le monde, nous commençons par y renoncer dans notre baptême, c'est-à-dire nous confessons publiquement, à la face des autels, que ce n'est pas ici notre patrie; que nous n'y prétendons rien; que nous ne pensons pas à y établir une demeure permanente; que nous ne voulons que passer par ses faux biens; que nous les regardons comme les embarras et les périls de notre voyage; que nous sommes citoyens du ciel, héritiers de Dieu et des biens éternels; et que tout ce qui est au-dessous de cette espérance n'est pas digne de nous.

Le chrétien doit donc vivre détaché de tout ce qui l'environne; dès qu'il s'y attache, il cesse d'être étranger sur la terre; il en fait sa patrie; il renonce

au titre sublime de citoyen du ciel, et n'a plus de droit au royaume qui n'est promis qu'aux pauvres de cœur, c'est-à-dire à ceux qui ont vécu comme ne possédant rien sur la terre.

J'avoue, ma chère Sœur, que ce détachement de cœur est bien rare dans le monde, où l'on tient si vivement à ce que l'on possède; où l'on souhaite toujours ce qu'on n'a pas, où l'on envie sans cesse ce qu'on ne peut avoir; où l'on s'agite si fort pour parvenir à ce qu'on n'aura jamais; où les pertes sont si sensibles, parce que les attachements sont toujours extrêmes; où les désirs croissent toujours, parce que le monde entier est trop au-dessous de nous pour pouvoir les satisfaire; où l'on n'estime heureux que ceux qui sont chargés de plus de liens, et qui tiennent à plus d'embarras que les autres; où l'on n'a de joie et de chagrin, que par rapport aux choses d'ici-bas; enfin où l'on ne vit que comme si nous n'étions faits que pour ce que nous voyons, et que la terre dût être notre patrie éternelle. J'avoue, dis-je, que ce détachement est rare et presque inconnu dans le monde; mais c'est que les véritables chrétiens n'y sont pas en grand nombre; et qu'à peine le Fils de l'homme, quand il paroîtra, trouvera-t-il un reste de foi sur la terre.

Et c'est en quoi, ma chère Sœur, l'opprobre de Jésus-Christ que vous embrassez, doit vous paroître préférable à toutes les couronnes de la terre : ce

détachement si indispensable pour le salut, et si difficile dans le monde, devient comme naturel dans la religion. Et certes, ma chère Sœur, il est aisé de se détacher de tout, quand on s'est dépouillé de tout; de ne tenir à rien sur la terre, quand on n'y possède rien; d'y vivre comme étranger, quand tout ce qui nous environne n'est point à nous; et d'être pauvre de cœur, quand on est pauvre réellement et en effet.

Ce n'est pas que la misère du cœur humain est telle, que souvent, après avoir renoncé d'une manière héroïque aux grands biens et aux grandes espérances du monde, on s'attache dans la retraite aux choses les plus frivoles et les plus légères. Souvent, ma chère Sœur, une âme que toute la gloire du monde n'avoit pu toucher, et qui n'avoit trouvé dans tous les établissements les plus brillants, et dans toute la magnificence qui l'y attendoit, rien de digne de son cœur, trouve dans la retraite mille liens vains et puérils qui l'attachent. Semblable à Rachel, après avoir généreusement abandonné la maison de ses proches; après avoir renoncé à tout, à sa famille, à ses prétentions, à tous les liens de la chair et du sang, pour suivre son époux Jacob, figure de l'Époux céleste, dans une terre sainte et la demeure du peuple de Dieu, on déshonore la grandeur et la magnanimité de ce sacrifice, en se réservant de vaines idoles; en portant les dieux

de Laban, c'est-à-dire les passions du monde, et mille attachements humains, jusque dans le tabernacle mystérieux de Jacob, figure du sanctuaire véritable, et de ces retraites religieuses où une âme qui a renoncé au monde vient habiter avec Jésus-Christ, l'Époux des vierges chastes et fidèles.

Il semble que le cœur, après avoir tout sacrifié, s'ennuie de sa liberté, et qu'il ne puisse être heureux sans se former à lui-même quelques chaînes : il semble qu'éloigné des objets qui forment les grands attachements et qui remuent les passions violentes, il se fasse une grande passion des objets petits et frivoles qui l'environnent ; et que ne trouvant plus, pour ainsi dire, où se prendre, il se prenne à tout : il semble même que les attachements deviennent plus violents, occupent le cœur plus sérieusement, plus vivement, à mesure qu'on est éloigné des grandes tentations, et que les objets qui nous restent sont bas et indignes de notre cœur. Ainsi on tient à tout, quoiqu'on soit séparé de tout ; on n'est point pauvre de cœur, et on est encore attaché à la terre, quoiqu'on ait renoncé à tout ce qu'elle pouvoit avoir de grand et d'aimable ; car ce qui fait devant Dieu le crime de nos attachements, n'est pas la grandeur et l'éclat des objets auxquels nous tenons, c'est la vivacité de la passion qui nous y attache : plus même ces objets sont vils et méprisables, plus l'attachement est in-

sensé et criminel, parce que moins la passion a d'excuse; et que la préférence que nous leur donnons sur la sainteté de notre état, et sur les promesses que nous y avons faites au Seigneur, est injuste.

Tel est l'écueil à craindre dans le dépouillement religieux. Souvent encore, détachés de tout pour nous-mêmes, nous tenons encore à tout pour nos proches : nous devenons, pour ainsi dire, riches de leurs richesses, fiers de leur élévation, glorieux de leur gloire, heureux de leur prospérité; leurs malheurs nous accablent, leurs disgrâces nous humilient, nous faisons des vœux insensés pour leur avancement; nous sentons plus vivement qu'eux les événements qui les élèvent ou qui les abaissent; et après avoir refusé de partager avec eux leur grandeur et leurs richesses, en embrassant un état de pauvreté et de dépouillement, nous partageons avec eux leurs passions et leurs crimes.

Voilà le premier devoir de la pauvreté religieuse, qui vous est commun avec tous les fidèles : conserver le cœur détaché de tout ce qui nous environne; nous dire sans cesse à nous-mêmes, que notre cœur n'est fait que pour aimer son Dieu, son bien unique et souverain, et que tout amour de la créature le déshonore et le dégrade; qu'il est insensé de s'attacher à ce qui va nous échapper en un instant, et qui ne peut nous rendre heureux pour

l'instant même qu'on le possède ; plus insensé encore de lui sacrifier ce qui doit demeurer éternellement ; que nos attachements, outre qu'ils souillent notre cœur, sont encore la source de tous nos malheurs et de toutes nos peines ; que nous sommes toujours punis de nos passions par les objets mêmes qui les causent ; et que, pour vivre heureux même ici-bas, il faut ne tenir à rien qu'on puisse nous ravir malgré nous-mêmes.

Le second devoir de la pauvreté religieuse, c'est le retranchement actuel de toutes les superfluités, c'est-à-dire de tout ce qu'on appelle dans le monde les aises et les commodités de la vie. Mais ne croyez pas, ma chère Sœur, que cette obligation vous soit propre : elle est encore une suite des engagements du baptême, et dès-là indispensable à tout fidèle. Les créatures ne sont pas faites pour fournir à de vains plaisirs, puisque l'Évangile les interdit tous au chrétien, et qu'il y a renoncé lui-même dans son baptême. Bien plus, comme pécheurs, nous avons perdu le droit d'user des créatures, et de les faire servir même à nos besoins, loin de les employer à nos plaisirs. Comme nous en avons abusé, la peine naturelle de l'abus que nous en avons fait, étoit de nous en interdire tout usage ; et comme le pécheur abuse de tout, tout devroit lui être à l'instant refusé, et la mort devenir la peine subite et inséparable du péché. Nous devenons donc indignes

d'user des créatures, dès que nous avons été assez ingrats que de les faire servir contre le Seigneur même, à qui elles appartiennent ; c'est donc une grâce qu'il nous fait, de nous en permettre encore l'usage : mais nous devons nous souvenir que nous en usons comme pécheurs ; que nous n'y avons plus aucun droit ; que si les usages, même les plus nécessaires, nous sont interdits, à plus forte raison les superfluités et les délices ; que ce seroit une injustice de faire servir les créatures aux plaisirs d'un pécheur qui en a abusé, et qui ne doit plus vivre que pour souffrir, et expier cet abus; que si on lui en permet encore l'usage, c'est à condition qu'elles deviendront la matière de sa pénitence, comme elles ont été la source de tous ses crimes ; et que, par les privations continuelles et douloureuses dont il se punira, il expiera l'abus injuste qu'il avoit été capable d'en faire. Voilà le fond de la vie chrétienne, et les grandes maximes que l'Évangile propose à tous les fidèles.

Ainsi, selon ces règles capitales de la foi, on doit vivre pauvre au milieu même de l'opulence ; se retrancher tout ce qui ne tend qu'à flatter les sens ; s'interdire tout ce qui n'est inventé que pour nourrir l'orgueil et l'amour-propre, tout ce qui sert d'aiguillon aux passions, et s'en tenir là-dessus à tout ce que la nécessité, la charité et une rigoureuse bienséance nous oblige encore de nous permettre.

Tout l'avantage que les personnes du monde ont donc ici au-dessus de vous, ma chère Sœur, c'est que, sans renoncer à leurs grands biens, elles ne peuvent pourtant les faire servir à leurs plaisirs; c'est qu'à portée de se ménager toutes les superfluités, elles sont obligées de se les interdire; c'est que, sans se séparer de tout ce qui flatte les sens, elles doivent les mortifier sans cesse; sans se dépouiller de tout, vivre dans le dépouillement; c'est, en un mot, qu'elles ont plus d'embarras que vous, et n'en ont pas pour cela plus de privilége.

Il est vrai qu'une épouse de Jésus-Christ, qui a joint à cette obligation commune une promesse particulière de vivre dans le dépouillement religieux, doit se disputer avec bien plus de rigueur les plus légères superfluités : non-seulement tout ce qui flatte encore les sens et les passions lui est interdit, mais même ce qui amuse encore, pour ainsi dire, l'amour-propre; non-seulement tout ce qui sent les pompes du monde est criminel pour elle, mais même tout ce qui n'est pas marqué par un caractère particulier de pauvreté et de pénitence; ce n'est pas assez que ce qui l'environne n'augmente pas ses passions, il faut qu'il les combatte et qu'il les affoiblisse; ce n'est pas assez d'éviter les profusions de la vanité, il faut y joindre les privations d'une humble pauvreté; ce n'est pas assez de n'avoir plus rien de commun avec le luxe des per-

sonnes du monde, il faut n'avoir rien même de particulier qui nous distingue de la modestie et de la simplicité de nos sœurs; rien qui paroisse nous élever au-dessus d'elles; rien qui puisse les faire souvenir des vains avantages du nom, de la naissance, de la fortune, auxquels nous avons renoncé en nous consacrant à Jésus-Christ; rien qui puisse blesser l'uniformité religieuse qui les a égalées à nous; rien enfin qui tende à introduire les distinctions du siècle dans un lieu qui n'est établi que pour les effacer et les anéantir.

Dieu seul, dit le Prophète, doit être grand dans la maison de Sion : *Dominus in Sion magnus.* [1] Toute grandeur de la terre, tout éclat humain est ici éteint et éclipsé; tous les noms et tous les titres que l'orgueil des hommes a inventés sont ici effacés par le titre glorieux d'épouse de Jésus-Christ : tout doit paroître ici petit devant la majesté du Très-Haut, qui remplit ce lieu saint de sa gloire et de sa présence. Et comme après le dernier jour Dieu seul régnera dans l'univers, et que le monde entier étant détruit, tous les sceptres et toutes les couronnes brisées, tous les royaumes et tous les empires retombés dans le néant, et, en un mot, toute puissance et toute domination finie, Dieu seul, dit l'Écriture, remplira de sa majesté les nouveaux cieux et la nouvelle terre; Dieu seul paroîtra grand,

[1] Ps. 98. 2.

parce que sa gloire seule s'élèvera sur le débris de toutes les grandeurs humaines : on peut dire que ces maisons religieuses sont d'avance ce ciel nouveau et cette nouvelle terre, purifiés par un feu céleste, où toute grandeur est anéantie, où tous les noms et tous les titres sont confondus, où le monde avec toute sa gloire est déjà détruit, où Dieu seul est grand, parce que Dieu seul y règne et y est adoré : *Dominus in Sion magnus*.

Voilà, ma chère Sœur, à quoi vous engage le dépouillement auquel vous allez vous soumettre; et vous voyez que ce qu'il exige de plus de vous que des personnes du monde, est plutôt une facilité pour remplir l'engagement contracté là-dessus dans votre baptême qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoutez.

Enfin, le dernier devoir de ce dépouillement religieux est la soumission et la dépendance entière des supérieurs, dans l'usage même des choses les plus nécessaires; c'est-à-dire regarder tout ce qu'on nous laisse comme n'étant point à nous ; n'en user que selon l'ordre et la volonté de ceux qui nous gouvernent; le voir changer, augmenter, diminuer avec la même indifférence ; ne nous approprier de tout ce qui nous sert que la disposition d'en être privé dès que l'ordre le demandera; et n'avoir à soi que le saint plaisir d'être libre et dépouillé de tout.

Ne vous figurez pas cependant, ma chère Sœur, qu'en ceci même votre condition soit plus dure que celle des personnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux qu'ils dépendent des hommes dans l'usage de leurs biens, et qu'ils n'en usent ou ne s'abstiennent que selon les ordres et la volonté d'autrui. Mais, sans vous faire remarquer qu'il est mille situations dans le monde, et pour celles de votre sexe surtout, où l'on ne peut disposer de rien; où tout ce qui est à nous est comme s'il ne l'étoit point; où l'on dépend de la volonté et souvent du caprice d'autrui, dans l'usage même des choses les plus nécessaires; où les grands biens qu'on a portés à un mari ne servent souvent qu'à augmenter ses profusions insensées envers les objets criminels de ses passions, et sa dureté à notre égard; enfin où l'on n'achète, par des richesses immenses, que le droit de ne pouvoir plus s'en servir, et de les voir engloutir, sans oser presque se plaindre. Sans m'arrêter à cette réflexion, ma chère Sœur, et en vous permettant d'imaginer une situation où l'on ne dépend de personne dans l'usage des biens que nous avons reçus de nos ancêtres, nous dépendons toujours des maximes de la foi, qui doivent régler cet usage; nous dépendons sans cesse de Dieu, qui peut nous enlever ces biens à chaque instant, qui peut d'un souffle renverser notre fortune, et, par mille événements imprévus, changer notre opu-

lence en une extrême misère. Nous devons donc toujours être prêts, comme Job, de trouver bon tout ce qu'il plaira au souverain Maître d'en ordonner; nous devons en user comme pouvant en être dépouillés l'instant qui suit; nous regarder toujours comme des esclaves, à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés, sans qu'ils puissent y trouver à redire; ne les posséder que comme ne les possédant point; nous souvenir qu'étant entrés nus dans ce monde, comme dit l'Apôtre, nous n'y possédons rien qui soit à nous; et que devant en sortir dans la même nudité et dans la même indigence, tout ce que nous aurions voulu nous approprier n'auroit été, pour ainsi dire, qu'un vol fait au père de famille; un vol que nous aurions été forcés de restituer à la mort, qui nous ravira tout; et de montrer ainsi à tous les hommes que nous avions été des usurpateurs; que ces grands biens, dont nous nous étions parés avec tant d'ostentation, ne nous appartenoient pas, et que nous n'avions à nous que le droit d'en user et de les faire valoir au profit et pour la gloire du Maître souverain qui nous en avoit confié l'administration.

Ainsi, ma chère Sœur, la pauvreté religieuse ne diminue pas vos droits sur les biens et sur les plaisirs de la terre, puisque le chrétien n'y a point de droit; elle diminue seulement vos embarras et vos inquiétudes : elle ne vous dépouille de rien, puis-

que rien n'est à vous ; elle vous met seulement hors d'état de vous attacher à ce qui ne vous appartenoit pas : elle ne retranche pas même les profusions et les superfluités, puisque l'Évangile les interdit à tout fidèle ; elle ne retranche que les occasions qui auroient pu vous porter à les rechercher : en un mot, elle n'éloigne que les périls ; et loin de vous imposer un nouveau joug, elle vous met dans une liberté parfaite.

Je sais que le monde ne regarde pas des mêmes yeux cet état de pauvreté religieuse, et qu'on se croit plus libre et plus heureux, quand on peut jouir à son gré des biens que l'on possède. Mais quel est ce bonheur, ma chère Sœur ? que sont la plupart des hommes, que les esclaves infortunés de leurs biens et de leur fortune ? Ils ne les possèdent pas ; ils en sont possédés : que de craintes ! que de désirs ! que de jalousies ! que de bassesses ! que de soins pour les conserver ! que de précautions de peur de les perdre ! que de passions à contenter ! que d'accidents à craindre ! que de contre-temps à souffrir ! que de courtes joies ! que de chagrins durables ! quels chagrins amers suivent le dérangement des profusions et des excès ! de quels soucis honteux et dévorants est punie et toujours accompagnée l'avarice ! quels désirs insatiables d'amasser sans cesse ! Quel dégoût cependant et quelle satiété même dans la possession ! A combien de maîtres

et de tyrans, s'écrie saint Ambroise, se livre celui qui ne veut pas prendre le Seigneur pour son seul maître et pour son unique héritage! *Quam multos dominos habet, qui unum refugerit!*[1]

Heureuses donc les âmes, ô mon Dieu! que vous avez appelées à un état de dépouillement entier! Sans inquiétude, sans soucis pour le lendemain, sans toutes les tristes précautions pour l'avenir, sans embarras pour le présent, débarrassées de tout ce qui agite et qui tourmente les enfants du siècle, leur unique soin est de vous plaire : toujours dans l'abondance parce qu'elles n'ont besoin de rien, toujours tranquilles parce qu'elles ne désirent rien, leur vie est une fête continuelle, un calme que rien ne peut altérer, une joie pure et innocente : *Et justi opulentur et exultent in conspectu Dei.*[2] Au lieu que les enfants du siècle, toujours dans l'abondance et jamais rassasiés, toujours dans les plaisirs et jamais heureux, passent leur triste vie à désirer, à s'agiter, à changer sans cesse de situation et de mesure. Loin de se faire une félicité de ce qu'ils ont, ils se font un supplice de ce qu'ils désirent ; chaque instant les jette dans de nouveaux mouvements ; ils ne connoissent le repos que pour le fuir, et toute leur vie est une agitation éternelle que rien ne peut fixer, et qui ne leur laisse pas plus de consistance ici-bas, qu'à la poussière qui

[1] S. Ambr. — [2] Ps. 67. 4.

devient le jouet des vents sur la terre : *Non sic impii, non sic, sed tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ.*[1]

TROISIÈME RÉFLEXION.

Resteroit à vous parler ici, ma chère Sœur, du troisième engagement de l'état saint que vous embrassez; c'est l'obéissance religieuse. Le monde, qui ne connoît pas la vertu de la foi et l'esprit de la vie chrétienne, regarde cet engagement comme un joug affreux, insupportable à la raison, et incompatible avec le repos et la douceur de la vie. Il est vrai qu'il paroît d'abord fort triste et fort dur à la nature, de se faire toujours une loi des volontés d'autrui; d'être forcé de sacrifier sans cesse ses propres lumières aux lumières et souvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent; de ne se servir de sa raison que pour l'aveugler et la soumettre à des ordres qui nous paroissent bizarres et injustes; de n'avoir à soi ni sentiment ni volonté propre; et, malgré la bonne opinion que nous avons de notre propre sens, que nous préférons toujours en secret à celui des autres, malgré les défauts et les lumières bornées que l'orgueil nous découvre toujours en ceux de qui nous dépendons, malgré même la vivacité des goûts et des inclinations qui nous do-

[1] Ps. I. 4.

minent et qui mettent en nous mille répugnances pour les choses ordonnées; malgré tout cela, n'agir que comme si l'on ne voyoit rien, si l'on ne sentoit rien, et comme un instrument aveugle et insensible, qui n'auroit d'autre mouvement que la volonté de celui qui l'emploie et qui le dirige. J'avoue, ma chère Sœur, que cette situation paroît révolter d'abord tous les penchants les plus raisonnables de la nature, et ôter aux hommes la seule consolation innocente que les situations les plus tristes leur laissent encore, qui est l'indépendance et la liberté de disposer de leurs actions et d'eux-mêmes.

Mais, ma chère Sœur, ce n'est là qu'un langage dont le monde se fait honneur; car trouvez-moi dans le monde un état d'indépendance entière; imaginez, si vous le pouvez, une situation où, libre de tout joug, de toute servitude, de tout égard, de toute subordination, de tout ménagement, on n'ait à répondre qu'à soi-même de soi-même. Quels sont les assujettissements du mariage? et cette liberté si vantée, qu'est-elle, qu'une servitude qui nous lie aux volontés et souvent aux caprices d'un époux souvent injuste, jaloux, bizarre, qui change une société sainte en une affreuse captivité? Quelle est la servitude de la cour, de la fortune, des places, des emplois? quel est ce fantôme de liberté, qui fait dépendre les personnes du monde de tant de maîtres, qui les assujettit à tout,

à leurs supérieurs, à leurs sujets, à leurs amis, à leurs ennemis, à leurs envieux, à leurs partisans, à tout ce qui les environne? qu'est-ce qu'une âme livrée au monde et à la fortune, que l'esclave de l'univers entier, que le jouet éternel des passions et des bizarreries d'autrui, parce qu'elle l'est des siennes propres? Qu'est-ce que la vie du monde et de la cour elle-même, qu'une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, où il faut sans cesse sacrifier les plaisirs à la fortune, le repos au devoir, les aises et les commodités aux bienséances, nos propres goûts aux goûts d'autrui, nos lumières aux préventions de ceux de qui nous dépendons, et enfin notre conscience souvent à leurs passions injustes?

Et voilà, ma chère Sœur, ce qu'il y a ici de triste pour les personnes du monde; c'est que leurs assujettissements, qui font tout leur malheur, font souvent aussi tous leurs crimes. Ils trouvent en même temps dans leur servitude, l'écueil de leur repos et de leur salut; ils font à leurs maîtres des sacrifices continuels de leur liberté, des sacrifices qui leur coûtent cher, et qui cependant les rendent plus coupables. Leur complaisance est pénible, et elle est criminelle; au lieu que dans ces asiles saints, elle coûte moins au cœur, et a toujours un nouveau mérite; les sacrifices de la propre volonté y sont moins pénibles, parce qu'outre que la grâce

les adoucit, on est sûr qu'on ne sacrifie sa volonté qu'à la volonté de Dieu, dont les supérieurs ne sont que les interprètes et les organes, et cependant ces sacrifices nous sont toujours comptés pour de nouvelles vertus; en un mot, on ne perd ici qu'une liberté d'humeur et de caprice, dont on est souvent soi-même embarrassé; on y conserve celle du cœur, qui est la source des vrais plaisirs et l'image de la liberté éternelle : dans le monde on perd toutes les deux, et on a le malheur de ne pouvoir ni vivre pour son plaisir, ni vivre du moins pour son salut.

Mais une autre réflexion avec laquelle je finis, ma chère Sœur : quand même vous auriez pu vous flatter de trouver dans le monde une situation d'indépendance et de liberté entière; situation après laquelle depuis long-temps tous les hommes soupirent, et qu'ils n'ont pu encore trouver; quand même, dis-je, vous auriez été assez heureuse que de l'avoir enfin rencontrée, il ne vous auroit pas été permis pour cela de suivre aveuglément vos goûts et vos caprices, il ne vous eût pas été permis de vivre d'humeur, de tempérament, et de ne prendre que ce qui vous plaît pour la règle de ce que vous devez faire. Tout chrétien a une règle éternelle et supérieure, qu'il doit consulter sans cesse sur chaque action; tout ce qu'il fait doit se trouver à la place et dans l'ordre où la règle, c'est-à-dire la loi

de Dieu, veut qu'il se trouve : par conséquent, dans tout ce qu'il fait, il ne lui est pas permis de ne chercher qu'à se satisfaire lui-même ; autrement il se mettroit lui-même à la place de Dieu, pour lequel et par l'ordre duquel il doit toujours agir. Tout ce qui n'a que l'humeur, que le caprice, que l'amour de nous-mêmes pour principe, n'est plus dans l'ordre, n'est plus une action du chrétien ; car toutes les actions du chrétien, et dignes de la vie éternelle, doivent, dit l'Apôtre, avoir pour principe la charité : or l'humeur, l'amour-propre et la charité ne peuvent être le principe de la même action, puisque l'une nous fait toujours agir pour Dieu et l'autre pour nous-mêmes.

Que fait donc, ma chère Sœur, l'obéissance religieuse? Elle nous manifeste, par l'organe de nos supérieurs, cette règle éternelle que nous aurions été obligés de consulter sans cesse dans nos démarches; elle nous épargne l'embarras de chercher, sur chaque action, quelle est la volonté de Dieu, selon laquelle le chrétien doit agir dans tous les temps et dans tous les lieux ; elle abrège les incertitudes et les perplexités qui auroient toujours suivi nos déterminations propres ; elle va au-devant des méprises qui auroient pu nous faire prendre de mauvais partis ; en un mot, elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainsi dire, pour nous mettre entre les mains et sous la conduite de Dieu. Ainsi les

personnes du monde ne se croient plus libres que parce qu'elles ne connoissent pas le fond de la religion et les devoirs de la vie chrétienne ; elles ne comptent être maîtresses de leurs actions que parce qu'elles croient n'en être comptables à personne ; elles ne font tant valoir cet avantage que parce qu'elles ignorent que toutes nos actions sont dirigées par une règle sévère, dont nous ne devons jamais nous départir ; que la liberté de la foi est une sainte servitude ; que nous sommes esclaves de la justice et soumis à la loi de Dieu ; que nous ne sommes point à nous, comme parle l'Apôtre, mais à celui qui nous a rachetés d'un grand prix ; que toutes nos actions lui appartiennent, puisqu'il en doit être la fin et le principe ; qu'ainsi il n'est pas plus permis à l'homme du monde d'user de sa liberté selon son humeur et son caprice, qu'au solitaire qui s'en est dépouillé entre les mains de ses supérieurs ; que l'un et l'autre doit toujours agir conformément à la règle; et que toute la différence que j'y trouve, c'est qu'il est encore facile à l'un de la violer, au lieu que l'autre s'est mis dans l'heureuse nécessité de la suivre.

Non, Seigneur, le monde a beau nous faire valoir ses avantages sur ces asiles saints ; funestes avantages qui deviennent la source de tous ses crimes, et qui le rendent l'objet éternel de votre indignation ! tristes avantages, empoisonnés par tant

de chagrins, et qui lui deviennent à charge à lui-même! Il se fait honneur d'un fantôme et d'une apparence de bonheur dont il sent lui-même le vide, et où jusqu'ici il n'a pu trouver le secret de devenir heureux. Mais votre calice, ô mon Dieu! n'offre de l'amertume qu'à l'illusion des sens; le cœur y boit à longs traits les consolations de la paix et de la justice. Que les chaînes qui nous attachent à vous, Seigneur, sont douces et aimables! que l'on gagne en perdant tout, en renonçant à tout pour vous! Acceptez donc, ô mon Dieu! le sacrifice que je vous fais aujourd'hui de moi-même: ne regardez pas les imperfections de l'hóstie qui s'offre; ne regardez que le plaisir et l'empressement avec lequel elle court s'immoler aux pieds de vos autels. C'est à vous-même à la rendre digne de vous: c'est votre grâce qui me conduit en ce lieu saint; c'est à elle à m'y soutenir, et, après m'avoir mise au nombre de vos épouses sur la terre, me recevoir parmi celles qui doivent être admises aux noces éternelles de l'Agneau.

Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SERMON

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Sponsabo te mihi in sempiternum, et sponsabo te mihi in justitia et judicio, et in misericordia, et sponsabo te mihi in fide; et scies quia ego Dominus.

Je vais vous rendre mon épouse pour jamais par une alliance de justice, de jugement, de miséricorde, et par une inviolable fidélité; et vous saurez que je suis le Seigneur. Osée, 2. 19, 20.

C'est ce qui se passe entre Jésus-Christ et une âme que les passions avoient entraînée, lorsque, revenue de ses égarements, elle s'unit à lui par les liens de la foi et de la justice, et ne veut plus vivre que pour réparer, par une constante fidélité, les transgressions de sa vie passée. On peut dire qu'alors elle renouvelle avec le Seigneur l'alliance autrefois jurée dans son baptême; sans renoncer à tout, elle le prend pour son partage; sans se cacher dans un saint asile, et se dérober à la vue des hommes, elle ne vit plus que pour lui seul; sans se dépouiller des

biens périssables, elle les méprise, et ne connoît plus d'autre bien que celui de le posséder; sans se séparer d'un époux terrestre, elle ne perd plus de vue l'époux immortel qu'elle a dans le ciel; enfin, sans changer d'état, elle change de cœur, et éloigne d'elle tout ce qui pourroit encore rompre le nouvel engagement qu'elle contracte avec son Seigneur.

Cependant, ma chère Sœur, quelque puissante que soit la grâce dans une âme encore engagée dans le monde, quelque fervents que soient ses désirs, quelque sincères que paroissent sa pénitence et son retour à Dieu, il est vrai de dire que l'alliance qu'elle fait avec lui au milieu du monde, par une conversion véritable, est toujours suivie de mille imperfections que la vie du monde rend inévitables. Les sollicitudes temporelles; les devoirs et les bienséances qui se multiplient à proportion du rang et de la naissance; les égards que le monde exige, et qui ne nous laissent pas toujours les maîtres de disposer de nous-mêmes; les usages dont la piété la plus austère n'oseroit se dispenser; les liens de la chair et du sang auxquels il faut encore tenir; les soins pour se concilier l'amitié de ceux qui dispensent les grâces; les prévoyances pour ménager à des enfants des établissements dignes de leur naissance; les contre-temps qui dérangent toutes nos mesures; tout cela partage le cœur malgré nous-mêmes, occupe nos affections, s'empare de nos pensées,

ralentit notre foi, émousse notre goût pour les choses du ciel, rend la pratique de la prière et des autres œuvres du salut plus sèche et plus languissante, répand mille nuages sur notre esprit, laisse encore au monde trop de crédit sur notre cœur, et fait que la piété sert plutôt à nous faire déplorer en secret les embarras qui l'affoiblissent, qu'à nous faire goûter les consolations qui l'accompagnent.

C'est donc à vous proprement, ma chère Sœur, que s'adressent aujourd'hui ces paroles de mon texte : c'est avec vous que le Seigneur va faire une alliance sainte et éternelle, et telle que son amour peut la désirer. Ce n'est pas assez pour lui de vous posséder à demi, comme il possède encore tant d'âmes qui le servent au milieu du monde : il vous veut toute à lui ; il est jaloux de tout votre cœur, et ne peut souffrir que les affections même les plus légitimes puissent le partager encore. Heureuse si après avoir surmonté tous les obstacles qui s'opposoient à votre sacrifice ; si après avoir résisté à toutes les sollicitations qui nous avoient presque fait craindre pour votre persévérance ; si après vous être arrachée d'un monde qui a mis tout en œuvre pour vous retenir, vous ne commencez pas à moins estimer un bonheur que personne ne vous disputera plus ! heureuse si les suites ne ralentissent rien de la ferveur de ces commencements ; si après avoir

fui le monde lorsqu'il couroit après vous, vous ne le regrettez pas lorsqu'il vous aura tout-à-fait oubliée !

Mais non, ma chère Sœur, nous avons de vous de meilleures espérances, et des pressentiments plus heureux pour votre salut : *Confidimus meliora et viciniora saluti.*[1] Ce n'est pas ici un parti pris dans un âge encore tendre, où une longue éducation dans ces saints asiles décide toujours presque de nos choix, et où le monde encore inconnu n'offre encore rien aussi qui puisse nous séduire : c'est une sainte résolution, formée, soutenue long-temps au milieu du monde même ; et d'un monde où tout vous rioit, où tous les suffrages étoient pour vous, où vous n'aviez que trop de ces talents dangereux qu'il faut pour lui plaire ; où vous étiez devenue la seule consolation d'une mère désolée ; en un mot, où tout sembloit devoir vous attacher, et où cependant, quoique mille obstacles aient retardé le dessein où vous étiez de le quitter, rien n'a été capable de vous en détourner. Ainsi, ma chère Sœur, les applaudissements d'un monde profane, auquel le cœur est si sensible, si généreusement méprisés ; le seul lien même qui vous attachoit encore au monde, en vous attachant à une mère tendre et chrétienne, si généreusement rompu ; ce lien que vous respecterez toujours, et dont le souvenir, plus

[1] Hebr. 6. 9.

vif sans doute sur le point d'en rompre les nœuds pour jamais, arrache peut-être encore à votre cœur des restes de regret et de tendresse; les routes singulières par où la Providence vous a conduite en ce lieu saint ; le soin spécial qu'elle a paru prendre jusques ici de votre destinée; tout cela, ma chère Sœur, nous rassure sur les suites : les difficultés que le monde a formées à votre entreprise nous répondent qu'elle ne peut être que l'ouvrage de Dieu. Oui, Seigneur, vous ne rejetterez pas une victime que votre main elle-même a conduite à travers tant d'obstacles aux pieds de l'autel. Abandonnez, à la bonne heure, ces vierges imprudentes qui ne se donnent à vous qu'à regret, et auxquelles l'orgueil tout seul, et le chagrin de ne pouvoir trouver dans le monde d'établissement qui soutienne la vanité de leur nom et de leur naissance, ouvre les portes de ce lieu saint; ne jetez que des regards d'indignation et de mépris sur ces sacrifices forcés qu'on offre au monde plutôt qu'à vous-même, et où l'on ne vous donne que ce qu'il a rejeté : mais pour cette vierge fidèle qui entre de bonne foi dans vos voies; qui méprise avec une sainte fierté tout ce que le monde lui offroit de charmes; qui renonce à tout pour vous suivre; qui vous confie le dépôt de sa foi et de son innocence, et vous prend pour sa portion et son seul héritage; vous êtes, Seigneur, fidèle dans vos promesses; vous la garderez comme

la prunelle de votre œil, et la mettrez à l'abri sous les ailes de votre grâce.

En effet, ma chère Sœur, il ne faut qu'examiner les caractères de l'alliance que vous allez contracter avec Jésus-Christ, pour conclure que de tous les préjugés de salut, il n'en est pas de plus certain ni de plus consolant pour vous.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

En premier lieu, le Seigneur va vous rendre son épouse par une alliance de justice, ***Sponsabo te in justitia :*** premier caractère; c'est-à-dire qu'il étoit juste que vous lui donnassiez cette marque de votre amour; que votre reconnoissance envers lui ne pouvoit s'acquitter à moins, et qu'un sacrifice moins entier n'eût pas répondu à ce qu'il étoit en droit d'attendre de vous. Oui, ma chère Sœur, la mesure de ce que nous devons à Dieu est ce que nous avons reçu de lui; il n'exige pas également de toutes les âmes, parce qu'il ne leur donne pas à toutes également. Plus il se communique à nous, plus il veut que nous soyons à lui; plus il met dans notre cœur de désirs de perfection et de fidélité, plus il veut que nous avancions et que nous lui soyons fidèles; plus il nous pousse, plus il faut marcher; en un mot, ses dons doivent régler nos efforts et notre zèle.

Or, rappelez en ce moment, ma chère Sœur, toutes les grâces dont il vous a jusques ici comblée; des sentiments de salut inspirés dans une première jeunesse; tant de périls éloignés; tant d'obstacles qui sembloient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui impossible, surmontés; tous les talents qui paroissoient devoir vous destiner au monde et à la vanité, réservés pour lui seul; tant de suggestions pour vous dégoûter de l'état que vous embrassez, méprisées; tant de piéges qu'une tendresse trop humaine vous tendoit chaque jour, heureusement évités; les larmes même et les menaces de ceux qui avoient autorité sur vous, également inutiles; le monde entier conjuré pour vous perdre, ou par les embûches qu'il assembloit autour de vous, ou par les sentiments qu'il réveilloit dans votre cœur, et que vous ne pouviez refuser au sang et à la nature; le monde entier, dis-je, conjuré pour vous perdre, terrassé et foulé aux pieds. Rappelez, ma chère Sœur, toute la suite des miséricordes du Seigneur sur vous, et que le souvenir de cet enchaînement de grâces ne s'efface jamais de votre cœur.

Dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux, lorsque lassée, ce semble, de vous soutenir toute seule contre toutes les attaques que le monde, que la nature, que votre propre cœur vous livroit, vous paroissiez sur le point de succomber, et de vous y rendre; dans ces moments tant de fois éprouvés,

où votre piété sembloit s'affoiblir, votre fermeté s'ébranler, votre foi s'obscurcir; et où, le monde vous paroissant plus aimable, la retraite religieuse sembloit ne vous offrir plus que des dégoûts et des horreurs secrètes; que se passoit-il alors dans votre cœur? Jésus-Christ n'y étoit-il pas lui-même pour vous fortifier? D'où vous venoient ces inspirations soudaines, ces retours de foi et de religion? quelle étoit la voix secrète qui vous parloit alors au fond du cœur? N'étoit-ce pas l'époux céleste qui vous disoit tout bas : Insensée, tout ce que tu vois, et que le monde te fait espérer, passera; mais les biens que je te promets ne passeront point : que te serviroit le gain du monde entier, si tu venois à perdre ton âme? Attache ton cœur, si tu es sage, à ce qui ne peut t'échapper, et qui doit demeurer toujours : les créatures qui semblent te promettre des plaisirs si doux et une félicité si riante, ne cherchent qu'à te séduire; elles sont toutes vaines, inconstantes, fausses, perfides; elles ne te préparent que des dégoûts et des amertumes cruelles; le monde est plein de malheureux; et s'il s'y trouve quelque consolation, elle n'est que pour les âmes qui m'y sont fidèles.

Lorsqu'il vous parloit de la sorte, ma chère Sœur, votre cœur, comme celui des disciples d'Emmaüs, ne redevenoit-il pas tout de feu pour lui? ne sentiez-vous pas votre foi se raffermir, votre langueur

se ranimer, vos irrésolutions se fixer, vos ténèbres se dissiper, et la sérénité succéder à l'orage? Quelles étoient les suites de ces temps de tentation, sinon une résolution plus vive, plus décidée, plus inébranlable de vous consacrer à Jésus-Christ? Je ne fais que raconter ici l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre âme, que vous nous avez confiée avec un attendrissement de reconnoissance, afin qu'elle fût publiée sur les toits.

Voyez, en effet, s'il en use de même envers tant d'autres que le torrent entraîne; il ne les trouble pas dans leurs voies insensées; il ne daigne pas disputer leur cœur au monde qui le possède tout entier; il les laisse jouir paisiblement du fruit de leurs infidélités; il semble leur en ménager lui-même les occasions; et, par des jugements secrets et terribles, éloigner ou rendre inutile tout ce qui pourroit les ramener aux voies de la vérité. Qu'avez-vous fait, ma chère Sœur, qui ait pu vous attirer ces égards et ces préférences? où en seriez-vous s'il se fût contenté de vous solliciter foiblement; de vous inspirer quelques désirs de vous consacrer à lui, sans vous les faire exécuter, comme il en inspire tous les jours à tant d'âmes en qui le monde étouffe ces commencements de grâce, et qui demeurent infidèles à leur vocation? où en seriez-vous s'il eût borné toutes les opérations de sa grâce à votre égard, à ces demi-volontés dont le monde

est plein ; à ces réflexions stériles sur les abus des plaisirs, de la fortune, et de toutes les choses présentes qui ne convertissent personne ; à ces projets éloignés de conversion qu'on ne forme tous les jours que pour se dire à soi-même qu'on n'est pas encore endurci, qu'enfin on changera, et se calmer, en attendant, sur ses désordres? Il le pouvoit, et vous n'avez rien à ses yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la sorte : mais il vous a prévenue de ses bénédictions ; il vous a toujours environnée de son bouclier. Plus le monde a fait d'efforts pour vous séduire, plus il a été attentif à vous protéger : il a toujours eu sur vous un œil jaloux, appliqué à étudier les affoiblissements de votre cœur, et prompt à vous les reprocher. Ah ! tant de soins ne devoient pas aboutir à vous laisser exposée au milieu des périls d'un monde corrompu : il travailloit à se former une épouse, à orner la victime qu'il destinoit à ses autels. En vous donnant aujourd'hui à lui, vous ne faites donc que lui offrir son propre ouvrage ; vous lui présentez le fruit de ses soins ; vous parez l'autel de ses propres dons ; vous lui rendez ce que vous en avez reçu ; vous vous acquittez envers votre bienfaiteur ; vous ne pouviez, sans injustice et sans ingratitude, moins faire pour lui. Il avoit déjà sur vous, par ses bienfaits, tous les droits que vous allez lui donner par ce nouvel engagement ; et la sainte alliance que vous fai-

tes aujourd'hui avec lui, est une alliance de reconnoissance et de justice : *Sponsabo te in justitia.*

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Mais quand la justice et la reconnoissance n'exigeroient pas de vous le sacrifice que vous allez faire, la prudence chrétienne ne vous permettroit pas de balancer; et cette alliance sainte n'en seroit pas moins une alliance de jugement et de sagesse : *Sponsabo te in judicio ;* second caractère.

Pesez en effet, ma chère Sœur, sur quoi roule ce que vous allez sacrifier, et de quel prix est ce que Jésus-Christ vous prépare. D'un côté, une fumée dont un instant décide ; des plaisirs qui durent peu, qui lassent dans leur courte durée, et qui doivent être punis éternellement ; des jalousies, des chagrins, des passions que tout allume, et que rien ne satisfait; des dégoûts qu'il faut dévorer, et dont on n'oseroit même se plaindre ; des remords secrets que rien ne calme ; des assujettissements et des ennuis mortels dont il faut même se faire un empressement et un mérite; des bizarreries, des rebuts de la part des grands, qu'il faut essuyer et dissimuler; un oubli cependant et un éloignement de Dieu inévitable ; mille périls dont l'innocence ne sort jamais entière ; des adoucissements dangereux sur les règles et sur les devoirs ; des agitations éternelles, où

il n'entre rien de plus solide que d'en connoître le néant ; une vie toute d'inutilités, de mouvements, d'erreurs, de désirs, de craintes, d'espérances ; et enfin, une mort accompagnée souvent d'un repentir inutile, souvent d'un calme funeste ; toujours terrible pour le salut, puisqu'elle finit toujours une vie ou inutile ou criminelle : voilà ce que vous sacrifiez en renonçant au monde.

Mais, de l'autre côté, que vous prépare Jésus-Christ pour remplacer ce sacrifice ? L'innocence et la paix du cœur, que le monde ne connoît pas ; la joie de la bonne conscience, qui est la seule source des vrais plaisirs ; des devoirs où l'on est toujours payé comptant de la peine, par la consolation qui en facilite l'accomplissement ; une société sainte dont la charité est le lien, dont la paix fait toute la douceur; où l'on n'envie rien, parce que tout est à nous comme à nos sœurs ; où l'on ne se défie de rien, parce qu'on n'a chacun que les mêmes biens à espérer, et les mêmes maux à craindre ; où la diversité des intérêts ne divise pas les cœurs, parce que c'est le même intérêt qui nous lie ; où tous les chagrins qui empoisonnent la vie humaine sont inconnus, parce que les passions qui les causent en sont bannies ; où nous trouvons des ressources à toutes nos peines, des précautions contre toutes nos foiblesses, des appuis dans tous nos découragements, des attraits pour tous nos devoirs, une

vie tranquille, innocente, pleine de bonnes œuvres, où les actions les plus indifférentes deviennent des vertus et nous sont comptées pour le ciel ; et enfin une mort semblable à celle des justes, pleine de consolation, sans regret à ce qu'on laisse dans le monde, parce que, n'y possédant plus rien, on n'y laisse rien ; sans inquiétude de conscience sur les affaires dont on s'étoit mêlé, parce que le salut avoit été l'unique affaire qui nous avoit occupés ; sans remords sur des biens mal acquis, parce que nous avions renoncé à ceux mêmes que nous pouvions légitimement posséder ; sans scrupule sur les places où l'ambition nous avoit élevés, qui n'étoient pas peut-être celles que Dieu nous avoit destinées, parce que nous mourons dans une situation où la grâce seule pouvoit nous placer ; en un mot, une mort douce, paisible, et d'un présage consolant pour l'éternité, puisque le monde, n'ayant pas été notre patrie, nous devons, selon les promesses, la trouver dans le ciel : voilà ce que Jésus-Christ vous prépare.

Or, sur le point de vous déclarer aux pieds de l'autel, ne sentez-vous pas plus que jamais, ma chère Sœur, la sagesse de votre choix? Examinez, vous dit encore Jésus-Christ pour la dernière fois ; jetez les yeux sur tout ce qui vous environne, et voyez si le monde, avec tout ce qu'il pouvoit vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à

l'innocence et à la sûreté de l'asile saint où je vous appelle ; je vous permets d'en faire le parallèle dans votre cœur : voilà la montagne sainte où je me communique à l'âme comme un ami à son ami, et la plaine où une foule insensée adore le veau d'or ; le repos du sanctuaire et le tumulte du siècle : choisissez, il est encore temps ; votre sort est encore entre vos mains ; il faut vous attendre à des croix et à des amertumes dans mon service : ma grâce vous adoucira mon joug, il est vrai ; vous le trouverez léger, et son poids même vous consolera ; mais en certains moments, pour éprouver votre fidélité, je paroîtrai vous laisser à vous-même ; je ne suspendrai pas mes secours, mais je suspendrai mes consolations ; je serai toujours avec vous, mais je ne me ferai pas toujours sentir à votre cœur ; je laisserai à mon calice toute son amertume, et il ne vous offrira, comme le calice de mon Père ne m'offrit à moi-même, qu'un dégoût et une répugnance secrète ; je vous avertis, et vous devez vous préparer à ces temps d'épreuves ; je ne veux pas surprendre votre consentement, ni me prévaloir des premiers transports d'un zèle qui souvent mène plus loin qu'on ne voudroit ; je ne prétends pas amuser la victime pour la divertir de la pensée du glaive et du bûcher, ni vous mener à l'autel, les yeux fermés, pour épargner à votre foiblesse la vue de l'appareil et des rigueurs du sacrifice ; je

demande une offrande raisonnable et éclairée ; je veux bien que l'amour seul soit le feu qui l'allume, mais je veux un amour sage et prudent, et où la précipitation n'ôte rien au mérite du choix et de la préférence ; en un mot, je ne veux vous rendre mon épouse que par une alliance de jugement et de sagesse ; *Sponsabo te in judicio.*

Mais ce n'est pas, ma chère Sœur, ce qui va manquer à votre sacrifice. Les épreuves qui l'ont précédé, les obstacles qui l'ont retardé, les contradictions que vous avez eues à essuyer durant si long-temps du côté du monde, du sang et de la nature ; la persévérance inébranlable qui vous les a fait surmonter, tout cela ne laisse rien à craindre sur l'imprudence et sur la précipitation de votre choix. Le monde n'a exigé que trop de temps pour les réflexions et les épreuves ; et vous étiez mûre pour la vie religieuse, dès le premier jour que la grâce vous inspira la résolution de vous y consacrer. Ainsi prosternée ici aux pieds de l'autel, votre amour ne se plaint plus que des retardements que les intérêts et les raisons humaines avoient apportés à votre sacrifice. Vous dites à Jésus-Christ, dans l'impatience de vous consacrer enfin à lui pour toujours : Eh! qu'abandonné-je, Seigneur, pour vous, qui ait pu demander tant de délais et tant d'épreuves? La liberté que je vais perdre n'est au fond qu'une véritable servitude dont je m'affran-

chis ; je ne serai libre à mes yeux que lorsque je serai attachée à vous seul par des liens indissolubles : ah ! jusqu'ici le monde me paroît avoir encore quelque droit sur mon cœur ; il me semble que je tiens encore à lui par tous les endroits qui ne me lient pas à vous sans retour ; ce reste de liberté me blesse et me paroît indigne d'un cœur qui vous a choisi depuis long-temps pour son unique partage ; funeste liberté dont je ne pourrois me servir que pour devenir l'esclave du monde et des passions insensées ! aimables chaînes qui vont m'attacher à mon libérateur par des liens éternels, et me mettre dans la liberté des enfants ! Ainsi, Seigneur, le monde que je vous sacrifie vaut-il la peine d'être tant regretté? Si je me sens troublée sur le point du sacrifice, c'est de confusion et de regret de ne pouvoir rien vous offrir qui réponde à la faveur signalée que vous m'allez accorder. Je souhaiterois, Seigneur, que le monde, avec toute sa gloire, fût plus solide ; que ses espérances fussent plus réelles, ses plaisirs plus durables, ses biens plus vrais, ses promesses plus sincères : ah ! c'est alors que je voudrois le mettre à vos pieds avec complaisance, et vous faire hardiment un trophée de ses dépouilles ; mais, tel qu'il est, il n'est pas assez aimable pour m'en faire honneur auprès de vous. Ce qui me console, c'est que vous lisez dans mon cœur ; ce n'est pas parce que le monde ne sau-

roit faire des heureux que je vous le sacrifie, c'est parce qu'il est votre ennemi, et que l'aimer c'est vous haïr et vous perdre; trompeur ou solide, favorable ou ingrat, fidèle ou perfide, il ne m'auroit jamais plu; avec plus d'attraits réels, il auroit peut-être mieux paré mon sacrifice, mais il ne l'auroit pas retardé d'un seul moment.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Et c'est pour cela, ma chère Sœur, que l'alliance que vous allez faire avec Jésus-Christ est, en troisième lieu, une alliance de miséricorde : *Sponsabo te in misericordia;* troisième caractère. C'est-à-dire, qu'il ne regarde pas au peu que vous lui offrez, et qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Je sais que vous lui donnez beaucoup, selon le langage et les idées frivoles du monde, un grand nom, les talents que le monde estime, de grandes espérances, les titres de vos ancêtres. Mais, ma chère Sœur, quand vous mettriez aujourd'hui aux pieds de Jésus-Christ des sceptres et des couronnes, les royaumes du monde et toute leur gloire, ne seriez-vous pas trop récompensée de pouvoir être, en échange, la dernière dans sa maison? Ainsi plus vous lui sacrifiez, plus vous lui devez; plus le monde sembloit vous offrir d'attraits, plus il a fallu de grâce pour vous en dégoûter; plus vous parois-

siez née pour la vanité, et avec tous les talents propres à vous perdre, plus il a fallu que le Seigneur préservât de bonne heure votre cœur pour vous sauver, et vous établir solidement dans la vérité.

Voilà pourquoi il n'est pas de vanité moins pardonnable dans ces asiles saints, que celle de ces vierges insensées qui, rappelant avec complaisance le souvenir du nom de leurs ancêtres, et du rang que la naissance leur auroit donné dans le monde, et grossissant dans leur esprit le mérite de leur sacrifice, pretendent s'attirer dans le lieu de l'humilité, des honneurs et des distinctions, par cela même qu'elles y ont renoncé; traitent avec une sorte de hauteur et de mépris celles qui, nées dans des circonstances plus obscures et plus ordinaires, n'ont eu à offrir au Seigneur, comme la veuve de l'Évangile, qu'une foi vive, un cœur désintéressé, et toute la médiocrité de leur fortune; comme si plus on avoit eu d'engagements pour aimer le monde, plus la grâce n'avoit pas dû être puissante pour nous en retirer; comme si un souvenir qui devroit exciter notre reconnoissance, pouvoit aider à notre vanité, et que nous voulussions trouver des titres de gloire et d'orgueil dans les périls mêmes dont le Seigneur nous a délivrés par sa grande miséricorde.

C'est donc ici, ma chère Sœur, une alliance toute

de miséricorde pour vous : c'est une distinction dont la bonté de Dieu vous a favorisée depuis le commencement des siècles. Il prévoyoit que, née avec tant d'avantages, vous ne lui seriez pas plus fidèle dans le monde, avec la mesure de grâces qu'il vous destinoit, que tant d'autres qui y périssent; il lisoit dans le caractère de votre cœur et de vos penchants, que vous n'y seriez pas à l'épreuve des périls qui y sont si fréquents ; et comme il vous a aimée d'un amour éternel, il vous a attirée à lui, selon l'expression d'un prophète, par une abondance de miséricorde : *Ideo attraxi te miserans.*[1] Il pouvoit, sans doute, vous laisser errer quelque temps dans le monde au gré des passions insensées, et vous rappeler ensuite à lui par le dégoût qui les suit toujours ; mais il a mieux aimé les prémices de votre cœur. Ces temples qui ont servi à Baal, ces cœurs qui ont été au monde, peuvent bien, à la vérité, lui être consacrés ; mais il y reste toujours je ne sais quelle odeur et quelles flétrissures qui blessent sa délicatesse ; et il n'y descend pas avec tant de complaisance que dans les cœurs innocents et dans les temples de Sion, qui n'ont jamais servi qu'à lui seul.

[1] Jerem. 31. 3.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Il ne s'agit donc plus, ma chère Sœur, que de répondre, par une fidélité inviolable, à toutes les miséricordes de l'époux céleste : *Sponsabo te in fide;* et c'est ici le dernier caractère de cette sainte alliance. Oui, ma chère Sœur, vous ne serez heureuse dans le parti que vous prenez qu'autant que vous serez fidèle ; il ne faut plus vous promettre d'autre consolation que dans la pratique exacte de vos devoirs. Le monde, qui jusqu'ici vous a ri, vous aura bientôt oubliée : vous allez tirer un voile éternel entre lui et vous; n'attendez plus rien de ce côté-là : vous allez désormais lui être indifférente, parce que vous allez lui devenir inutile : vous n'avez pas voulu de lui quand il paroissoit courir après vous; quel malheur si votre cœur alloit retourner vers lui, lorsqu'il ne voudra plus de vous, et qu'un engagement éternel vous en aura pour toujours séparée! vous ne le retrouveriez plus le même : il est moqueur, il est méprisant, il est cruel même envers celles qui, après l'avoir abandonné et embrassé un état saint, regardent derrière elles, lui tendent encore les mains, et jettent encore sur lui des regards de complaisance; il insulte à leur inconstance et à leur retour; il leur fait lui-même une loi de le haïr : plus même leur sacrifice avoit été éclatant,

plus il donne du ridicule à la légèreté honteuse qui semble le désavouer; et il se venge de leurs mépris passés par des dérisions piquantes.

Et alors, ma chère Sœur, quelles sont les amertumes d'une vierge infidèle que le monde a séduite, et qui voit ses penchants mondains renfermés pour toujours dans le lieu saint? Elle traîne partout ses dégoûts et son inquiétude; les rigueurs d'une sainte discipline deviennent pour elle un fardeau qu'elle ne peut plus porter; elle ne trouve plus dans le secret du sanctuaire d'autre plaisir que dans les fantômes qu'une imagination déréglée lui retrace; la prière n'est plus pour elle qu'une contrainte ou un tumulte d'images profanes et mondaines qui s'offrent en foule à son esprit; les louanges du Seigneur, une occupation oiseuse et désagréable; les exemples de ses sœurs, un spectacle qui la fatigue, parce qu'il lui reproche tout bas ses infidélités; les devoirs les plus légers de l'obéissance la révoltent; les pratiques les plus aisées de la régularité la gênent; les mortifications les plus douces l'accablent; ce qui console les autres épouses de Jésus-Christ fait tout son supplice; et comme son dérangement lui attire tôt ou tard des murmures et des remontrances de la part de celles qui sont établies pour veiller sur sa conduite, elle nourrit des antipathies et des ressentiments qu'il lui faut dévorer toute seule, que la présence et les occasions réveillent

et aigrissent à tout moment, et que la retraite rend souvent plus vives, plus amères et plus irremédiables, que celles que les enfants du siècle nourrissent les uns envers les autres.

Or, ma chère Sœur, est-il d'état plus malheureux sur la terre ? Sentir des penchants infortunés qui nous rentraînent sans cesse vers le monde et vers les plaisirs, et se retrouver sans cesse environné des horreurs de la pénitence et de la retraite; laisser sans cesse échapper le cœur hors de ces barrières sacrées, et ne le rappeler que pour lui faire mieux sentir toute la rigueur de sa prison et de ses chaînes; ne vivre que pour souffrir sous un extérieur pénitent, et souffrir sans consolation et sans mérite; vous fuir sans cesse, ô mon Dieu! et vous retrouver toujours sur ses pas; courir avec une folle avidité après un monde qui nous fuit, et qu'on ne voit que de loin. et se faire une félicité de désirer ce qui rend malheureux ceux-mêmes qui le possèdent! Mais que prétendez-vous, âme infidèle (si parmi tant de vierges ferventes qui m'écoutent, il s'en trouvoit quelqu'une de ce caractère)? Renouvelez aux pieds de Jésus-Christ tous les saints engagements de l'alliance que vous avez contractée avec lui, et cherchez-y les consolations et les seuls plaisirs solides et véritables qu'il vous y préparoit : tous les autres ne sont pas dignes du cœur; ils vous sont doublement interdits; perdez-

en le désir, puisqu'aussi-bien il en faut perdre l'espérance. Que vous êtes à plaindre, et que votre état laisse peu de ressource à espérer! Lorsqu'une âme mondaine s'égare, elle trouve le remède dans le mal même; le dégoût suit bientôt les plaisirs; le monde, vu de près, ne se soutient pas longtemps contre lui-même; mais en éloignement il en impose; c'est là son point de vue le plus séduisant; c'est une figure qui ne brille et ne trompe que de loin; l'idée qu'on se forme de lui est toujours infiniment plus aimable que lui-même, et on l'aime long-temps, quand on peut l'aimer sans le voir et sans le connoître.

Mais d'un autre côté, ma chère Sœur, rien ne peut être comparé aux consolations que Jésus-Christ prépare à votre fidélité. Le monde que vous avez toujours méprisé, parce que vous l'avez connu, ne vous offrira jamais rien qui puisse venir troubler ici l'heureuse tranquillité de votre retraite. Si vous jetez encore quelques regards sur lui, ce seront des regards de compassion et de douleur; vous gémirez aux pieds du sanctuaire, de l'aveuglement et de la destinée déplorable de tant d'âmes qui y périssent tous les jours, et de celles surtout que les liens de la chair et du sang doivent vous rendre plus chères, et dont le salut doit vous intéresser davantage; vous y déplorerez l'égarement et la folie de presque tous les hommes, et vous les verrez,

avec une sainte tristesse, courir, comme des insensés, après une fumée qui s'évanouit, et négliger les seuls biens véritables, et qui seuls peuvent leur assurer un bonheur éternel. Tantôt, pénétrée du zèle de la gloire du Seigneur, si publiquement outragée par les scandales et la licence des pécheurs, vous lui direz avec le Prophète : Qu'attendez-vous, Seigneur? votre patience semble autoriser les crimes ; il est temps que vous vengiez votre gloire offensée et votre saint nom blasphémé ; pour peu que vous différiez encore, votre loi sainte va être anéantie : *Tempus faciendi, Domine : dissipaverunt legem tuam.*[1] Tantôt, touchée du malheur de ceux de vos frères qui, malgré tous leurs bons désirs, se laissent entraîner au torrent du monde et des passions, et dont la foiblesse est le plus grand crime : O mon Dieu, lui direz-vous avec Job, souvenez-vous que vous nous avez formés d'une boue fragile; fortifiez les cœurs foibles, et ôtez, ou aux séductions et aux plaisirs du monde le funeste ascendant qu'ils ont sur eux, ou à eux-mêmes la foiblesse qui, malgré eux, les en rend toujours les jouets et les esclaves. Tantôt enfin, dépositaire des plus secrets sentiments de ceux mêmes qui passent pour les heureux du siècle, et qui viendront vous confier leurs chagrins et se consoler auprès de vous de leurs peines, des perfidies et des

[1] Ps. 118. 126.

injustices du monde ; vous vous applaudirez, au sortir de là, de votre choix ; vous irez renouveler mille fois aux pieds de l'autel votre sacrifice ; vous y remercierez, avec des transports d'amour et de joie, Jésus-Christ de vous avoir conduite au port, et retirée d'un lieu où les apparences sont si trompeuses, les chagrins si réels, les plaisirs si tristes, et la perte du salut cependant si inévitable. Ainsi, tous les jours plus attentive à resserrer les liens heureux qui vous attachent à Jésus-Christ, tantôt vous lui sacrifierez un désir naissant, tantôt une impatience qui déjà s'élevoit, tantôt une animosité qui commençoit à aigrir et troubler votre cœur, tantôt une satisfaction humaine que vous aurez trop souhaitée, tantôt une répugnance et un chagrin que vous aurez trop craint ; et vous étoufferez les passions avant même qu'elles aient eu le loisir de se former et de naître.

Il vous tarde, sans doute, de l'éprouver, ma chère Sœur, et il est temps. Une joie sainte se répand déjà sur votre visage ; vous ne pâlissez point à l'aspect du bûcher, comme ces victimes infortunées que la crainte ou l'intérêt seul traînent à l'autel. Le sacrifice que vous allez faire avec tant de courage touche déjà peut-être les spectateurs ; vous seule paroissez ici ferme et tranquille ; et, comme Jésus-Christ, sur le point de consommer son ouvrage, vous dites aux témoins qui vous environnent, et

que cette cérémonie attendrit: *Ne pleurez pas sur moi; pleurez plutôt sur vous-mêmes.*[1] C'est ici le plus beau jour de ma vie, l'accomplissement de tous mes souhaits, et le plus haut point de mes espérances: eh! qu'y a-t-il dans mon sort qui ne doive vous paroître digne d'envie? Je vais entrer dans le port, et je vous laisse encore à la merci des flots, et sur le point à tout moment d'un triste naufrage; je vais apaiser mon juge, travailler, tandis qu'il est temps, à me le rendre favorable, et le conjurer de ne pas me rejeter éternellement de sa face; et vous allez enrichir le trésor de colère pour le jour terrible de ses vengeances: je vais mourir au monde, il est vrai; mais à un monde qui ne fait que des malheureux, à un monde qui est déjà condamné, à un monde qui va périr demain, et dont je n'aurois pu jouir que pendant la courte durée d'une vie rapide: *Ne pleurez donc pas sur moi; pleurez plutôt sur vous-mêmes.*

Quelle injustice en effet, ô mon Dieu, et quel aveuglement déplorable, de plaindre une âme qui se donne entièrement à vous, et que vous mettez ici à couvert des piéges infinis répandus sur toutes les voies des enfants des hommes! Je mets à vos pieds les dépouilles du monde, et vous allez me revêtir d'un vêtement de salut et de justice; je me sépare du commerce et de la société de ceux qui

[1] Luc. 23, 28.

ne vous connoissent pas, et vous m'allez donner une place parmi vos épouses fidèles et ferventes; j'abandonne le lieu des peines et des tentations, et vous m'allez introduire dans le lieu des consolations et de grâces. Monde profane, je ne vous ai jamais vu avec plaisir, et je vous quitte sans regret: je laisse encore, il est vrai, au milieu de vous des gages qui me seront toujours chers, et dont je ne me sépare qu'avec peine; mais ne faut-il pas qu'il y ait de la douleur et du sang dans mon sacrifice? Ah! si je n'avois eu qu'à renoncer à vos pompes et à vos plaisirs frivoles, il m'en auroit trop peu coûté, et ce n'eût pas été donner à Jésus-Christ une grande marque d'amour, que de lui sacrifier ce que je n'aimois pas. Que vous rendrai-je donc, ô mon Dieu, pour toutes les faveurs dont vous m'avez comblée? je boirai votre calice, j'invoquerai votre saint nom, et je vous rendrai mes vœux en présence de tout ce peuple, dans l'enceinte de votre maison, pour faire avec vous une alliance éternelle, parce que vous êtes le Seigneur et le Roi de l'immortalité.

Ainsi soit-il.

ANALYSES DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Ier SERMON POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Division. *Trois consolations de la vie religieuse. I. Une consolation d'élection. II. Une consolation de préservation. III. Une consolation de consécration.*[1]

Ire Partie. *Une consolation d'élection.* Outre cette élection invisible par laquelle la miséricorde de Dieu nous a marqués du sceau du salut, et nous a séparés de la masse de perdition, il est des élections visibles qu'on peut regarder comme les moyens et les préjugés consolants de la première. Or, telle est la vie religieuse en effet, dans les âmes que Dieu appelle à cet état.

1° On y voit une préférence marquée au milieu d'une infinité d'âmes que Dieu abandonne. Premièrement, préférence de pure bonté; car, au lieu que les hommes ne nous préfèrent dans la distribution de leurs grâces que parce qu'ils nous trouvent, ou plus utiles à leurs desseins, ou plus dignes de leurs bienfaits, Dieu, dans son choix, ne consulte que sa miséricorde, parce que nous en sommes tous également indignes. Ainsi les heureuses inclinations, le premier âge passé dans l'innocence, l'éloignement naturel du monde, sont les suites heureuses, et non les causes de votre élection;

[1] Massillon n'a pas traité ce dernier point. Voyez 1er sermon, page 322.

car combien d'autres, avec les mêmes secours, n'ont pas persévéré dans le dessein qu'elles avoient de s'ensevelir avec Jésus-Christ dans ces saintes retraites? Secondement, préférence consolante par sa singularité. Considérez ce qui se passe dans l'univers; comparez, si vous le pouvez, le petit nombre d'âmes justes et fidèles qui, au milieu de nous, vivent de la foi, à cette multitude effroyable d'infidèles, d'errants, de pécheurs, de mondains de tous les pays et de toutes les nations, qui suivent les voies de la perdition et de la colère : c'est un atome au milieu d'un espace immense ; et cependant c'est parmi ce petit nombre même que le Seigneur vous a choisie; il vous a élue même parmi ses élus. Que de grâces renfermées dans une seule grâce! Il vous a séparée de tant de peuples qui ne le connoissent pas, ou qui, le connoissant, ne l'adorent pas comme il faut; de tant de fidèles qui, en l'adorant, violent sa loi sainte; il vous a privilégiée encore par-dessus ce petit nombre d'âmes justes qui, au milieu des périls du monde, le servent, mais sont obligées de se partager entre le monde et lui : sentez-vous tout le prix de cette préférence ?

2° Nouveau sujet de consolation dans votre élection : les moyens dont Dieu s'est servi pour vous y conduire. Quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, et quels moyens sa sagesse n'a-t-elle pas employés pour vous retirer du monde! que de secrètes invitations! que de nuages dissipés! que de dégoûts vaincus! que d'obstacles écartés! que de facilités ménagées! que d'événements inattendus! que de révolutions et de changements pour vous frayer le chemin où il vouloit vous conduire! de sorte que le Seigneur ne vous a jamais perdue de vue, et que vous pouvez lui dire avec le Prophète : C'est vous, Seigneur, qui avez préparé toutes mes voies, et qui, dès le sein de ma mère, avez mis votre main

sur moi. Telles sont les grandes miséricordes du Seigneur sur les siens.

3° Autre sujet de consolation dans votre élection : les secours et la protection que Dieu promet, et qui sont toujours les suites de cette élection. C'est une vérité du salut, que les secours particuliers de la grâce suivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de uous. Tel est l'avantage d'une âme qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée : elle ne doit plus se regarder elle-même, ni s'arrêter à la disproportion qu'elle trouve entre sa foiblesse et les difficultés de la voie où Dieu l'appelle; c'est Dieu même qui l'y conduit, et c'est assez; elle peut dire avec le Prophète : *Le Seigneur est mon guide ; rien ne me manquera.* Au lieu que les âmes mondaines, entrées la plupart dans l'état où elles se trouvent, sans vocation du ciel, sont livrées à leur propre foiblesse, et Dieu ne les soutient point dans des voies que lui-même ne leur a point choisies. De là vient que nous voyons tous les jours tant d'âmes dans le monde qui, remplies d'ailleurs de bons désirs, et nées avec d'heureuses inclinations, se plaignent sans cesse de leur foiblesse; des âmes pour qui tout est un écueil, et en qui les plus fermes résolutions ne vont jamais plus loin que jusqu'au premier péril; c'est que le Seigneur les laisse errer au gré de leurs passions dans un monde où sa main ne les a pas placées. Pour vous que la main du Seigneur conduit dans le lieu saint, vous pouvez, avec confiance, vous répondre de sa protection et de ses grâces. Ne craignez donc pas les peines et les difficultés que la vie religieuse semble d'abord offrir à la nature : ses austérités se changeront pour vous en de douces consolations; ses devoirs les plus pénibles soutiendront votre foi, loin de l'abattre; et vous serez vous-même surprise de votre force et de votre courage. Mais ne comptez

pas tellement sur la grâce de votre élection, que vous laissiez affoiblir en vous cette première ferveur de l'esprit : si vous vous relâchez, en vain étiez-vous appelée aux noces de l'Époux, vous serez rejetée, comme les vierges imprudentes, quoique leur vocation fût certaine.

IIe Partie. *Consolation de préservation.* En effet, vous quittez le monde; mais qu'est-ce que ce monde misérable duquel la miséricorde de Jésus-Christ va vous séparer à jamais? Premièrement, c'est une région de ténèbres; secondement, une voie toute semée d'écueils et de précipices; troisièmement, c'est le lieu des tourments et des tristes inquiétudes.

1° Une région de ténèbres : la vérité n'y trouve, ou que des aveugles qui ne la connoissent pas, ou que des ennemis qui la combattent; et sans parler de tous les divers genres d'aveuglement si répandus dans le monde, qui attaquent le fondement de la foi et de la doctrine sainte, arrêtons-nous aux erreurs qui en altèrent les règles et les maximes. On annonce tous les jours ces maximes saintes avec autant de force, d'exactitude et de lumière que dans les premiers âges de l'Église; cependant il n'en est aucune sur laquelle le monde ne répande encore des adoucissements, de fausses couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent; et ce ne sont pas là les erreurs de quelques particuliers, ce sont les erreurs de presque tous les hommes, c'est la doctrine du monde entier, contre laquelle il n'est plus temps de vouloir s'élever. C'est ainsi que tous les hommes presque marchent, sans le savoir, dans les ténèbres; et c'est ainsi que vous auriez vécu, si la miséricorde de Jésus-Christ ne vous avoit retirée de cette région de ténèbres, pour vous faire passer à un royaume de lumière; vous auriez regardé comme des vérités les erreurs reçues de la multitude; vous auriez

suivi les voies que tout le monde regarde comme sûres. Les miséricordes du Seigneur sur vous sont donc dignes d'une reconnoissance qui ne doit plus finir qu'avec votre vie. Voyez, tandis que des ténèbres épaisses couvrent toute la terre, comme la lumière du Seigneur s'est levée sur vous seule, comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité. Rien en effet n'est plus consolant pour une âme que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde, que ce premier coup d'œil qui lui en découvre les erreurs et les fausses maximes.

2° Le monde est une voie toute semée d'écueils et de précipices. Tout est danger dans le monde : danger dans la naissance, dans l'élévation, dans les soins publics, dans l'usage des grands biens, dans les entretiens, dans les amitiés, dans le mariage, dans l'état de liberté, etc. Voilà le monde : si vous échappez d'un péril, vous venez bientôt échouer à un autre ; et ne croyez pas que tous ces dangers eussent été moindres pour vous que pour un autre. Quand même des exemples domestiques de vertu auroient quelque temps défendu votre innocence ; ah ! que les exemples touchent peu dans cette première saison de la vie, qu'on destine à l'oubli de Dieu ! Vous auriez peut-être envié le bonheur des âmes qui servent Dieu, et qui sont à lui sans réserve ; mais, rentraînée à l'instant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'auroit jamais eu que vos foibles désirs, et le monde toujours votre cœur et vos affections véritables. Ce n'est pas qu'en convenant des périls innombrables du monde, et de la difficulté d'y faire son salut, je veuille justifier les vaines excuses des mondains. Il est difficile, disent-ils, de vivre chrétiennement dans le monde : cela est vrai. Mais combien d'âmes fidèles la grâce y forme et y conserve-t-elle tous les jours à vos yeux ! Le plus sûr, dites-vous, seroit de tout quitter, et de s'aller

cacher au fond d'une retraite. Ah! je l'avoue avec vous; mais il ne faut pas que les désirs d'un état devenu impossible vous calment sur les dangers de votre état présent : c'est une illusion de ne pas faire ce qu'on doit parce qu'on voudroit faire ce qu'on ne peut pas.

3° Le monde est le lieu des tourments et des tristes inquiétudes. On croiroit d'abord que la joie et les plaisirs sont le partage de ce monde réprouvé; mais il s'en faut bien. Hélas! si l'on pouvoit y être heureux du moins en oubliant Dieu, et en ne refusant rien aux passions insensées; si on n'évitoit pas les supplices éternels destinés aux pécheurs, du moins on jouiroit du présent; mais ce présent même, cet instant rapide est refusé au pécheur. Dieu, qui nous a faits pour lui, ne veut pas que nous puissions être un instant même heureux sans lui; il se sert de nos passions pour nous punir de nos passions mêmes. En vain nous formons-nous un plan de félicité dans le crime, notre cœur dément bientôt cette espérance; et il ne nous reste rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de nous l'être en vain formée. Jésus-Christ n'a pas laissé sa paix au monde, il ne l'a laissée qu'à ses disciples; ainsi, en le lui sacrifiant aujourd'hui, vous ne lui sacrifiez rien de trop aimable; et ce qui fait le prix et le mérite de votre sacrifice est bien plutôt le plaisir saint avec lequel vous le consommez, que les plaisirs frivoles auxquels vous renoncez. Oui, si vous connoissiez le fond et l'intérieur de ce monde misérable, vous n'y verriez que des malheureux. Voilà le monde avec toutes ses erreurs, ses périls et ses inquiétudes. Réjouissez-vous donc de ce que Dieu vous a délivrée de la tyrannie de ce monde, pour faire sa demeure au milieu de votre cœur, et y établir une paix et une sérénité éternelle.

IIe SERMON POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Division. *I. Les tentations. II. Les consolations de la vie religieuse.*

Ire Partie. *Les tentations de la vie religieuse.* Il y a trois tentations à craindre dans cet état : premièrement, la tentation du temps; secondement, la tentation du dégoût; troisièmement, la tentation des exemples.

1° La tentation du temps. Les commencements sont d'ordinaire fervents et fidèles; mais, ces premières années passées dans la ferveur, on croit être en droit de se reposer: première tentation. Or, pour vous armer contre un écueil où la grâce de la vocation vient souvent échouer, souvenez-vous que l'esprit de la vie religieuse que vous embrassez est le même pour tous les âges; que les règles saintes de cet institut sont les mêmes pour tous les temps; et qu'ainsi, dans un âge plus avancé, comme dans une première jeunesse, puisque la sainteté de votre état sera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même. Ce ne seroit pas même assez : plus vous avancerez dans la profession religieuse, plus vous devez croître dans la grâce de votre état. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule. Mais s'il étoit un temps où il fût permis de servir Dieu avec une sorte de tiédeur, il semble que ce devroit être dans le commencement de la carrière, où la grâce est encore foible ; au lieu que dans la suite la grâce ayant dû croître en nous, et l'esprit de notre vocation se fortifier, la tiédeur devient un crime. Car il n'en est pas de la milice de Jésus-Christ comme de celle des princes de la terre : dans celle-ci, après un certain temps de travail et de service, on acquiert le droit de chercher dans le

repos le délassement et comme la récompense de ses fatigues passées; mais dans la milice de Jésus-Christ, c'est en être déserteur que de cesser un moment de combattre; et se relâcher après quelques années de ferveur, c'est perdre tout le fruit de sa fidélité passée.

2° La tentation du dégoût. Les commencements surtout de la vie chrétienne et religieuse sont toujours accompagnés d'un certain attendrissement de cœur qui nous en adoucit d'abord tous les exercices. Alors tout s'aplanit, tout devient aisé : mais ce premier goût s'use d'ordinaire; alors nos penchants, d'abord si dociles, se soulèvent contre le joug; de là vient qu'on se décourage, et qu'on ne fait plus que se traîner dans la voie sainte. Pour prévenir une tentation si ordinaire dans ces retraites religieuses, écoutez les avis suivants : le premier est que la source de nos dégoûts dans les voies de Dieu est d'ordinaire dans nos infidélités; ce n'est que lorsque nous commençons à mêler des adoucissements aux devoirs que les devoirs commencent à devenir tristes et pénibles. Ainsi, si vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie sainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même, et voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe secret d'infidélité, qui infecte tout le détail de vos exercices, et qui éloigne Dieu de vous. Un second avis, c'est que les dégoûts peuvent se trouver quelquefois dans la vie la plus fervente et la plus fidèle; et en vous consacrant aujourd'hui à Jésus-Christ, vous devez vous attendre à des amertumes dans son service. Au commencement de la carrière, il nous soutient par des consolations sensibles: c'est un lait dont il nourrit notre foiblesse; mais à mesure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts; il ne nous nourrit plus que du pain de la vérité, qui est la nourriture des parfaits, et un pain souvent de tribulation et d'amertume. Mais ce qui doit alors

vous consoler, c'est que le Seigneur ne demande pas de nous le goût, mais la fidélité; c'est que la vie religieuse est une vie de mort et de sacrifice, et que cet état de peine et de tristesse paroît l'état le plus naturel d'une âme qui a pris la croix de Jésus-Christ pour son partage.

3° La tentation des exemples. C'est encore un des plus dangereux écueils de la vie religieuse. Oui, quoique la maison où vous entrez conserve encore le premier esprit de zèle, de charité et de fidélité qu'elle reçut des mains de son bienheureux fondateur, néanmoins, parmi tant de vierges fidèles et ferventes, il est difficile qu'il ne s'en trouve quelqu'une en qui la foi paroisse plus foible, la piété plus languissante, en un mot toute la conduite plus humaine : or, rien n'est plus à craindre que la tentation de cet exemple. Si c'étoient des exemples d'un déréglement ouvert et déclaré, ils ne trouveroient en vous que l'indignation et l'horreur qu'ils méritent; mais ce sont des exemples qui s'offrent à nous sous une couleur spécieuse d'innocence, qui ne nous présentent que des adoucissements légers et presque nécessaires à la foiblesse humaine. Le remède contre une contagion si à craindre même dans le lieu saint, c'est, premièrement, de se dire à soi-même que Dieu permet les exemples de relâchement dans les maisons mêmes les plus ferventes, pour éprouver les âmes qui lui sont fidèles; secondement, c'est de rappeler souvent l'exemple de ces pieuses fondatrices qui vous ont frayé les premières voies de ce fervent institut; troisièmement, sans chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, c'est de vous proposer sans cesse celui des vierges ferventes qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur; c'est d'étudier leur conduite, aimer leur société, rechercher leur confiance.

IIe Partie. *Les consolations de la vie religieuse.* Elles consistent dans trois avantages : Premièrement, les tentations y sont moindres ; secondement, les secours y sont plus grands ; troisièmement, les consolations y sont plus pures et plus abondantes.

1° Les tentations y sont moindres, parce que les trois grands écueils de l'innocence des hommes n'exercent ici qu'à demi leur malignité et leur empire. La première tentation de la vie humaine, ce sont les richesses : or, le dépouillement religieux y met à couvert de cette tentation, c'est-à-dire de l'attachement aux richesses, de l'usage injuste qu'on en fait, et des soucis inséparables soit de l'acquisition soit de la conservation des richesses. Le sacrifice que vous allez faire à Jésus-Christ de votre corps, en le consacrant à une continence perpétuelle, vous rend supérieure à la tentation de la chair, qui est la seconde tentation de la vie humaine ; car, au lieu que le monde entier semble s'empresser et se glorifier de faire naufrage contre cet écueil, dans ces asiles saints tout inspire la pudeur, tout soutient l'innocence. Le troisième écueil de la vie humaine, c'est l'usage capricieux de notre liberté ; or, le sacrifice de votre esprit et de votre volonté que vous allez faire à Jésus-Christ, vous met à couvert de cette tentation, et des chutes et des embarras qu'elle entraîne ; car, au lieu que dans le monde cette liberté, que les hommes font tant valoir comme leur souveraine félicité, est pourtant la source de cet ennui qui empoisonne tous leurs plaisirs, et la cause du peu d'ordre qui se trouve dans leur vie ; au contraire, dans la vie religieuse, tout est réglé, chaque moment a son emploi marqué ; la tentation de l'ennui, de l'inutilité où l'on vit dans le monde, n'y est point à craindre ; on n'y vit point au hasard et sous la conduite si incertaine et toujours dangereuse de soi-même ; on y vit

sous la main des règles, pour ainsi dire, toujours sûres et toujours égales.

2° Les secours y sont plus grands. Premièrement, le secours de la retraite, qui vous met à couvert des périls dont le monde est plein. Secondement, le secours des exercices religieux, qui mortifient les passions, qui règlent les sens, qui nourrissent la ferveur, qui anéantissent peu à peu l'amour-propre, qui perfectionnent toutes les vertus. Troisièmement, le secours des exemples : quel bonheur de vivre parmi des vierges fidèles, qui nous inspirent l'amour du devoir, et nous soutiennent dans nos découragements! Quatrièmement, le secours de la charité, des attentions et des prévenances de nos sœurs : quelle doucœur d'avoir à passer sa vie au milieu des personnes qui nous aiment, qui ne veulent que notre salut, qui sont touchées de nos malheurs, sensibles à nos afflictions, attentives à nos besoins, secourables à nos foiblesses! etc. Cinquièmement, le secours des avis et des sages conseils, qui nous redressent sans nous aigrir, qui préviennent nos fautes, ou en sont aussitôt le remède. Sixièmement, le secours des prières et des gémissements de nos sœurs, qui s'intéressent pour nous auprès de Dieu, attirent sur nous ses miséricordes. Septièmement, les grâces intérieures que le Seigneur verse ici avec abondance, et qui non-seulement adoucissent son joug, mais nous le rendent aimable.

3° Les consolations plus pures et plus abondantes. On y goûte cette paix du cœur que le monde ne connoît pas, et qu'il ne sauroit donner; cette joie qui sort du fond d'une conscience pure; ce calme heureux dont jouit une âme morte à tout ce qui agite les enfants d'Adam; ne goûtant que Dieu seul, ne désirant que Dieu seul, et ne s'étant réservé que Dieu seul.



IIIe SERMON POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Division. *Trois réflexions sur les trois vœux de l'état religieux, dans lesquelles on examine ce que ces vœux ont de commun avec la vie chrétienne, et ce qu'ils y ajoutent de plus.*

Ire Réflexion. *Sur le vœu de virginité perpétuelle.* Ce vœu vous engage à deux devoirs : le premier, c'est l'entière soumission de la chair à l'esprit, devoir qui vous est commun avec tous les fidèles; le second, les moyens pour parvenir à cette soumission, dont le principal vous est particulier et propre de votre état, et les autres regardent également tous les chrétiens.

Premier devoir : l'entière soumission de la chair à l'esprit, devoir qui vous est commun avec tous les fidèles; car la pureté que la sainteté de la vocation chrétienne exige de tous les fidèles ne se borne pas à leur interdire certains désordres grossiers et honteux, elle va bien plus loin. Comme tout chrétien a renoncé à la chair dans son baptême, et que par-là il est devenu saint, spirituel, membre de Jésus-Christ, temple du Saint-Esprit, il faut, pour remplir cette haute obligation, qu'il se regarde comme un homme céleste, consacré par l'onction de la Divinité qui réside en lui. Dès lors, pour un chrétien, non-seulement tout ce qui souille la chair est un sacrilége, mais tous les plaisirs, même légitimes, où il ne cherche que la satisfaction des sens, souillent et profanent sa consécration. Or, pour parvenir à cette parfaite soumission de la chair à l'esprit, les saints fondateurs vous ont prescrit deux moyens. Le premier, qui est propre à l'état religieux, est l'entière consécration de votre corps à Jésus-

Christ, laquelle ne consiste pas seulement dans le renoncement à la société sainte du mariage : tout doit être pur et chaste dans une vierge consacrée à la chasteté religieuse ; tout ce qui n'est pas saint, éternel, céleste, la souille, la dégrade, l'avilit : telle est l'excellence de la sainte virginité qui va vous consacrer à Jésus-Christ. Pour faciliter la pratique de ce premier moyen, les premiers instituteurs y en ont joint un second, savoir, les jeûnes, les veilles, les macérations, la prière, parce qu'ils ont compris qu'il étoit impossible de conserver le corps pur au Seigneur, si la mortification n'en réprimoit les révoltes, et si la prière n'en purifioit les désirs.

Or, voilà l'avantage que vous avez dans votre état sur les personnes engagées dans le monde : comme vous, elles sont obligées de conserver leur corps pur au Seigneur, et de s'interdire tous les désirs qui pourroient souiller l'âme ; mais, pour en venir là, ils sont obligés, comme vous, et encore plus que vous, de se mortifier sans cesse, de veiller, de ne point cesser de prier et de gémir pour appeler le Seigneur au secours de leur foiblesse. Mais ces devoirs si essentiels à cette vertu, qui vous conserve purs et sans tache, deviennent comme impraticables au milieu du monde ; la prière n'y est même, pour les plus réguliers, qu'un moment de bienséance et d'ennui, accordé le matin et le soir à ce saint exercice : la mortification n'y est pas moins inconnue et impraticable que la prière; en effet, comment se mortifier au milieu d'un monde où l'on donne tout aux sens? Mais dans ces asiles saints, la prière et la mortification deviennent comme le fond et l'occupation nécessaire de votre état, et il en coûteroit plus de s'y refuser que de s'y livrer avec une constante fidélité, tout y facilite la prière, parce que tout y inspire le recueillement: tout y conduit à la mortification;

les saints usages établis, les exercices religieux, l'austérité de la vie commune, etc. Ainsi le seul privilége que les personnes du monde ont ici par-dessus vous, c'est qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous, elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir.

IIe Réflexion. *Sur le vœu de pauvreté.* Comme nous ne saurions presque plus jouir des bienfaits de l'auteur de la nature sans en abuser, les saints fondateurs ont cru qu'il étoit plus sûr et plus facile de s'en dépouiller tout-à-fait que de se contenir dans les bornes d'un usage saint et légitime. Or, cet engagement de pauvreté religieuse renferme trois devoirs essentiels : premièrement, un détachement de cœur de toutes les choses de la terre ; secondement, une privation actuelle de toutes les superfluités ; troisièmement, une soumission et une dépendance entière des supérieurs dans l'usage même des choses les plus nécessaires.

Le premier devoir, qui consiste dans le détachement de cœur de toutes les choses de la terre, est une obligation qui vous est commune avec tous les fidèles, puisque c'est une suite du second vœu de votre baptême, par lequel vous avez renoncé au monde et à ses pompes. Tout chrétien doit vivre détaché de tout ce qui l'environne ici-bas, parce que tout chrétien doit se regarder comme étranger sur la terre ; mais rien de plus rare que ce détachement de cœur dans le monde, où l'on ne vit que comme si nous n'étions faits que pour ce que nous voyons, et que la terre dût être notre patrie éternelle. Or, c'est en quoi l'opprobre de Jésus-Christ, que vous embrassez, doit vous paroître préférable à toutes les couronnes de la terre : ce détachement, si indispensable pour le salut, et si difficile dans le monde, devient comme naturel dans la religion, parce qu'il est aisé de se détacher de tout quand on s'est dépouillé de tout, de ne tenir à rien sur la

terre quand on n'y possède rien, et d'être pauvre de cœur quand on est pauvre réellement et en effet.

Le second devoir de la pauvreté religieuse, c'est le retranchement actuel de toutes les superfluités, c'est-à-dire de tout ce qu'on appelle dans le monde les aises et les commodités de la vie; devoir indispensable à tout fidèle, puisqu'il est encore une suite des engagements du baptême. Les créatures ne sont pas faites pour fournir de vains plaisirs au chrétien, puisque l'Évangile les lui interdit tous, et qu'il y a renoncé lui-même dans son baptême. Bien plus, comme pécheurs, nous avons perdu le droit d'user des créatures, et de les faire servir à nos besoins, et ce n'est que par grâce que Dieu nous en accorde l'usage. Selon ces règles capitales de la foi, on doit vivre pauvre au milieu de l'opulence, et se retrancher tout ce qui ne tend qu'à flatter les sens, tout ce qui sert d'aiguillon aux passions. L'avantage que les personnes du monde ont donc ici au-dessus de vous, c'est que, sans renoncer à leurs grands biens, elles ne peuvent pourtant les faire servir à leurs plaisirs; c'est qu'à portée de se ménager toutes les superfluités, elles sont obligées de se les interdire; c'est, en un mot, qu'elles ont plus d'embarras que vous, et n'en ont pas pour cela plus de privilége. Une épouse de Jésus-Christ, à la vérité, qui a joint à cette obligation commune une promesse particulière de vivre dans le dépouillement religieux, doit se disputer avec plus de rigueur les plus légères superfluités, et non-seulement éviter les profusions de la vanité, mais y joindre les privations d'une humble pauvreté. Mais vous voyez que ce que votre engagement exige de plus de vous que des personnes du monde est plutôt une facilité pour remplir le vœu de votre baptême, qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoutez.

Le troisième devoir de ce dépouillement religieux est la

soumission et la dépendance entière des supérieurs dans l'usage même des choses les plus nécessaires, c'est-à-dire regarder tout ce qu'on nous laisse comme n'étant point à nous, n'en user que selon l'ordre et la volonté de ceux qui nous gouvernent, et n'avoir à soi que le saint plaisir d'être libre et dépouillé de tout. Ne vous figurez pas cependant qu'en ceci même votre coudition soit plus dure que celle des personnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux qu'ils dépendent des hommes dans l'usage de leurs biens; mais ils dépendent toujours des maximes de la foi, qui doivent régler cet usage; ils dépendent sans cesse de Dieu, qui peut leur enlever ces biens à chaque instant : ils doivent donc se regarder toujours comme des esclaves à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés, sans qu'ils puissent y trouver à redire; en user comme pouvant en être dépouillés l'instant qui suit; ne les posséder que comme ne les possédant point; songer, en un mot, que tout ce qui leur appartient c'est le droit de faire valoir leurs biens au profit et pour la gloire du Maître souverain qui leur en a confié l'aministration. La pauvreté religieuse ne diminue donc pas vos droits sur les biens et sur les plaisirs de la terre, puisque le chrétien n'y a point de droit; elle diminue seulement vos embarras et vos inquiétudes, et, loin de vous imposer un nouveau joug, elle vous met dans une liberté parfaite.

III[e] Réflexion. *Sur le vœu d'obéissance.* Le monde, qui ne connoît pas la vertu de la foi et l'esprit de la vie chrétienne, regarde cet engagement comme un joug affreux et insupportable à la raison: il est vrai qu'il paroît d'abord fort triste et fort dur à la nature d'être forcé de sacrifier sans cesse ses propres lumières aux lumières et souvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent; cette situation paroît révolter

d'abord tous les penchants les plus raisonnables de la nature, et ôter aux hommes la seule consolation que les maux leur laissent, qui est l'indépendance et la liberté de disposer de leurs actions et d'eux-mêmes. Mais ce n'est là qu'un langage dont le monde se fait honneur; car trouver dans le monde un état d'indépendance entière, cela n'est pas possible. La vie du monde n'est qu'une servitude éternelle; mais ce qu'il y a de triste pour les personnes du monde, c'est que leurs assujettissements, qui font tous leurs malheurs, font souvent aussi tous leurs crimes : leur complaisance est pénible, et elle est criminelle; au lieu que dans ces asiles saints elle coûte moins au cœur, parce qu'on est sûr qu'on ne sacrifie sa volonté qu'à la volonté de Dieu, dont les supérieurs ne sont que les interprètes, et elle a toujours un nouveau mérite.

D'ailleurs, quand vous auriez pu vous flatter de trouver dans le monde une situation d'indépendance et de liberté entière, il ne vous auroit pas été permis pour cela de suivre aveuglément vos goûts et vos caprices. Tout chrétien a une règle éternelle et supérieure qu'il doit consulter sans cesse sur chaque action; par conséquent, dans tout ce qu'il fait, il ne lui est pas permis de ne chercher qu'à se satisfaire lui-même; autrement, il se mettroit lui-même à la place de Dieu, auteur de l'ordre qu'il doit suivre. Que fait donc l'obéissance religieuse? elle nous manifeste, par l'organe de nos supérieurs, cette règle éternelle que nous aurions été obligés de consulter sans cesse dans nos démarches; en un mot, elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainsi dire, pour nous mettre entre les mains et sous la conduite de Dieu. Ainsi les personnes du monde ne se croient plus libres, que parce qu'elles ne connoissent pas le fond de la religion et les devoirs de la vie chrétienne; elles ne font tant valoir leur liberté.

et leur indépendance, que parce qu'elles ignorent qu'il n'est pas plus permis à l'homme du monde d'user de sa liberté selon son humeur et son caprice, qu'au solitaire qui s'en est dépouillé entre les mains de ses supérieurs.

IVᵉ SERMON POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Proposition. *Les caractères de l'alliance qu'une vierge chrétienne contracte avec Jésus-Christ, en embrassant l'état religieux, prouvent que, de tous les préjugés de salut, il n'en est pas de plus certain et de plus consolant pour elle.*

Iʳᵉ Réflexion. Premier caractère de cette alliance; *une alliance de justice : Sponsabo te in justitia;* c'est-à-dire, qu'il étoit juste que vous donnassiez à Dieu cette marque de votre amour, et que votre reconnoissance envers lui ne pouvoit s'acquitter à moins; car la mesure de ce que nous devons à Dieu est ce que nous avons reçu de lui; plus il se communique à nous, plus il veut que nous soyons à lui. Or, rappelez en ce moment toutes les grâces dont il vous a jusques ici comblée : des sentiments de salut inspirés dans une première jeunesse; tant de périls éloignés; tant d'obstacles, qui sembloient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui impossible, surmontés; rappelez, en un mot, toute la suite des miséricordes du Seigneur sur vous, dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux, lorsque, lassée, ce semble, de vous soutenir toute seule contre toutes les attaques que le monde, que la nature, que votre propre cœur vous livroit, vous paroissiez sur le point de succomber et de vous y rendre; que se passoit-il alors dans votre âme? quelle étoit la voix secrète qui vous parloit alors au fond du cœur? n'étoit-ce

pas l'époux céleste qui vous parloit tout bas, pour vous faire entendre que vous auriez grand tort de prêter l'oreille aux discours du monde et à ses sollicitations; qu'il est plein de malheureux, et que s'il s'y trouve quelque consolation, elle n'est que pour les âmes qui sont fidèles à leur Dieu? et alors ne sentiez-vous pas votre foi se raffermir, votre langueur se ranimer, vos irrésolutions se fixer, vos ténèbres se dissiper, et la sérénité succéder à l'orage? Voilà l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre âme. Voyez s'il en use de même envers tant d'autres que le torrent entraîne: il ne daigne pas disputer leur cœur au monde qui le possède tout entier. Qu'avez-vous fait qui ait pu vous attirer ces regards et ces préférences? où en seriez-vous, s'il eût borné toutes les opérations de la grâce à votre égard, à ces demi-volontés dont le monde est plein, et à ces réflexions stériles sur les abus des plaisirs, de la fortune et de toutes les choses présentes, qui ne convertissent personne? Il le pouvoit; et vous n'avez rien à ses yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la sorte: mais il vous a prévenue de ses bénédictions; plus le monde a fait d'efforts pour vous séduire, plus il a été attentif à vous protéger. En vous donnant aujourd'hui à lui, vous ne faites donc que lui offrir son propre ouvrage; et la sainte alliance que vous faites aujourd'hui avec lui est une alliance de reconnoissance et de justice: *Sponsabo te in justitia.*

IIe Réflexion. Second caractère de cette alliance; *une alliance de jugement et de sagesse: Sponsabo te in judicio.* Pesez en effet sur quoi roule ce que vous allez sacrifier, et de quel prix est ce que Jésus-Christ vous prépare. D'un côté, une fumée dont un instant décide; des plaisirs qui durent peu, et qui doivent être punis éternellement; en un mot, le monde avec ses dégoûts, ses remords, ses périls, etc.

et enfin une mort accompagnée souvent d'un repentir inutile, souvent d'un calme funeste, toujours terrible pour le salut. Mais de l'autre côté, que vous prépare Jésus-Christ pour remplacer ce sacrifice? l'innocence et la paix du cœur, que le monde ne connoît pas; la joie d'une bonne conscience, où nous trouvons des ressources à toutes nos peines, des précautions contre toutes nos foiblesses, des appuis dans tous nos découragements, des attraits pour tous nos devoirs, une vie tranquille pleine de bonnes œuvres, et enfin une mort semblable à celle des justes, et pleine de consolation. Or, sur le point de vous déclarer aux pieds de l'autel, ne sentez-vous pas plus que jamais la sagesse de votre choix? Examinez, pour la dernière fois, et voyez si le monde, avec tout ce qu'il pouvoit vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à l'innocence et à la sûreté de l'asile saint où Jésus-Christ vous appelle, quoiqu'il faille vous attendre à des amertumes et à des croix à son service. L'alliance que vous contractez avec ce divin époux est donc une alliance de jugement et de sagesse : *Sponsabo te in judicio.*

IIIe Réflexion. Troisième caractère de cette alliance, *une alliance de miséricorde : Sponsabo te in misericordia;* c'est-à-dire que Jésus-Christ ne regarde pas au peu que vous lui offrez, et qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous : car enfin, je veux que vous lui donniez beaucoup; mais quand vous mettriez aux pieds de Jésus-Christ, non-seulement votre nom, vos talents, vos espérances, mais des sceptres et des couronnes, ne seriez-vous pas trop récompensée de pouvoir être, en échange, la dernière dans sa maison? Ainsi, plus vous lui sacrifiez, plus vous lui devez; plus le monde sembloit vous offrir d'attraits, plus vous paroissiez née avec tout ce qu'il faut pour vous y perdre, et plus il a fallu de grâce pour vous dégoûter du monde, et vous

établir solidement dans la vérité. C'est donc ici une alliance toute de miséricorde pour vous. Dieu prévoyoit qu'avec la mesure de grâce qu'il vous destinoit vous vous perdriez dans le monde; et comme il vous a aimée d'un amour éternel, il vous a attirée à lui, avant même que vous eussiez erré quelque temps au gré de vos passions, par une abondance de miséricorde.

IVᵉ Réflexion. Quatrième caractère de cette alliance; *une fidélité inviolable à répondre à toutes les miséricordes de l'époux céleste : Sponsabo te in fide.* En effet, vous ne serez heureuse dans le parti que vous prenez qu'autant que vous serez fidèle : il ne faut plus vous promettre d'autre consolation que dans la pratique exacte de vos devoirs; le monde désormais vous fera lui-même une loi de le haïr; il insulte à l'inconstance de celles qui, après l'avoir abandonné, jettent encore sur lui des regards de complaisance. D'ailleurs, quelles sont les amertumes d'une vierge infidèle que le monde a séduite, et qui voit ses penchants mondains renfermés pour toujours dans le lieu saint? Hélas! elle traîne partout ses dégoûts et son inquiétude; et il n'est pas d'état sur la terre plus malheureux que le sien. Mais d'un autre côté, rien ne peut être comparé aux consolations que Jésus-Christ prépare à votre fidélité. Si vous jetez encore quelques regards sur le monde, ce seront des regards de compassion et de douleur; et renouvelant mille fois aux pieds de l'autel votre sacrifice, vous y remercierez, avec des transports d'amour et de joie, Jésus-Christ de vous avoir conduite au port et retirée d'un lieu où les apparences sont si trompeuses, les chagrins si réels, les plaisirs si tristes, et la perte du salut cependant si inévitable.

FIN DES ANALYSES.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DU VIIIe VOLUME.



